LES FOUILLES EN ASIE ANTÉRIEURE

A PARTIR DE 1843

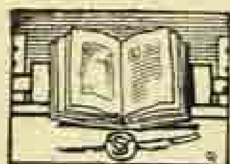


LES
FOUILLES
EN
ASIE ANTÉRIEURE

A PARTIR DE 1843

PAR

Louis SPELEERS







LIÉGE
IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE
4, PLACE SAINT-MICHEL, 4

1928

PRÉFACE

Ce livre est le fruit de leçons données à Bruxelles, au cours de l'hiver 1926-7. *La matière nous paraissait digne d'être revue à fond et, ensuite, présentée au public. Elle ne l'avait d'ailleurs pas encore été, sinon par* Fossey (¹) *et par Zehnpfund* (²); *mais ces ouvrages ne traitent que des travaux exécutés en Assyrie et en Babylonie et encore d'une manière trop générale. En outre, dans les cinq derniers lustres, les fouilles ont fait de tels progrès que ces publications ne peuvent plus satisfaire notre curiosité.*

Avant de préparer ce cours, nous nous flattions de posséder l'histoire des fouilles; mais pendant la préparation, nous dûmes poursuivre une infinité de recherches de détail, absorbant beaucoup de temps et dont les fruits n'étaient pas toujours en rapport avec l'effort dépensé. Le lecteur nous saura gré de ne pas insister sur les détails dont le développement n'offre que peu d'intérêt.

Désireux d'avoir une vue générale et rapide de l'histoire des fouilles, il consultera les tables qui terminent cet ouvrage. Il apprendra ainsi, en un clin d'oeil, la suite des fouilles, classées par ordre chronologique, géographique et comparatif. Qu'il se souvienne constamment que nous n'avons pas l'intention de faire une sorte d'inventaire des objets et monuments exhumés, mais seulement de retracer les faits importants qui forment l'histoire d'une fouille. Néanmoins, dans le dessein de renseigner les intéressés, nous avons signalé les pièces capitales et attiré l'attention sur le rôle historique des sites. Aussi le plan adopté comporte, en premier lieu, un aperçu très général

(¹) *Manuel d'Assyriologie*, t. I, 1904.
(²) *Alter Orient*, t. XI, 1910.

de l'histoire des sites, ensuite la description des travaux mêmes et, en dernier lieu ou en même temps, selon les cas, l'indication des antiquités principales, dispersées actuellement dans les musées.

Nous avons consulté toutes les sources qui étaient à notre disposition; mention en est faite par les notes bibliographiques. Nous avons tenu à illustrer le texte d'un certain nombre de figures — quelques-unes inédites — dont la source est indiquée dans notre ouvrage : " Les Arts de l'Asie Antérieure Ancienne, 1926 " et auquel nous nous permettons de renvoyer le lecteur.

Il nous fut impossible de rendre compte de " tous " les travaux, parus jusqu'à ce jour et d'insérer plus de figures. Celles-ci n'ont pas été classées pas ordre chronologique, mais de manière à faciliter la lecture et à réduire l'espace.

Il serait téméraire et vain de tenter de déterminer dans combien d'années le sol de l'Asie Antérieure aura été entièrement fouillé; nous pouvons à peine espérer qu'il le sera un jour. Par conséquent, l'histoire des excavations, telle que nous la présentons ici, pour la première fois, devra être complétée par celle des travaux ultérieurs.

Nous comptons bien tenir ce répertoire à jour, l'amender, grâce aux observations de la critique compétente — acceptées avec reconnaissance — et préparer une histoire des fouilles exécutées après cette date. Dans ce dessein, nous prions les auteurs et les fouilleurs de bien vouloir nous signaler toutes erreurs qui se seraient glissées dans cet ouvrage, et de compléter nos informations sur leurs propres travaux.

Bruxelles 1927.

ABRÉVIATIONS

I. — Dans le texte :

A. O. = Alter Orient.
B. S. A. Jerus. = British School of Archaeology in Jerusalem.
Mém. = Mémoires de la Délégation en Perse (à partir de 1900).
Mitt. = Mitteilungen der D. O. G.
P. E. F. = Palestine Exploration Fund.
Rev. Ass. = Revue Assyriologique.
S. A. B. A. S. = Service des Antiquités et des Beaux-Arts de Syrie.
Wis. Ver. D. O. G. = Wissenschaftliche Veröffentlichungen der Deutsch-Orient Gesellschaft.

II. — Sous les figures :

Bog. = Boghaskeui, Puchstein, Die Bauwerke, Wis. Ver. D. O. G. nº 19, 1912.
Canaan = Vincent, Canaan d'après l'exploration récente, 1907.
Jericho = Sellin, Watzinger, Wis. Ver. D. O. G. nº 22, 1913.
Kold. = Koldewey, Das Wiedererstehende Babylon, 1913.
Mutesellim = Schumacher, Tell el Mutesellim, 1908.
Place = V. Place, Ninive et l'Assyrie, 3 vol. fº, Imprim. Nation., 1867-70.
Send. = Ausgrabungen in Sendschirli, Mitt. or. Sammlgen, Heft XI-XIV, 1893.
Ta'annek = Sellin, Nachlese auf dem Tell Ta'annek, Akad. Wiss. Wien. 1904-5.

Remarques : ḫ doit être prononcé kh ou ch dans " lachen ";
š — — ch dans " chant ";
u (dans les noms propres) doit être prononcé ou dans " bout ".



CARTE DE L'ASIE ANTÉRIEURE AVEC LES PRINCIPAUX SITES FOUILLÉS.



INTRODUCTION

§ 1. — Limites de notre étude

Dès le début de cet exposé, il faut que le lecteur sache, qu'une " histoire des fouilles " n'est pas une histoire ordinaire. Celle-ci se compose, en effet, d'une infinité de faits qui eurent une répercussion appréciable sur la marche des événements, qui sont mentionnés dans un nombre incalculable de documents, qui nécessitent une analyse en rapport avec les situations précédentes... Celle-là, au contraire, se compose de faits de médiocre apparence, depuis les plus matériels, qui n'eurent aucune influence sur les événements, qui furent le produit de la volonté de quelques " illuminés " et qui n'enrichirent, au début du moins, que le capital intellectuel du monde...

De même, si nous sommes renseignés sur l'histoire proprement dite, par les documents de nombreux siècles, sur les fouilles, au contraire, nous ne le sommes que par des ouvrages parus depuis deux, trois décades, qui parfois se contredisent... et, en outre, par les archives conservées dans les musées les plus divers, mais dont la consultation n'est pas toujours possible.

Aussi ne pouvons-nous pas songer à exposer l'histoire des fouilles comme nous le ferions pour la grande histoire.

Et d'abord, nous exclurons de notre exposé le récit des voyages, des explorations et des recherches diverses, qui furent peut-être le point de départ de fouilles heureuses, mais qui n'enrichirent pas directement les musées ou notre connaissance des sites.

Aussi, avons-nous volontairement omis de traiter des monuments d'Asie Mineure, du VIme au IVme siècle, presque tous funéraires, pour deux motifs : d'abord, parce qu'ils n'appartiennent pas à la tradition

orientale, telle que nous la connaissons par les monuments de la Mésopotamie, de l'Elam, de la Syrie et même des Hittites. Ensuite, parce que la plupart de ces monuments n'ont pas été découverts au cours de fouilles proprement dites, mais seulement au cours de voyages ou d'explorations. Il en est de même des recherches faites en Arabie [1] ; ce n'est qu'exceptionnellement que nous traiterions de ce genre de recherches et, encore, dans le dessein de compléter l'histoire d'une fouille déterminée.

De même, avons-nous volontairement renoncé à signaler les travaux archéologiques d'époque gréco-romaine, afin de ne pas empiéter sur une matière qui ne représente plus la civilisation asiatique ; telles, les fouilles du Haram Râmet el Hallil (" l'enceinte sacrée de la colline de l'ami de Dieu ") à 5 km. de Hébron, où la tradition et la légende placent la ville de Mambré, où Abraham habita, éleva un autel et eut des visions. Ces ruines sont de l'époque d'Hérode-le-Grand et postérieures [2]. Telles, les fouilles de Palmyre, etc... Nous avons fait exception pour Doura sur l'Euphrate, à cause de leur intérêt évident.

Notre sujet se limite donc aux fouilles proprement dites, au cours desquelles des villes furent exhumées, ainsi que des objets de musées. Ce sont ces travaux-là, par lesquels nous parvînmes à restituer un peu de l'histoire du passé ; ils sont devenus les aides indispensables, les plus utiles collaborateurs de l'historien proprement dit.

Pour faire l'histoire des fouilles, on devrait commencer par la consultation et la critique d'une volumineuse bibliographie. Afin de ne pas attarder le lecteur à cette besogne fastidieuse, nous nous contenterons de citer nos sources, au fur et à mesure des nécessités.

Avant d'entreprendre notre tâche, il faut aussi que nous connaissions le pays dans son ensemble et que nous fassions la connaissance de ses habitants ; pour ce faire, examinons brièvement la carte géographique de l'Asie Antérieure et un tableau des races qui ont rempli cette contrée du bruit de leurs exploits. Nous exposerons, ensuite, en quoi consistent les travaux et aborderons, enfin, l'histoire des fouilles. Nous pour-

(1) Glaser, Jaussen-Savignac, Mahler.

(2) Fouilles exécutées par A. E. Mader, directeur de l'Institut oriental de la Görres Gesellschaft à Jérusalem. Cf. Forschungen u. Fortschritte, 4 an., 1928, n° 1, p. 1.

suivrons celle-ci autant que possible par ordre chronologique et géographique.

§ 2. — Géographie de l'Asie Antérieure

L'Asie Antérieure Ancienne comprend l'Asie Mineure, l'Arménie, la Perse, la Mésopotamie, la Syrie et l'Arabie. On y reconnaît *trois régions* dont les conditions climatériques et physiques expliquent, en grande partie, le rôle qu'elles ont joué dans l'histoire : 1º la *région montagneuse*, habitée par des peuples peu civilisés, avant leur contact avec la civilisation " suméro-babylonienne ". Ses habitants prirent l'habitude, dès l'aube de l'histoire, de quitter leurs monts et forêts, leurs pays, rudes et sauvages pour chercher dans la vallée mésopotamienne, les éléments de civilisation qui leur manquaient, un sol plus fertile, un climat plus favorable.

2. La *région désertique*, arabe et syrienne, presque absolument incultivable n'abrite en majeure partie que des tribus de Bedouins nomades, vivant pauvrement du produit de l'élevage et de rapine. L'excès de leurs populations les força de chercher ailleurs des moyens d'existence plus abondants. Ils furent attirés vers la vallée mésopotamienne, où ils trouvèrent de riches pâturages propices à l'élevage, un sol fertile, qui les rendit agriculteurs-sédentaires et une civilisation qui adoucit l'âpreté de leurs mœurs agressives.

3. Ainsi donc, la *vallée mésopotamienne* fut l'aimant, la force centripète, qui attira deux éléments " barbares ", de deux mondes opposés. Elle leur donna sa culture et ces deux peuples transformés, propagèrent cette civilisation dans toute l'Asie Antérieure, de sorte que la force centripète devint centrifuge.

§ 3. — Ethnographie de l'Asie Antérieure

Tous ces peuples peuvent être classés en deux catégories : les Sémites et les non-Sémites ou " Asianiques ".

Les *Sémites* sont groupés, selon les données modernes, en Sémites de l'Ouest (Amorrhites au Nord de Syrie, Cananéens et Hébreux au centre et au Sud de Syrie, Araméens sur la lisière du désert) ; en Sémites du Centre et du Sud (venant du désert arabique et rayonnant

dans tous les sens) ; en Sémites du Nord et de l'Est (Accadiens, Babyloniens, Assyriens, Chaldéens). Ils occupent en somme, la partie méridionale de l'Asie Antérieure. Ils ont beaucoup d'éléments en commun : des divinités qu'on retrouve dans presque tous les panthéons, des cultes et des usages que presque tous ont pratiqués ; des langues qui peuvent être considérées comme des dialectes d'une langue-souche...

Quant aux peuples *non-sémitiques*, on les appelle : les Sumériens et les Elamites au N. et à l'O. du golfe persique ; les Cassites qui viennent probablement de la Mer Caspienne et qui règnent pendant 576 ans en Babylonie (de 1746 à 1171); les Hittites en Asie Mineure, dans l'O. de la Mésopotamie et dans la Syrie; les Mèdes et les Perses en Arménie et en Perse. On les trouve plutôt dans la moitié septentrionale de l'Asie Antérieure. Sauf les Elamites et les Sumériens, ces peuples non-sémitiques n'ont rien de commun. Ils ont une religion et des cultes différents, des langues étrangères les unes aux autres, des usages sans rapport direct...

Tous ces peuples asiatiques ont eu maints foyers de culture d'où ils rayonnèrent et d'où ils partirent pour la conquête de l'hégémonie politique de l'Asie Antérieure; dans la plupart de ces centres, des fouilles ont déjà été pratiquées.

§ 4. — Chronologie de l'Asie Antérieure

Quant à la *chronologie*, dans l'état actuel de la science, il est illusoire de dresser dès maintenant des tableaux définitifs; il existe encore tant d'hiatus dans nos connaissances, dans les listes des rois, dans la suite des évènements, que nous ne pouvons guère songer à présenter des dates certaines, sauf pour quelques périodes relativement basses, ni à nous arrêter aux calculs d'un seul auteur.

En ce qui concerne la Babylonie et l'Assyrie, nous avons adopté, sous réserve, les tables de Weidner (1). Pour la chronologie biblique,

(1) Mit. Vorderasiat. Gesellschaft, E. V. 1921,2; cf. Meissner, Babylonien u. Assyrien, 1925, p. 439-452. Albright, la réfute dans *Revue Asiatique*, 1921, p. 83 sq. Weidner la rectifie dans : *Archiv fur Orientforschung*, 1926, p. 76-7. Thureau-Dangin corrige les dates des trois premières dynasties de Babylone qu'il fait avancer d'un demi siècle environ (*Rev. Ass.*, vol. 24, 1927, p. 197). Cf. encore une liste de Schoch : *Zeitschrift für Assyriologie*, t. 3, p. 139. Voir les listes royales d'Opitz, dans *Reallexikon der Vorgeschichte*, t. V, 1926, p. 305-316.

nous nous sommes servi des tables de Guthe, entre autres, légèrement modifiées ([1]). Enfin, les dates relatives aux Hittites, sont empruntées à E. Forrer ([2]).

Connaissant le pays et les peuples, nous sommes, enfin, préparés à consulter un *tableau général des fouilles*. On trouvera p. 268, des diagrammes, dans lesquels toute l'activité des fouilleurs est méthodiquement exposée : ils sont à la fois chronologique et géographique. Résumons-les en deux mots et sans entrer dans les détails.

§ 5. — Les trois périodes de fouilles

Le *diagramme chronologique* correspond à peu près au *tableau géographique* ; mais certains fouilleurs ont exploré plusieurs centres à la fois, surtout au XIX[e] siècle et il y eut en outre, des fouilles contemporaines. Indiquons-en les *grandes périodes* :

1° Le début des fouilles peut être appelé : *l'âge héroïque*. Ce fut l'époque où il n'existait aucune espèce de tradition, de méthode et de procédé de travail. Les fouilleurs accidentels ne firent, en somme, que des recherches isolées, sans aucune préparation scientifique, avec des moyens matériels insuffisants. Malgré leur ignorance relative de l'histoire du passé, ils rapportèrent de nombreuses antiquités, parce que les tells de ruines étaient encore intacts. Mais s'ils purent expédier en Europe un nombre d'objets relativement extraordinaire, il faut en convenir, l'exploration même des sites resta insignifiante, voire même nulle. Il y a des exceptions; telle, Khorsabad — qui mérite d'être cité comme un exemple, à tous les points de vue, et qui, cependant, à la suite de revers persistants ne donna que peu d'objets de musées (voir les raisons plus loin). Cette période va de 1842 à 1890 : Botta à de Sarzec en Mésopotamie; Renan en Syrie, Humann et Koldewey en Asie-Mineure.

2° La *seconde période de fouilles s'étend, de* 1890 à 1914. Elle a un caractère beaucoup plus grave. Déjà alors, on préparait soigneusement les fouilles dans le cabinet d'études, avant de se mettre en route vers les sites choisis d'avance. C'est qu'on était alors assez bien préparé à la besogne, par une expérience déjà longue, acquise en Egypte ; ainsi, de Morgan,

(1) Geschichte des Volkes Israel, 1914 (Grundriss der Theologischen Wissenschaft).
(2) Boghazköi-Texte; Wis. Ver. D. O. G., 1926, 21 Heft, p. VI.

l'ancien directeur général du Service des Antiquités d'Egypte, avait exécuté des fouilles méthodiques et nombreuses dans la vallée du Nil, avant de s'établir en Asie, et il connaissait déjà très bien le pays avant de consentir à diriger l'exploration systématique de la Perse [1]. En Assyrie [2], en Babylonie [3], en Syrie [4], en Asie-Mineure [5], les fouilles furent dirigées par des savants expérimentés. Ces fouilleurs-ci avaient été préparés à la tâche par les épreuves du passé, par la discipline intellectuelle la plus rigoureuse et par des connaissances variées dans tout le domaine de l'ancien Orient. Aussi, dirigèrent-ils leurs recherches, moins dans l'espoir de rapporter un riche butin pour leurs musées ou leurs sociétés archéologiques, que dans le dessein de refaire l'histoire des sites et celle du pays ; pour eux, la trouvaille d'antiquités était devenue accessoire.

Troisième période. — La guerre rendit la pratique des fouilles quasi impossible ; elle fut reprise en 1918, particulièrement en Babylonie (Kiš, Ur), en Syrie et en Palestine, à Karkemiš etc., avec plus de méthode que jamais. Cette troisième et dernière période intensifia l'organisation des travaux, non seulement au point de vue général, mais encore au point de vue de leur durée. On convint, en effet, d'échelonner les travaux sur plusieurs années, dans le dessein de ne terminer les recherches qu'avec la quasi certitude que le site ne pouvait plus rien donner d'essentiel. C'est en outre, l'autorité officielle seule qui les dirige par l'intermédiaire de savants spécialement désignés, tandis que jadis, à peu près quiconque pouvait aspirer à cette fonction. Hélas, les indigènes aussi ! (voir le § 8).

L'examen de ce double tableau nous suggère qu'il est fort difficile et parfois impossible aujourd'hui de déterminer, d'une façon certaine, par quels fouilleurs ont été recueillis tels et tels monuments, à moins qu'on n'ait eu à sa disposition les archives d'un musée ou qu'on n'ait pu, à défaut des premières, copier les fiches explicatives, accompagnant

(1) *Histoire et Travaux de la Délégation en Perse*, 1905, p. 19-20, 3.
(2) Assur : Andrae, *Wis. D. O. G.* n° 23, 1913.
(3) Babylone : Koldewey, 1899-1912.
(4) Jericho : Sellin; Lakiš : Petrie etc.; Mutesellim, Ta'annek; Samarie, etc.
(5) Sindjirli, Boghaskeui, Karkémiš.

parfois les originaux dans les salles d'exposition. Sans parler des nombreux objets échoués en Europe par le commerce, et dont la provenance est toujours douteuse, à moins que la nature de l'objet même n'accuse son origine... Pour ne pas nous égarer dans ce labyrinthe, il vaut mieux traiter les fouilles en bloc, c'est-à-dire, en faire l'histoire par sites, de manière à obtenir une revue générale et complète des travaux exécutés dans un même endroit ; ou, tout au plus, dans deux localités. D'ailleurs, ce procédé correspond à peu près à l'*ordre géographique des fouilles* que voici :

1842 à 1882 : fouilles pratiquées en *Assyrie* en y ajoutant celles de la ville d'Aššur de 1903, sq.

1877 à 1914 : fouilles exécutées dans le reste de la *Mésopotamie* et en *Elam*, en y ajoutant celles qu'on a exécutées après la guerre à Karkémiš, à Ur, à Kiš...

1880 à 1927 : fouilles effectuées en *Syrie* de façon intermittente, et celles faites après la guerre en omettant celles de Renan (1860-1).

1888 à 1927 : fouilles pratiquées en *Asie-Mineure et en Mésopotamie Occidentale*, au N. E. de Syrie...

§ 6. — Les fouilles de jadis

Si la pratique des fouilles peut être considérée à certains points de vue comme un sport, — c'est en effet la vie au grand air, loin de toute civilisation occidentale, la vie ouverte à toutes les aventures où l'exercice physique tient une place prépondérante — ce sport n'a pas encore pu passer pour un plaisir en Asie Antérieure.

Personne n'ignore que des fouilles modérées, faites en Egypte, peuvent constituer un agrément, pendant certains mois d'hiver, particulièrement favorables aux personnes que le climat d'Europe contraint à un exil momentané, à cause de leur santé précaire. Mais le climat de l'Asie Antérieure est bien moins propice et, en tous cas, on ne peut pas encore y mener une existence aussi confortable qu'aux abords du Nil, où s'élèvent les hôtels les plus " occidentaux " qu'on puisse s'imaginer. Non, dans les champs de fouilles asiatiques, l'existence est encore très pénible, pour les hommes habitués aux commodités des villes modernes ; elle l'était d'autant plus, que la situation politique

et géographique était jadis toute différente. Pour la comprendre davantage, retraçons brièvement l'état dans lequel se trouvait le pays pendant la période primitive et suivante.

Vers le milieu du XIXe siècle, presque toute l'Asie Antérieure, excepté la Perse, était aux mains des Turcs. Maîtres absolus de leurs territoires, ils n'acceptaient de leçons d'aucune puissance occidentale. A ce moment, on pouvait comparer ces pays à nos contrées en plein moyen-âge : une autorité absolue en haut, avec quelques privilégiés, sortes de seigneurs féodaux autour d'elle, et la masse amorphe en bas... Ces pays que nous qualifions de retardataires, par comparaison aux nôtres, au point de vue de l'organisation sociale et politique, étaient restés hostiles, non seulement aux étrangers qu'ils étaient forcés de subir, mais surtout aux travaux que ceux-ci désiraient y exécuter. La Perse cependant fut plus accueillante. Comme leur territoire appartenait, en principe, au Sultan ou au Shah qui se contentaient d'en accorder l'usufruit à quelques dignitaires, il fallait remplir de longues et nombreuses formules tracassières, avant d'obtenir l'autorisation d'exécuter des travaux ; encore, cette faveur était-elle maintes fois, par mauvaise volonté ou par ordre suprême, contrecarrée par des subalternes, stylés à cet effet. Quant aux indigènes et, surtout aux tribus semi-nomades qui peuplaient la Mésopotamie, ils étaient et sont encore dans un état d'ignorance pitoyable. Si, en général, les étrangers passaient à leurs yeux pour des usurpateurs, le fouilleur devait leur être particulièrement antipathique, parce que celui-ci était censé arracher aux ruines, les " trésors " dont il connaissait les cachettes. De là, les attaques systématiques, auxquelles le fouilleur était en butte et qui étaient toujours accompagnées de vol, de rapine, sinon d'effusion de sang.

Ce genre de brigands étaient d'ailleurs particulièrement aidés dans leurs entreprises sauvages, par l'état dans lequel se trouvait le pays. Pas de moyens de communication, sauf le Tigre et l'Euphrate, peu navigables, ou pas du tout, en certaines saisons. Le chameau et l'âne constituaient les véhicules les plus pratiques dans ce pays privé de routes, composé de nombreuses régions désertiques. Dans les parages où les ruines appelaient les fouilleurs, il n'y avait, souvent, pas de moyens d'existence ; ni logis, ni nourriture, ni aucun des moyens matériels qu'exige

la vie de l'explorateur. Il fallait tout apporter de centres éloignés, au prix de grandes peines et il était parfois difficile de tout conserver, car : tentes, instruments, provisons de bouche, souvent même l'eau potable étaient à la merci d'une querelle d'indigènes qui pouvait provoquer une révolte de tribus entières.

Les fouilleurs eux-mêmes se sont chargés de nous dépeindre les difficultés de tous ordres, par lesquelles leurs tentatives ont été fort entravées. Il faut lire, au sujet des embarras créés par l'autorité indigène, le récit de Banks (¹) qui attendit pendant plusieurs années l'autorisation, l'" iradé ", le " firman ", de commencer ses fouilles ; voir aussi celles de de Morgan (²). Quant aux mauvais traitements subis de la part des indigènes (³), ils enseignent que l'âme du fouilleur doit être bien trempée et capable de supporter stoïquement tous les déboires.

Ce n'est pas tout ; les difficultés résultaient parfois de la rivalité des fouilleurs eux-mêmes, qui faisaient des efforts, nuisibles aux tentatives d'un compétiteur, pour obtenir l'autorisation ou les facilités indispensables.

§ 7. — Les premiers fouilleurs

Abstraction faite des conditions économiques et politiques, il faut encore, pour comprendre le caractère des premières fouilles, considérer la qualité ou la compétence de leurs directeurs.

Les chercheurs de l'âge héroïque ne se firent jamais de scrupules au sujet des procédés et de la méthode ; il est vrai qu'ils n'en avaient souvent pas du tout et que le hasard seul les guidait par des trouvailles accidentelles. La majeure partie d'entre eux se contentaient de reconnaître la nature de l'endroit fouillé et d'en tirer le plus de " souvenirs " possible, pour servir de témoignages de leur activité, à leur retour au pays. Aussi, n'ont-ils pas mal détruit de monuments et d'édifices; c'est ainsi que de certaines ruines, brutalement éventrées par eux, ils n'ont su tirer aucun renseignement, utile ou indispensable pour la détermination chronologique ou pour la connaissance des procédés anciens de

(¹) *Bismya*, 1912, p. 8-23.
(²) *Histoire et travaux de la délégation de Perse*, 1905, p. 9 sq.
(³) Voir de Morgan, *Ibid*, p. 22 sq., 40 sq., 55 sq.

construction. Au dire de certains de ses contemporains, bien placés pour le savoir, Rassam, par exemple, détruisit plus qu'il ne découvrit : son procédé de travail était un véritable pillage, sans respect pour les monuments, et conduit dans le dessein unique de rassembler des antiquités transportables [1].

Ajoutons qu'au début, les fouilles étaient une activité neuve, passionnante, grosse de gloire et de joie au retour. Les fouilleurs, n'avaient-ils pas beau jeu, d'ailleurs, puisque les tells étaient quasi intacts, qu'ils " devaient rendre ", comme Khorsabad, Kuyundjik, Aššur, etc... Victoire à celui qui passait le premier sur ces champs, faciles à labourer et d'un rendement sûr ! Malheur au contraire, aux successeurs, car les restes, abandonnés par leurs devanciers, étaient souvent bien pauvres et toujours bouleversés.

Quoi qu'il en soit, il est telles collines de ruines, où des fouilles fructueuses furent pratiquées depuis le milieu du XIXme siècle (Calaḫ, Kuyundjik, etc...) et qui attendent toujours l'ingénieur pour laisser découvrir leur secret inviolé, bien qu'on le suppose connu.

§ 8. — Les fouilles clandestines

Nous exprimâmes, plus haut, le regret que les indigènes eux-mêmes se sont livrés à la pratique des fouilles, ou plutôt à la recherche de " trésors " et d'objets commerçables.

Il existe, en effet, plusieurs exemples de *fouilles clandestines* ; contentons-nous d'en rappeler les plus caractéristiques. A Dréhem, (S. de Nippur), les Arabes déterrèrent une quantité de tablettes de l'époque d'Ûr [2], dont plusieurs déjà sont publiées [3]. Les indigènes de la région de Kultépé exhumèrent depuis 1880 une grande quantité de " tablettes cappadociennes " avec un tel acharnement que l'autorité turque dut intervenir et défendre leurs cupides recherches.

Depuis quelque temps, les assyriologues prêtent une attention parti-

(1) Voir note (5) p. 30.

(2) *Cuneiform Texts in the British Museum*, t. XXXII 1912, pl. 7, 10, 30. Cf. : Acad. Ins. Bel. Let., 22 juillet 1920, sur 82 contrats de mariage, d'adoption, de prêts, antérieurs de 6-7 siècles à Hammurabi.

(3) *Rev. Ass.* VII 186. de Genouillac, *La trouvaille de Dréhem*, 1911, cf p. 3, lig. 12, note 2. Langdon, *Tablets from the Archives of Drehem*, 1911, p. 5.

culière aux tablettes provenant de *Kerkouk*. Cette localité est située dans l'Est de la région assyrienne. Ses origines se confondent avec celles de l'Assyrie elle-même, lorsque celle-ci n'était encore qu'une colonie sumérienne, fondée en pleine contrée mitannienne, mais où évoluaient également des populations barbares, appelées par les inscriptions : Guti. Les documents y exhumés apportent des preuves — s'il n'y en avait pas déjà assez ! — du caractère non sémitique de la race primitive assyrienne. Ce centre parait donc présenter un intérêt capital. Mais un grand nombre de ces documents proviennent justement de fouilles clandestines pratiquées dans les environs de cette localité. Un médecin anglais, établi jadis à Kerkouk nous apportait naguère quelques renseignements à ce sujet (¹). Il raconte, dans une lettre du 21 Juin 1925, qu'il y a quelque vingt-cinq ans, un indigène des environs, en quête de briques, découvrit des tablettes, qu'il pratiqua ses recherches pendant six mois à deux ans et que de temps en temps, il amena son butin à Bagdad pour la vente. Quelques assyriologues prétendent même déterminer quelques pièces provenant de ces fouilles...

A Kerkouk même, des tablettes auraient été achetées, vers 1916, par un " ingénieur allemand " (²) et, après cette date, plusieurs furent acquises et convoyées dans diverses directions. En résumé, il existe aujourd'hui une rubrique spéciale, qui englobe les tablettes provenant toutes, de fouilles frauduleuses, faites dans cette région, qui ont des particularités, tant épigraphiques que de glyptique et qui datent de la seconde moitié du deuxième millénaire.

Lorsque de Sarzec quitta le champ de Tello, après sa première campagne, les indigènes à leur tour se mirent à fouiller. Ils rouvrirent plusieurs chambres déjà fermées par de Sarzec et s'emparèrent de près de quarante mille tablettes cuites, selon le bruit qui circulait alors. Ils croyaient à la haute valeur archéologique de ces documents et espéraient en obtenir un bon prix. Aussi les expédièrent-ils aux marchands d'antiquités de Bagdad et même de Bosra. Mais lorsqu'un connaisseur avait fait observer qu'il s'agissait seulement de comptes, d'inventaires

(¹) *Rev. Ass.*, t. 23, 1926, p. 50-1.

(²) *Ibid.*, p. 51. Cf. Bull. American School of or. Research, 1925, nº 20, p. 1-32 : Trouvaille d'un millier de pièces par CHIERRA.

et d'autres pièces commerciales, ils s'empressèrent de les verser sur le marché, à quelques piastres la douzaine.

Le même fait se produisit, quand Rassam cessa ses travaux en Assyrie, en 1882. Dès que les indigènes apprirent son départ, ils fouillèrent à leur tour, pour leur propre compte; ils alimentèrent ainsi le marché des antiquités et facilitèrent leur exportation vers l'Europe et l'Amérique [1].

A part les inconvénients résultant de la non-observation de la loi sur les Antiquités, ces opérations intéressées entraînent une confusion inextricable qui nuit à l'étude et à la publication même des documents ; ainsi, des doutes planent sur l'origine des pièces, sur la date des niveaux auxquels on les découvrit, parfois sur leur authenticité. Les tablettes de Drehem, citées plus haut, ont particulièrement souffert des conditions anormales dans lesquelles elles furent jetées sur le marché.

Aujourd'hui, cette situation a changé, grâce à l'occupation militaire des pays placés sous mandat, par les Anglais en Mésopotamie méridionale et en Palestine ; par les Français en Syrie ; par les Turcs du nouveau régime en Asie-Mineure.

§ 9. — Les fouilles aujourd'hui

Enfin, si nous posons la question : " Comment procède-t-on aujourd'hui, pour assurer le rendement des fouilles tant au point de vue scientifique, qu'au point de vue de l'acquisition d'objets ? ", nous devons la scinder en plusieurs autres, auxquelles nous répondrons brièvement de la manière suivante.

On commence, soit en Europe, soit dans un centre de l'Orient, propice au travail scientifique, par préparer théoriquement toutes opérations préliminaires. Aujourd'hui on connait assez bien le passé et le pays, pour choisir les sites recommandables et entrevoir les espérances. S'agit-il d'une contrée, au contraire, on prépare la même opération en échelonnant d'avance les travaux sur plusieurs années. C'est ce que l'on fait depuis longtemps en Egypte et, depuis 1919 en Syrie, en Palestine et en Babylonie. Quand tous les préliminaires ont trouvé fin, on s'amène sur les lieux, avec les instruments de travail et de préci-

(1) Cf. Budge, *Rise and Progress of Assyriology*, 1925, p. 14, 199, 201.

sion ; par exemple, pics et pioches, sacs et récipients pour le transport des milliers de mètres cube de terre à déplacer — au besoin installation d'un Decauville — appareil de photographies... — On cherche un emplacement déterminé par des sondages préliminaires, afin de ne pas verser les terres exhumées sur un terrain qu'on pourrait devoir fouiller plus tard. — On se construit une maison, ou des tentes suffisamment spacieuses pour servir de salles de travail, de dortoir, de cuisine, de magasin etc. (1). — On loge convenablement les travailleurs indigènes, afin de leur donner le minimum de motifs de plainte ; on organise la main-d'œuvre ; on rédige les promesses-récompenses, pour favoriser ceux qui apportent un gros butin... On n'a pas oublié d'apporter les vivres, ni la provision d'eau fraîche. Quand on est, enfin, à l'abri des besoins immédiats, des rôdeurs et des mille imprévus, on peut commencer à ouvrir la terre. On ne le fera toutefois qu'après avoir repéré soigneusement le terrain et déterminé les conditions physiques.

Alors on peut procéder aux sondages proprement dits. Ceux-ci se pratiquent par tranchées-galeries, ou par puits ; la nature du terrain indiquera le meilleur usage. Grâce à eux, le directeur des fouilles saura, au bout de quelques jours, quelle direction prendre, ou encore, si les sondages doivent être poursuivis autre part. Remarquons, à ce sujet, qu'au début même des fouilles, les deux procédés ont été mis en pratique. En effet, Botta en 1842-4, s'en tint au système des puits, tandis que Layard, fouillant aux mêmes endroits en 1845 et plus tard, préféra celui des tranchées. A en juger globalement par les résultats immédiats, le système des tranchées a eu raison de l'autre. Mais on ne peut en inférer qu'il doive nécessairement en être toujours ainsi, car tant de circonstances concomitantes peuvent avoir une influence heureuse ou néfaste sur le rendement ; d'ailleurs la nature du terrain est à peu près seule à en décider.

Mais ne confondons pas sondages et fouilles. Quant à ces dernières, elles ne peuvent naturellement être menées à bien que par le creusement de tranchées ou de galeries parallèles, à petite ou à grande distance ; de cette manière seule, on peut arriver à déterminer convenablement

(1) Ex. de Bismaya : Banks, 1912, p. 214.

les couches successives dont se compose le tell et à les dater, grâce aux objets qu'elles contiennent. Ce sont les *silex* qui accusent l'époque antérieure à l'hisoire conventionnelle; la *céramique*, les fragments d'*architecture et de sculpture*, les *figurines*, les *inscriptions*, etc., qui par leur forme, leur destination, leur matière même, accusent leur " appartenance "; enfin, ce sont les objets importés qui indiquent le moment où tels étrangers occupaient le sol, ou du moins entretenaient des relations avec les indigènes.

Il va de soi, que, selon les cas, il faudra réunir les tranchées parallèles par des galeries perpendiculaires. Bien plus, une fois les conditions bien repérées, et reconnue la nature des ruines — s'il s'agit de monuments, d'édifices, de fortifications ou de nécropoles — il faudra même enlever tout le terrain, mettre les ruines entièrement à nu, afin de reconstituer les plans successifs des bâtisses. Encore convient-il d'avoir le plus grand soin, de bien marquer, sur les plans, l'endroit où les objets trouvés gisaient, car, en cas de doute ou d'hésitation, toujours possibles, ces détails, souvent minimes à première vue, contribuent à déterminer, dans le cabinet de travail, les points les plus importants.

A titre d'exemple, voici quelques plans et coupes de tranchées :

Fara : *Mitt. D. O. G.*, n° 17, 1903, pl. I, cf. Abu Habba ;

Merkès de Babylone : REUTHER, *Die Innenstadt von Babylon*, *Wis. Ver. D. O. G.* n° 47, 1926, passim;

Suse : *Mém.*, t. 13, p. 23, plan et coupe; et t. 1, p. 58, 65, 70, 89; lire *Mém.*, t. 7, p. 5 sq., les procédés employés par de Morgan.

Tell el Hesy : BLISS, *A mound of many cities*, 1894, pl.II.

Grâce à ces plans et à ces coupes, une fouille ne devrait même plus être décrite, ou plutôt, sa description devient complémentaire; aux yeux de l'archéologue, il est tels plans et coupes qui valent mieux que les meilleures descriptions.

Chapitre I. — ASSYRIE

KHORSABAD

(Fig. 1 à 19 sq.)

§ 10. — Histoire de la ville

Le nom moderne de Khorsabad désigne un village, situé près des ruines d'une ville antique, nommée Maganubba et mentionnée sur un cylindre de Sargon (721-705). Un autre nom de la même localité est celui de Dûr-šarrukin " citadelle de Sargon ", selon le cylindre 44, qui signale la construction élevée par ce roi. La ville ne prit donc quelque importance qu'à partir du VIIIe siècle, après que ce roi en eût commencé la construction, c'est-à-dire sous l'éponymat d'Ašurbani en 715. Elle était terminée au mois de Tišri en 707, car à cette date „ les dieux y entrèrent „.

Elle servit de résidence à Sargon et, dès sa mort, elle fut presque abandonnée; ses successeurs revinrent, en effet, à Ninive et emportèrent des sculptures " sargoniques " qui décoraient jadis le palais estival du père de la dernière dynastie assyrienne.

C'est ici que furent exécutées les premières fouilles dignes de ce nom; et c'est peut-être pour cette raison et à cause des magnifiques résultats qu'elles donnèrent que, jusqu'à présent encore, le public croit, à tort, que l'Assyrie est le pays le plus important de l'Asie Antérieure, et qu'il a par conséquent consacré le nom d'Assyriologie à tout ce qui est relatif à l'antiquité de cette contrée. On comprend facilement que les grands monuments exposés au Louvre et au British Museum, ainsi que les ouvrages de Botta, Place, Rawlinson ont fasciné les curieux du milieu du XIXe siècle.

Il ne convient pas de rechercher, ici, les raisons qui déterminèrent de commencer les recherches plutôt à Khorsabad qu'ailleurs; conten-

tons-nous d'affirmer que l'intérêt provoqué par les études bibliques y est pour beaucoup.

§ 11. — Historique des fouilles : Botta [1]

C'est un Français, Emile Botta, qui ouvrit l'ère des fouilles. Consul à Mossoul en 1842, les ruines avaient depuis longtemps exercé sur lui leur attrait irrésistible. Bien qu'au bout de longues démarches on lui eût accordé des subsides, il en arriva bientôt à continuer ses travaux à ses propres frais et à ceux d'un de ses amis.

Sa méthode consistait surtout à pratiquer des sondages par puits et non par tranchées; celle-ci et ses moyens toujours médiocres le condamnèrent à exécuter des travaux superficiels. Malgré cela, ils restent remarquables, surtout au point de vue du butin qu'il put envoyer en France; car, en ce qui concerne les plans et relevés de ruines, leur essai de restitution, ils ont dû être repris de fond en comble par ses successeurs.

Il avait décidé d'abord de pratiquer ses fouilles à *Kuyundjik*; en 1843, il y travailla, en effet, de décembre à février, assisté du dessinateur Flandin qui fit copie ou esquisse de tous les monuments exhumés. Mécontent du résultat obtenu, il partit pour *Khorsabad*, où il se dépensa, depuis le mois de mars 1843 jusqu'au mois d'octobre 1844. Il y fut plus heureux, car non seulement il put en rapporter de nombreux monuments et objets transportables, mais encore le plan d'une partie du palais.

Il est utile d'attirer dès maintenant l'attention sur ce plan [2]; il ne comporte qu'une quinzaine de places superficiellement exhumées et ne permet pas d'entrevoir l'extension énorme de ces bâtiments, telle qu'on la constate sur le plan de son successeur, Place (voir Fig. 2).

Avant de quitter le champ de fouilles, il fit construire des mouffles pour soulever et étayer les lourdes pierres, des véhicules pour leur transport par terre, des radeaux pour le transfert par eau, enfin, même, une route pour leur acheminement vers le débarcadère... En tout, il y eut un poids de trois cents tonneaux d'antiquités destinées au Louvre.

[1] Paul-Emile, né à Turin, en 1802, au service de la France, mort en 1870.
[2] Pl. 1 à 6 : Layard, *Buried city of the East*, 1851, p. 115.

Le mauvais vouloir des indigènes entrava les travaux et occasionna la perte de plusieurs pièces.

En juin 1845, il parvint déjà à emballer les grandes sculptures : bas-reliefs, colosses ailés, inscriptions, etc... En mars 1846, il les expédia par le " Cormoran " pour le Havre et tout arriva au Louvre, en bonnes conditions, en 1847. L'inventaire des pièces entrées au Louvre, grâce à lui, avant 1854, fut publié par Longpérier (1). L'histoire de ses trouvailles et la description de celles-ci, accompagnées d'un essai de déchiffrement des textes cunéiformes, se trouve dans son ouvrage : Botta et Flandin, Monument de Ninive, découvert par Botta, mesuré et dessiné par Flandin, 5 vol. in f°, Paris, 1849-50 (2). Malgré le titre, ce livre relate surtout ses fouilles de Khorsabad. La majorité des planches (jusque 165) est, en effet, relative à la résidence de Sargon (721-705).

Les planches de Botta-Flandin sont précieuses à plusieurs titres : d'abord, parce qu'elles reproduisent, pour la première fois, les monuments sculptés et les menus objets de Khorsabad; ensuite, parce qu'elles ont été dessinées sur place avec un souci de fidélité incontestable; enfin, parce que les originaux de plusieurs d'entre elles n'existent plus, ou du moins ne sont plus dans le même état de conservation. En outre, le dessinateur a eu l'ingénieuse idée de donner un croquis des ensembles de ruines, qui nous permettent, non seulement de jeter un coup d'œil général sur les scènes, mais encore de reconnaître l'emplacement des pièces sculptées, à peine déterrées; en d'autres mots, les sculptures sont présentées en série et non seulement en détail; quelques-unes ont même encore leurs traces de polychromie. D'une manière générale, on y voit les orthostates au coin des portes monumentales, et les simples bas-reliefs-frises qui en font la suite latérale; ce sont surtout des théories de dignitaires (3), des scènes de guerre (4) et de chasse (5).

(1) *Notice des antiquités assyriennes du Louvre*, Paris, 1854, p. 27 sq.

(2) A compléter par : Lettre de M. Botta, sur ses découvertes à Khorsabad, par M. J. Mohl, Paris, 1845, avec nombreux dessins et 2 plans : pl. 1, 32 des chambres exhumées. Vue de quelques bas-reliefs, lors des fouilles dans JOANNE ADOLPHE, *Voyage illustré dans les 5 parties du monde*, Paris, 1850, 4°, p. 180 sq.

(3) Pl. 1, sq.

(4) Pl. 31, sq.

(5) Pl. 108 sq. Voir une courte description, p. 33 sq.

§ 12. — Place

Egalement consul à Mossoul, Victor Place, né à Corbeil en 1818, fut chargé par son gouvernement de reprendre et de terminer les travaux de Botta à *Khorsabad*. Il y fouilla de 1851 à 1855. Il put déblayer l'immense tell de ruines, en faire un essai de restitution très ingénieux et rassembler une quantité d'antiquités destinées au Louvre.

Remarquons, toutefois, que Place avait commencé son activité à Kuyundjik où travaillait Rassam au nom de Layard.

Afin de ne pas se faire une concurrence nuisible aux résultats de leurs travaux, Place et quelques confrères anglais, Rawlinson, entre autres, s'étaient engagés à ne fouiller que dans des endroits désignés de commun accord; c'est en échange de l'abandon de Kuyundjik que Place obtint de ses collègues une quantité considérable d'antiquités, destinées au Louvre. " L'apport de Place au musée du Louvre, a-t-on pu écrire (1), est constitué pour plus de la moitié par les découvertes anglaises ".

Au début de 1855, Place organisa l'expédition de ses trouvailles et acquisitions vers l'Europe. Le fouilleur lui-même nous a laissé l'image des véhicules construits sur place, dans le dessein de transporter vers le lieu d'embarquement les colosses en pierre, pesant plusieurs tonnes, ainsi que les radeaux, les " keleks " et les " couffes ". Ces derniers étaient et sont encore d'usage courant dans le pays (2); il est intéressant de se rappeler que les anciens s'en servaient déjà et qu'ils figurent même sur les bas-reliefs du IXme siècle, découverts par Place (3).

Rien n'est plus désolant que de savoir qu'un grand nombre de ces richesses archéologiques n'existent plus aujourd'hui; elles sont, en effet, en majeure partie, noyées dans le Tigre. Nous nous consolerons un peu de cette perte irréparable, par les dessins et descriptions que Place a eu la conscience d'exécuter. Voici, en deux mots, le récit de ce poignant malheur (4).

Les antiquités avaient été chargées sur quatre " kéleks " et sur une barque. Le 17 mai 1855, par la malveillance des indigènes, deux des

(1) Pillet, *Khorsabad. Les découvertes de V. Place en Assyrie*, 1918, p. 15.
(2) Voir les images : *Illustrated London News*.
(3) Voir nos clichés fig. 39,41; Place, *Ninive et l'Assyrie* pl. 42-44.
(4) Cf Pillet, *Khorsabad*, p. 17 à 64.

chargements sombrèrent dans le Tigre à Kurna. Quelques jours après, le 23 Mai, pendant un ouragan, une partie du reste périt de la même manière. Il y avait en tout 235 caisses d'antiquités, comprenant celles de Place, celles des Anglais et 41 caisses qui provenaient de la mission Fresnel (1852-5), expédiées de Hillah. Sur ce nombre, 28 caisses seules sont arrivées au Louvre, notamment :

24 caisses données par les Anglais;
2 caisses d'objets personnels à Place (vêtements, argenterie, etc.) ;
1 taureau ailé;
1 génie ailé;
—
28 *caisses au Louvre*. Ajoutons-y les caisses perdues :
1 taureau ailé;
1 génie ailé;
41 caisses de Fresnel;
80 caisses destinées au musée de Berlin;
84 caisses d'objets personnels à Place;
——
207 *caisses perdues* (1). Total : 235 caisses.

La place nous manque pour relater, même d'une manière abrégée, toutes les déceptions et souffrances physiques et morales qui furent le lot de cet intrépide et ingénieux fouilleur, pendant et surtout après ses travaux... Afin de se disculper des reproches innombrables, surgissant de toutes parts, après la perte du précieux butin, produit de ses fouilles, payées par un subside de 78.000 francs de l'Assemblée Nationale, le 8 août 1851, il eut encore le courage de publier le rapport descriptif de ses travaux, ainsi que ses essais de restitution, sous le titre : " Ninive et l'Assyrie ", Paris 1867. Cet in-f° donne, en 3 volumes tous les plans, quelques sculptures de Khorsabad, et, en outre, des sculptures de Kuyundjik et de Nimrud (Pl. 30 sq.).

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'un naufrage de documents

(1) Consultez *Comptes Rendus Ac. Ins. Bel. Let.* 1916, p. 224; PILLET, *Khorsabad*, 1918, p. 33, 80, qui en donne l'inventaire; cf. aussi, FOSSEY, *Manuel d'assyriologie*, 1904, p. 39 sq.

scientifiques eut lieu, dans des conditions semblables, quelques années auparavant (¹). Guillaume IV d'Angleterre avait patronné une expédition qui fut active entre 1835 et 1837; le gouvernement Britannique l'avait ordonnée, dans le dessein d'explorer la Syrie du Nord et la vallée mésopotamienne, et de préparer la création de rapports commerciaux. Mais parmi ses quinze officiers d'état-major, il n'y en avait qu'un seul qui s'intéressât aux antiquités : le major général Francis Rawdon Chesney. Celui-ci connaissait le pays et il avait réussi à réunir quelques pièces. Les explorateurs firent, avec tous leurs bagages, la route du golfe d'Antioche à Biredjik (près de l'antique Karkémiš). Ici, ils s'embarquèrent sur leurs deux bateaux en fer. Le 16 mars 1836, l'" Euphrate " et le " Tigre " descendirent le fleuve; le 21 mai 1836, au cours d'un orage imprévu, les deux bateaux entrèrent en collision, près du Ḫabur, et le " Tigre " fut noyé avec vingt hommes de l'équipage (²). Le 28 octobre 1836, l'" Euphrate ", à son tour, s'échoua près d'Opis. Ce fut la fin lamentable de l'expédition. Place a-t-il eu connaissance de cette catastrophe et eût-il pu éviter pareils revers ? Quoiqu'il en soit, les résultats scientifiques de Chesney furent publiés en 1850; ils sont importants au point de vue géographique et topographique, mais non au point de vue archéologique (³).

Après un examen approfondi du texte et des planches de Place, on comprend sans peine que le site de Khorsabad n'ait plus guère tenté les fouilleurs; c'est que l'expédition avait été bien conduite et que, malgré le naufrage des antiquités, les résultats étaient plus que satisfaisants. On peut s'en rendre compte aisément en comparant le plan de Botta (déjà cité p. 17) et celui de Place (pl. 7). Ce dernier comporte plus de 200 pièces exhumées, rétablies parfois en élévation, accompagnées de la description des sculptures décoratives et des antiquités qu'on y recueillit. En voici une image générale.

(¹) Barker, Ed. B. B. *Syria and Egypt under the last five sultans of Turkey*, London, 1876, vol. II, p. 216 sq. Cf. Hilprecht, *Explorations in Bible-Lands*, 1903, p. 57-63.

(²) Voir la gravure dans Hilprecht, p. 60.

(³) Chesney, *The expedition for the Survey of the Euphrates and Tigris*, London, 1850.

§ 13. — Résultats des fouilles de Khorsabad

L'ensemble des ruines de cette résidence estivale d'époque sargonique comporte les cinq parties suivantes. (Consultez les fig. 1 à 19).

1. *L'enceinte.* — Elle a la forme d'un parallélogramme rectangulaire de 1760 m. × 1685 m. × 24 m. d'épaisseur; le plateau qu'elle entoure mesure environ 3 Ha. Elle compte 167 tours ou portes, distantes de 27 ms. On en distingue deux sortes. Les " portes simples ", au nombre de 160, avaient un passage voûté en cintre, sans décoration émaillée ni sculpture. Les " portes ornées " (fig. 3 à 5, 8), 44 en tout, comportaient un passage à travers trois salles. La baie d'entrée était flanquée d'une tour à droite et à gauche; elle s'ouvrait en arcade ; celle-ci était ornée de sculptures, de briques émaillées représentant des génies (quadrupèdes ailés à tête humaine), des scènes, et des rosaces. Ces portes étaient, en somme, de véritables édifices, à cheval sur l'enceinte (fig. 6, 8).

2. *Le palais.* — En jetant un coup d'œil rapide sur le plan de Place, on distingue aisément les parties suivantes, disposées dans la direction S. E. vers le N. (fig. 1, à 8, 10, 15, 19). Un escalier monumental menait de l'intérieur de la ville sur la plate-forme haute de 14 m. qui porte le palais. On pouvait y accéder aussi par une rampe qui débute à droite et qui mène, tout comme l'escalier, vers l'entrée principale. Son inclinaison et sa largeur permettent de supposer qu'elle était destinée au passage des chars. Après avoir traversé l'entrée, on se trouvait dans la cour carrée, la plus spacieuse de tout l'édifice. En se dirigeant vers la gauche, on pénétrait à travers quelques chambres qui délimitent le carré de la cour, dans un bâtiment réservé, selon Layard, aux femmes, et que celui-ci a dénommé pour ce motif „ harem „ (¹). Cette appellation est fautive, car il s'agit plutôt de trois temples complétés par une tour. Il se composait de trois grandes et de trois petites cours sur lesquelles s'ouvraient les appartements.

En face de ce " harem " et à côté de la rampe mentionnée plus haut, s'étendent six ou sept cours comprenant un grand nombre de chambres et de salles destinées au service : " ḫan ".

(¹) Voir la critique de Koldewey, *Die Tempel von Babylon und Borsippa*, *Wis. Ver. D. O. G.*, nº 15, 1911, p. 65.

En face de l'entrée principale et au bout de la grande cour s'ouvrait, enfin, le bâtiment réservé au roi. A droite se développait une grande cour rectangulaire, à gauche de laquelle se dressait la porte d'entrée monumentale. Ici, on se trouvait dans la suite des appartements nommés " sérail " : ce sont plusieurs cours de moindres dimensions, entourées de salles plus longues que larges. Derrière celles-ci, et derrière le " harem " une tour dressait ses étages. Du côté opposé à la " zikkurat ", et toujours derrière le sérail, s'élevait un bâtiment qu'on a pris pour une " salle du trône " et que nous désignons du nom hittite " hilani ".

Vers la ligne médiane du palais aboutissait le rempart de la ville sur lequel chevauche cette immense construction, comptant plus de 200 pièces. Parmi celles-ci, quelques-unes méritent une mention spéciale. Dans le " harem " plusieurs avaient les murs et les archivoltes revêtus de représentations émaillées : un lion, un aigle, un taureau, une charrue, un arbre, le roi et sa suite. L'émail est de six couleurs : jaune, vert, ocre foncé, noir, blanc, le tout sur fond bleu. Il doit y avoir eu des palmiers dorés décorant les murs, à en juger d'après les restes d'appliques de bronze doré sur bois (cèdre), imbriquées les unes dans les autres. Les cours intérieurs avaient des estrades abritées.

Quant au " sérail ", c'est un monticule artificiel, également de 14 m. de hauteur, développant 100.000 m. de superficie. Il avait à lui seul 25 chambres, 7 cours, 42 portes, 24 paires de taureaux et de bas-reliefs de dimensions colossales en basalte polychromé...

La destruction du palais, est due, semble-t-il, à l'abandon, au défaut d'entretien dès l'antiquité; ceci est confirmé par le fait, que les successeurs de Sargon avaient transporté à Kuyundjik, des bas-reliefs, provenant de Khorsabad. De bonne heure, les sommets de la bâtisse s'effondrèrent et comblèrent les appartements inférieurs.

Dans les ruines, une quantité d'objets furent mis au jour; par exemple [1] : un coffre, rempli de 7 plaques (or, argent, cuivre, plomb, anti-

[1] PLACE, p. 62 sq.

moine) avec des inscriptions cunéiformes; 16 casques de cuivre terminés au sommet par une petite sphère [1]; des centaines de petits objets plats et des boutons en cuivre [2]; 54 casse-tête en bronze de 11 × 6 cm. pesant 1 kg. Le manche, absent, était cloué sur la partie inférieure, d'où les trous; l'arme peut avoir eu en tout 50 cm. de hauteur [3]. Puis, un magasin de jarres, de 1 m. 15 de haut, et des poteries en terre cuite de formes variées [4]; un magasin de fers contenant des anneaux, chaînes, crochets [5], pics, pioches, marteaux, socs de charrue (env. 160.000 kgs de métal d'outils encore employables aujourd'hui [6]; un magasin de briques émaillées et de cuivres [7]; un magasin de jarres à vin et à aliments divers [8]; etc...

3. *Le " hilani "*. — Sans empiéter sur l'exposé des fouilles hittites, avertissons néanmoins le lecteur que cette construction se compose de deux tours flanquant une entrée, dont l'entablement est porté par une ou deux colonnes; par derrière se suivent deux ou plusieurs places selon l'époque. Ce plan fut emprunté par les Assyriens aux Hittites, comme plusieurs inscriptions à partir de Tiglatpiléser I (v. 1110) le confirment. Le hilani qui nous occupe, doit avoir été bâti par Sargon. Lors des fouilles de Place, ce monument se trouvait dans le coin O du palais et avait encore les trois parties suivantes, à moitié détruites : le hall d'entrée avec les colonnes, le fondement d'une des deux tours et la salle derrière cette tour. Le côté opposé était détruit. L'ensemble mesurait 54 × 31 m.

4. La *ziḳḳurat* (fig. 1). — Ses ruines, s'élevant à l'O. du plateau, entre le " harem " et le " hilani ", furent reconnues par Botta, mais explorées par Place. Voici le résultat de ses travaux. D'après lui, la tour devait avoir sept étages. L'explorateur justifie son opinion par des raisons théoriques et techniques; ces dernières sont frappantes. La hauteur des

(1) Ib. p. 64.
(2) Ib. p. 65.
(3) Ib. p. 66.
(4) Ib. p. 82.
(5) Ib. p. 84.
(6) Ib. p. 89.
(7) Ib. p. 89.
(8) Ib. p. 101.

étages étant égale à la base de la tour, soit 6,10 m. et les étages étant égaux en hauteur, il en résulte que la hauteur totale de l'édifice atteignait 42,70 m. Or la base carrée a 43,10 m. de côté; il y a donc une différence de 0,04 m. par étage, qui s'explique par des raisons techniques. Quelle que soit la valeur du raisonnement de Place, on n'a jamais retrouvé que quatre étages, y compris la base. Le quatrième avait 12 m. de côté, c'est-à-dire près de 150 m. de superficie; il y avait donc assez d'espace pour qu'un des étages portât les deux autels circulaires en pierre, trouvés aux pieds de la tour et dont l'un est au Louvre (1). Pour atteindre l'étage supérieur, l'architecte avait construit une rampe ascendante et tournant autour de l'édifice; elle était garnie d'un parapet couronné de créneaux; son inclinaison était de 0,07 m. par m. La rampe était couverte par des escaliers de 2 m. de longueur × 0,80 m. de giron × 0,05 m. de hauteur. Tout l'édifice avait été construit en briques, alors que de nombreuses parties des autres bâtiments contenaient beaucoup de pierre naturelle. La décoration des façades était obtenue par des parties saillantes et rentrantes; chaque étage présentait une surface colorée: c'était successivement le blanc, le noir, le rouge, le bleu. Plusieurs voyageurs qui visitèrent ces ruines, après les travaux de Place, n'ont plus reconnu les traces de cette coloration.

5. Autour du palais, au centre et au côté gauche de l'enceinte, se dressaient des ruines imposantes, non encore explorées.

En évoquant la splendeur de ces bâtiments, il convient de se rappeler que la plupart des salles étaient rehaussées, non seulement de représentations émaillées comme celles dont nous avons signalé plus haut les restes, mais encore d'innombrables scènes sculptées dans l'albâtre, lambrissant les murailles; nous en dirons un mot plus loin (p. 37, sq.).

§ 14. — La mission Fresnel

Nous avons parlé plus haut d'une *mission Fresnel*, à propos de la perte de caisses d'antiquités de Place. Quoiqu'elle n'ait pas fait de véritables fouilles et qu'elle ne puisse donc nous intéresser que d'une

(1) Speleers, *Le Mobilier de l'Asie Antérieure Ancienne*, 1921 p. 21, pl. 9, n° 443, 450.

manière secondaire, il importe, pour compléter les notions précédentes, d'en donner quelques brèves notes (1).

Fulgence Fresnel, né dans le Calvados en 1795 († 1855) était consul à Djeddah. Il fut chargé par le gouvernement français d'explorer la moitié méridionale de la Mésopotamie, au point de vue archéologique. On lui adjoignit deux assistants : F. Thomas, architecte, chargé de dresser les plans et de faire les croquis, et Jules Oppert (2), originaire de Hambourg (1825, † 1905), qui avait acquis une notoriété comme déchiffreur des écritures cunéiformes et était professeur d'allemand à Laval et à Reims (en 1850-1).

L'Assemblée Nationale avait voté 70.000 francs pour cette expédition, et un crédit impérial y ajouta 75.000 francs, soit un total de 145.000 fr. (3). Elle visita le Nahr el Kelb près de Beyrouth, Khorsabad, Nimrud et plusieurs tells de la Babylonie. Partie en 1851, elle atteignit Mossoul en 1852. Le 15 juillet 1852, elle se trouvait au Kasr de Babylone (Hillah) et y pratiqua quelques sondages, sans grand résultat : quelques tessons araméens, quelques briques émaillées provenant des frises du Kasr et de la Porte d'Ištar (griffons, taureaux et serpents), quelques tombes d'époque parthe (4).

En octobre de la même année, elle fouilla Tell Oheimir (Kiš), où les résultats furent encore moins brillants. Déjà alors, F. Thomas, devenu neurasthénique, quitta l'expédition; en 1854, son exemple fut suivi par Oppert lui-même, qui, après les décevantes aventures dont se composent de semblables voyages, s'était abandonné au découragement. Fresnel continua pendant quelque temps ses recherches, mais retourna en Europe en 1855.

Malgré les conditions désavantageuses dans lesquelles l'expédition se poursuivit, elle avait réussi à recueillir un certain nombre d'antiquités;

(1) Consulter Fossey, *Manuel d'Assyriologie*, p. 40, et Pillet, *Expédition scientif. et artist. en Mésopotamie et en Médie*, 1851-1855 (1922).

(2) Son ouvrage : *Expédition en Mésopotamie*, 1859 sq., donne quelques belles vues de cette époque, de Babylone, de Borsippa, de Suse et de leurs environs, mais il constitue, surtout, un point de repère important dans l'histoire du déchiffrement de l'écriture cunéiforme.

(3) Pillet, *Expéd.*, p. 105.

(4) Pillet, *Expéd.*, p. 62-77.

celles-ci furent réunies à Badgad et à Hillah dans quarante et une caisses. L'inventaire en avait été dressé par Oppert à Babylone en 1853 et un second, complémentaire, par Fresnel en 1854. Nous pouvons nous estimer heureux d'avoir conservé celui-ci, car les quarante et une caisses eurent le même sort que celles du fouilleur de Khorsabad : elles périrent, le 23 mai 1855, dans le Tigre, près de Kurna (¹).

Cet inventaire nous apprend que les caisses comprenaient : quatre-vingt cylindres-cachets, quarante-huit objets en pierre et une quantité d'inscriptions, de briques, etc...

NINIVE (KUYUNDJIK)

(Fig. 20 à 66)

§ 15. — Histoire de Ninive

Après Khorsabad, les fouilles les plus importantes sont celles de *Ninive*.

Les origines de cette ville remontent au début du troisième millénaire. Elle fut fondée par Sargon d'Agadé (v. 2600) qui y construisit un temple. Hammurabi (1855-1913) raconte, dans l'introduction de son code de lois, qu'il fit " briller le nom d'Ištar dans le temple de Ninive ", c'est-à-dire que les Babyloniens, maîtres de l'Assyrie ou plutôt ses colonisateurs, y honoraient leurs propres divinités ; ils restèrent d'ailleurs les maîtres jusqu'en pleine époque cassite. La ville devait avoir déjà une certaine importance, car Šamšiadad (1689-1666) restaura des monuments religieux et autres. Salmanasar I (1280-1261) fit de Ninive sa capitale, après qu'elle eût joué un rôle indépendant à l'époque d'Aménophis III et IV (env. 1450-1350). La véritable grandeur de la ville date de Sargon II (721-705) et de ses successeurs qui en firent également leur capitale : l'Assyrie entrait alors dans l'apogée de sa gloire. De nombreux textes, entre autres, le cylindre de Sinachérib (²), relatent les embellissements apportés à la capitale. En 612, Ninive fut entièrement détruite par les efforts associés des Babyloniens, des Elamites, des Mèdes,

(¹) Voir *Comptes-Rendus A. I. B. L.* 1916, p. 224, et Pillet, *Expédition scient. et art. en Mésop. et en Médie*, 1922, p. 135 sq.

(²) Rawlinson, *Cuneiform Texts*, Brit. Mus., 1909, pl. 1 à 37.

des Perses etc..., et ne se releva plus. Sa chute entraîna même celle du royaume entier (606).

Avant de décrire les ruines, il importe de dire quelques mots des fouilleurs. Les premiers à citer sont Botta, les voyageurs Jones et Rich qui y firent quelques sondages. De même, Loftus (W. K.) y exécuta des recherches après 1850. Mais les véritables fouilleurs furent, par ordre de date, Layard, Rassam, et, longtemps après eux, sur une échelle moindre, King et Campbell Thompson [1].

§ 16. — Les fouilleurs de Kuyundjik : Layard (1817 † 1882 ?)

Nous avons vu plus haut que Botta avait déjà sondé les terrains de Kuyundjik et que les ruines donnèrent de si médiocres résultats qu'il décida de porter ses recherches à la résidence de Sargon. Layard vint après lui. D'abord consul, il devint ambassadeur Britannique auprès de la Porte en 1877.

Austen Henry Layard [2] naquit à Paris en 1817, mais fut en réalité élevé en Angleterre; aussi travailla-t-il en Mésopotamie pour le compte de Strattford Canning, Vicomte de Redcliffe, ambassadeur britannique auprès de la Porte, dont les collections entrèrent plus tard au British Museum. Sa carrière de fouilleur se développa en deux périodes :

1° de 1845 à 1847, il campa successivement à Calah, à Kuyundjik, à Nebi Junus, où il découvrit le palais de Sinaḫérib-Assarhaddon, et même un peu à Aššur, où il trouva la statue de Salmanasar II et où il dirigea seul ses travaux;

2° de 1849 à 1850, il fut actif aux deux premiers endroits, mais assisté par Hormuzd Rassam (voir ci-après sur ce dernier). Nous exposerons son activité en traitant de chacune de ces places.

Ses travaux et découvertes ont été décrits par lui-même dans plusieurs ouvrages, dont les plus importants sont, au point de vue des reproductions :

(1) Le capitaine Félix Jones, † 1878, accompagna Rawlinson à Behistun et dressa le plan de sites antiques. On lui doit la description de ses voyages en Asie Antérieure (Mémoirs, Bombay Press, 1857) et une Topography of Niniveh (J. R. A. S., 1855). Sur Rich, Loftus, etc... voir plus loin.

(2) Un portrait de Layard : *The Buried city of the East, Niniveh*, 1851, p. 9.

1° Monuments of Niniveh, in f°, 1853. On y trouve les monuments exhumés entre 1846 et 1847 et particulièrement les bas-reliefs du palais d'Ašurnazirpal à Nimrud (pl. 1 à 67 A, 84 à 100) et ceux de Kuyundjik (pl. 67 B à 83, 100).

2° Niniveh and Babylon, in-8°, 1853;

3° Niniveh and its Remains, 1876 (1).

4° The buried city of the East, 1851.

§ 17. — Bavian et Maltai

Mentionnons, pour mémoire, qu'il avait retrouvé les sculptures rupestres de Bavian (actuellement : Chinnis) et de Maltaï (2) (fig. 69 à 71). Celles-ci avaient déjà été vues par Rouet, gérant du consul de Mossoul, le 12 octobre 1845 (3); mais Layard les fit valoir davantage. Léonard King explora les environs, avant 1914, et copia les textes, que sa mort prématurée ne permit pas de publier. Enfin, Bachmann visita les lieux en 1914 et publia son travail en 1927 (4).

Avant de les quitter, disons-en un mot; elles le méritent, à cause du sujet représenté et de l'endroit qu'elles décorent.

La scène de Bavian (fig. 69), qui date de Sinaḫerib (704-681), représente l'hommage de deux rois assyriens à deux divinités, dressées de profil sur un quadrupède. Au-dessus du cadre arrondi, on voit encore les restes de six lions, sculptés dans la roche portant jadis des statues et diverses autres scènes à quelques mètres de distance.

Le rocher de *Maltaï* (fig. 70, 71) est décoré de sujets semblables, mais les personnages sont beaucoup plus nombreux. Sculptés à plus de 300 m. au-dessus de la vallée, l'œil distingue trois panneaux, formant trois processions, séparées par un intervalle. Un des panneaux mesure à lui seul 5,30 m. de longueur. On y reconnaît cinq rois, debout, levant les mains en hommage à vingt divinités; quelques dieux se dressent sur des quadrupèdes, tandis que les déesses sont assises dans des fauteuils, placés sur des animaux. Quoiqu'il n'y ait aucun doute au sujet de

(1) Voir p. 347, les fouilles de 1847.

(2) Pl. 51 de ses *Second Series*, 1853.

(3) *Journal Asiatique*, 1846, t. 7, p. 280, pl.

(4) *Wis. Ver. D. O. G.*, n° 52. Sur la topographie et les sculptures, cf. Unger, E. dans *Orientalistische Literaturztg.*, 1928, p. 17-20.

l'origine, l'exécution, le style, qui sont bien assyriens, on retrouve dans ces scènes plusieurs détails accusant l'influence hittite : le sujet de la procession se retrouve à Yasilikaia (1) ; les quadrupèdes portant des divinités sont une conception hittite; de même, les chapeaux surmontés de rosaces sont sculptés à Karkémiš. A Malatia et à Aššur, on a, du reste, trouvé des sculptures où la composition et la représentation des figurants sont essentiellement hittites (divinités).

§ 18. — Les fouilleurs de Kuyundjik : Rassam (1826-1910)

Le nom de Layard est inséparable de celui d'Hormuzd Rassam, son collaborateur (2), quoique les services rendus par ce dernier à l'assyriologie ne puissent en aucune manière être mis sur le même plan que ceux du premier. De par ses origines, son éducation et son passé, Rassam n'était d'ailleurs pas appelé à jouer un rôle aussi brillant dans l'histoire des fouilles, car il était turc-chaldéen et avait passé une partie de son existence loin des centres, où les Européens se forment l'intelligence.

Il ne faut pas le confondre avec Christian Rassam, son frère, vice-consul britannique à Mossoul.

De 1849 à 1851, il avait d'abord assisté aux travaux de Layard et collaboré sous ses ordres; c'eût été pour tout autre fouilleur le meilleur des apprentissages en vue de travaux futurs; il n'en fut malheureusement pas ainsi. Lorsque Layard suspendit ses travaux et rentra définitivement en Angleterre, Rassam arrêta également son activité; il eut toutefois l'occasion de séjourner en Angleterre et d'entrer en pourparlers avec le British Museum, pour le compte duquel il reprit les fouilles de Layard à *Kuyundjik*, en 1872. Il déblaya le palais d'Aššurbanipal et y retrouva de nombreux monuments; tels, les fresques sculptées, représentant les fameuses scènes de chasse aux lions, un monolithe en calcaire blanc d'Aššurnazirpal (?); la statue d'Ištar vouée par Aššur-Bêl-kala (fig. 82); enfin, une quantité de tablettes provenant de la bibliothèque d'Aššurbanipal, dont Layard avait déjà exhumé la première partie; parmi elles se trouvaient celles de la " légende de Gilgameš ", dont l'importance ne fut reconnue que plus tard par G. Smith (p. 32).

(1) Voir p. 224, fouilles hittites à Sendjirli.
(2) Cf. Fossey, *Manuel d'assyriologie*, p. 44.

En même temps il fouilla à *Nimrud*, non pour apporter des éclaircissements complémentaires aux travaux de son ancien chef, mais tout simplement pour rapporter des objets destinés à enrichir le British Museum.

Pendant ce temps, il fit d'autres petits voyages dans la contrée notamment à Assur, dont il rapporta, sans y faire de véritable fouille, deux cylindres de Tiglatpiléser I (1115-1093).

De 1877 à 1879, nous le rencontrons de nouveau à *Kuyundjik* (¹), où il continua les déblaiements antérieurs. Au cours de ce travail, il recueillit plusieurs objets et particulièrement de nouveaux fragments de la légende de Gilgamès. C'est aussi l'époque pendant laquelle il découvrit deux portes de bronze du temple d'Imgur-Bêl, de Salmanasar III (858-824), à Balawat, et des ruines d'un temple avec un autel de marbre à cinq marches (²).

Les années suivantes (1879-1881), on le rencontre à Sippar (Abu-Habba) à Tell Ibrahim, à Borsippa, à Jumjumah, etc... et même dans la région du lac de Van (Dhuspa) d'où il rapporta des bronzes, conservés au British Museum. 1882 est la dernière année de son activité; nous reviendrons plus loin p. 50 sq.) sur les objets qu'il eut l'heur de découvrir.

Une remarque générale s'impose au sujet de ses trouvailles. Elles furent certes nombreuses, tant en Assyrie qu'en Babylonie, mais elles furent le seul butin qu'il pût rapporter, car il n'avait d'autre méthode d'exploration, que celle d'ouvrir le terrain et d'en extraire tous les objets transportables, au mépris des monuments et du site. Aussi a-t-on pu écrire, qu'" en Chaldée, comme en Assyrie, ses travaux ressemblent plus à un pillage qu'à une fouille scientifique " (³).

§ 19. — Rawlinson

Henry Creswicke Rawlinson ne joua pas grand rôle comme fouilleur: il est surtout célèbre, à juste titre, pour ses travaux de copie et de traduction des textes trilingues de Behistun et de nombreuses inscriptions

(¹) *Transactions Soc. Bibl. Archaeol.* t. 8, 1885, p. 195-7.
(²) Selon Fossey, p. 47; nous n'en connaissons ni plan ni croquis.
(³) Fossey, *Manuel d'assyriologie*, p. 52.

conservées au British Museum (1). Mais l'absence de sa mention dans notre exposé constituerait une lacune, attendu qu'il a fait de petites fouilles, comme la plupart des visiteurs de la Mésopotamie, à son époque.

Né à Chadlington Park, Oxfordshire en 1810 (mort en 1895), il fut d'abord lieutenant de l'East India Company, mais dès 1843, il occupa un poste important, comme Consul-général à Bagdad, en remplacement du Colonel J. E. Taylor, retraité.

Déjà en 1846, il avait fait quelques recherches d'antiquités en Mésopotamie pour le compte du British Museum. En 1851, c'est-à-dire, après le départ de Layard, il remplaça ce dernier, comme directeur des fouilles que Rassam exécuta pour le même établissement. Il eut également la haute main sur les travaux de Taylor à Ur (1854) et à Eridu (1855). Parmi ses excavations personnelles, on peut citer le déblaiement d'un colosse ailé à tête humaine et d'un génie ailé tenant pomme de pin et situle, conservés au British Museum. En outre, on lui doit deux cylindres de Tiglatpiléser I qu'il rapporta de ses sondages à Aššur, en 1853 (2).

§ 20. — Georges Smith

Né à Chelsea, en 1840, G. Smith entra vers 1861, au British Museum, en qualité de préparateur; mais ses connaissances linguistiques et ses aptitudes dans l'assemblage des tablettes, le préparèrent à des fonctions supérieures.

Non destiné à faire des fouilles, ce savant anglais avait déjà joué un rôle dans le déchiffrement des cunéiformes, lorsque, en 1872, il trouva au British Museum, une des " *tablettes du déluge* " qui avaient été découvertes à Kuyundjik vers 1850, par Layard-Rassam, mais qu'on n'avait pas encore déchiffrées, parce qu'elles avaient été perdues parmi le grand nombre de documents scripturaires provenant du même endroit. Cette découverte fit grand bruit dans le monde et elle produisit une véritable révolution dans le domaine de l'assyriologie (3).

(1) Son activité est résumée dans Budge, *Rise and Progress of Assyriology*, 1925, p. 34 sq. Sa biographie : ib., p. 31 sq.

(2) Cf. Budge, *ibid.*, p. 35, 84, 100.

(3) Voir G. Smith, *Assyrian Discoveries*, 1875, p. 13.

C'est peut-être cette trouvaille qui décida G. Smith, à partir pour l'Assyrie et à y pratiquer à son tour quelque fouille.

En 1873, le 3 avril, il fit des sondages à *Calah* (non pas à Ninive !), mais n'en rapporta que de menus objets. Le 7 mai, il en fit encore au palais de Sinaherib-Ašurbanipal à *Kuyundjik*, (où il se contenta d'étudier les ruines récemment fouillées) et, particulièrement, dans la bibliothèque d'Ašurbanipal. Il fut assez heureux d'y trouver un morceau du " *Déluge* " dont le fragment complémentaire se trouvait déjà au British Museum (¹) et qui avait provoqué son voyage.

Un mois plus tard, il fut à *Khorsabad*, mais rentra bien vite à Londres. Le 1er janvier 1874, on le retrouve de nouveau à Mossoul, fouillant dans la bibliothèque de Kuyundjik (²). Au début d'avril, il partit pour Londres, et ne revint plus en Orient que pour mourir à Alep, le 19 août 1876.

Ses divers voyages et recherches, il les a décrits dans son livre : Assyrian Discoveries, 1875. Quoiqu'il n'ait pas ajouté grand'chose aux travaux des chercheurs anglais et français, son nom restera toujours attaché aux célèbres tablettes qui racontent le déluge, car c'est en réalité lui qui les a trouvées et qui, surtout, a compris, dès le début, l'importance qu'elles présentent pour l'assyriologie et l'histoire de la civilisation orientale. A ce titre aussi il mérite une place dans cette étude.

Revenons maintenant aux fouilles de Ninive.

§ 21. — Budge, King

En 1889, Wallis Budge (³) parcourant le pays en qualité de chargé de mission du British Museum dont il était conservateur, s'arrêta pendant quelque temps au palais N. de Kuyundjik, pour remuer les tranchées abandonnées par Layard, Rassam, Loftus, Smith. Il eut la bonne fortune de rapporter des inscriptions et des antiquités, de cette sorte de " tamisage ".

(¹) Smith, *op. cit.*, p. 97.
(²) Ib. p. 144.
(³) Cf. *Rise and Progress of Assyriology*, 1925, p. 140-1.

Après les travaux mentionnés, les ruines n'ont plus fait l'objet de recherches minutieuses, excepté les sondages effectués par L. King, le regretté conservateur du British Museum, entre 1903 et 1905; il était assisté par son collègue Campbell Thompson que nous retrouverons plus tard en Babylonie. En 1918, King recueillit à Kuyundjik, des silex et des fragments de poteries peintes, pareilles à celles des couches profondes de Suse (cf. p. 141). De cette trouvaille, on peut déjà conclure que l'Assyrie a connu une ou plusieurs stations de la fin de l'époque préhistorique [1].

Fin 1927, la presse a signalé, en outre, l'activité d'une mission anglaise chargée de préparer sur place, la reprise des fouilles, interrompues depuis plus d'une décade. Elle a même lancé la bonne nouvelle que les excavations prochaines seraient effectuées, en premier lieu, sur l'emplacement d'un temple de Nébo, découvert en 1904-5 et situé près du palais d'Ašurbanipal. Le British Museum dirige, en ce moment, les travaux avec sa compétence éprouvée, par l'intermédiaire de Campbell Thompson. Déjà des pièces intéressantes ont été retirées des décombres; on signale entre autres, des sculptures d'Ašurnazirpal, de Sinaḫérib, des poteries semblables à celles de Suse I, etc...

§ 22. — Les résultats des fouilles a Kuyundjik [2]

(Fig. 20 à 67)

Le site de *Ninive* mesure 4.220 m. de long. × 2.100 m. de large, c'est-à-drie environ 8000 ha. Il compte plusieurs tells de ruines, parmi lesquels deux, séparés par un cours d'eau, le Khosr, nous intéressent particulièrement. Le premier tell, appelé *Kuyundjik*, se trouve au Nord; il comprenait plusieurs palais : celui de Sinaḫérib et celui d'Ašurbanipal (fig. 20). On doit y chercher la résidence appelée dans les textes : " bit ridûti-maison de la succession ". Au S. O. s'élevait le " palais qui n'avait pas son pareil = ekallu ša šanina lâ išu ", de Sinaḫérib, d'Assarhaddon, d'Ašurbanipal, où se trouvait la bibliothèque principale d'Ašurbanipal, en partie découverte par Layard et Rassam.

(1) *How to observe in Archaeology*, 1920, p. 85.

(2) Voir une bonne carte : P. P. S. front.

Le tell a un périmètre de plus de 2 km. dont l'enceinte comptait une quinzaine de portes. Il y en a eu sept au S., trois au N., cinq à l'O.; elles sont mentionnées sur le prisme de Sinaḫérib. Ce chiffre serait symbolique, car c'est le nombre d'Ištar, déesse de Ninive.

Le second tell de Ninive s'appelle *Nebi-Yunus* : on n'y a pas encore fait de fouilles systématiques.

En 1845, Layard entreprit ses premières recherches à Kuyundjik, non pas, en y pratiquant des sondages à la manière de Botta, mais en y creusant de véritables tranchées ; aussi le résultat fut-il surprenant. Durant cette période, il exhuma neuf chambres du palais de Sinaḫérib-Ašurbanipal et, parmi de nombreuses menues pièces, quatre paires de taureaux ailés et plusieurs dalles sculptées.

En 1849-51, il reprit les fouilles et les étendit à l'enceinte de Ninive, dont il dégagea au moins une porte monumentale. Le palais lui-même donne, cette fois, dix taureaux ailés, dont quelques-uns de Sinaḫérib, et les chambres 40-41 qui formaient jadis la bibliothèque d'Ašurbanipal. En somme, à la fin de son activité, il avait remis au jour soixante et onze chambres, vingt-sept portails décorés de sculptures et près de deux mille bas-reliefs, sans parler des petites antiquités (¹).

Les salles de ces palais ont été dénommées selon la décoration sculpturale des murs : salle des lions, salle arabe, salle babylonienne, salle susienne. Ainsi les reliefs de la *salle susienne* représentent diverses scènes de l'expédition d'Ašurbanipal contre le roi d'Elam, Téumman, sur le fleuve Ulaï et à Suse, découvertes en 1850 par Layard et en 1851 par Rassam. La *salle arabe* nous fait assister à une campagne contre les bédouins du désert et, dans la *salle des lions*, nous sommes témoins des plaisirs cynégétiques des Grands. Il y avait un second palais, au Nord du même tell, attribué à Sinaḫérib.

En 1872 et 1877-8, Rassam continua, seul, les fouilles de Layard. Nous avons déjà indiqué sa part dans le déblaiement de la bibliothèque d'Ašurbanipal et des autres salles ornées de sculptures (p. 29). Avant de décrire ces œuvres, relatons les travaux exécutés à Calaḫ.

(¹) *Nineveh and Babylon*, p. 589.

KALHU-CALAH-NIMRUD

(Fig. 72 à 102)

§ 23. — Histoire de la ville

La construction de la ville proprement dite remonte à Salmanasar I (1280-1261), quoiqu'elle ait une origine plus ancienne. Celui qui la protégea particulièrement fut le roi Ašurnazirpal II (883-859); il l'éleva à la qualité de siège du gouvernement. Après lui, plusieurs de ses successeurs y résidèrent, mais les principales ruines doivent lui être attribuées. Quelle que soit l'importance qu'elle ait eue à certaines époques, elle n'a jamais atteint le degré d'intérêt que l'histoire nous ordonne d'accorder à Aššur ou à Ninive.

§ 24. — Historique des fouilles de Calah

En 1845, à peu près en même temps qu'à Kuyundjik, Layard fouilla dans les palais de Calah (1). Il déblaya, durant sa première entreprise, vingt-huit chambres et en rapporta treize dalles de sculptures et d'inscriptions; puis, plus tard, d'autres dalles sculptées, treize paires de taureaux ailés et de lions, deux sphinx, un obélisque (de Salmanasar III, fig. 98, 99), sans oublier un grand nombre de menues antiquités dont plusieurs furent volées par les indigènes.

La destination de ces chambres n'a pas pu être déterminée (fig. 72-7), mais l'ensemble formait plusieurs palais et trois temples consacrés à Nébo, Nin-urta et Adar (2). Ces constructions ont été élevées et modifiées à partir d'Ašurnazirpal II (883-859) jusqu'à Ašur-etil-ilani (626-621). Elles étaient bâties sur une terrasse rectangulaire, le long du Tigre. L'édifice le plus étudié, jusqu'à présent, est le temple, composé de la tour à étages et des salles du culte (fig. 72, 74, 76, 77).

Layard ne reprit ses travaux qu'en 1849. Dans le palais même, (N.-O.) il s'enrichit surtout de trépieds, de chaudrons, d'armes, d'objets de verre, d'ivoires, d'un trône, de coupes en bronze... Il entreprit aussi la tentative d'éclaircir le mystère de la " *ziqqurat* ".

(1) Vue des tells de Calah : G. Smith, *Assyrian Discoveries*, 1875, p. 493.

(2) voir Speleers, L., *Arts de l'Asie Antér. Anc.*, 1926, § 529. Unger, Die Reliefs Tiglatpileser III aus Nimrud; idem aus Arslan Tasch, Publikation Kais. Osman. Mus., 1917 et 1925.

Il en dressa le plan, avec ses quatre chambres, décorées de sculptures et des annales d'Ašurnazirpal. Lors des premières fouilles, les ruines de la tour atteignaient encore 42 m. 50. Dans l'espoir de trouver une cavité, Rassam, en 1853, creusa le tell en plusieurs endroits, mais d'abord sans résultat. Plus tard, il ouvrit, près de la base, au centre, une chambre voûtée, mesurant 30,48 × 3,05 × 1,83 m. l'absence de tout objet fit croire qu'il s'agissait d'une chambre de décharge.

Si Calaḫ est un des centres de ruines qui a donné le moins de renseignements d'ordre architectural, les objets provenant du tell sont néanmoins nombreux; le bronze y est surtout bien représenté par les objets découverts en 1849 par Layard.

Quant à Rassam, il découvrit en 1853, six statues du dieu Nébo (fig. 78), dans le temple de Nin-urta, une stèle de Šamšialad (fig. 81) et l'obélisque de Salmanasar III (fig. 98) décrit plus loin.

A part les nombreux bas-reliefs décorant les murs et sur lesquels nous reviendrons, attirons l'attention sur l'*obélisque*, érigé dans le palais par Salmanasar III (859-824). Il y fut trouvé par Layard-Rassam en 1846 (fig. 98, 99). Il mesure env. 2.20 m. de hauteur. L'extrémité supérieure se dégrade en trois petits étages, couverts de textes comme la partie inférieure. Le corps même est occupé par cinq registres qui font le tour du monument. Sculptures, légendes et inscriptions relatent diverses expéditions, mais sans ordre chronologique. Ces campagnes eurent lieu dans toute l'Asie Antérieure; elles furent naturellement toutes victorieuses, à en croire les inscriptions explicatives.

Pour apprécier davantage l'habileté des artistes, on examinera certaines *coupes de bronze* trouvées à Calaḫ, dont l'exécution est beaucoup plus soignée que les plaques de Balawat (fig. 103-5). Des récipients semblables furent découverts à Ninive et même à Cypre ; dans le palais d'Ašurnazirpal de Calaḫ, on en découvrit une quarantaine. Ces dernières sont richement décorées, parfois dans un style hybride, suggérant qu'elles furent exécutées en Syrie-Mésopotamie Occidentale et importées en Assyrie; ou bien qu'elles furent exécutées en Assyrie par des thoreuticiens connaissant l'art hybride de Syrie-Mésopotamie. Aussi, les sujets étrangers à l'Assyrie ne sont-ils pas rares; bien plus, certains appar-

tiennent au répertoire de la vallée du Nil et leur choix de motifs indique plutôt un prototype de la XVIII-XIX[e] dynastie. Les coupes mesurent 0,20 à 0,30 m. de diamètre; la plupart d'entre elles se trouvent au British Museum. Rappelons à leur sujet qu'un bas-relief d'Aššurnazirpal (fig. 87) représente le roi, tenant en mains une de ces coupes ; dans ses annales il rappelle précisément que des coupes se trouvaient parmi le butin fait sur des ennemis. D'autres pièces remontent à Sargon.

§25. — Les sculptures décoratives assyriennes
(Planches II à VIII)

Il convient de dire ici un mot sur les sculptures qui décoraient les palais, décrits précédemment. Afin de ne pas nous répéter, nous rassemblerons nos remarques, mais sans oublier qu'elles sont relatives, aussi bien aux œuvres de Khorsabad qu'à celles de Calaḫ et de Kuyundjik, celles-ci étant supérieures en nombre. D'ailleurs, lorsque Sargon transféra sa résidence à Ninive, il y a peut-être amené les pièces qui embellissaient son palais de Khorsabad. Pour la même raison, on a trouvé relativement peu de bas-reliefs à Calaḫ, et le plus grand nombre revit le jour à Kuyundjik. Parmi les sculptures historiques de cette dernière place, Layard en vit plusieurs, en 1850, au palais S. O. attribué à Sinaḫerib (scènes des campagnes d'Ašurbanipal) et Rassam, en 1854, en découvrit encore d'autres au palais N., qu'habita le même roi.

Si les statues, les orthostates, les obélisques ornaient les portes monumentales et les cours, les bas-reliefs étaient destinés à décorer, sauf exception, les murs des salles et des appartements. Ils avaient pour but d'illustrer le règne du roi par la reproduction de scènes vécues qui constituaient les pages de son histoire.

Les caractères généraux de ces œuvres se dégagent le mieux en faisant la distinction de trois périodes :

1° celle d'Ašurnazirpal II (883-859), qui produit un art rude et raide; on peut y rattacher quelques pièces de Tiglatpiléser III (746-728), provenant de Calaḫ;

2° celle de Sargon (722-705) qui peut être considérée comme une époque de transition;

3° celle de Sinahérib-Aššurbanipal (705-626), vers la fin de laquelle la sculpture atteint le maximum de finesse, de vérité et de distinction.

Les sujets rentrent dans trois catégories de scènes : royales, religieuses et militaires; on doit y rattacher les scènes de chasse (aux lions, aux taureaux sauvages, aux onagres, aux chèvres, etc...) et de transport (de matériaux, de colosses).

Les scènes militaires sont certes les plus nombreuses; elles illustrent les campagnes dirigées, depuis le IXme jusqu'au VIIme siècle, contre les populations les plus diverses; elles ont la valeur de véritables documents historiques, car on assiste à toutes les péripéties de ces luttes sans merci et elles sont parfois commentées par une inscription : siège et pillage de bourgs et de villes; assaut d'infanterie, et de cavalerie; capture, torture et déportation des prisonniers de tout âge et de tout sexe; dénombrement des têtes des captifs; poursuite des fuyards, inspection des vaincus; apport des tributs... C'est la guerre par terre et par mer, par monts et par vaux.

BALAWAT

(Fig. 103 à 105)

§ 26. — Histoire de la ville

La localité ainsi dénommée (¹) est quelquefois citée sous le nom d'Imgur-Bel; des restes d'édifices, les portes en bronze dont nous allons dire un mot, diverses allusions de textes, prouvent qu'elle doit avoir été une grande ville pendant le IXe siècle et plus tard.

§ 27. — Historique des fouilles

Au début de 1878, Rassam passa par les ruines et reconnut les restes d'un temple; il y découvrit un autel à cinq marches et, au seuil, un coffre de pierre avec deux inscriptions d'Aššurnazirpal (²).

On sait aujourd'hui qu'il s'agit du temple consacré au dieu Mahir; on l'attribue, selon les textes à Aššurnazirpal II (884-860) et à Salmanasar III (859-824).

(¹) Aujourd'hui : Kara Tépé, entre Kara-Kuš et Nimrud.

(²) Cf. Fossey, *Manuel d'Assyriologie*, t. 1, p. 47.

Quoique aucun bâtiment vraiment important n'ait été fouillé à *Balawat*, le nom de cette localité restera cependant toujours cité dans les annales des fouilles, à cause de la trouvaille suivante. Il s'agit de deux portes, ou plutôt des revêtements de portes à double battant (fig. 103 104, 105). Ces revêtements sont les plus importants, les plus intéressants, les plus complets qu'on ait trouvés jusqu'à ce jour. Ils proviennent du temple que Salmanasar III aurait restauré, mais qui avait été construit par son père Aššurnazirpal et dédié au dieu Mahir. Ces portes, établies en 847 par Salmanasar III, étaient en bois recouvert de plaques de bronze qui mesurent 0,26 m. de hauteur; elles sont travaillées au repoussé et appliquées sur des vantaux de 7 à 8 m. de hauteur. Chaque bande est divisée en deux registres, séparés par des rosaces.

En 1878, Hormuzd Rassam acquit quelques-unes de ces plaques, à Mossoul. C'est même sur les renseignements des indigènes dont certains en avaient déterrées à Balawat, qu'il se rendit dans cette localité, retrouva les portes, les détacha de leur glèbe et les fit expédier au British Museum (1).

D'autres entrèrent dans des collections particulières, comme celles de Declercq, actuellement au comte Louis de Boisgelin, à Paris (18). Quatre fragments, dont trois se complètent, sont à Constantinople; le reste est conservé au British Museum, qui en possède la majeure partie. Nombreuses en sont déjà les publications.

Les textes et représentations rappellent les faits glorieux et les festivités qui illustrèrent le règne d'Aššurnazirpal II et, en majeure partie, le premier tiers du règne de son fils, Salmanasar III (859-824): expéditions faites en Arménie, en Mésopotamie, en Asie-Mineure et en Syrie. Ni les inscriptions, ni les illustrations ne se suivent dans un ordre rigoureusement chronologique. Celui des bas-reliefs est d'ailleurs purement esthétique. Les graveurs ont, en effet, groupé les images par paires, de manière à ce que chacune présente une scène qui se passe dans la plaine et une seconde qui se passe dans la montagne. Diverses restitutions historiques en ont été proposées, qui soulèveront encore la controverse (2).

(1) Wallis Budge, *Rise and Progress of Assyriology*, 1925, p. 131-2.
(2) Voir Speleers, *Les Arts de l'Asie Antérieure Ancienne*, 1926, p. 139-140.

Au point de vue artistique, on peut faire le reproche aux artistes de s'être contentés d'un travail superficiel; car, si les proportions humaines et animales sont en général bien observées, les détails paraissent négligés. Hâtons-nous néanmoins de dire que plusieurs plaques ont subi les atteintes du temps, ce qui ne nous permet plus de les juger sévèrement. Remarquons, cependant, la raideur des personnages et des animaux, caractère commun aux sculptures du IXme siècle, mais dû aussi sans doute au manque d'expérience dans le traitement du métal.

AŠŠUR

(Fig. 106 à 116)

§ 28. — Histoire de la ville

Le village appelé actuellement Kala'at-Šerghat se trouve près des ruines du site assyrien le plus ancien et qui a donné son nom à tout le pays : Aššur. C'est, en réalité, une station sumérienne, mais à l'essor de laquelle les populations mésopotamiennes du nom de " Subari " collaborèrent. Les Sumer-Akkadiens y avaient installé un chef, titré " iššakku " ou " patési ". Sous Šarkališarri, roi d'Agadé (vers 2550-2527) les Sémites renforcèrent la colonie. Plus tard encore, sous Bur-Sin II, troisième roi de la 3e dynastie d'Ur (v. 2220), on imposa un gouverneur babylonien du nom de Zariqu (1). Dès la première dynastie babylonienne, le patési d'Aššur, Illušuma (v. 2000) tenta de se rendre indépendant du premier roi de Babylone Sumuabu (2) (2057-2044); mais sous le sixième roi Hammurabi (1955-1913), la ville et le pays d'Aššur étaient encore gouvernés par un fonctionnaire babylonien, Siniddinnam (dont nous possédons des lettres). Après la chute de la première dynastie babylonienne (sous l'invasion des Hittites, vers 1758), Aššur se rendit enfin libre de toute tutelle du Sud. Elle eut encore longtemps à lutter contre l'envahissement de ses voisins de l'Ouest, surtout des Mitanniens (à l'époque de Tell el Amarna, début du XIVme siècle) et des Hittites, et son indépendance ne s'affirme réellement que vers le XII-XIme siècle, sous

(1) *Keilschrifttexte aus Assur, historischen Inhalts* II, 1922, n° 2, *Wis. Ver. D. O. G.* n° 37.

(2) *Keilschr., op. cit.* II, n° 4.

Tiglatpiléser I (1115-1093); bien plus, l'Assyrie entra dans une ère de conquêtes extérieures, après que les Hittites et les Mitanniens eussent été définitivement écartés de la concurrence en Mésopotamie.

A l'intérieur, Aššur eut à lutter contre une autre ville, Ninive, mais leur rivalité n'a sans doute pas eu de caractère destructeur, puisque toutes deux se sont développées pour la gloire commune de l'Assyrie. Quoi qu'il en soit, et même si Ninive, à un moment donné, devint la capitale et le siège du gouvernement, Aššur a prospéré jusque sous les derniers rois (Sinsariškun, qui y construisit encore), alors que Ninive avait déjà été rasée (612).

§ 29. — Historique des fouilles

Plusieurs fouilleurs avaient déjà visité ce site, notamment Layard, entre 1845 et 1847; Place, en 1851-2; Rassam, en 1872 et 1878, sans faire de recherches fructueuses.

Les vraies fouilles ne furent exécutées que par la " Deutsch Orient Gesellschaft ", à partir de 1902 jusqu'en 1914 (1). Dernières en date, elles n'en ont que plus d'intérêt.

Cela s'explique par le fait qu'elles ont été pratiquées par des savants qui bénéficièrent de l'expérience de leurs prédécesseurs et qui les dirigèrent avec autant de méthode que de conscience. Elles n'eurent pas, il est vrai, pour but immédiat de recueillir des antiquités dignes d'enrichir un musée en voie de formation, mais plutôt de découvrir systématiquement les parties les plus importantes de la ville, afin d'en reconnaître les couches et, ainsi, d'en retracer l'histoire. Comme cette ville est le site le plus ancien — on ne le soupçonnait pas avant les travaux — ces fouilles attirent même plus l'attention que celles des villes précédentes. En effet, on y construisit dès l'époque sumérienne, ce qui atteste une ancienneté plus grande. Malheureusement, la plupart des antiques bâtisses n'ont laissé que des traces, recouvertes par des édifices plus récents, dont seuls nous pouvons esquisser l'histoire dans ses grandes lignes.

(1) Cf. *Mitt. D. O. G.* n° 20, 1903 sq., et les *Wiss. Ver. D. O. G.* n° 23, 24, 39. W. Andrae.

§ 30. — Résultats des fouilles d'Aššur

La première remarque qui s'impose, au sujet des résultats obtenus, c'est que, contrairement aux autres sites, le nombre de grandes pièces sculptées fut relativement minime, tandis que l'intérêt et l'importance des bâtiments exhumés sont supérieurs. D'ailleurs, les fouilles ne sont guère terminées, car une partie de la ville doit encore être déblayée. Néanmoins, de menues antiquités y furent découvertes en nombre respectable; celles-ci avaient été expédiées à Bagdad dans des caisses, au printemps de 1914. Là, elles furent équitablement réparties entre le Musée Ottoman et celui de Berlin, conformément aux conditions imposées par la loi turque sur les antiquités. Il restait, après le partage, 412 caisses d'antiquités et des bagages à envoyer à Berlin. Le bateau "Chéruskia" les emporta en effet, en destination de Hambourg; il devait normalement y arriver au début du mois d'août 1914 (¹).

Arrivé en face des côtes portugaises, le 1er août 1914, le capitaine apprit la nouvelle de la guerre mondiale. Pour sauver sa précieuse cargaison, il se réfugia dans un port, encore neutre à ce moment, Lisbonne. Après la guerre, Contenau et Thureau-Dangin s'y rendirent pour examiner le contenu des caisses. Elles y restèrent jusqu'en 1926 et ce n'est qu'en septembre 1926 qu'elles entrèrent au Musée de Berlin, soit douze ans après leur expédition.

Il faudra patienter encore plusieurs années avant de pouvoir lire la description de ces pièces, à part quelques-unes qui furent déjà signalées dans les comptes rendus mentionnés plus haut. Avant de les détailler brièvement, donnons un aperçu des constructions exhumées à Aššur.

Les fouilleurs déterrèrent quatre genres d'édifices : des maisons, des fortifications, des temples et des palais. Résumons tout cela en quelques mots, d'après les ouvrages précités et en attendant la publication définitive.

La ville d'Aššur était protégée à l'Est par le Tigre; au N. par des crevasses naturelles de terrain et par un bras du Tigre; au S., et à l'O. par des constructions diverses qui corrigeaient le désavantage stratégique du terrain.

(¹) Cf. *Mitt. D. O. G.* nº 65, 1927, p. 1, sq.

Au N. et à l'extérieur du rempart fortifié s'élevait un palais-jardin de Sinaḫérib. A l'intérieur du rempart se succédaient, outre les portes monumentales et fortifiées, le palais de Tukulti-Ninurta, le double temple d'Anu-Adad, le palais d'Aššurnazirpal, une " zikkurat " ou tour à étages et un second temple d'Ašur. Plus au centre se dressaient un temple de Nébo, ceux de Sin-Šamaš et d'Ištar-Dénitu, et, enfin, le long du fleuve, s'élevaient encore des résidences royales (celles d'Adadnirari I et de Sinaḫérib). L'espace restant était en partie occupé par des habitations privées.

Grâce aux inscriptions qu'on trouve d'habitude sur les matériaux de construction, on a pu facilement dater ces bâtisses ; elles datent des six *époques* suivantes :

1° archaïque, depuis la première moitié du deuxième millénaire jusque vers 1500;

2° " ancienne ", jusqu'à la fin du deuxième millénaire, vers 1000;

3° " nouvelle ", jusqu'à Sargon II;

4° " basse " jusqu'à la chute de Ninive (612);

5° " post-assyrienne ", qui correspond à l'époque des Achéménides;

6° parthe...

Les *fortifications* de la ville sont formidables, tant par leur masse que par les matériaux employés (fig. 106, 107, 109). Ceux-ci sont des blocs de pierre pour les fondations; des blocs de pierre, des fragments de plâtre, des pierres " hellan " et " semman " et enfin des briques d'argile, liées à divers mortiers et à l'asphalte, pour les murs et les portails. Sous ces derniers s'étendaient de longues poternes de 2,20 m. de largeur sur 2 m. de hauteur.

Il y avait plusieurs *portails* importants; les plus considérables s'appelaient " Mušlalu " et " Risalit " (fig. 106, 107, 109). Le premier se développait au Nord de la ville; le second est, en réalité, une muraille qui s'adosse contre le premier. Ensemble, ils formaient une barrière inexpugnable. Un portail non moins intéressant s'appelait " Abul Gurgurri " ou " porte des Métallurgistes "; elle se trouvait à l'Ouest de l'enceinte; elle contenait plusieurs salles et des couloirs. C'est ici qu'on découvrit une statue du roi Salmanasar III assis sur un

trône; elle y avait été exposée sans doute pour orner la place (fig. 134). Une statue du même roi, mais debout, fut trouvée non loin de là (Constantinople, fig. 133). Toutes deux sont acéphales, aujourd'hui.

A l'intérieur, se dressaient les *temples* (fig. 112 à 120), parmi lesquels celui d'*Anu-Adad* attire l'attention par son plan, unique dans l'histoire de l'architecture, car on ne trouve que celui de Horoëris et de Sobek à Kom Ombo, également à deux sanctuaires, mais dont le plan est tout différent. Celui d'Anu-Adad se compose de deux parties symétriques, formant chacune un sanctuaire. Devant le temple proprement dit, s'étendait une immense cour, commune aux deux sanctuaires, entourée de plusieurs pièces; alors suivaient une pièce large et courte, une salle longue et étroite, enfin une cella. A côté de la seconde pièce s'élevait la tour à étages massive, qui pouvait atteindre environ 50 m. de hauteur.

Le *temple d'Aššur* se trouvait dans un coin N. E. de la ville (fig. 112). Son plan se compose d'un grand nombre de places disposées autour de trois cours et reliées par des corridors; il est, à peu près, trois fois plus long que large. Près de là se dressait la " *zikkurat* " en briques.

A gauche, s'étendait le palais Kar-Tukulti-Ninurta, sur une immense terrasse (fig. 113, 114).

Au centre de la ville (fig. 111, 108), s'élevaient un *temple de Nébo* (de Sin-šar-iškun), celui de *Sin-Šamaš* avec vingt-quatre chambres et celui d'*Ištar-Dénitu*. Ce dernier mérite particulièrement l'attention, parce qu'il est la construction la plus ancienne d'Aššur. Il comportait une entrée pavée, une grande place rectangulaire et trois ou quatre chambres plus petites. Il fut remanié souvent; on en a relevé jusque huit couches : A à H. Plan, conception et choix de matériaux indiquent une origine sumérienne. D'ailleurs, en comparaison des précédentes, cette bâtisse est bien modeste. Son importance est dans le fait qu'on y a découvert les plus anciennes sculptures que l'Assyrie nous ait révélées, jusqu'à présent, et sur lesquelles il importe d'attirer l'attention.

Elles sont plusieurs, hommes et femmes, vêtus du kaunakès ou du châle sumériens (fig. 126 à 130); elles représentaient, à la manière sumérienne, les donateurs ou les clients de la divinité, dans le sanctuaire de laquelle elles étaient exposées. Leur attitude, la position de leurs

mains, les crânes et moustaches rases, les formes trapues du corps, les sourcils qui se rejoignent en angle aigu, les yeux incrustés, le siège cubique... tous ces détails indiquent la conception, le style, en un mot, l'art du troisième millénaire de la Basse-Chaldée. Trouvées en Sumer, elles n'auraient pas pu être plus de leur pays; leur origine méridionale est d'ailleurs confirmée par le lieu de leur découverte; Ištar est, en effet, une déesse de souche bien sumérienne, qui, comme tant d'autres choses, fut introduite en Assyrie.

Dans la sculpture postérieure, on observe de nombreuses influences semblables, par lesquelles nous constatons que les artistes assyriens n'ont presque pas su se rendre indépendants de leurs premiers modèles sumériens.

Il faut en tirer la conséquence que les Assyriens, au cours de leur histoire, restèrent intimement liés à leur mère-patrie; cela ressort avec beaucoup plus d'évidence des nombreuses inscriptions et annales découvertes, aussi bien en Assyrie même qu'autre part.

A l'extérieur, au N. O. des remparts, s'élevait un dernier édifice, bâti par Sinahérib. Cette " Maison des Fêtes " ou " *Bit Akiti* " était située dans un jardin artificiel; c'est-à-dire, que des arbustes avaient été placés à l'extérieur et à l'intérieur dans des fosses de 1,50 m. de profondeur et réunies par des canaux. La conception du jardin créé au moyen de fosses creusées dans le roc, rappelle le temple de Deir-el-Bahari, avec ses arbres, plantés en plein désert.

Quant au " Bit Akiti " (fig. 115, 117), on y célébrait la fête du printemps. Il se composait d'une plate-forme, d'une grande cour carrée, au fond et aux deux côtés de laquelle s'étendait une salle très longue et étroite. Les côtés de la cour étaient précédés de sept piliers, sans doute destinés à porter une toiture.

§ 31. — Remarque sur la suite des fouilles assyriennes

Avant de clore ce chapitre, faisons une réflexion au sujet de la chronologie des fouilles qui se dégage du tableau ci-joint. Celui-ci démontre que la *suite des dates des fouilles est en ordre inverse de celles de l'ancienneté des villes*; on fouilla en effet, en 1843, Kuyundjik : le palais de Sinahérib-Aššurbanipal datant du VIIIme-VIIme siècle; en 1843,

Khorsabad : le palais de Sargon II, du VIIIme siècle; en 1845, Nimrud : le palais d'Aššurnazirpal du IXme siècle; en 1902, Aššur : la colonie sumérienne fondée dès le 3me millénaire. Et, enfin, en 1918, on découvrit des traces d'une station énéolithique à Kuyundjik !

Il est évident que les fouilleurs, en général, et surtout ceux du XIXe siècle, se sont laissé guider dans le choix de leurs travaux par le hasard, ou plutôt par l'espoir de trouver des antiquités, et n'ont guère songé à ce qui, au point de vue scientifique, nous paraît, aujourd'hui, plus important que le reste. Et n'est-ce pas le cas pour Aššur, malgré sa pauvreté actuelle en sculptures ? Les résultats de ces fouilles-là, au point de vue de l'histoire, sont certes plus utiles, pour l'avancement de la science, que les plus beaux bas-reliefs de Khorsabad et de Kuyundjik. Mais les fouilleurs de l'âge héroïque n'avaient pas nos connaissances et il, faut bien avouer aussi — à leur excuse — que les fouilleurs d'Aššur eux-mêmes ne pensèrent pas découvrir, avant leur entreprise, une telle moisson de faits nouveaux qui ont modifié complètement nos notions sur la vieille Assyrie.

§ 32. — Remarque sur l'Arménie

Cette contrée a été occupée par des populations de l'âge de la pierre, car des armes et des outils d'époque paléolithique et néolithique y ont été découverts. Cependant, son histoire, basée sur des documents archéologiques ne remonte pas au-de-là du XIVe siècle (Adadnirari 1310-1281). Depuis lors, les rois assyriens lui ont constamment imposé leur pouvoir. Aussi, Salmanasar II (1030-1019) et ses successeurs, mentionnent, dans leurs annales, un pays du " Naïri supérieur ", dont le centre paraît être la région du lac de Van et la capitale Dhuspa. Ils le reconquirent à plusieurs reprises et l'exploitèrent à leur manière. Sous Salmanasar III (859-825), il y eut un royaume, Uratu-Biaina, dont les populations sont appelées du nom de " Kaldu ". Depuis, ou même déjà, avant la fin du règne d'Aššurbanipal (668-627), il se rendit indépendant des Assyriens, mais subit de nombreuses immigrations, dont les Arméniens actuels sont les descendants. Le nom d'Arménie se trouve déjà dans une inscription de Darius-Hystaspès. Une douzaine de rois " Urartéens " nous sont connus, dont le premier est Sarduris (vers 833).

La civilisation assyro-babylonienne y était répandue, car les habitants avaient adopté l'écriture cunéiforme, entre autres. Si plusieurs dalles, provenant du centre et couvertes d'inscriptions historiques nous sont déjà parvenues, des fouilles n'y furent pas encore exécutées. Quelques sondages rapportèrent des antiquités. Ainsi, Rassam, en 1880, découvrit, dans les ruines de Dhuspa, de nombreux bronzes conservés au British Museum. Le même établissement possède plusieurs bronzes découverts à Toprakkalé (Van), par le capitaine Clayton. Belck-Lehmann-Haupt parcoururent le pays en 1898-9 et recueillirent quelques objets qui témoignent de la haute importance de cette contrée au point de vue de l'histoire orientale [1].

Rappelons que les portes de Balawat représentent des scènes de l'expédition en Arménie (vers 860) et que les bas-reliefs du IXe au VIIe siècle, provenant de Calah et de Ninive les reproduisent sous une autre forme. En un mot, c'est une contrée presque entièrement vierge de fouilles sérieuses et qui, par conséquent, permet les plus grands espoirs (fig. 36, 103, 104).

---

(1) *Materialien zur ältesten Geschichte Armeniens u. Mesopotamiens*, 1907.

Chapitre II. — BABYLONIE

§ 33. — Coup d'œil général sur les fouilles en Babylonie

Comme pour tous les autres pays, une histoire des fouilles en Babylonie semble prématurée, parce que de nombreux sites n'ont guère été convenablement examinés, bien que souvent visités et parce que les ruines déjà fouillées attendent un complément de travaux. Pour s'en faire néanmoins une idée, il convient de dresser un tableau et de décrire celui-ci brièvement. Il comporte les articles suivants :

1° Les ruines par ordre des dates de fouilles;

2° Les ruines par ordre d'importance; ici nous distinguons trois catégories :

a) les fouilles qui ont donné peu de résultats;

b) les fouilles qui ont donné beaucoup de résultats;

c) les ruines où les travaux sont encore en cours.

Pour plus de clarté, nous traiterons d'abord des fouilles dont les résultats furent moins importants et, en second lieu, des fouilles vraiment intéressantes (¹).

3° Les ruines qui restent encore à fouiller.

1° *Les ruines par ordre des dates de fouilles.*

Dans cet ordre, il importe de faire la distinction entre les dates, auxquelles de simples visites furent faites à un site — que nous ne mentionnerons qu'exceptionnellement — et les dates de fouilles pro-

(¹) Une petite carte de la plupart des tells fouillés : *A. O.* XI 1910, pl. 65 sq. *Proceedings of the Soc. of Antiquaries* 1919 p. 23 (Hall). *Sur les voyageurs*: Hilprecht, *Ausgrabungen in Ass. u. Babyl.*, 1904, p. 11 sq.

prement dites, même si celles-ci ne furent que préparatoires ou superficielles.

1849. *Warka* : Loftus; 1912-3, D. O. G.
1850. Senkéreh : Loftus.
1852. *Obeimir* : Fresnel-Oppert; 1912, de Genouillac; 1922-8, Langdon et collaborateurs.
1852. Tell Sifr : Loftus.
1852. Tell Lahm : Loftus.
1854. Ioha, Eridu : Loftus.
1854. Hammam : Loftus.
1854. *Muqaiar* : Taylor; 1919 et sq. : Anglo-américains.
1854. Abu-Šahrein : Loftus. 1918-9; Campbell Thompson-Hall.
1877. *Tello* : de Sarzec, jusque 1901; G. Cros, 1903-9.
1879. Tell Ibrahim : Rassam.
1879. *Sippar* : Rassam; 1892-4, Scheil.
1887. Šurghul : Koldewey et collaborateurs.
1887. El Hibba : Koldewey et collaborateurs.
1888. *Nippur* : Harper, Haynes, Hilprecht, Peters.
1899. *Babylone-Borsippa* : Koldewey et collaborateurs.
1900. Fara : Harper, Haynes, Peters, Hilprecht; 1902-3, Andrae.
1902. Abu-Hatab : Delitzsch, Koldewey.
1903-4. Bismya : Banks.

Divers : Il existe, en outre, plusieurs ruines qui furent très superficiellement explorées et non fouillées (1).

Parmi les ruines précédemment citées, il y a plusieurs localités, assez importantes pendant l'antiquité, qui furent plusieurs fois visitées par les archéologues, mais où des fouilles sérieuses ne furent jamais pratiquées, du moins d'une manière systématique. Nous allons en traiter brièvement, par ordre de dates (2); après, nous relaterons les fouilles plus remarquables.

2° *Les ruines par ordre d'importance.*

(1) Voir *A. O.* II, 1910, par ex. Dschidr près de Bismaia, p. 32, Tell Id = Tellid, p. 29, à 5-6 km. du Chatt el Kar; Tell Medain près de Tell Sir, p. 54.

(2) Consultez entre autres *A. O.* II, 1910; Fossey, *Manuel d'Assyriologie*, 1904.

SENKEREH-LARSA-ELLASAR (¹)

(Fig. 137 à 139)

§ 34.

Lorsque le pays de Sumer était encore livré aux compétitions de plusieurs villes plus ou moins puissantes, celle de Larsa a joué un certain rôle, car, entre 2187 et 2057, soit pendant près d'un siècle et demi, elle a formé une dynastie dont nous connaissons six rois. Cette dynastie régnait seulement sur une partie du territoire sumérien, pendant que la dynastie d'Isin étendait son pouvoir sur une autre partie. Les deux maisons furent naturellement en lutte à plusieurs reprises; leurs efforts affaiblirent le pays et facilitèrent l'invasion des Amorrhites, ou Syriens du Nord, qui s'emparèrent du pouvoir en 2056, après avoir abattu les deux dynasties sumériennes. C'est dire que la ville de Larsa doit avoir eu sa part d'importance, dont les restes retrouvés ne donnent, hélas, plus de témoignage. Après les événements relatés, elle ne joua plus de rôle politique, mais seulement religieux.

Ici s'élevait jadis un temple du soleil, E-babbar, auquel tenait une zikkurat " E-dur-an-ki ", le tout entouré d'un péribole.

Loftus le visita entre 1849 et 1855; il y trouva l'entrée de la tour, des cylindres de fondation (entre autres celui de Nabuchodonosor II), des briques du temple, dont quelques-unes dataient de Ur-Nammu (2296-2279), des tablettes et des étiquettes. On voit par ces trouvailles que ces édifices remontent à la vieille période sumérienne. Après Loftus, les recherches n'ont jamais été reprises.

Avant de clore ce §, il est utile de dire, dès maintenant un mot sur Sir William Kennet Loftus, parce que nous le rencontrerons dans de nombreuses ruines babyloniennes et parce qu'il a eu une très grande part dans l'exhumation des antiquités.

En 1840, il faisait partie, en qualité de géologue, d'une mission ordonnée par la Grande-Bretagne, la Russie, la Perse et la Turquie, en vue de la délimitation des frontières turco-persanes. Au cours de cette mission et à partir de 1849, il eut l'occasion de visiter la région qui s'étend de Mossoul à Badgad et de Bosra au Golfe Persique. Il obtint

(¹) Cf. *Genèse*, ch. 14.

l'autorisation de fouiller pendant quelque temps à Uruk. Le produit de ses recherches dans ces ruines a formé un second noyau de la collection des antiquités babyloniennes du British Museum. Il reprit ses fouilles à Uruk en 1855 et les étendit ensuite à la plupart des tells dont il sera question plus loin.

TELL SIFR (KUTALLA)

§ 35.

Ce tell fut appelé ainsi par les indigènes, lors des fouilles, à la fin du XIXe siècle, à cause du nombre considérable d'objets en cuivre qu'on y déterra; en effet, ce nom veut dire " colline du cuivre ". Ce sont, pour la majeure part, des outils ou des fragments d'armes, tels que ceux de l'époque archaïque de Nippur, de Fara, etc., et qui permettent de faire remonter cette civilisation à la fin de la période énéolithique, ou au début de la suivante. Loftus y fut en 1852 (1) et déterra des cuivres et des tablettes des dynasties de Larsa et de Babylone (XXIIe-XXe siècle).

TELL LAHM

§ 36.

On peut en dire presque autant de *Tell Lahm*, quoique les objets de cuivre y fussent bien moins nombreux. Taylor, en 1849, de Genouillac, en 1910, Campbell Thompson en 1918-9, et d'autres visitèrent également ce tell. Ce dernier y recueillit des tessons de vases peints, pareils à ceux de la seconde période de Suse (cf. p. 136).

Quant au colonel J. E. Taylor, il était d'abord vice-consul à Bosrah, puis, Résident Britannique à Bagdad et enfin, agent politique en Turquie. Sa succession échut en 1843 à Rawlinson. Ce dernier surveilla ses fouilles, exécutées en 1854 à Ur, en 1855 à Eridu et El Lahm, pour le British Museum.

Il est juste de rappeler dès maintenant, que les travaux de Taylor n'ont pas été appréciés de son temps, comme ils le méritaient. On peut en trouver la raison dans le nombre et la richesse des monuments exhumés en Assyrie, dont les colosses et les bas-reliefs en imposaient plus, à tort — nous le savons aujourd'hui — que les menus objets sumériens

(1) Consultez Loftus W. K., *Travels and Researches in Chaldaea and Susiana*, Ld. 1857.

si modestes à première vue, mais qui nous font remonter à une bien plus haute antiquité.

ABU-ŠAHREIN-ERIDU (1)

§ 37.

On veut reconnaître dans ce nom l'antique cité d'*Eridu*, célèbre par le mythe des origines (création, déluge) du monde. Elle ne semble pas avoir joué de rôle politique, mais seulement cultuel.

Taylor y trouva entre 1854-5, les ruines d'une tour à étages, et des silex (2). On a pu y relever aussi le plan de maisons (3) et des façades décorées de cônes en terre cuite et de pierres formant une mosaïque (4).

La carte : A. O. XI, 1910, p. 65 sq., montre l'emplacement de la zikkurat avec escalier, l'enceinte et le portail de la ville.

A la tour du temple attribué à Ea, il y avait un escalier de 21 m. de long, sur 1,20 m. de large. La tour était bâtie sur une plate-forme. Taylor a légèrement fouillé celle-ci en 1853. La terrasse était revêtue d'un mur en pierre calcaire, usage exceptionnel dans ce pays où la pierre est importée. Les murs de la ville et les bastions avaient été consolidés également par des blocs de calcaire; selon Campbell Smith, ils proviendraient du désert (5).

Depuis cette époque, on n'y a plus exécuté de recherches sérieuses. Lorsque les Anglais prirent possession de l'Iraq en 1918, ils en chargèrent Campbell Thompson, alors capitaine au Grand Quartier Général de Bagdad, aujourd'hui conservateur du British Museum. Il parcourut la Basse-Chaldée et fouilla particulièrement à Abu-Šahrein et à Muqaiar. Voici, en quelques mots, les résultats de ses travaux à Eridu, pratiqués en avril 1918 (6). Les ruines de la zikkurat s'élevaient à ce moment à environ 25 m. au-dessus de la plaine; on pouvait encore distinguer l'escalier de briques et de pierres qui montait du côté S. E. et qu'on doit

(1) Plan : *Proceedings of Soc. of Antiquaries*, 1919, p. 54.

(2) *Journ. of the Roy. As. Soc.* XV, p. 260, 410. Une vue des ruines à l'époque de Taylor se trouve dans Hilprecht, *Excavations in Bible-Lands*, p. 180.

(3) Maspéro, *Hist. d. peup. de l'Orient*, I, p. 46.

(4) Loftus, *Travels*, p. 189.

(5) Cf. Hall, Woolley, *Ur Excavations*, I, 1927, p. 66, note.

(6) *Archaeologia*, 1920, p. 138 sq.

attribuer à Bur-Sin, d'après les inscriptions. Le temple s'appelait " E-Apsu, la maison de l'océan " et E-sirra.

Quant au noyau même de la zikkurat, il doit avoir été construit par Ur-Nammu (2296-2279), dont on découvrit un sceau sur la surface des ruines. Ses successeurs Bur-Sin et Nûr-Immer (8me roi de la dynastie de Larsa), l'auraient restaurée, comme l'indiquent les briques nombreuses portant leurs noms.

Au S.-E. de la tour, Thompson retrouva aussi un pilier, jadis vu par Taylor, construit au moyen de briques plano-convexes.

Le même fouilleur visita, en 1919, plusieurs tells des environs, entre autres, Tell-el-Lahm (cf. p. 52).

En 1919, Hall et Thompson, conservateurs du British Museum, déblayèrent au S. E. d'Abu Šahrein, des maison sumériennes en briques et un bastion en pierre (1).

Les maisons avaient été construites en briques crues et les murs chaulés. Quant au bastion, ce n'était qu'une des nombreuses fortifications qui se trouvaient à cheval sur l'enceinte de la ville, et que Taylor avait déjà pu voir partiellement. Le rempart était fait au moyen de briques et de pierres importées.

À en juger d'après les innombrables coquilles qui tapissaient les environs, la ville a dû se trouver jadis au bord de la mer, ce qui est confirmé par d'autres témoignages. Malgré l'apport continuel de terre d'alluvion qui devait augmenter la superficie de la cité, elle semble avoir été abandonnée après le règne de Ḫammurapi, car la plupart des tombes que Thompson y mit à jour étaient du type sumérien, de même que leur mobilier. Ce dernier, assez pauvre, se composait surtout de vases peints, semblables à ceux de Jemdet Nasr (cf. p. 105) et d'autres objets qu'on retira aussi d'ailleurs, comme des outils de pierre polie, de silex taillés intentionnellement, d'obsidienne, de cuivre..., tous objets qui accusent l'identité de civilisation en Sumer et en Elam, à l'époque primitive. Depuis lors, on n'a pas repris les sondages.

(1) *Proceedings of Soc. of Antiquaries* 1919, dec. 4, p. 34.

IOḪA

§ 38.

D'après Scheil, Ioḫa serait la localité qui a été si longtemps en lutte avec Lagaš, c'est-à-dire Umma-Giš-ḫu (stèle des Vautours). Elle se trouve à 8 km. à l'Est du Chatt el Kar. Elle était déjà en ruines avant le règne de Ḫammurabi.

Loftus y acquit une statue vers 1854. Lui-même et d'autres y firent des sondages superficiels, ce qui explique comment plusieurs musées d'Europe et d'Amérique en possèdent des tablettes.

Durant ses explorations en Sumer et Elam, J. de Morgan y passa et en rapporta une série d'outils de silex, conservés au musée de Saint-Germain ([1]).

Le tell principal avait 1 km. de long sur 15 m. de haut, lorsque Andrae le visita en 1902. Des fouilles proprement dites n'y furent pas encore exécutées; mais dans une épaisse couche de cendres, on retira des milliers de silex de tout genre et des tessons de poterie ([2]).

L'abbé H. de Genouillac y fit encore des recherches, peu avant 1910; c'est de cette visite que vinrent quelques tablettes conservées aux Musées Royaux du Cinquantenaire ([3]).

ḪAMMAM

§ 39.

A 12 km. de Ioḫa (O.), cette ville promet des fouilles fructueuses. *Loftus* explora les couches supérieures des ruines en 1853-4; il y découvrit entre autre, une zikkurat, ce qui indique un temple important. Peters visita le tell en 1890. Andrae en dressa le plan en 1902. Aujourd'hui il ne reste plus de la zikkurat que les quatre coins; ce qui manque a trouvé place dans les huttes des indigènes ou a été détruit par les intempéries.

([1]) DE MORGAN, *Préhistoire orientale*, t. III, 1927, p. 234.

([2]) DE MORGAN, *Préhistoire orientale*, t. III, 1927, p. 100.

([3]) Cf. L. SPELEERS, *Recueil des Inscriptions de l'Asie Antérieure des Mus. Roy. du Cinquantenaire* 1925, p. 3 et suiv.

TELL IBRAHIM [1]

§ 40.

D'après Delitzsch et Rassam, ce tell serait la vieille ville de *Kutha*, qui s'étendait le long du canal Gu-du-a-ki. En effet, sur l'obélisque de Maništusu (de Kiš), la ville est nommée Gu-du-a-ki et Sargon l'appela Ku-ti-im-ki. A l'époque de Nabuchodonosor II, on la désignait sous le nom de Tib-ga-a-ki. Šulgi y construisit le *temple E-šit-lam de Nergal*, " protecteur de Gu-du-a-ki ". Sa zikkurat s'appelait Bit-Nannar (Sin).

Ḫammurabi et Nabuchodonosor II restaurèrent la ville. Sargon II y installa des déportés samaritains [2].

A l'époque de Cambyse, elle était encore habitée.

Ces constructions attendent toujours la pioche des fouilleurs. Pourtant, Rassam y creusa en 1879 sans résultats; en 1881, il recommença et trouva quelques briques et des cylindres de Nabuchodonosor II.

ŠURGHUL ET EL HIBBA

§ 41.

L'expédition Wolfe (cf. p. 89) visita ces tells en 1885.

Koldewey, Moritz, Meyer firent des sondages en 1887: du 4 janvier au 26 février à Šurghul et du 29 mars au 11 mai à El Hibba [3].

Un des tells d'El Hibba mesurait encore 7.50 m. de hauteur. Près de là, s'étendait une terrasse de 125 m. de large en bas × 96 m. de large en haut; c'était probablement une zikkurat dont la rampe ascendante, ayant jadis servi d'escalier, était encore visible.

Dans les ruines, ils trouvèrent des *chambres* avec puits et drains de terre cuite, faisant jadis partie de maisons qui avaient été incendiées pendant l'antiquité. On en avait conclu que les morts avaient été incinérés dans les maisons, ce qui est erroné. Les fouilleurs avaient aussi trouvé des tombes à inhumation. Dans les tombes, il y avait un mobilier composé d'outils, d'armes, de jouets, de parures... Certaines scies et hachettes avaient été emmanchées au moyen de bitume, ce qui indique la fin de l'époque énéolithique.

(1) Cf. *Transactions Soc. Bibl. Archaeol*, 1885, t. 8, p. 182-4 : essais de RASSAM.
(2) Chroniques II, livre XVII, 23 sq.
(3) *Zeitschrift f. Assyriologie*, II, 1887, p. 403 (KOLDEWEY).

AQARKUF-DUR KURIGALZU

§ 42.

Un roi cassite, Kurigalzu, avait fondé cette ville sur un lieu nommé Sattiki. Sa principale importance ressort des tablettes assez nombreuses qu'on en rapporta et qui datent de cette époque.

Située au S. de Bagdad, le voyageur John Eldred, en visita déjà les ruines vers 1583. Ce tell, qui mesurait encore 51 m. de hauteur, est, en réalité, une zikkurat. Tavernier (1) la vit en 1681; plus tard encore Karsten Niebuhr, l'orientaliste danois, Olivier Antoine, zoologue (1756-1814) et d'autres.

En 1816, Lord Buckingham (1786-1855) constata que cette tour faisait partie d'un ensemble de constructions citadines par où passait un canal. Robert Ker Porter (1777-1842) en fit des reproductions au dessin (2).

Vers 1837, Rawlinson, enfin, y reconnut la ville Dûr-Kurigalzu " Citadelle de Kurigalzu "; il vit aussi qu'elle avait une tour à étages (tell Nimrûd) nommée Egirinna.

Après lui, les visites furent nombreuses, mais guère les explorations (3).

FARA (4)-ŠURUPPAK

(Fig. 140, 141)

§ 43.

Il semble que le nom de Fara ait été appliqué par les indigènes à l'un des tells de l'antique ville de Šuruppak. A quel souvenir se rattache ce nom ancien? A celui du déluge. Il existe, en effet, un épisode dans le poème de Gilgameš (5) qui est, en réalité, un discours d'Ut-napištim, par lequel celui-ci raconte au héros, comment il fut gratifié de la " vie

(1) Jean-Baptiste, 1605-1689 fut accompagné d'un artiste, Daulier Des Landes, qui fit de nombreux dessins; cf. *Les Beautés de la Perse*, Paris, 1673.

(2) *Travels in Georgia, Persia, Armenia and ancient Babylon*, Lond., 1821.

(3) Vue des ruines : Peters, *Nippur or explorations*, I, p. 188; descript. p. 254. Hilprecht, *Explorations in the Bible lands*, p. 35.

(4) Cf. Hilprecht, *Expl.* p. 539.

(5) Tablette XI, voir le texte dans : Rawlinson, *Cuneif. Inscr. of W.-Asia*, t. 4, 1891, pl. 43 sq. Cf. une traduction : P. Dhorme, *Choix de textes religieux assyr.-babyl.*, 1907, p. 103 sq.

divine ". Il dit, entre autre, que les dieux de Šuruppak décidèrent de créer un déluge et qu'ils sauvèrent un de leurs favoris : l'" homme de Šuruppak ". C'est-à-dire Ut-napištim, qui joue le même rôle que Noé dans l'arche biblique. Cette legende indique la haute antiquité de la ville.

On n'a pas encore fait de fouilles systématiques dans cette localité et le manque de documents empêche d'en écrire l'histoire.* Elle fut néanmoins visitée plusieurs fois et explorée superficiellement, entre autres, par la *mission américaine* Harper, Haynes, Hilprecht, Peters vers 1900. Celle-ci fit la trouvaille de briques présargoniques, de puits, de drains, de tessons, de chambres et de cuves funéraires, d'une épée présargonique, de vases peints semblables à ceux du deuxième style de Suse.

Le plus bel objet dans ce butin est la tête d'antilope de bronze, aux yeux jadis incrustés, et qui peut dater de l'époque d'Ur-Nina (fig. 141).

Les fouilleurs remarquèrent qu'une grande quantité de bois carbonisé, trouvée dans les couches de ruines, indiquait un incendie, auquel nous devons probablement la destruction de la ville.

Deux ans plus tard, du 21 juin 1902 jusqu'au 2 mars 1903, Andrae, Delitzsch, Koldewey, Baumgarten y fouillèrent pour le compte de la D. O. G. (¹). Ils constatèrent d'abord que le site avait déjà été éventré superficiellement et que certaines couches se composaient de cendres et de matières carbonisées, ce qui indiquait l'incendie de la ville et ce qui confirmait les constatations de la mission antérieure. Ils étaient arrivés à ce résultat par le creusement de tranchées parallèles au nombre de vingt et une. Au cours de ces travaux, ils découvrirent une série d'objets assez imposante, pour un centre détruit par le feu. Naturellement, les tablettes d'argile avaient été conservées et furent recueillies en grande quantité; on cite environ un milier de textes sumériens archaïques, en possession des Musées de Berlin et de Constantinople; ce sont surtout des textes scolaires (listes de mots et de signes) agricoles et commerciaux, publiés par A. Deimel (²).

Grâce à leur étude, la paléographie s'est enrichie d'environ trois cents signes nouveaux, la plupart archaïques. L'indication des mois n'était

(¹) *Mitt. D. O. G.* nᵒ 16, 1903 et suivantes. *A. O.* II, 1900, p. 27, pl.
(²) *Wiss. Ver. D. O. G.* 42, 1922; 43, 1923; 45, 1924.

pas encore en usage, ce qui confirme, selon Deimel, leur antériorité à Ur-Nina et à Urukagina, patésis de Lagaš vers 2800, mais ce qu'un autre auteur conteste.

Les fouilleurs allemands dressèrent le plan de plusieurs maisons, dont une peut servir d'exemple (fig. 140); elle se compose d'un vestibule donnant dans une cour ouverte, entourée de plusieurs places. Elle datait d'époque sumérienne.

Dans les couches de cendres, ils découvrirent en outre des briques plano-convexes, des briques disposées en arête de poisson, des tombes. Quant à ces dernières, elles devaient dater de la fin de l'époque énéolithique, car les objets de cuivre abondaient parmi le mobilier funéraire. A ce point de vue, les trouvailles étaient pareilles à celles de Surgul et d'El Hibba.

ABU-HATAB (¹)

§ 44.

Delitzsch, Koldewey commencèrent, vers le 24 décembre 1902, l'inspection des ruines; ils trouvèrent des maisons, construites au moyen de briques de 30-33 cm., avec empreintes de sceaux de Bur-sin, et des puits circulaires; tout cela indiquait un centre très ancien. Ils n'y trouvèrent pas de traces de l'usage de l'incinération; au contraire, on enterrait les corps dans des vases doubles, comme dans bien d'autres villes. Résultats satisfaisants, pour des recherches qui n'ont jamais eu l'ampleur de fouilles profondes et prolongées.

URUK-WARKA-EREK-UNUGA (²)

(Fig. 142 à 146)

§ 45. — Histoire de la ville

Il n'est pas inutile de rappeler ici que la ville de Warka a joué dans l'antiquité un rôle considérable. Elle a donné trois dynasties au pays, dont la première a eu cinq rois, au cours du cinquième millénaire; la seconde (3134-3071) au moins trois; et la dernière (2709-2685) ne se

(¹) Cf. *A. O.*, XI, 1910, p. 28.
(²) " Etablissement ".

composait en réalité que d'un seul, car à ce moment les Accadiens prirent possession du pays entier. Son rôle politique terminé, elle garda son importance religieuse jusqu'à l'époque basse. Elle fut malheureusement en butte à plusieurs dévastations. Déjà l'Elamite Kudurnaḫunté la détruisit entièrement, selon une inscription, 1635 ans avant la prise de Suse par Ašurbanipal, c'est-à-dire vers 2285; à cette occasion il emporta la statue de Nanâ (nommée Utsur amatša " conserve sa parole ") exposée au temple d'E-anna. C'est de celui-ci qu'on a trouvé les restes avec ceux de la zikkurat, appelée E-gig-bar-imina " Maison des 7 buissons de roseaux " et auquel travaillèrent les plus grands rois à partir d'Ur-Nammu, roi d'Ur (2296-2279), jusqu'aux III-IIe siècles. Le temple contenait encore, à ce moment, une bibliothèque célèbre, dont Ašurbanipal fit copier de nombreux documents (entre autres celui de Gilgameš), pour enrichir sa bibliothèque de Ninive.

En pleine époque séleucide, cette ville résistait toujours aux assauts que lui fit la concurrence grecque; de nombreux contrats rédigés en babylonien, parsemés de termes juridiques bien autochtones et portant des empreintes de cachets à figures hellénistiques, en sont une preuve concluante.

§ 46. — Historique des fouilles

Les ruines de cette localité se composent aujourd'hui de trois tells bien distincts, auxquels les indigènes donnaient jadis les noms de Buwarieh, Wuswas, et un autre où se trouve une nécropole (1). Les deux premiers tells mesurent ensemble environ 25 Ha. Avant de les décrire, rappelons que le premier visiteur fut Loftus, William-Kennet, membre de la Commission de délimitation des frontières turco-persanes (2). Entre 1850 et 1854, il y fit des sondages et déblaya même un portail. Son séjour y fut d'environ trois semaines ou moins, au cours desquelles il recueillit de nombreux objets, destinés au British Museum: trois cercueils d'argile, d'autres en forme de " pantoufle ", des fragments d'inscriptions, de figurines etc. Sur les ruines du temple E-Anna, il trouva des colonnes semi-cylindriques en briques, des pilastres ornant les murs (retraits),

(1) Voir le plan *A. O.* XI, 1910, p. 70. *Mitt. D. O. G.* n° 47, 1911, p. 47.
(2) Cf. *Travels et Researches* in *Chaldaea et Susianna*, 1862, p. 160.

et une décoration composée de clous d'argile à têtes jaunes, blanches, rouges formant des carrés, des triangles, des zigzags, des bandes... en un mot, une véritable mosaïque ([1]).

D'autres visiteurs passèrent également à Warka, mais sans résultats. Des fouilles intéressantes, mais encore superficielles, ne furent entreprises que par la D. O. G., depuis octobre 1912 jusqu'en mai 1913 ([2]). Ces recherches furent poursuivies surtout sur le tell *Wuswas*.

On y découvrit d'abord des briques au nom d'Ur-Nammu (2296-2279), et de ses successeurs, qui permirent de déterminer les bâtisses et leur date. Le tell contient, en réalité, les ruines de plusieurs temples, appelés E-Anna, Bit-Rêš (avec le temple d'Anu-Antum) et Ešgal, datant d'époque babylonienne. Avant le règne des Séleucides, ils étaient déjà tombés en ruines; aussi, les successeurs d'Alexandre firent aplanir les décombres et reconstruire de nouveaux édifices, probablement sur le modèle des anciens; c'est du moins le cas pour le seul temple entièrement déblayé, celui d'Anu-Antum (Fig. 142).

Le *temple E-Anna* était consacré à Ištar (Innina). Ses ruines s'élevaient encore à 36,34 m. de hauteur, en 1912. Au cours des sondages, on recueillit des inscriptions d'Ur-Nammu, de Bur-Sin, de Singašid (régnant entre 2296 et 2200) etc... jusqu'à Sargon II d'Assyrie. Les couches antérieures à Ur-Nammu avaient été atteintes; on n'y découvrit pas de restes plus anciens. Le temple Bit-rêš mesurait 213 × 167,40 m. Vers 170 avant notre ère, on y construisit le dernier temple, consacré à *Anu-Antum*, entouré de dépendances très étendues. Seules, les parties principales du dernier sanctuaire ont résisté au temps, parce qu'il avait été édifié sur les ruines solidement aplanies des bâtisses antérieures. Il mesurait à son tour, 74,60 × 32,73 m. et comprenait un vestibule, deux cours entourées de chambres et de corridors, enfin, sept chapelles, dont les deux principales abritaient les statues d'Anu-Antum. Dans la première cour se dressait un autel. Les murs intérieurs et extérieurs étaient décorés de retraits, de créneaux et de frises en briques émaillées (étoiles, palmettes, animaux).

([1]) Hilprecht, *Excavations*, p. 148.

([2]) Jordan, Voir *Mitt. D. O. G.*, n° 51, 1913, p. 50 sq., n° 53, 1914, p. 9 sq. Wis. Ver. D. O. G. n° 51, 1928 : Jordan J.

Si le temple d'Anu-Antum fut le plus important à toutes les époques au point de vue du culte, les nombreuses dépendances n'en étaient pas moins importantes, à en juger d'après leur étendue. Leur destination semble avoir été d'ordre industriel, excepté la partie située derrière la chapelle d'Anu. Celle-ci était peut-être une zikkurat, mais ses traces ne sont pas encore retrouvées. Ces dépendances se composent de cours centrales, entourées de locaux divers. L'ensemble de Bit-rêš était enfermé dans une solide muraille, semblable à un mur fortifié. De nombreuses conduites d'eau perçaient les constructions.

Parmi les trouvailles, il faut citer les figurines en terre cuite (divinités, hommes, femmes), des vases et des tessons de poteries peintes, quelques intailles archaïques et postérieures...

Au point de vue historique, les pièces les plus intéressantes, malgré leur aspect des plus modeste, sont quelques armes et outils en pierre (nucléi, couteaux, scies...) qui accusent l'origine préhistorique de la première ville.

Divers musées possèdent des antiquités provenant de fouilles clandestines, mises en vente sur les marchés les plus éloignés, longtemps avant les travaux de la D. O. G.

A mentionner surtout, des textes cultuels de la même époque que le temple d'Anu-Antum décrit plus haut et qui nous donnent une idée de l'ampleur des cérémonies religieuses dont cet édifice fut longtemps le théâtre.

A l'Ouest de Wuswas, s'élèvent les ruines du *palais du roi Singašid.* Loftus l'avait déjà reconnu; les fouilleurs de la D. O. G. y firent seulement quelques sondages.

L'enceinte de la ville était construite comme celle de toutes les villes antiques, au moyen de briques crues. Plusieurs tronçons de 4 à 5 m. d'épaisseur en ont été déblayés.

Au Sud de Wuswas se trouvait une nécropole, dont les couches supérieures contenaient des sarcophages appelés " pantoufles ", ce qui indique une date très récente. Non loin de là, on trouva les restes d'une fabrique de sarcophages.

MUQAIAR-UR (¹)

(Fig. 147 à 160)

§ 47. — Histoire de la ville

L'histoire de cette ville est encore à faire, car les fouilles entreprises depuis huit ans ne sont guère terminées. Néanmoins, des documents connus, avant cette date, nous ont appris que, non seulement, son antiquité remonte au quatrième millénaire, qu'elle fut un centre politique puissant au cours du troisième millénaire mais que, jusqu'à la basse époque, elle a joué un rôle important comme centre religieux.

Ses rois — car durant l'antiquité sumérienne, les villes importantes étaient gouvernées, elles et des territoires adjacents, par des rois indépendants, tour à tour hostiles ou favorables aux villes voisines — ses rois ont été classés par les historiens en trois dynasties, jusqu'à l'époque où la Babylonie entière était réunie sous le sceptre d'un roi régnant dans la capitale, Babylone. La dernière dynastie s'est alliée et fut même remplacée par une série de princes régnant dans la ville d'Isin. Jusqu'à présent, on connaît treize rois d'Ur, à partir de Meš-an-ni-pad-da (4148-4069) jusqu'à Ibi-Sin (2210-2186) et seize rois de la 1re dynastie d'Isin (2185-1961). La seconde dynastie d'Isin, comptant onze rois (1170-1039), régna durant une période de décadence.

Des premiers rois, les fouilles récentes ont mis à jour quelques vestiges de constructions, confirmant matériellement leur existence, qui, jusqu'alors n'était attestée que par des inscriptions. Mais la matière et la destination des objets trouvés dans certaines tombes indiquent qu'au début, la ville était une station énéolithique, c'est-à-dire que nous nous trouvons ici sur un des tells les plus anciens de la Babylonie du Sud.

§ 48. — Historique des fouilles

Déjà en 1849, Taylor, consul anglais à Bosrah, avait fait des sondages dans une zikkurat pour le British Museum. Il avait constaté, entre autre, que les briques du premier étage étaient liées au moyen de bitume, alors que celles du deuxième étaient réunies au moyen de chaux. Il y découvrit, en outre, des cylindres de Nabonide; plus loin, il ouvrit des tombes.

(¹) Plan : Hilprecht, *Excavations*, p. 172 et *A. O.*, XI, 55.

Encouragé par ces résultats, il visita de nouveau le tell en 1854-5 pour le compte du Brit. Mus. et pratiqua des sondages à la surface, qui lui procurèrent quelques antiquités [1].

Taylor avait trouvé, enfin, des fragments de bois précieux, cèdre ou cyprès, formant le lambris de l'intérieur du temple; " des feuilles d'or lamaient les boiseries et des panneaux en mosaïque composée de petits morceaux de marbre blanc, d'albâtre, d'onyx, d'agate, polis et découpés, alternaient avec elles " [2].

Vers 1850, Loftus aussi trouva, sur les façades, des cônes en marbre et calcaire, rehaussés de cuivre, de 4 à 10 pouces de long, de 1 à 5 pouces de diamètre [3].

On avait déjà pu relever le plan de quelques *maisons* (fig. 151). Elles étaient faites en argile compacte, mêlée de paille et de roseaux, les parois recouvertes de chaux (fig. 151). D'autres, plus luxueuses, " étaient construites en belles briques, dont une couche mince de bitume cimente les lits, et elles n'aventurent au dehors que des lucarnes percées irrégulièrement vers le haut des parois : la porte, basse, cintrée, défendue de lourds vantaux en bois, ferme un corridor aveugle et sombre qui aboutit d'ordinaire à la cour, vers le centre des bâtiments. On distingue encore à l'intérieur, de petites salles oblongues, tantôt voûtées, tantôt couvertes d'un plafond plat que des troncs de palmier soutiennent; les murs atteignent le plus souvent une épaisseur considérable dans laquelle on pratiquait çà et là des niches étroites. La plupart des pièces n'étaient que des magasins et contenaient les provisions et les richesses de la famille; d'autres servaient à l'habitation et recevaient un mobilier " [4].

Quant aux *tombes*, trouvées avant les fouilles récentes, on en distingue plusieurs formes, dont les plus importantes sont les suivantes : l'une

(1) Voir une vue des ruines dans LOFTUS, *Travels et Researches in Chaldaea et Susiana*, 1862, p. 129, 167, 174, 179. HILPRECHT, *Excavations*, p. 175.

(2) LOFTUS, *Travels*, p. 189.

(3) LOFTUS, *Travels*, p. 189.

(4) MASPÉRO, *Hist. des Peup. de l'Orient*, p. 745, cf. *J. R. A. S. Centenary suppl.*, oct. 1924 pl. 12.

est construite en briques à encorbellement; l'autre est couverte d'une coupole (1).

Mais ces ruines-ci ne sont pas aussi imposantes que celles des *monuments religieux*.

Taylor avait déjà découvert, dans les quatre coins d'une construction, les cylindres de Nabonide (2); d'après ceux-ci la construction était celle de la zikkurat E-giš-šir-gal, surnommée E-lugal-gud-si-udu. C'était un massif carré en briques d'argile, cuites et émaillées. La hauteur des ruines (8,50 m.), indiquait encore trois étages. Cette construction était entourée d'une enceinte, à l'intérieur de laquelle s'élevaient des sanctuaires, consacrés à diverses divinités. Ces constatations ont été confirmées par les fouilles faites depuis 1919.

§ 49. — Les fouilles anglo-américaines : 1° Les temples

Depuis l'époque de Loftus-Taylor, le tell ne fut plus l'objet pour ainsi dire de recherches, jusqu'à ce que, à partir de 1918-9, le British Museum les reprit. En 1922, le musée de l'université de *Pensylvanie* (3), conjointement avec le *British Museum*, élaborèrent un projet de fouilles systématiques, à réaliser en plusieurs années et qui permet les plus grands espoirs, parce qu'il ne se limite pas seulement aux travaux à exécuter dans les ruines d'Ur, mais prévoit, en outre, des recherches archéologiques dans toute la Mésopotamie. Elles seront dorénavant pratiquées sous l'autorité du gouvernement de l'Iraq et dirigées par un personnel expérimenté. Voici en quelques mots la suite des opérations faites après la guerre. On peut les répartir sur plusieurs campagnes. Campbell Thompson ouvrit la première en 1918. H. R. Hall fit la seconde en février-avril 1919 et la troisième eut lieu en 1922-3 sous la direction de L. Woolley assisté par Mackay et Sidney Smith. Depuis lors, elles n'ont pour ainsi dire plus été interrompues, sinon pendant la saison chaude.

La quatrième saison se place en 1923-4 avec Woolley, Legrain,

(1) Voir fig. 34 et Maspéro, *Hist. peup. Orient*, I, p. 685.

(2) *Keilschriftliche Bibliothek*, III, 2, p. 95.

(3) Vue des fouilles, *Art and Archaeology*, juin 1924, vol. 17, p. 287; *A. O. Bd.* 26 1928. Historique des Fouilles par S. Langdon.

Linnel. La cinquième eut lieu en 1925, la sixième en 1926-7 et la dernière en 1927-8. Voici le résumé des résultats auxquels on est arrivé.

Dès la première campagne, on exhuma des objets en silex, en cuivre et des tessons de poteries peintes, comme ceux d'Eridu (p.53). Ils confirment l'identité de civilisation en Sumer et en Elam d'une part, et des centres sumériens primitifs d'autre part.

Mais on retrouva aussi les ruines de bâtiments considérables, dont le déblaiement annonçait une activité longue et laborieuse. En fait, aujourd'hui même, ils ne sont pas encore entièrement exhumés. C'est pourquoi et, faute de rapports, nous devons nous contenter de les signaler, sans distinguer les années de fouilles et leurs auteurs.

On exhuma un quartier de temples, un quartier de maisons et une nécropole. Le *premier groupe était appelé E-temen-ni-gur*; plusieurs de ses parties sont antérieures à Ur-Nammu (2296-2279). Son enceinte mesure en moyenne 400 m. de long sur 240 m. de large (fig. 147 à 150). Elle se composait de deux murailles reliées par des tronçons perpendiculaires et ornées de retraits. Chaque muraille avait 3,25 m. d'épaisseur, séparée de l'autre par une distance de 4,50 m. Plusieurs portes la perçaient; jusqu'à présent, on en a déblayé six; elles avaient des tours.

A l'intérieur de cette enceinte, se dressaient plusieurs constructions, entre autres une *zikkurat* (1). Elle comportait au moins quatre étages, auxquels menaient trois escaliers; l'un, de face, traversait au premier étage une porte; les deux autres étaient placés perpendiculairement au premier et ne dépassaient pas le premier étage. La tour était orientée par les quatres coins; ses étages étaient de diverses couleurs. Elle était bâtie sur une terrasse. L'étage supérieur portait plusieurs chapelles. La certitude est acquise aujourd'hui qu'une de ces chapelles était une chambre servant d'habitation à la divinité.

Non loin de la zikkurat se dressaient les *autres sanctuaires*: E-hur-sag (2), E-mah, E-nun-mah, E-murianna... formant un ensemble, le temple de Nannar, appelé E-giš-sir-gal " Maison de la grande lumière ". Il fut presque entièrement déblayé au cours de la seconde campagne.

(1) Plan : *Proceedings of Soc. of Antiquaries*, décembre 1919.
(2) *Ibidem*, p. 26.

Tous ces bâtiments ont été souvent remaniés, depuis la plus lointaine antiquité jusqu'à la basse époque.

Aux pieds de la zikkurat se développait une construction qui ne semble pas avoir eu de caractère religieux; il s'agirait plûtôt d'une *cour de justice*; elle était entourée de colonnes. Des rudentures formant niches ornaient les façades; une porte d'entrée s'ouvrait en cintre; la cour était dallée. On a daté l'édifice de 1600 environ (¹).

Un des temples les plus importants et tout à fait différent des plans connus jusqu'ici, est nommé *Gig-par-ku* (²). Ses parties les plus anciennes remontent à la première dynastie d'Ur, mais il fut souvent remanié plus tard; les rois qui y travaillèrent surtout furent Ur-Nammu, Šulgi, Bur-sin, Nabonide.

Il était établi sur une terrasse et entouré d'un mur massif, de 9 à 10 m. d'épaisseur. On peut le partager en trois parties : A 1-23, composé de trois cours entourées de chambres et des sanctuaires où se trouvaient des autels; B 1-26; c'étaient peut-être des places réservées au clergé; il y avait, entre autres, un sansctuaire pour Bur-Sin dont on retrouva une table en briques, des stèles :

C 1-41; c'étaient les intérieurs du service avec la cuisine; de celle-ci, on retrouva le puits, deux fours, un réservoir bitumé, un lavoir... plus loin des chapelles, un escalier, etc... En pleine basse époque, il fut encore remanié. Son exhumation date de 1924.

§ 50. — 2° Palais et maisons

Un *palais* fut récemment découvert à Ur; on l'attribue à Ur-Nammu (2296-2279) et à son fils Šulgi; il se compose d'environ quarante places rectangulaires, presque toutes dallées (³). Il mesure 59 m. de côté × 95 m. de long.

La sixième expédition à Ur eut lieu pendant l'hiver 1926-7, sous la direction de Wolley-Mallowan, archéologues, Keeling, dessinateur, Whitburn, architecte, Burrows, épigraphiste... (⁴). Elle exhuma tout

(¹) *Mus. Journ. Univ. Pennsylvania*, 1925, p. 274 et passim.
(²) *Antiquaries Journal*, 6, 1926, p. 365-401.
(³) Plan : *Antiquaries Journal*, 6, 1926, pl. 57.
(⁴) Cf. *Antiquaries Journal*, t. 7, 1927, p. 385-423.

un quartier de maisons, appelé dans l'antiquité : Larsa et qu'on retrouvera sur les plans sous les lettres E' M'. Situé à l'extérieur du téménos de Nabuchodonosor II, à la muraille S. O., il représente une des hautes collines, où Taylor avait exécuté des coupes en 1853. A en juger par les ruines, il doit dater de 2100 à 1900 environ. Vers cette époque, la colline était déjà d'une certaine hauteur, car les maisons s'élevaient en terrasse, dans le flanc du tell. Ces terrasses s'étaient formées par le nivellement des ruines d'anciennes maisons, sur lesquelles on avait continué à bâtir jusque vers 1200 avant notre ère. Les murs mesuraient 70 à 85 cm. d'épaisseur; le noyau se composait de débris; vers l'extérieur s'entassaient les belles briques, crues et cuites.

Leur arrangement général accusait un état assez avancé de civilisation et de confort. Elles se composent d'une cour centrale, autour de laquelle se succèdent les intérieurs. Il y avait un ou deux étages. Les chambres s'ouvraient sur la cour ouverte; à l'étage de celle-ci, courait un palier en bois, fixé dans la maçonnerie et partiellement recouvert d'une toiture qui protégeait en même temps l'escalier. Des gouttières en briques circulaient autour des murs. Un pavement en briques recouvrait le sol de la cour et des intérieurs (1).

Les façades avaient une porte d'entrée, mais pas de fenêtre; ce détail, de même que l'étroitesse extrême des rues, s'expliquent par la nécessité d'obtenir le plus d'ombre possible. Les coins de rues s'arrondissaient, sans doute pour faciliter la circulation.

Si quelques maisons avaient conservé une chapelle avec niche et un autel en briques, d'autres contenaient en outre, des tombes de famille. S'il n'y avait pas de chapelle appropriée, les corps gisaient sous le plancher de l'une ou de l'autre chambre du rez-de-chaussée, qui était réservé au service, tandis que les maîtres occupaient l'étage. Une des tombes contenait trente-deux enfants en bas-âge, appartenant sans doute à plusieurs familles.

Certaines portes intérieures se terminaient en cintre, plus ou moins plein. Les fenêtres étaient très petites et, d'ailleurs, fort rares, comme il convient dans un climat clair, chaud et poussiéreux.

(1) Voir l'image dans : *Antiquity*, vol. 1, nº III, sept. 1927, p. 257.

§ 51. — 3° La nécropole (¹)

Durant les saisons 1926-8, on mit à jour trois cimetières qui se trouvaient, entre 5 et 9 m. de profondeur, sous l'enceinte du temple d'époque néo-babylonienne. Ces trois champs des morts se superposaient, tout en étant séparés par une couche de terre, parfois très légère, qui indiquait que pendant quelque temps, les cimetières avaient été abandonnés. Ils se composaient d'environ neuf cents tombes représentant trois types différents.

Le *plus ancien* peut remonter, d'après l'avis des fouilleurs, à l'époque antérieure à 3500, mais la date exacte est difficile à déterminer, parce que les niveaux sont irréguliers. On constata qu'une partie des cadavres, par exemple, la tête seulement était brûlée : du bois avait été accumulé à cette place, tandis que le reste du corps était resté intact; rarement le combustible remplissait toute la tombe. Il n'y avait pas de traces d'orientation.

Le *second cimetière* doit dater entre 3500 et 3100, parce qu'on y a découvert un cylindre mentionnant Nin-dumu-Nin, femme de Mešannipadda, de la première dynastie d'Ur (que Weidner place à 4148-4069).

L'une des tombes se composait d'un puits d'environ 12 m. de profondeur, dont le fond et la voûte, étaient construits en calcaire et en briques. Une autre était voûtée en encorbellement et avait une abside, une chambre pour abriter le mort et une autre pour contenir le mobilier. Ces deux tombes seraient celle d'un roi A-bar-gi (n° 789) et celle de sa femme, la reine Šub-ad (n° 800). La reine avait été déposée sur une bière sous la garde d'un serviteur dont le cadavre gisait par terre.

Bien plus importante est la découverte de soixante *cadavres qui semblent avoir été sacrifiés*, lors de l'enterrement de leur maître; hommes et femmes avaient été ensevelis dans leurs vêtements de parade. Une pierre, trouvée près de là, avait peut-être servi d'autel pour leur immolation.

Le *troisième cimetière* aurait été en usage entre 2700 et 2500. On y découvrit, entre autre, la tombe d'une fille de Sargon d'Accad, prêtresse de Ningal.

(¹) *Antiquity*, mars 1928, p. 7 sq., 56 sq. Times, 25-2-28, p. 15.

Dans les trois cités funéraires, on ensevelissait les morts, soit dans des caisses de terre cuite, soit dans des nattes. Le mobilier funéraire était disposé tout autour, ou bien, il était placé sur une seconde natte recouvrant le corps. Ne faisaient pas partie de ce mobilier, de grands vases, d' 1 m. de diamètre sur 1 m. de hauteur. Peut-être, servaient-ils aux dépôts de fondation des temples mentionnés plus haut.

Le mobilier des trois cimetières était assez modeste : quelques vases en terre cuite ou en pierre, quelques perles et autres objets de parure, des figurines en argile, représentant des dieux ou le fidèle. Pourtant, les deux tombes royales, formant un ensemble, étaient d'une richesse inconnue jusqu'à présent. Nous décrirons, plus loin, quelques objets qui excitent l'admiration, tant par les matières employées que par leur exécution avancée; ils indiquent une prospérité et un raffinement des arts mineurs que nous ne rencontrons plus aux époques postérieures [1].

Parmi certains usages qu'a révélés ce cimetière, remarquons que les femmes se peignaient abondamment; de petits vases et des coquilles, contenaient de la couleur noire, blanche, jaune, rouge, verte et bleue. Bien plus, des réticules coniques avec un couvercle de cuir, renfermaient des instruments de toilette en cuivre et en or : couteaux, stylets, cuillers, pinces... [2]

D'ailleurs, la richesse des tombes à inhumation d'époque archaïque dépasse tout ce qu'on a constaté jusqu'à présent. En fait de parures, on a recueilli des diadèmes, des épingles de cheveux, des boucles d'oreilles, des bagues et des anneaux pour les orteils, des colliers des bracelets... le tout en matières précieuses. En outre, des vases de terre ou de cuivre pour contenir les boissons et les aliments des morts, des tables d'offrandes, la " coupe à champagne " qui n'est qu'un support ou un plat pour porter les offrandes; des lampes, dont une a la forme d'un oiseau avec des incrustations; des outils : scies, ciseaux, armes, haches, couteaux, lances, flèches... de cuivre dont la fabrication donne une très haute

(1) Voir les objets en or (statuettes, vases, œuf d'autruche, bijoux et damier...) découverts parmi le mobilier de la reine Šub-ad; dans : *Illustrated London News*, 1928, mars, 5, p. 338-9, et *Antiquity*, 1928 mars.

(2) *Antiquity*, mars 1928, pl., p. 64.

idée de la métallurgie. Une table de jeu en bois mesurant 0,27 × 0,12 m., était incrustée de coquille, de lazulite...

En un mot, c'est une découverte qui jette le trouble dans nos conceptions actuelles et qui impose une comparaison avec l'art industriel de la même période en Egypte. Déjà, on a jugé que ces joyaux archaïques sont supérieurs, quant à la technique artistique, aux bijoux des pharaons de la XIIe dynastie, découverts dans le Fayoum. Bien plus, on commence à entrevoir la possibilité de reculer les débuts de la civilisation sumérienne à une époque antérieure à celle des premières dynasties égyptiennes. Et, après avoir constaté, depuis longtemps, que certaines formes essentiellement sumériennes (vases et sceaux cylindriques, masses piriformes, décoration murale en panneaux etc...) ne sont qu'éphémères en Egypte, la question de l'antériorité de la civilisation sumérienne se pose de nouveau avec un attrait irrésistible.

§ 52. — Antiquités capitales

Si nulle ruine orientale n'a fourni autant de documents relatifs à l'architecture et à la vie sociale, nulle autre non plus, n'a rapporté autant de monuments sculptés d'un genre inconnu. Ils exigent une courte description.

Il va sans dire que le nombre d'antiquités trouvées au cours des fouilles d'Ur est considérable; aussi ne les énumérerons-nous pas ; néanmoins, parmi les objets d'art, nous ne pouvons passer sous silence un bas-relief en calcaire, parce qu'il est d'époque archaïque, extrêmement bien exécuté et tout original. C'est sans doute une scène historique : elle représente un char, traîné par quatre lions et portant une peau de panthère, un carquois, une lance, une hache. Un personnage suivant à pied tient les rênes; un deuxième précède le char, un troisième termine le cortège.

Si l'archaïsme se révèle dans le costume, et la figure des hommes, le char nous enseigne comment les Sumériens entendaient la carrosserie. Les lions, à leur tour, montrent une perspective que nous retrouvons en Egypte : seul, un carnassier est exécuté; ses compagnons sont indiqués par trois lignes délimitant le contour du premier (1). Par cette

(1) Voir une reproduction, *Antiquity*, mars 1928, pl., p. 56.

pièce, nous pouvons évaluer le degré de virtuosité que les artistes d'époque archaïque avaient atteinte et qui eśt plus élevée que les monuments connus avant cette trouvaille ne le faisaient soupçonner.

De même, il importe de signaler quelques pièces, non moins importantes à d'autres titres. Et d'abord, moins anciens, les fragments d'une stèle d'*Ur-Nammu* (2296-2279) (fig. 152), représentant le roi qui verse une libation devant le dieu Nannar, ou bien, chargé des outils et des matériaux, avec lesquels il posera les premières pierres d'un nouveau sanćtuaire (1).

Au point de vue iconographique, la stèle précédente doit être complétée par une représentation du plus haut intérêt, où l'on voit un "ange", c'est-à-dire un corps ailé, coiffé de la couronne à cornes, répandant de l'eau sur un attribut devant lequel se trouve le roi. Jusqu'à présent, la représentation de l'ange était inconnue (2) (fig. 159).

Tout aussi intéressants, malgré l'état défectueux de conservation, sont les fragments, où l'on reconnaît un prêtre examinant les entrailles d'un taureau qu'on vient d'abattre; celui qui décore une scène de guerre et d'hommage au dieu, avec un grand tambour, reproduit sur la stèle de Gudéa (3) (fig. 187) et, enfin, l'épisode de la construćtion de la zikkurat, au cours duquel des prêtres, chargés d'une corbeille avec des matériaux, s'apprêtent à monter sur une échelle.

Statuettes et objets divers ne manquaient pas. Parmi les reśtes les plus anciens, il faut mentionner les silex et un grand nombre de fragments de poteries peintes, semblables à celles des couches profondes de Suse (4). Plus récentes, des têtes de lions en cuivre avaient été exécutées par martelage d'une feuille de métal, disposée sur une âme de bitume (5).

Près de la tombe contenant les corps sacrifiés, mentionnés plus haut, se trouvaient les reśtes d'un char de parade. Le bois en était décomposé; il était décoré de douze têtes de lions et de taureaux en or, incruśtés

(1) Voir la reśtitution, *Mus. Journ. Univ. Pennsylv.* 1927, p. 85.
(2) Cf. *Mus. Journ. Pennsylv.*, mars 1927, p. 75, 76, 87, 88, 94.
(3) *Monuments*, Piot, t. XVI, 1918.
(4) Voir plus loin, fouilles d'El'Obeid, Kiš... de Suse.
(5) Voir *Illustrated London News*, 1922, p. 177 et cf. Hall-Woolley, *Ur Excavations*, t. I, Al'Ubaid, 1927, passim.

de lazulite et de nacre. Deux ânes en électrum avaient un collier de cuivre et un anneau d'attelle en argent. Les cadavres de trois petits laquais gisaient à côté.

Non moins intéressant à signaler est un *modèle de bateau* de 1,50 m. de long, fait de paille hachée, de terre et de bitume. Il était rempli de vases d'offrandes. Quelle pourrait être sa destination ? On pense instinctivement aux usages semblables en Egypte. Ne serait-ce pas pour transporter l'âme du mort dans le monde souterrain ? Cette supposition n'est pas confirmée par une constatation antérieure. Les fouilleurs ont pourtant remarqué que cette trouvaille n'est pas isolée; on a, en effet, trouvé des bateaux semblables à Diqdiqeh (à 2 km. env. d'Ur), appartenant à la troisième dynastie, et, à Ur même, en argent [1].

Mentionnons, pour mémoire, des cylindres en matières diverses, avec des figurations propres à l'époque archaïque.

Pour se faire une idée du degré d'art atteint par les joailliers, il suffit de jeter un coup d'œil sur les *poignards*, trouvés dans une tombe [2] archaïque, attribuée au prince Mes-kalam-dug et qui se trouvaient pêle-mêle avec des vases, des bijoux, une ceinture, une harpe, etc... en pierres et en métaux précieux. Un des poignards mesure 0,37 m. de longueur, tandis que la gaine mesure 0,25 m. Cette dernière, ainsi que le manche, étaient fort habilement exécutés en or ajouré, ornés de motifs géométriques et rehaussés de lazulite. Enfin, un *couvre-tête* en or, ciselé et repoussé, destiné à recouvrir entièrement la figure et la nuque, éveille notre admiration. Outre les oreilles, l'orfèvre a indiqué minutieusement les détails de la coiffure. Nous connaissions déjà un casque à peu près semblable, trouvé par Cros à Tello, en 1903, mais en cuivre et dans un état lamentable de conservation [3]. Grâce à ce mobilier, d'une richesse inusitée, nous devrons entièrement modifier nos opinions sur l'art industriel de l'époque archaïque en Sumer.

Le lecteur se demandera si des inscriptions ne virent pas le jour. Certes, mais qu'il suffise d'attirer l'attention sur des " *tablettes picto-*

(1) *Antiquity*, mars 1928, pl., p. 16.
(2) Voir les images dans : *Illustrated London News*, fin 1927, début 1928. *The Antiquaries Journal*, vol. VIII, 1928, p. 1 à 29.
(3) *Rev. Ass.*, t. VI, 1907, p. 16, 88.

graphiques " trouvées près de la nécropole et appartenant à l'époque archaïque. Elles contribueront, sans doute, à remonter à l'origine de l'écriture cunéiforme.

C'est, enfin, à Ur, pendant la sixième expédition, qu'on découvrit la première *inscription phénicienne* qui fût jamais découverte en Iraq; elle se trouve sur le couvercle d'une boîte, vouée à la déesse Astarté par Amat-Ba'al, fille de Pat-es. Dans ce dernier nom, on a voulu reconnaître une origine égyptienne : P'-di-'s = " Don d'Isis ".

La saison 1927-8 a mis au jour des pièces également intéressantes; quelques images en ont paru dans les périodiques cités. Elles enseignent que toute l'histoire de la ville et de son art est à refaire selon les données qu'apporteront les rapports, après l'achèvement des travaux.

TELL EL 'OBEID

§ 53. — " Colline du serviteur " [1]

De cette localité, aucun document antique ne nous a rapporté le moindre souvenir; nous verrons plus loin que c'est un centre des plus anciens, remontant à l'époque néolithique mais qui fut abandonné après la troisième dynastie d'Ur (vers 2180).

Ses ruines s'étendent à quelque cinq km. d'Ur et occupent une superficie d'environ 46 m. de long sur 91 m. 50 de hauteur.

Les premières recherches y furent exécutées par Hall, conservateur du Brit. Mus., en avril-mai 1919. Le hasard l'y avait conduit avec des moyens de fortune et l'intérêt des premières trouvailles y ramena quatre années plus tard, une expédition mûrement préparée. Sur la surface du tell, il recueillit d'abord des tessons de poteries peintes, des fragments de silex, d'obsidienne, de cristal, etc... semblables à ceux que Campbell Thompson, son collègue et lui-même trouvèrent à Abu-Šahrein et qui accusaient la fin de l'époque néolithique [2]. Mais le sein de la terre réservait des surprises inespérées. Au cours des sondages, des parties d'édifices apparurent ainsi que des fragments d'objets d'art

(1) Consultez : H. R. Hall, L. Woolley, *Ur Excavations*, t. I, 1927. Joint *Expedition of the Brit. Mus. and the Mus. of the University of Pennsylvania*. Voir les vues dans *Illustrated London News*, 1922 sq. fin 1927, début 1928.

(2) *Journal Aegyptian Archaeology*, t. 8, 1922, pl. 30 sq.

en pierre et en cuivre, entre autres, des colonnes incrustées de nacre, des statuettes de taureaux, de lions, de léopards, etc... Ces motifs étaient exécutés dans une feuille de cuivre sur une âme d'asphalte ou de bois.

On doit rattacher à ces pièces le bas-relief en cuivre qui montre l'aigle léontocéphale, Imgig, (1), les ailes étendues, posant les serres sur la croupe de deux cerfs opposés (2) (fig. 158) : ce sont, en réalité, les armoiries de Lagaš, exécutées avec d'assez heureuses proportions. Le relief a probablement décoré une porte monumentale faisant face à l'escalier du temple (voir plus loin). Il mesure 2,57 m. de longueur sur 1,07 m. de hauteur.

Ces résultats étaient de nature telle, que des fouilles profondes furent aussitôt envisagées; celles-ci ne purent avoir lieu, pourtant, qu'à partir de 1925.

Jusqu'à présent, il n'y eut en réalité que deux campagnes : 1923-4 et 1925-6. Selon leur accord de 1922, le Brit. Mus. et le Musée de l'Université de Pensylvanie firent le travail en commun sous la direction de Woolley, Gadd et Legrain (3).

Si les objets trouvés au cours des sondages de 1919 sont conservés aujourd'hui au British Museum, ceux déterrés dans la suite furent partagés pour moitié entre ce dernier et le musée de Pensylvanie d'une part, et le Musée National de Bagdad, d'autre part, selon un accord fait avec le Gouvernement de l'Iraq.

§ 54. — Le temple de Tell 'Obeid

(Fig. 154 à 158)

Reprenant les travaux en 1923, les fouilleurs ont déblayé un temple consacré à Nin-hur-šag; il avait été bâti par A-an-ni-pad-da, fils de Meš-an-ni-pad-da... roi de la première dynastie (4148-4069).

On connaît cette date avec certitude, grâce à une tablette de fondation en marbre gris, exhumée près de l'escalier de la façade principale; elle mentionne que ce roi construisit l'édifice en l'honneur de la déesse

(1) Lecture corrigée par Thureau-Dangin : *Rev. Ass.*, t. 24, 1927, p. 199 sq.
(2) *The British Museum Quaterly*, 1927, pl. 46, *Illustrated London News*, 1923, p. 857.
(3) Cf. *Proceedings Soc. Biblical Archaeology*, 1919, p. 29 sq.

Nin-ḫur-šag. Gadd a rappelé [1] que le temple d'Obeid était connu dans l'antiquité sous le nom de Tummal-Ibmal, selon trois tablettes de Nippur et qu'une autre inscription mentionne sa destruction. Cette dernière tablette attribue la construction à Meš-an-ni-padda, père d'A-an-ni-padda. Ces dates si reculées sont, d'ailleurs, confirmées par la nature et la forme des matériaux (briques crues et cuites, plano-convexes) et par quelques textes archaïques, retrouvés dans les décombres.

Ce premier temple doit avoir été reconstruit probablement, par un roi de la seconde dynastie d'Ur; c'est du moins l'avis de Woolley qui, hâtons-nous de le dire, est sérieusement contesté par Gadd; celui-ci prétend, en outre, qu'Eannatum de Lagaš a pu être l'auteur de sa destruction [2]. Quoi qu'il en soit, de nombreuses briques, de forme plus récente, et portant le nom de Šulgi (2278-2229), troisième roi de la dynastie d'Ur, prouvent que ce dernier ou son père Ur-Nammu a restauré et rebâti l'édifice. Ajoutons que les fouilleurs ne trouvèrent plus de traces de constructions postérieures, ce qui permet d'affirmer, en complément des renseignements recueillis dans le cimetière (voir plus loin), que la ville fut définitivement abandonnée après cette époque.

Si nous disons " ville ", nous anticipons sur le résultat des fouilles prochaines, car rien ne fut découvert, ni rempart, ni fortification, ni palais, ni maisons en nombre suffisant qui justifiât cette qualification. Aussi bien, les fouilleurs pensent-ils qu'il s'agit simplement d'un lieu de culte, entouré de quelques bâtisses peu importantes, ce qui semble confirmé par la proximité de la grande cité d'Ur, imposante, à la fois, par la variété de ses monuments et par son rôle historique.

Etabli sur une terrasse, le sanctuaire mesurait 33,50 m. de longeur sur 26 m. de large. Ses façades étaient ornées de panneaux formant des niches de 0,50 m. sur 0,13 m. Ses fondations étaient faites au moyen de dalles de pierres dont quelques-unes atteignaient 1,60 m. En outre, au milieu de l'édifice, côté S. E., montait un escalier, composé de marches de pierre de 2 m. sur 0,25 m. reposant sur un lit de briques, et dont sept furent retrouvées. Devant l'escalier se dressait un autel de briques.

(1) P. 129-0 de la publication officielle des fouilles.

(2) P. 64, 139.

Cette façade devait attirer l'attention, car sa décoration était obtenue, au premier étage, par des bas-reliefs de cuivre, de coquille, de pierre, formant frises et incrustés dans les murs. Ils représentaient les vaches sacrées de Nin-ḫur-sag, quittant l'étable, et dont les prêtres recueillent le lait dans de grands vases. Plus haut, se suivaient des oiseaux, et plus bas, des taureaux. Il faut y ajouter des fleurs ou plutôt des rosaces multicolores fixées dans le sol, pour simuler un parterre, au milieu duquel se trouvaient les statuettes des animaux sacrés (¹).

Autour du temple, on découvrit encore d'autres restes de construction, notamment ceux d'une cuisine (?), d'un pavement en briques d'un second escalier, des drains, et, enfin, devant la façade, de nombreuses tombes sur lesquelles nous reviendrons plus loin. Temple et cimetière étaient précédés d'un canal, dont Šulgi bâtit le quai.

§ 55. — La nécropole de Tell 'Obeid

Tout autour de l'escalier principal du temple, on mit à jour tant de tombes que les fouilleurs prirent cette partie du chantier pour un véritable cimetière ; après avoir creusé suffisamment le sol, ils constatèrent qu'en réalité il y en avait deux d'époque différente.

Les *tombes de la première période* (antérieure au roi A-an-ni-padda), avaient été remuées ou plutôt pillées par une population postérieure qui s'était servi des tombes vidées pour y installer ses propres morts. Elles ne contenaient donc plus que des restes abîmés ou brisés. C'étaient des vases et des tessons de poteries peintes et des outils de silex, de cristal, d'obsidienne... Pas de cuivre ! En d'autres mots le mobilier indiquait la fin de l'époque néolithique. Au-dessus de ces tombes, ils découvrirent les restes de *maisons* de la même période, ou plutôt de huttes, car elles avaient été bâties au moyen de nattes et de roseaux, enduites de plusieurs couches d'argile et de bitume. Ce mode de construction se pratique encore actuellement dans le pays, et il en existe plusieurs images sur des monuments antiques.

Par la présence de nombreux débris de poissons, de pierres ayant pu servir de poids de filets, de modèles de bateaux... les fouilleurs se crurent

(¹) *Journ. Mus. Philad.* 1924, p. 23. *Proceedings Soc. Antiquaries*, 1919, p. 37. Cf. 1928 p. 1 à 29.

transportés dans une antique agglomération de pêcheurs, établie au bord de marais ou de terrains marécageux, comme a dû l'être toute la Basse-Chaldée, à l'époque néolithique. C'était sans doute un village de primitifs qui en furent chassés, un jour, par les véritables Sumériens, apportant d'autres éléments de civilisation et notamment le cuivre. Cette immigration à main armée expliquerait le désordre constaté dans les tombes les plus anciennes. Quoi qu'il en soit, le cimetière de la période primitive ne contenait que des tombes à inhumation; les corps gisaient ramassés sur eux-mêmes, entourés d'un mobilier assez pauvre. Les pièces capitales de ce dernier, sont les vases, en tout comparables à ceux de la première époque de Suse, tant pour le décor pictural (géométrique, noir-brun) que pour les motifs incisés ou imprimés.

Le *cimetière de la seconde époque* se composait également de tombes à inhumation; il y avait toutefois une tombe à crémation. Les morts avaient été enterrés vêtus et déposés dans une natte de jonc, au milieu d'objets personnels, constituant le mobilier. Dans une seule tombe, on recueillit quelques restes d'objets en or; une autre contenaient des fragments d'argent. On y rencontra, il est vrai, des objets ayant appartenu à la période précédente, comme des silex, des tessons de vases peints... mais l'ensemble du mobilier, l'usage des nattes, enfin la présence d'objets en cuivre (poignards, vases) indiquent nécessairement l'époque énéolithique ou archaïque. Si certaines tombes étaient de simples fosses, comme ce fut le cas de celles du premier cimetière, il y en avait aussi, constituées par des vases et même par des " baignoires " en terre cuite. Inutile d'insister sur la date récente de ces dernières.

Sir Arthur Keith, Conservateur du Museum of the Royal College of Surgeons of England, a examiné les squelettes et les crânes, en les comparant à ceux de Kiš et ailleurs. Il a formulé entre autres, les conclusions suivantes [1].

Les Sumériens sont de race et de souche caucasique à peau brune, à tête longue-étroite, en majorité dolychocéphale. Ce type s'applique, à la fois, aux Sémites et aux Iraniens de la Mésopotamie. Cette contrée fut habitée par un seul type physique de même origine, qu'on retrouve encore actuellement parmi les indigènes, leurs descendants naturels.

[1] P. 214 sq. du rapport.

§ 56. — Conclusions

Avant de tirer des conclusions de ces fouilles, il convient d'attendre l'achèvement des travaux et la publication des rapports; nous serons alors peut-être à même de faire l'histoire d'Ur-'Obeid, bien longtemps avant l'époque où Abraham la quitta, en destination de Palestine par Ḫarran, selon l'identification faite en premier lieu par Rawlinson (vers 1858).

Il est toutefois permis d'attirer l'attention sur les faits acquis. Et d'abord, Tell 'Obeid semble être jusqu'à présent le plus ancien centre de la Basse-Chaldée, remontant à l'époque antérieure à l'usage du cuivre. La ville d'Ur, beaucoup plus importante par la suite, est plus récente. 'Obeid a livré des inscriptions et des objets qui ordonnent d'accepter définitivement l'existence réelle de la première dynastie d'Ur; jusqu'à présent, celle-ci n'était connue que par les listes de rois, dont le caractère légendaire n'a pas échappé aux historiens. Et cette première dynastie fait précisément suite ou à peu près aux " dynasties post-diluviennes ". Elle n'a pas survécu aux troubles qui ont ensanglanté le pays durant toute la période sumérienne; on peut même admettre sous bénéfice d'inventaire qu'elle fut détrônée par le premier roi de la dynastie d'Awan (vers 3977) et que la destruction du premier temple d''Obeid date de ce moment.

Quant aux *résultats archéologiques*, nous venons de reconnaître, pour la première fois, les huttes et les tombes des populations primitives du pays. Après leur destruction, les Sumériens créèrent un type de temple qui semble avoir tous les éléments de la zikkurat : terrasses superposées avec escalier au centre, panneaux et décoration murale. L'art appliqué, l'incrustation en matières diverses, la métallurgie, la céramique... étaient hautement développés, dès l'époque archaïque. Il semble que l'art postérieur n'en représente plus que la décadence. La céramique peinte ordonne particulièrement de faire des rapprochements méthodiques avec celle découverte, non seulement dans toute la Mésopotamie, mais dans les pays limitrophes (Asie Mineure, Caucase, etc...). Enfin, le problème de l'antériorité de la civilisation sumérienne à celle des pharaons est près d'être résolu.

TELLO-LAGAŠ-ŠIR-PUR-LA

(Fig. 161 à 201)

§ 57. — Histoire de la ville

On chercherait en vain une liste de rois de cette localité; on n'en connaît que des " patésis ", c'est-à-dire des gouverneurs, qui régnaient pour le compte d'une autorité. Ce fait démontrerait que Lagaš n'a jamais eu d'indépendance ou plutôt qu'elle ne fut qu'une sorte de fief; aussi ne semble-t-elle avoir joué qu'un rôle politique secondaire, et c'est peut-être pour cette raison que son importance au point de vue artistique a été prépondérante, certain moment. En effet, les inscriptions, confirmées d'ailleurs par les résultats des fouilles, sont presque toutes relatives au culte; seule la " Stèle des Vautours " annonce une action belliqueuse contre une localité voisine, Umma, encore provoquée pour des motifs en rapport avec la religion. C'est dire, en d'autres mots, que cette ville sumérienne s'est développée à la faveur d'une paix relativement profonde; nous en avons un éclatant témoignage sous le règne du patési Gudéa (vers 2450), grâce auquel les arts fleurirent comme dans aucune autre ville de la même période. Elle profita sans doute d'une ère favorable, survenue après la décadence de la dynastie des rois d'Accad (2684-2488) qui laissa la Babylonie affaiblie intérieurement et extérieurement, jusqu'à ce que les rois d'Ur (2296-1961), rétablirent son prestige. C'est précisément entre ces deux dates que la ville de Lagaš ou plutôt son art, se développe et s'impose. Sur les époques suivantes nous ne possédons presque pas de renseignements, quoique la cité subsistât encore à la basse époque, ce dont témoigne le remaniement de la zikkurat sous Adad-nadinakhé (130 avant J. C.) (¹).

§ 58. — Historique des fouilles : de Sarzec

Les ruines de Tello comprennent trois tells principaux, désignés par la nature des trouvailles : celui du palais, celui des " magasins " et celui des tablettes (²). Les fouilles exécutées dans chacune de ces collines ont

(¹) *Sur l'art de l'époque de Gudéa*, cf Speleers, L. *Arts de l'Asie Antérieure Ancienne*, 1926, p. 29 sq., 65 sq., 85 sq.

(²) Voir le plan : *Rev. As.*, t. VI, 1904, p. 17; *A. O.*, XI, 1910, pl. 69.

eu, pour les recherches en Babylonie, le même résultat que celles de Khorsabad, par exemple, provoquèrent en faveur de l'Assyrie ; aussi resteront-elles célèbres. C'est Ernest de Sarzec, consul de France à Bosrah en 1877, qui en a recueilli, hélas ! après sa mort seulement, le plus de gloire. Sa manière a, toutefois, été vivement critiquée [1].

Au cours de ses fonctions, il s'était toujours intéressé aux ruines antiques et avait, fait, par-ci par-là, quelques reconnaissances, mais sans méthode.

La foi aidant, il était convaincu que des fouilles sérieuses, pratiquées systématiquement à Tello, pouvaient donner les plus grands résultats. Il se mit à la besogne, avec des moyens de fortune d'abord, puis avec les secours financiers de son gouvernement; malheureusement, il fut forcé d'y mettre, plusieurs fois, de sa poche et de celle d'un de ses amis. On n'en ressent que plus d'admiration pour cet infatigable chercheur. Jusqu'en 1901, il fit onze campagnes, parfois courtes, de quelques semaines seulement, qu'on peut répartir sur quatre périodes, toutes fructueuses; nous allons les décrire brièvement dans l'ordre chronologique et, en même temps, nous signalerons les principales pièces découvertes.

Première période. — Du 5 mars au 11 juin 1877 et du 18 février au 9 juin 1878, il fit deux sondages qui lui procurèrent assez d'antiquités pour se faire accorder des subsides considérables. Jusqu'au 21 janvier 1880, il avait trouvé, entre autre, neuf grandes statues et, entre le 12 novembre 1880 et le 15 mars 1881, il put enregistrer les résultats suivants :

Ayant attaqué une partie superficielle du tell, il y découvrit les restes d'un palais d'Adadnadinakhé (v. 130 avant J. C.) (fig. 166), qui avait été construit en grande partie avec les briques provenant d'une tour à étages du patési Gudéa (vers 2500). On s'en aperçut, grâce à certaines briques inscrites au nom du patési et au fait que plusieurs d'entre elles portaient des traces de bitume. Mais lorsqu'on constata, plus tard, que ces traces montaient de bas en haut au lieu de descendre, on eut seulement la conviction qu'elles venaient d'un autre endroit que celui où elles furent trouvées; en d'autres termes, que le " palais d'Adadnadinakhé " avait été édifié en partie avec les briques d'une bâtisse de

[1] Wallis Budge, *Rise and Progress of Assyriology*, 1925, p. 202.



Gudéa. Aujourd'hui, on sait que ce " faux palais " n'était à l'origine que le temple E-Anna, construit, en partie seulement, par Gudéa et qu'il se composait de plusieurs édifices de trois époques. Celui de Gudéa est indiqué sur les plans (¹) par la lettre B; tout le reste est postérieur.

En 1886, c'est-à-dire, quelques années après les travaux de de Sarzec, les pilleurs de briques avaient déjà enlevé une grande partie de la construction. La parcelle noircie sur le plan représente le reste de la zikkurat, avec une conduite d'eau comme celle de Nippur et d'autres villes, construite en briques crues, revêtues de briques cuites et reliées par l'asphalte et l'argile. Les parties indiquées sur le plan par des hachures, autour de la cour C, ont été coupées plus tard par le péribole de la zikkurat.

Mais revenons à l'histoire des fouilles de de Sarzec. Durant la dernière saison, il déterra :

Une *statue*, deux têtes et divers autres objets; des briques du patési Ur-Nina qui prouvaient donc que celui-ci avait fait travailler à la bâtisse avant Gudéa. Du même, il trouva les petits *bas-reliefs* (fig. 174, 190) qui montrent le patési avec sa famille, soit pendant la cérémonie de la mise de la première pierre, soit buvant un breuvage qu'on vient de lui verser.

Plus ancienne est la " *masse de Mésilim* " (fig. 171), un des premiers rois d'Agadé, qui la voua au dieu Ningirsu, patron de Lagaš. Elle est ornée, sur le pourtour, de six lions dont chacun pousse les crocs dans la croupe de son prédécesseur; le sommet porte l'aigle léontocéphale Imgi(g) qui est l'arme même de la ville de Lagaš, telle que nous la montre une plaquette provenant également des fouilles de Tello (fig. 172), et d'El'Obeid (fig. 158).

Le *vase d'argent au nom d'Entéména* n'est pas moins intéressant (fig. 175), tant au point de vue technique, qu'à celui du sujet. Ce vase a été exécuté dans une seule et même plaque d'argent, battue à la main, au moyen d'un maillet de bois; le col est doublé à l'intérieur par une seconde plaque. Sur la panse se développent les mêmes armes de Lagaš. Il mesure 0,35 m. de hauteur et a une contenance de 4,35 litres. Il est monté sur un cercle de bronze à quatre pattes.

(¹) Cf. ce plan, entre autre dans BABELON, *Archéologie Orientale*, 1888, p. 18.

Plusieurs fragments de la *Stèle des Vautours* furent découverts; il convient d'en dire un mot dès maintenant (fig. 169, 170). Le sujet sculpté illustre une partie de l'histoire des villes de Lagaš et de sa rivale, Umma. Elles étaient en contestation depuis longtemps et d'une manière acharnée, au sujet d'un terrain sacré du dieu Ningirsu, dont les gens d'Umma contestaient la possession à leurs voisins. Eannatum obtint finalement la victoire. La restitution [1] de cette pièce très importante comporte une face " historique " et un revers " mythologique ". Sur la première, on voit diverses péripéties de la lutte, tandis que sur la seconde, on assiste à la prise au filet des vaincus, par le dieu Ningirsu lui-même. L'exécution en est souvent brillante, surtout dans les détails du vêtement, de la barbe, de la coiffure. Mais les corps trapus, l'immobilité lourde de cette armée en plein combat... souligne l'archaïsme de la pièce.

Plusieurs *statues de Gudéa* furent retrouvées, les unes assises, les autres debout, la plupart acéphales. Elles sont actuellement au nombre d'une douzaine, car, lors des récentes fouilles d'Ur, on en découvrit deux, l'une conservée à Paris, l'autre à Copenhague. Celle qui attire l'attention par le sujet représenté, est la statue " au plan "; le patési est assis tenant sur les genoux une table, sur laquelle se trouve le plan d'un temple que le dieu, au cours d'un songe, avait ordonné au patési de lui construire (fig. 178 à 182).

Il faudrait encore brièvement décrire de nombreux autres petits objets, tels que des cylindres de Gudéa et d'autres princes, des pierres sculptées (le taureau couché) et enfin quarante mille tablettes, dont une très grande partie fut bientôt dispersée par les indigènes, avides de lucre et fouillant après le départ du consul.

En 1879, Rassam passa par Tello, non sans déterrer quelques antiquités (tablettes, poids, gonds de porte... avec inscription) conservées au British Museum [2]. Avant de se mettre à l'œuvre sur un chantier abandonné momentanément par son propriétaire, on l'avait informé qu'un indigène avait cassé et emporté la tête d'une statue de Gudéa. L'a-t-on jamais retrouvée ?

(1) Heuzey, Thureau-Dangin, *Restitution matérielle de la Stèle des Vautours*, 1909.
(2) Transactions *Soc. Bibl. Arch.*, t. 8, 1885, p. 195-5.

Après le retour du consul et la reprise du travail, les équipes des deux fouilleurs en vinrent si souvent aux mains, que Rassam fut forcé d'abandonner le champ (¹).

Au cours de la *seconde période* (1888-1889), de Sarzec eut la grande fortune de retrouver les deux plus anciennes constructions de Lagaš (fig. 161, 162). Elles étaient situées, l'une à 7 m., l'autre à 12 m. de hauteur, au-dessus de la plaine. Les deux " magasins ", car il s'agissait en effet d'établissements agricoles, sont mentionnés dans les inscriptions d'Ur-Nina; elles sont donc antérieures. Tous deux étaient bâtis sur une plate-forme carrelée et comportaient deux chambres; l'un d'eux était entouré d'un toit porté par des piliers, et de bassins-réservoirs (²).

Troisième période. — Elle comprend trois courtes saisons de fouilles, en 1893, en 1894, et en 1895. Les antiquités principales avaient, sans doute, déjà été retrouvées, car cette période-ci, de même que la suivante, ne donna plus d'aussi grands résultats que n'importe laquelle des précédentes. La présente ne fournit plus guère que des tablettes; certaines sont d'autant plus intéressantes qu'elles portent des empreintes de cachets des rois d'Agadé, c'est-à-dire qu'elles sont plus anciennes que les tablettes trouvées au cours de la quatrième période.

Quatrième période. Elle comprend des fouilles exécutées en 1898, en 1900 et en 1901. Des tablettes seules furent trouvées, datées de la troisième dynastie d'Ur (2296-2186), entre Ur-Bau et Gudéa.

La grande majorité des pièces de Tello est conservée au Louvre et publiée par L. Heuzey (³). Mais une publication plus importante est celle de de Sarzec-Heuzey, *Découvertes en Chaldée*, in 4°, 1889 sq. dans laquelle, de Sarzec a rédigé lui-même quatre de ses campagnes, tandis que Heuzey rendit compte des sept dernières, d'après des photographies et des plans de la mission (⁴).

§ 59. — Gaston Cros

Les recherches furent interrompues à Tello jusqu'en 1903. Dès le

(¹) Wallis Budge, *Rise and Progress of Assyriology*, 1925, p. 135.
(²) L. Heuzey, dans : *Rev. As.*, t. IV, 1897, p. 87 sq., pl. IV; t. V, 1903, p. 26 sq.
(³) *Catalogue des Antiquités chaldéennes*, Louvre 1902.
(⁴) Comptes Rendus de l'Acad. Inscr. Bel. Let., 1912, p. 340.

1er janvier de cette année, elles furent reprises et dirigées par le Capitaine-Commandant Gaston Cros qui fit, en tout, quatre expéditions : la première, pendant les cinq premiers mois de 1903; la seconde en 1904; la troisième en 1907; la dernière en 1909. Divers comptes rendus en ont paru (1), mais un mémoire d'ensemble manque jusqu'à présent, à notre connaissance. Nous allons tâcher d'en donner un aperçu.

La *première expédition* eut pour résultat de dégager des restes de constructions avec puits, le massif et la porte de Gudéa (2), celles d'Ur-Nina à destination agricole (Tell de la Maison des fruits) (fig. 159, 160), une partie du palais du syrien Adadnadinahe (Tell du palais), enfin, des restes de bâtisses de Gudéa et des rois d'Ur (Tell des Tablettes). Inutile d'ajouter que de nombreux fragments de sculptures et de gravures en pierre, en nacre, d'objets en métal, des tablettes, furent exhumés.

Au cours de la *campagne de* 1904, " le plan d'ensemble de la ville a été établi avec ses lignes de défense, avec ses portes, avec le tracé d'un bassin, relié au fleuve par un canal qui faisait de la ville un véritable port en rivière " (3). Pour la première fois en Asie Antérieure, on découvrit une véritable nécropole.

Pendant la *troisième expédition*, Cros fouilla le temple de Ningirsu dieu principal de la ville; il était élevé sur deux terrasses avec un escalier en pierre. Le butin en antiquités comportait, cette fois, les fragments de l'une des sept grandes stèles de Gudéa qui, semble-t-il, délimitaient le sanctuaire (4).

Après la *quatrième campagne de* 1909, le fouilleur avait mis à jour l'enceinte militaire de Gudéa avec ses faces intérieure et extérieure, ses courtines, ses tours, son talus... sur une longueur de près de 100 m. A certains endroits l'épaisseur des murs atteignait 10 m. et la hauteur encore 8 m.

Ce simple aperçu montre que les recherches sont loin d'être terminées et que nous ne connaissons qu'une toute petite partie de la ville " offi-

(1) Entre autres : dans les Comptes Rendus de l'Acad. Inscr. Bel. Let., 1903, p. 621 sq; 1905, p. 75-6; 1908, p. 808-9; 1916, p. 152 sq. *Rev. As.*, t. VI, 1904, p. 1 sq.

(2) *Rev. As.*, 1904, p. 49.

(3) Comptes Rendus de l'Acad., 1905, p. 75-6.

(4) Cf. *Monuments Piot*, t. 16, 1918.

cielle ". Mais, ne peut-on faire la même remarque pour la plupart des centres asiatiques ?

SIPPAR-ABU HABBA ([1])

(Fig. 202 à 204)

§ 60. — Histoire de la ville

Le nom antique de cette ville Zimbir-Sippir = Sippar, a le sens de " (Ville de) la grande plaine (solaire)" c'est-à-dire que le Dieu Šamaš y était particulièrement honoré. La fondation de son temple paraît remonter à Naram-Sin et Sargon (v. 2550; voir plus loin), mais les rois d'Ur-Isin et plusieurs de la dynastie babylonienne et néo-babylonienne l'entretinrent avec piété, surtout Ḫammurabi, Kurigalzu I, Nabupaliddin, Nabopolassar, Nabuchodonosor II, Nabonide. La ville prit donc avant tout une importance religieuse. Elle eut, néanmoins, à subir plusieurs sièges, notamment de la part des Elamites, des Cassites, des Lullubi, des Suti, des Assyriens... ce qui indique son rôle stratégique. Elle n'a donné aucune dynastie de rois, et, dès le début, on ne mentionne que les " patésis ".

§ 61. — Historique des fouilles : Rassam

Durant son séjour en Babylonie (1850, 1879-82), H. Rassam découvrit les ruines de la ville de Sippar. En 1881-2, seulement, il y pratiqua quelques sondages ([2]). Déjà alors, il parvint à dégager cent trente locaux sur les trois cents qui composaient le tell du temple; il y recueillit un grand nombre d'antiquités, parmi lesquelles on doit citer environ soixante mille tablettes (contrats, pièces commerciales, exercices scolaires...). Plus important, à d'autres points de vue, est le morceau suivant : un *cylindre-archive de Nabonide* ([3]) dans lequel celui-ci affirme que

([1]) Cf. *A. O.*, XI, 1910.

([2]) Transact. *Soc. Bibl. Arch.*, t. 8, 1885, p. 172-197, *Récit de Rassam*. Une vue des ruines dans Scheil V., *Une saison de fouilles à Sippar* (*Mémoires de l'Institut Français d'Archéologie orientale du Caire*, I, 1902, p. 24. Ibid., *La bibliographie des fouilles*, p. 79 note (1). Selon Budge, *Rise and Progress*, p. 135, Rassam fouilla dès 1878, cent septante chambres.

([3]) Rawlinson, Cun. Insc. W.-Asia t. V, pl. 44 cf. Peiser, Keilschr. Bibl. III 2, p. 96 sq.

3200 ans avant lui, aucun roi n'avait vu la tablette de fondation de Naram-Sin. Cette remarque permit de croire alors que ce roi d'Agadé aurait régné vers (3200 + 550 env. =) 3750; aussi cette date a-t-elle servi, pendant longtemps, de base à la chronologie de la Babylonie; elle n'est cependant pas exacte, car elle repose sur une erreur de scribe du temps de Nabonide, comme le démontrent divers synchronismes.

En fait de sculptures, il découvrit le *bas-relief solaire* de Nabupalidin (885-852) dans le temple E-Babbar. (fig. 203). Nous y voyons le dieu Šamaš, assis sur un trône, dans un naos recevant trois personnages : le prêtre Nabunadinšum, le roi et une déesse. Le texte qui accompagne la scène, enseigne l'histoire du temple de Sippar et nous apprend l'abolition et la restauration du culte solaire par Eulbar-šakin um. Le programme politique de Nabupalidin, roi de Babylone, y est indiqué dans ses grands traits.

Sans entrer dans d'autres détails, avouons que la moisson de Rassam fut considérable et que ses successeurs ne furent pas aussi favorisés, quoique leurs recherches eurent un tout autre intérêt et non moins grand.

§ 62. — Bagdad

Quelques sondages furent ordonnés en 1889 par la *Liste civile turque*, et exécutés par les autorités de Bagdad, au cours de travaux d'utilité publique, dans les environs du tell de Sippar; les objets recueillis alors furent surtout des textes, conservés aujourd'hui à Constantinople. Ces résultats furent encourageants et provoquèrent la reprise des travaux.

§ 63. — Scheil

Sous les auspices du Musée de Constantinople (Bedry bey), le R. P. Scheil (1) fit, en 1892-3, un essai de fouilles méthodiques dans le quartier du temple, mais il constata que celles de Rassam avaient eu pour résultat de jeter les ruines sens dessus-dessous et que, par conséquent, les siennes ne pourraient pas donner les renseignements d'ordre scientifique qu'il devait légitimement attendre de ses efforts. D'ailleurs, ses moyens ne suffirent guère, et force lui fut de se rattraper sur le quartier

(1) Cf. *Mémoires de l'Inst. Franç. d'Archéol. Orient.*, 1902.

jadis habité. C'est aussi grâce à sa malchance que nous sommes au moins renseignés sur ce point. Dans son mémoire, on trouvera, néanmoins, plusieurs vues des ruines, non seulement du temple, mais encore d'autres parties de la ville.

L'enceinte de la ville mesure env. 800 à 1300 m. de longueur, 4 à 7 m. de hauteur sur 10 à 15 m. de largeur à la base. De grandes portes s'ouvraient dans la maçonnerie; les baies les plus larges avaient au moins 50 m. d'ouverture. Pas de traces de forts à l'extérieur, ni de seconde enceinte. La ville avait été construite, au cours de la première dynastie babylonienne, sur une plate-forme artificielle de 6 à 10 m. de hauteur. Un canal reliait le Tigre à l'Euphrate; il avait des ramifications. A en juger d'après les tessons et les briques, l'immense majorité des habitants devait vivre hors de l'enceinte, en plein air, ou sous la tente. Il y avait toutefois des constructions très anciennes, en rase campagne.

La ville comportait environ neuf quartiers correspondant aux tells actuels et répartis entre deux aires distinctes :

1° Le *massif du temple* et ses dépendances, ou la ville du soleil, E-Babbara, E-dikud-kalamma et aussi d'Annunit d'Agadé. Près du temple se dressait la tour ou zikkurat : E-idib-an-uzagga.

Le temple E-Babbara contenait plusieurs sanctuaires nommés : Bit (d) Mémé, Bit (Ramman), Bit (d) Gula ša A-a, Bit Sirnéné, Bit Marduk, Bit Anim, Bit Ani ša Belit Sippar, Bit Ištar, etc... autant de chapelles dépendant du temple de Šamaš.

Autour du sanctuaire se succédaient quatre dépôts ou comptoirs de grains, qui soulignent le caractère commercial ou agricole de l'établissement religieux et l'école-séminaire (fig. 202).

2° Séparés par un canal de l'Euphrate (appelé " Pallukattu-Pallakottas " s'étendaient les *divers quartiers* de la ville proprement dite : Amurri, Palsu, Bura....

Les fouilles ne furent plus reprises, mais bien les sondages; ainsi, en 1902-3, Koldewey-Delitzsch, etc... en effectuèrent de très superficiels et sans résultats comparables aux précédents.

Lorsqu'on pense que cette ville florissait encore en plein IXe siècle, on regrette — comme pour bien d'autres, hélas ! — que des fouilles

méthodiques, au lieu de la recherche d'antiquités, n'aient pas rapporté une plus ample moisson d'informations.

NIPPUR

(Fig. 205 à 222)

§ 64. — Histoire de la ville

Quoique aucune liste de rois ni inscription ne citent des rois de Nippur, qui fut surtout un centre religieux, cette ville fut une des plus importantes de la Babylonie, à partir des débuts de l'histoire jusqu'au troisième siècle avant notre ère. Dès ses origines et, selon le témoignage des antiquités trouvées, on y rencontre aussi bien des Sémites que des Sumériens, ce qui indique que la ville était déjà devenue un centre commun, aux deux populations, et que sa fondation remonte à une époque antérieure. La cohabitation des deux races était pacifique, puisque, dans le temple ils adoraient un dieu commun : Enlil " Maître du vent ".

§ 65. — Historique des fouilles

Taylor avait déjà découvert, vers 1850, des ruines de maisons (1).

Le 17 janvier 1851, *Layard* y fit des sondages superficiels pendant quinze jours et, déjà à ce moment, il parvint à retrouver des briques d'Ur-Nammu, provenant sans doute du temple. Ses recherches ne furent que provisoires, ou plutôt préparatoires.

En 1884-5, Miss Wolfe, organisa en Amérique une expédition, dans le but d'explorer superficiellement les ruines babyloniennes et d'entamer, après, des fouilles dignes de ce nom, dans ces tells-là, que l'enquête indiquerait. Le choix tomba sur Nippur (2). En effet, en 1885, de janvier à septembre, Ward y retourna, non pas pour continuer les premières trouvailles, mais seulement pour préparer une expédition sérieuse, tant il avait conscience de l'importance de ce site. Aussi, se contenta-t-il de prendre des croquis de toutes sortes qui lui servirent de documents pour ouvrir une campagne de propagande en Amérique, en faveur des fouilles futures. Celles-ci ne purent se réaliser que trois ans plus tard, mais elles n'en eurent que plus de succès.

(1) Peters, *Nippur or Explorations and adventures on the Euphrates*, 1897, t. II, p. 209.

(2) Ward, W. H. *Report on the Wolfe expedition to Babylonia*; *Papers archaeol. Institute of Amerika*, Boston, 1886.

§ 66. — L'Université de Pensylvanie

Elles furent dirigées par Harper, Haynes, Hilprecht, Peters avec des fonds de souscription publics et privés, sous les auspices de l'Université de Pensylvanie. L'expédition se fit en quatre grandes périodes, au cours desquelles les résultats suivants furent obtenus.

Première expédition : 1888-9. — On commença les travaux par l'examen des couches supérieures; les ruines d'un château ou palais parthe furent d'abord enlevées: on en a conservé plusieurs vues ([1]). Ce palais se trouvait au-dessus des couches, modifiées dès les origines, d'un ancien temple d'En-lil. Déjà ici apparurent de nombreuses inscriptions provenant de toutes les époques, et qui prouvaient qu'on avait mis à jour, en partie du moins, la bibliothèque du temple, où se conservaient toutes les archives, même les plus anciennes. En même temps, on y recueillit une certaine quantité de " pantoufles " ou sarcophages, en terre émaillée vert-bleu qui sont, presque toujours, l'indice de la très basse époque ([2]).

Peters ([3]) a composé une vue hypsométrique des tells, fouillés pendant cette première période. Il existe aussi plusieurs vues de la zikkurat restaurée par Ašurbanipal ([4]) et un croquis avec l'indication des couches ([5]).

Seconde expédition : 1889-1890. — Durant cette période, on continua le déblai des couches supérieures ; on rencontra des fragments de vases et d'inscriptions d'époque cassite surtout, mais aussi de plus anciennes, comme celles d'Entéména, de Lugalkigubnidudu, de Lugalzaggisi (2709-2685)... en même temps, des moules à briques. On parvint à dresser le plan du temple d'Enlil et du palais parthe aux époques intermédiaires.

Troisième expédition : 1893-6. — Durant cette période, on parvint à déterminer, presque définitivement, les diverses couches du temple.

([1]) Hilprecht, *Excavations*, p. 333, 339.

([2]) Hilprecht, *Excavations*, p. 308.

([3]) *Nippur or explorations and adventures on the Euphrates*, 1897, p. 242. — Hilprecht, *Excavations*, p. 305.

([4]) Hilprecht, *Excavations*, p. 369.

([5]) Hilprecht, *Excavations*, p. 453.

Parmi les objets recueillis, mentionnons plus de vingt et un mille tablettes de toutes époques, depuis Šulgi (2278-2229); des moules à briques, la tablette d'Ur-Enlil (fig. 217), celle d'Ur-Nammu; des fragments de vases (ceux d'Alušaršid) de Sargon, d'Entéména... des tombes parthes et des " pantoufles ".

Quatrième expédition : 1896. — La trouvaille la plus importante fut celle des trente deux mille tablettes, parmi lesquelles se distinguent celles provenant de la firme de Murašu et fils, banquiers-courtiers à Nippur, entre Artaxerxès I (464-424) et Darius II (423-405); les tablettes relatives aux opérations de cette banque étaient alors au nombre de sept cent trente; elles sont publiées (1).

Cinquième expédition : 1898-1900. — En continuant et en terminant le déblai du palais parthe, on découvrit des milliers de tombes de la même époque et de nombreux objets, comme une tablette votive de Naram-Sin (2594-2551), un vase de dolérite de Gudéa, et d'autres tout aussi archaïques, des coupes magiques avec textes hébreux (2).

Enfin, on déblaya les parties inférieures de la zikkurat, antérieures à Ur-Nammu, de même que le séminaire-bibliothèque du temple, où l'on retrouva encore vingt-trois mille tablettes. Le plan de l'enceinte du temple put être tiré, tel qu'il a dû être à l'époque présargonique (3).

§ 67. — Résultat des fouilles

En somme, le tell du temple seul se composait de vingt et une couches (4), dont il importe de donner quelques explications complémentaires.

Ces vingt et une couches se répartissent sur les trois périodes suivantes en commençant par la plus récente (5) :

Première période : postbabylonienne, datant de 300 avant J. C. jusqu'à 1000 après J. C. et mesurant 6 à 24 m. de hauteur;

(1) *Business Documents of Murashû sons of Nippur, Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, vol. X, 1904, by A. T. Clay.

(2) Hilprecht, p. 448, *Ausgrabungen im Beltempel*, 1903, p. 19.

(3) Hilprecht, *Excavations*, p. 471. Vues du séminaire : Hilprecht, *Babylon. Expedit. of Univ. Pennsylv.*, XX, 1906, pl. 1. Vues du temple : Ibid. IX, 1898, pl. 19-20.

(4) Hilprecht, p. 549, fig.

(5) Cf. Hilprecht, *Ausgrabungen im Beltempel zu Nippur*, 1903, p. 28. Hilprecht, *Excavations*, p. 548, *Une vue des couches au S. E.* : Ibid. p. 377, 394.

Deuxième période : babylonienne, depuis 3000 avant notre ère et mesurant 4,50 m. jusqu'à 6 m. de hauteur des ruines;

Troisième période : sumérienne et préhistorique, s'élevant de 9 à 6 m. de hauteur des ruines.

Ces couches ont été déterminées par les objets et les inscriptions.

Le *plan du temple* (fig. 207 à 215), qui mesurait environ 40 Ha de superficie [1] comporte, tel que les fouilleurs l'ont tracé, les parties suivantes :

En *A* : la cour intérieure appelée Imgur-Marduk. Elle renfermait : la zikkurat E-dur-an-ki, le temple d'En-lil, les murailles et les portes extérieures, les magasins, la conduite d'eau de la zikkurat, le bassin ou collecteur des eaux.

En *B* : la cour extérieure, appelée Nimit-Marduk. Elle comprenait : le petit temple d'Enlil, les chambres fouillées à l'intérieur des murs.

L'enceinte ou péribole était percée de plusieurs portes. A gauche, vers l'entrée d'A, se trouvaient le trésor et les archives pillés par les Elamites. Dans une des places du temple, il y avait un autel en argile, couvert de bitume [2].

Les parties de la zikkurat antérieures à Sargon sont représentées par un massif en briques crues, revêtu d'un second massif posé sur un soubassement très avancé, attribué à Naramsin. Celui-ci, à son tour, est noyé dans un troisième revêtement datant d'Ur-Nammu, roi d'Ur (2296-2279) et composé de briques cuites. L'ensemble a encore subi des agrandissements sous Asurbanipal. Telle quelle, la tour s'élève sur une plate-forme artificielle, mesurant 58 m. 50 sur 38 m. 70. Les étages étaient formés par l'apport successif des masses de briques, revêtant les noyaux construits par les prédécesseurs. Des conduites d'eau menaient depuis les étages supérieurs jusqu'au soubassement; on en a même retrouvé les traces dans les murailles (fig. 211). Près de la bâtisse d'Ur-Nammu, dans la cour, sous le pavement de Naram-Sin, il y avait une conduite, faite de tuyaux de terre cuite [3], emboîtés et couverte par une

(1) HILPRECHT, *Ausgrabungen im Beltempel*, p. 13.

(2) PETERS, *Nippur or explorations*, p. 125, du t. 2.

(3) HILPRECHT, p. 396. Cf. *Transactions of the department of Archaeol. Univers. Pennsylvania*, t. I, 1905, p. 227-235, pl. 37, 8.

voûte en T. Découverte par Haynes en 1894, elle était entièrement abîmée en 1899, lorsque Cl. Fisher la revit (fig. 213).

Quant au *séminaire-école de Nippur* (fig. 208), il servait aussi, comme nous l'avons déjà dit, de dépôt d'archives; il comportait deux étages. Il était tombé en ruines avant l'époque de Hammurabi; celui-ci fit restaurer l'édifice; après lui, les Elamites le saccagèrent. Les documents étaient si anciens et d'un tel intérêt que les prêtres d'époque néo-babylonienne le fouillèrent méthodiquement. Nabonide (555-538) fit de même à Sippar et à Agadé. Asurbanipal y envoya des scribes pour copier des documents, comme il fit à Uruk. C'est là qu'on avait entassé toutes espèces de tablettes dont le classsement semble s'être fait d'après l'ordre des matières : vingt-trois mille en furent rapportées. D'après la teneur de nombreuses tablettes, il y avait au temple deux services, l'un, pratique, relatif à l'organisation du canal et du temple (voir les tablettes concernant les dépenses et les revenus, les dîmes et les restaurations, les ventes et les achats d'objets pour le culte, la location, l'entretien et les devoirs des prêtres). Le second service était plutôt religieux et scientifique. En tout, ce séminaire comportait une quarantaine de chambres déjà exhumées.

Au cours des fouilles, on mit à jour un document qui confirmait miraculeusement le résultat des recherches. C'est une tablette d'argile sur laquelle était gravé le plan du temple avec son enceinte présargonique et qui datait de l'époque sumérienne. Or, ce plan correspond, dans ses grandes lignes, à celui que nous venons de décrire, d'après le résultat des travaux, avec sa tour, ses portails, ses dépendances... et il indique même (fig. 207) les canaux, les murailles, les fossés, les maisons qui l'entouraient (1).

A l'époque sumérienne ce *temple s'appelait*, selon les documents contemporains : E-šagaš " maison de la décision (des oracles) "; Dur-an-ki " lien du ciel et de la terre "; E-gig-unu " maison du tombeau ", c'est-à-dire " maison du monde souterrain "; Im-ḫur-šag " montagne du vent (où souffle le dieu du vent En-lil) et du tonnerre (d'après le nom du dieu local Enlil) ".

(1) Cf. King, *History of Sumer and Akkad*, p. 87-8; Hilprecht, *Excavations*, p. 479, 549.

§ 68. — Quelques trouvailles de Nippur

De nombreuses antiquités de petites dimensions furent exhumées à Nippur. La plupart sont conservées au Musée de Philadelphie dont elles ont formé le premier noyau d'antiquités babyloniennes.

Parmi les *tablettes gravées ou sculptées* (Pl. XIV-XV), plusieurs mériteraient d'être décrites ; contentons-nous de les indiquer. La plus ancienne (fig. 221) représente une scène de libation en l'honneur d'une déesse, assise sur un oiseau, tenant en mains un petit vase triangulaire ; derrière elle s'approche un dieu qui introduit auprès d'elle un client, offrant un chevreau. L'exécution est rudimentaire : un dessin superficiel, tracé à la pointe, délimite les contours; les chevelures sont à peine fouillées.

Deux autres tablettes ont également une scene d'offrande; mais ici, c'est un dieu qui la reçoit et le client qui donne une libation; dans le bas, se développe une scène agricole (fig. 217, 218).

De Nippur, provient, entre autres, une scène de lutte d'un *héros contre un quadrupède*, appartenant à une époque très archaïque, d'ailleurs très mutilée.

Parmi les figurines, la plupart sont en terre cuite et représentent des divinités, p. ex. Enlil et Ninlil. Enfin, il fut découvert divers objets, comme des vases, des cylindres, etc.

Rappelons aussi que les tablettes cunéiformes trouvées à Nippur s'élèvent à plusieurs dizaines de mille :

23.000 de la bibliothèque du séminaire.
28.000 commerciales du séminaire.
2.000 présargoniques.
53.000, suivant un relevé incomplet (1).

La totalité de ce précieux butin n'est pas encore publiée.

BISMYA-ADAB (2)

(Fig. 223 à 227)

§ 69. — Histoire de la ville

Encore une ville dont l'histoire est impossible à écrire, par suite du

(1) Hilprecht, *Ausgrabungen im Beltempel*, 1903, p. 17.

(2) Ce site ne peut pas être confondu avec Bismia-Kar-Nabu qui se trouve sur le Tigre, qui avait des ruines de 15 M. de hauteur et qui fut également exploré par Banks.

manque d'antiquités ou, plutôt, faute de fouilles exhaustives. Néanmoins, la présence du nom d'Ur-Nammu sur les briques d'une des ruines, accuse une ancienneté déjà reculée; il est vraisemblable que ce site, comme la plupart des centres sumériens, ne fut au début qu'une station enéolithique. La période sumérienne est bien représentée par les ruines; moins bien, les époques suivantes; les textes annoncent cependant que Hammurabi, Kurigalzu, les Araméens, les Sargonides du VIII[e] siècle même, entretinrent la ville et ses cultes.

§ 70. — Historique des fouilles

Ce centre a été fouillé par les Américains qui firent de grands efforts pour recueillir l'argent nécessaire à ces travaux. Ceux-ci furent dirigés surtout par Banks qui publia le compte rendu de ses recherches, en 1912, sous le titre : *Bismya, or the lost city of Adab, by Edgar James Banks, Ph. D. Field director of the expedition of the Oriental Exploration Fund of the University of Chicago to Babylonia (Putnam's Sons, New-York & London).*

Banks était un diplômé de Harvard qui avait suivi, pendant quelque temps en Allemagne, les cours de Friedrich Delitzsch; il avait donc reçu une préparation scientifique plus que suffisante.

En 1898, au mois de juillet, il devint consul à Badgad; c'était sous la présidence de Mac Kinley. Il était arrivé en Europe par Marseille. Sur un navire norwégien (le " Parran "), il se dirigea vers Bosrah. Arrivé dans cette localité, il apprit avec stupeur qu'il était l'objet d'une interdiction formelle de fouiller, dans le centre choisi. Afin de ne pas perdre son temps, il décida en juillet, 1899, de collaborer aux fouilles d'Ur, où se trouvaient encore des membres de l'expédition américaine qui venait d'exhumer Nippur, sous la direction de Harper. En décembre, il en devint le chef. Las d'attendre, il arriva le 5 janvier 1900 à Constantinople, afin d'apprendre les motifs de l'interdiction. Il les attendit en vain, pendant plusieurs mois, ainsi que le nouvel " iradié " qu'il avait fait demander par le consul américain. Ce ne fut que vers la fin de 1903 qu'il put se mettre en route avec l'autorisation indispensable. Le 22 décembre de cette année, il commença ses fouilles par le creusement d'un puits, pour obtenir de l'eau potable, car la région était particulièrement défavorable au séjour prolongé que les travaux nécessitaient.

Après quelques jours de lutte contre les premières difficultés dans l'installation de ses équipes, il parvint déjà à retrouver un bâtiment construit par *Šulgi en l'honneur de Nin-ḫurkag* et de Ur-Nammu. Les murailles étaient faites, partie en briques carrées, partie en briques plano-convexes. Elles se dressaient sur une plate-forme. Parmi les nombreux petits objets trouvés, mentionnons seulement divers vases, et un fragment de plaque en or au nom de Naram-Sin (fig. 226).

Mais ce n'était que le fruit d'un sondage. Que ne devait-il conquérir, par le creusement de tranchées ! C'est ce qu'il fit le 5 janvier 1904.

Il eut, dès le début, la bonne fortune de trouver une tête sumérienne. Le lendemain, 6, il déterra cinquante-six tablettes cunéiformes, etc... La superficie des ruines s'élevait alors à 1695 m. sur 140 m. (1). Disons, entre parenthèses, qu'elles comportaient *douze tells*, disséminés dans le quadrilatère et dont plusieurs furent déjà explorés alors plus ou moins par le même fouilleur.

Le 14 janvier 1904, il déblaya le tell nº 1; c'était un palais composé de vingt-six chambres, sans corridors et avec une seule cour (fig. 227) (2).

Le 25 janvier 1904, il découvrit des tombes remplies de vases (3) et de parures (4), et il put dresser le plan du cimetière (5). En même temps, la zikkurat du temple était déblayée (6) et une statue archaïque fut mise au jour; c'est celle de Lugal-da-udu, longtemps appelée Lugal-dalu (7) et conservée à Constantinople; il était contemporain d'Ur-Nina et roi de la ville d'Adab (fig. 223).

Nous ne le suivrons plus désormais jour par jour, car notre récit serait trop long et trop circonstancié; nous serions aussi obligé de relater les nombreuses souffrances de toutes espèces que le fouilleur dut subir, avant de pouvoir rentrer en pays civilisé avec son butin. Relatons plutôt, et brièvement, les principales ruines découvertes ainsi que les objets mis au jour.

(1) Voir le plan des ruines, p. 152.
(2) Plan, p. 160.
(3) Voir p. 174, 175.
(4) Voir p. 177.
(5) Voir p. 179.
(6) P. 187, une vue.
(7) Fig. 122, p. 191.

§ 71. — Résultats

Le *temple d'Adab* [1] (fig. 26) nommé E-sar, présentait l'aspect d'une colline d'environ 14,50 m. de hauteur [2]. Dégagé, il se composait de nombreuses places, corridors, cours, drainages... et d'une tour à plusieurs étages sur laquelle devaient se dresser des chapelles pour les statues des divinités. Le sommet du tell comprenait la partie construite par Šulgi (2278-2229), à en juger d'après les briques inscrites à son nom. Plus bas, s'étendaient les masses construites par son père Ur-Nammu; plus bas encore, on trouva la feuille d'or de Naramsin, déjà mentionnée, ainsi que des briques au nom de Sargon. Tout ceci se trouvait donc entre 13, 50 m. et 13 m. de hauteur. Vers 11,50 m., se trouvait une couche de briques plano-convexes; vers 8,50 m., on rencontra une boue de briques non cuites et, chose extraordinaire, des blocs de calcaire blanc. Enfin, de plus en plus bas, divers restes de briques, de vases, etc... avant d'atteindre le sol naturel. Il importe de citer un fragment de vase, portant la gravure d'une tour à 3 étages [3], dont la haute base s'élève sur une plate-forme; peut-être avons-nous ici une image du temple d'Adab ou du temple sumérien en général.

Ajoutons aussi qu'une des salles du temple était un four crématoire [4]; sa présence explique pourquoi, à partir de 10,50 m. env. de hauteur des ruines, on trouva des quantités considérables de cendres, parfois mêlées aux briques crues, formant une sorte de boue.

Du temple faisait partie une sorte de bibliothèque (fig. 227) ou de dépôt d'archives [5]; elle formait le tell n° 4 (celui du palais); on en dégagea naturellement une grande quantité de tablettes de toutes formes et dimensions, et parmi lesquelles se trouvaient de nombreux contrats. Sur les deux mille cinq cents pièces mises à jour, env. cinq cents seulement méritaient d'être conservés, le reste étant en trop mauvais état.

Un des tells non moins intéressants fut celui de la *ville sémitique* du temps de Sargon I [6]. Seulement quelques maisons en avaient été

(1) Plan, p. 235.
(2) P. 236, la coupe.
(3) Voir p. 242.
(4) Voir p. 246.
(5) Voir p. 316.
(6) Voir p. 299, 304.

conservées, mais suffisamment pour se faire une idée de la ville à ce moment. Elles sont toutes carrées ou rectangulaires, petites, sans fenêtre, avec une petite ouverture destinée à recevoir une porte de bois ou de roseaux. Murs et planchers étaient faits en argile, étayée de roseaux. Un clayonnage recouvrait leurs parois. Elles formaient de véritables rues, étroites, d'un m. et plus. On y trouva des chambres de 3 sur 6 m.; c'étaient les plus grandes; puis, des fours, des citernes et des drains, fabriqués au moyen de manchons, emboîtés les uns dans les autres [1].

Une de ces chambres avait un dallage et des murs couverts de bitume; c'était peut-être une salle de bain ou de douche, car il y avait aussi un drain et, tout près, un endroit qui a pu être un réservoir d'eau; elle mesurait 3 m. sur 5 m. de superficie.

§ 72. — Antiquités capitales

Il n'est pas moins indispensable de citer quelques pièces importantes, trouvées sur l'emplacement du temple [2]; outre la statue (fig. 223) de Lugal-daudu, et les autres fragments déjà mentionnés, attirons l'attention sur une tête particulièrement intéressante [3] (fig. 224). C'est celle d'un homme avec une barbe en pointe; elle n'a que 0,10 m. de hauteur; les yeux sont incrustés d'ivoire qui tient au moyen de bitume; les sourcils sont réunis à la naissance du nez, à la sumérienne; un bandeau ceint le front. La matière est de l'albâtre. L'exécution, le regard vif, les formes harmonieuses en font une des plus captivante. Le type n'est pas sumérien, mais sémitique.

Citons encore une statuette de femme, assise sur un siège cubique et vêtue d'un " kaunakès " [4]; puis de nombreux autres fragments sculptés. Les vases sont particulièrement bien représentés [5]; il y en a en terre, en pierre, même importée; on a compté environ quarante-cinq formes diverses; plusieurs portaient des inscriptions et même des gravures : le dragon, le cortège de prêtres musiciens [6]. Des lampes archaïques et

(1) Voir p. 346.
(2) Voir p. 252.
(3) Voir p. 256.
(4) Voir p. 258.
(5) Voir p. 260-1.
(6) Voir p. 267-8.

de plus récentes furent également trouvées ([1]). Enfin, les appliques en coquille, comme celles qu'on a découvertes en maintes autres villes sumériennes, ne manquaient pas ([2]).

Dans les maisons on a trouvé beaucoup de tablettes et de cylindres, puis des ustensiles de ménage, des jouets, des vases, des poids avec trou de suspension ([3]), des lampes, des objets de cuivre (aiguilles, clous, pointes, lances, anneaux, bracelets, instruments agricoles...) et enfin des sarcophages en argile. Ceci nous rappelle qu'on enterrait, en effet, les morts dans les maisons, quand elles étaient tombées en ruines.

Remarquons que les fouilles de Bismya sont loin d'être achevées; les trois quarts du travail, peut-être, restent encore à faire. Espérons que les Américains reprendront un jour ces travaux, afin d'ajouter encore un fleuron à la couronne que Banks a méritée si justement.

KIŠ ([4])

(Fig. 228 à 232)

§ 73. — Histoire de la ville

Comme Nippur, Kiš doit avoir été occupée, aussi bien par des Sumériens que par des Sémites; c'est du moins — comme on le verra dans la description suivante — une des conclusions provisoires qu'on peut dès maintenant tirer des fouilles.

On avait toujours cru, jusqu'à présent, que cette localité avait été exclusivement sémitique, parce que les premiers rois " accadiens " y régnaient, dont on connaît justement trois pièces archaïques : la massue du roi Mésilim (fig. 171) trouvée à Lagaš, décorée de six lions et d'un aigle; le buste du roi Maništusu, découvert à Suse (fig. 322), ainsi que l'obélisque de ce dernier ([5]). Il convient de rappeler, à leur sujet, qu'elles ont été exhumées longtemps avant les fouilles qui nous occupent. Leur présence autre part s'explique par l'habitude orientale de transporter des trophées de guerre dans la ville des vainqueurs.

([1]) Voir p. 271.
([2]) Voir p. 274.
([3]) Voir p. 308.
([4]) Cf. *A. O.*, XI, 1910, p. 12, 65.
([5]) *Mém.*, t. 1, pl. IX.

Or, on sait aujourd'hui que Mešilim seul a régné à Kiš (entre 3254-3155) et que Maništusu fut roi d'Accad (2614-2605). Cela n'enlève d'ailleurs rien à l'importance de la ville durant cette période; elle reste, au contraire, la première capitale d'un royaume de Sumer-Accad, créé par des Sémites.

Cette localité a été le siège de quatre dynasties comptant en tout une trentaine de rois. La première dynastie est même la plus ancienne connue actuellement en Babylonie et remonte au milieu du cinquième millénaire; la seconde règne de 3513 à 3262; la troisième, de 3254 à 3135; la dernière, de 2815 à 2710 (¹). Cette suite ressort des textes et non pas des fouilles, car celles-ci, inachevées, n'ont pas encore mis à jour des monuments de chacune de ces dynasties. Quoiqu'il en soit, après leur règne, la ville a continué une existence qu'on se figure volontiers paisible. Que pouvait-elle bien tenter, par exemple, à partir de la première dynastie de Babylone, la grande capitale qui s'étendait à 13 km. seulement de là ?

On peut raisonnablement prétendre que la capitale a étouffé son essor politique et économique, et que Kiš n'a jamais pu être une concurrente sérieuse de celle dont la gloire rayonnait déjà de l'Elam jusqu'en Syrie. Aussi, après la quatrième dynastie, n'a-t-elle plus joué de rôle politique mais simplement religieux, car plusieurs rois, entre autres, Ḫammurabi, marquèrent beaucoup de sollicitude pour ses temples et ses divinités; bien plus, ses cultes fleurirent encore sous les Néo-Babyloniens et même sous les Perses, comme les fouilles le démontrent, ce qui permet d'affirmer que la ville menait toujours son existence tranquille, grâce à la présence de ses dieux, surtout d'Ilbaba, dieu de la guerre !

§ 74. — Historique des fouilles

A 13 km. au N.-E. de Babylone, s'étendent plusieurs champs de ruines, dont les tells principaux s'appellent El Oheimir, El Khazneh, El Bandar, Umm Gharra... et qui constituent les restes de la ville antique de Kiš.

En 1816, Buckingham les visita; comme, beaucoup plus tard encore,

(¹) H. de Genouillac (*Premières Recherches archéologiques à Kich*, t. I, 1924, p. 12-3) ajoute une 4ᵉ et une 5ᵉ dynastie de rois de Kiš. Compléter la liste des rois de Kiš selon Langdon (*Excavations at Kish* I, 1924, p. 3 sq.) qui fait l'histoire de la ville.

Oppert, il voulut voir, dans l'ensemble des ruines, la continuation de celles de Babylone; il se trompait, car la ville de Kiš a joué dans l'antiquité un rôle tout à fait différent et indépendant.

Robert Ker Porter y reconnut, lors de sa visite, en 1818, le temple du dieu Zamana, appelé E-mete-ur-šagga, dont la zikkurat a eu, avec son temple, une certaine importance sous le roi Ḫammurabi.

En octobre 1852, la mission Fresnel-Oppert-Thomas y fit des sondages qui rapportèrent quelques antiquités, p. ex. des briques de Nabuchodonosor II (604-562); celles-ci prouvent que la ville avait résisté jusque-là à l'emprise de sa grande voisine.

De véritables fouilles ne furent faites que longtemps après : en 1911-2, par l'abbé H. de Genouillac, pour le compte du gouvernement français (1). Voici, en résumé, le résultat de ces travaux qui, par suite de moyens pécuniaires insuffisants et à cause des ressources employées, ne purent pas donner d'aussi grands résultats que ceux de ses successeurs.

§ 75. — Fouilles de de Genouillac
(Fig. 229, 230, 232)

Les efforts de de Genouillac se portèrent surtout sur le tell du S. E. où il rencontra un massif renfermant dix-huit chambres. Certains murs avaient 2 à 5 m. d'épaisseur et étaient ornés de pilastres. La bâtisse était un palais de 100 × 116 m.; elle dépassait donc en dimensions et en importance le " palais " de Tello (fig. 230 cf. p. 80).

Près du palais, il sut tirer, partiellement du moins, le plan d'une forteresse à étages dont les quatre coins arrondis s'avancent à l'instar de bastions.

Enfin, il déblaya une partie de la zikkurat (fig. 229) dont les murs étaient ornés de rudentures.

§ 76. — Fouilles de Langdon et collaborateurs

Ces fouilles, forcément incomplètes, furent reprises par Stephen Langdon (2) et ses collaborateurs Mackay, Burrows, Lane, à partir de 1922. Le professeur d'Oxford profita des ressources très larges que la générosité de quelques mécènes avait mises à son entière discrétion et

(1) Cf. *Premières recherches archéologiques à Kiš*, 1924-5, 2 vol.

(2) *Excavations at Kish*, 1924. A. O. Bd 26, 1928, p. 33 sq. Elles furent subsidiées par Herbert Weld pour l'Université d'Oxford et par le Field-Museum de Chicago.

qui lui permirent de consacrer plusieurs saisons à ses recherches. Il dut remuer le champ déjà labouré par de Genouillac et rapporta, par conséquent, beaucoup plus de renseignements et de butin que son collègue français; on doit néanmoins reconnaître que les travaux de ce dernier, tenu compte de ses moyens, ne sont pas négligeables et qu'en tous les cas, il garde la priorité de l'exhumation de Kiš. Voici, en deux mots, le résultat des dernières investigations, faites au cours de six campagnes, de 1922 à 1928.

§ 77. — Résultats des fouilles de Kiš

Le temple, dédié au dieu de la guerre Ilbaba et nommé E-mété-ur-šag, se composait des sanctuaires proprement dits avec la bibliothèque-archive, et de la zikkurat (Unirkidurmaḫ) (fig. 228;231). Cette dernière était carrée et pouvait compter sept étages; l'étage inférieur n'était pas lisse, mais, au contraire, pourvu de rudentures, comme les murs des autres façades sumériennes. Elle mesurait 19,50 m. de hauteur et portait sur l'étage supérieur une chapelle " E-kisibba : Maison des nombres ". Un cloître long et large entourait la tour. Près de la zikkurat [1], on découvrit des tablettes de teneur diverse.

A l'extérieur des édifices sacrés se dressait le palais, dont les murs étaient ornés de fresques religieuses et militaires, exécutées en plaques de nacre et de cuivre, fixées sur du schiste. Le palais était précédé d'une cour à colonnes. On veut l'attribuer à la période la plus reculée, notamment aux rois Mešilim (vers 3200) et Inbi-Ištar (3134-3155). Il s'appelait Ḫur-šag-kalamma. En 1922, Lane et Mackay, collaborateurs de Langdon, le déterrèrent.

C'est au cours des fouilles de Mackay qu'on découvrit pour la première fois en Asie-Antérieure des *crânes sumériens et sémitiques*, les uns plus longs que les autres; les premiers ont des arcades sourcillères obliques, comme on le voit aussi sur les statues; ils semblent être " arménoïdes " et ont une grande capacité.

Nous ne pouvons pas laisser passer sous silence que les fouilleurs de Kiš viennent d'explorer, pour la première fois, en 1923-4, d'une

(1) *Rev. Ass.*, 1927, 90 sq.

manière complète, un cimetière antérieur à Hammurabi [1]. Cette date résulte du fait que, dans le tell, on découvrit un bâtiment de 33 × 15 × 3,50. à 5m. construit en briques, qui fut modifié, il est vrai, mais dont le terrain fut ensuite employé comme cimetière; que, sous le règne de Hammurabi on s'en servit de nouveau, mais non pas comme cimetière, et qu'il resta ensuite abandonné, jusqu'à l'époque grecque.

Ce cimetière forme un tell de 4,60 m. de hauteur au-dessus des champs cultivés. Jusqu'en 1925, on y déterra trente-huit tombes ou cavités rectangulaires, parfois construites de briques plano-convexes et pavées. Leur profondeur moyenne est de 1,50 m. sous le sol; les fouilleurs les datent vers 3500.

Aucune orientation systématique. La position des corps montrait, en général, les genoux à moitié relevés; un squelette était entièrement étendu. Les mains étaient parfois placées devant la face, tenant un vase, comme si le mort voulait boire. On saisit aisément le symbolisme de ce geste, dans un pays où l'eau fraîche est le meilleur des nectars. Une fois, le bras gauche supportait le crâne. Pas de restes d'étoffe, mais bien de roseaux dans lesquels les corps semblaient avoir été déposés. Un seul cadavre avait été placé dans une urne. Tous étaient mal conservés.

Le *mobilier* se composait de *parures* (coquilles nombreuses de toutes teintes), de grattoirs en calcaire (était-ce pour se poncer la peau durcie des pieds comme on le fait encore aujourd'hui ?), d'amulettes, d'émaux (perles de collier, de toutes teintes), d'objets en cuivre, en plomb (deux vases : pl. 9), d'argent, de lazulite, de cornaline, d'hématite, de jaspe, de cristal de roche, de pierre bitumineuse, de serpentine... Divers *objets de toilette* : épingles de cheveux, aiguilles, complétaient les bijoux de toutes formes et matières.

Il y avait aussi quelques *poteries*, faites au tour et à la main, de matière épaisse, de bonne cuisson, à anses, pieds, becs, épaule ornée, bords... et même quelques formes humaines. Puis des pieds pour les offrandes, de forme semblable aux vases de Karkémiš et d'Ur (" coupe à champagne ") [2].

(1) Mackay, *Report on the excavations of the " A " cemetery at Kiš, Mesopotamian Field Museum of Natural history*, I, n° 1, 1925, plan 7, p. 9.

(2) Pl. 1, n° 4, 11, 12.

Parmi les récipients, on doit remarquer spécialement, les œufs d'autruches et leurs nombreux fragments, découverts pour la première fois dans un centre sumérien. Pour les consolider, ces œufs avaient été enduits de bitume et renforcés de tessons de poterie [1]. Cet usage a été confirmé, entre autre, à Ur (œuf en or de la reine Šub-ad) et dans d'autres pays.

Parmi les *armes*, citons des haches, épées, poignards, ciseaux, rasoirs, couteaux... en cuivre.

Les objets de *ménage* étaient représentés par des poids de métier et des vases en cuivre.

Les tombes contenaient trente-sept *cylindres* de pierres gravées : vingt-deux en coquille, cinq en calcaire, quatre en calcite, deux en hématite, un en pierre bitumineuse, un en serpentine, un en lazulite, un en émail.

En somme, on se trouvait en présence d'un mobilier, pareil à celui qu'on découvrit dans d'autres centres archaïques, comme Šurghul, El Hibba, etc...

Reprises en 1926-7, les opérations furent dirigées par un Français, M. Wattelin [2] qui continua les excavations du tell Umm-Gharra; il y découvrit l'assise inférieure d'une zikkurat qui remonte à 4000-3000, qu'on avait laissé tomber en ruines, à l'époque de Sargon et que Nabuchodonosor II avait coupée, afin d'étendre ses propres constructions. Nous savons aujourd'hui qu'il s'agit de la tour Ḫuršagkalamma. Parmi diverses antiquités ramassées dans les ruines, citons un " moschophore ", une tête de démon, des bijoux et des inscriptions.

Au cours des travaux de 1927-8, les fouilleurs mirent à jour, plusieurs tombes voûtées en briques, qu'ils datèrent des environs de 4000. Ils y trouvèrent, entre autres, des chars à deux et à quatre roues en bois et en cuivre ; à côté d'eux gisaient les squelettes des bœufs qui avaient été sacrifiés lors de l'enterrement du maître..., coutume que nous avons

(1) Berthold LAUFER, *Ostrich eggs shell cups of Mesopotamia... Field Museum of Natural History*, Chicago, nº 23, 1926.

(2) LANGDON, S. *The Field Museum Oxford University joint expedition at Kish*, 1926-7; dans : *Art & Archaeology*, t. 24, 1927, p. 103 sq.

déjà constatée à Ur, et qui était répandue avant l'époque des plus anciennes inscriptions sumériennes.

Bien plus importantes, au point de vue historique, sont les résultats obtenus au début de 1928. Les couches inférieures contenaient des poteries semblables à celles de Suse I (époque énéolithique) et des tablettes à signes pictographiques, antérieurs aux caractères vraiment sumériens. Cette trouvaille n'indique-t-elle pas que le site doit avoir été occupé par une population non-sumérienne, apparentée à celle de Suse I ? Ne peut-on pas en déduire que la contrée sise entre l'Elam et la Mésopotamie centrale a connu une civilisation antérieure à celle des Sumériens ? Et ne remontons-nous pas ainsi au début du cinquième millénaire ?

§ 78. — Jemdet Nasr

Près de Kiš, à *Jemdet Nasr*, on découvrit en 1925-6, des tessons et fragments de vases dont le décor pictural rappelle celui de la céramique du second style de Suse (cf. p. 136). Nous avons, par conséquent, affaire ici à une très vieille agglomération humaine qui semble avoir été abandonnée dès l'époque primitive, probablement à la suite d'un incendie. Son ancienneté est confirmée par la trouvaille de tablettes dont les signes paraissent être antérieurs à ceux de Fara (voir p. 57). On peut se demander si Jemdet Nasr ne fut pas un jour l'objet de fouilles clandestines (p. 10), car des tablettes archaïques pareilles parvinrent en divers musées avant les fouilles; en mars 1926, le Louvre en acquit [1] de même que le Musée Britannique auparavant [2].

Un seul grand bâtiment fut découvert sous les ruines; c'est un palais, dont le côté E. mesure 92 m. et construit en briques crues de dimensions exceptionnelles : 20 × 8,5 × 8 cm. ou 23 × 9 × 6,5 cm. Il se dressait sur une plate-forme.

Pas plus qu'à Kiš, les fouilles de Jemdet Nasr ne sont guère terminées.

[1] *Rev. Ass.* t. 24, 1927, p. 26.
[2] *Arkiv fur Keilschriftforschung*, Bd. II, 1924, p. 89.

BABYLONE-HILLAH

(Fig. 255 à 274)

§ 79. — Histoire de la ville

Avant de lire la description des fouilles, le lecteur trouvera quelque intérêt à apprendre l'origine de la ville. Celle-ci remonte à la fin de l'époque du cuivre, ce dont témoignent, entre autres, quelques silex avec manches bituminés, trouvés dans les tombes du quartier Merkès. Mais la ville proprement dite fut fondée par Šar-kali-Šarri, roi d'Accad, vers 2550. Elle ne joua qu'un rôle médiocre, jusqu'au moment où les Amorrhites, envahisseurs, abattirent les petits royaumes sumériens, se fixèrent d'abord à Larsa, puis définitivement à Babylone et en firent leur capitale. Cette première dynastie étrangère de Babylone compte onze rois, dont le plus puissant et le plus intéressant est le sixième, Ḫammurabi (1926-1913); il ne s'est pas seulement rendu illustre par ses constructions, dans et hors de la Babylonie (en Assyrie, par ex.), mais encore, par la rédaction et la promulgation d'un code de lois, en vigueur jusqu'à la basse époque.

Une invasion hittite entraîna la chute de la dynastie (2056-1758) qui avait régné près de trois siècles. L'œuvre des Amorrhites ne périt pas et Babylone resta la capitale du royaume unifié. Elle fut néanmoins si souvent détruite, avant et après la première dynastie, entre autres par le roi Elamite Kuturnaḫunté, vers 2280 et, si fondamentalement par Sinaḫérib en 689, qu'on n'a, en somme, retrouvé que les restes de la ville d'époque néo-babylonienne du VIIme au IVme siècle, excepté ceux du Merkès, qui datent de la première dynastie et de l'époque cassite.

Il est par conséquent impossible d'avoir une idée de l'ensemble de la ville, si ce n'est à partir du VIIme siècle jusqu'au IIIme.

Malgré ses destructions répétées et systématiques, les fouilles ont donné, jusqu'à présent, tant d'inscriptions historiques, confirmées par des textes découverts ailleurs, que l'histoire des périodes suivantes peut être faite dans ses grandes lignes. Résumons-la, en disant que neuf dynasties successives gouvernèrent les destinées du pays; leur rôle ne fut pas brillant, sauf celui de la dernière.

1° La *première dynastie du pays de la mer* (1884-1517) se compose de roitelets sumériens qui, après Ḫammurabi et sous la dynastie des Cassites,

s'étaient retirés vers les bords du Golfe Persique, pour y végéter en marge du reste de la population; ils maintinrent la tradition sumérienne.

2° La *dynastie "Cassite"* fut formée par des étrangers, venus de la Mer Caspienne, établis depuis longtemps dans le pays et qui, à la faveur du désordre provoqué par l'invasion hittite, s'emparèrent du trône et le conservèrent pendant environ 560 ans, au profit de trente-six de leurs rois (1746-1171). Au point de vue civilisation, ils ne jouèrent pas plus de rôle qu'au point de vue politique. Sauf leurs édifices religieux et quelques inscriptions, ils n'ont brillé par aucune œuvre durable et marquante; on peut dire qu'ils vécurent de l'ordre, établi par la dynastie amorrhite, grâce à une paix relative qui régnait alors en Mésopotamie, mais qui n'excluait pas, il est vrai, des expéditions belliqueuses contre leurs ennemis du dedans et du dehors.

Le pouvoir leur échappa en 1170 et des Sumériens, formant la :

3° *Seconde dynastie d'Isin* (1170-1038) les remplacèrent. Ils eurent onze rois, mais aussi peu remarquables dans l'ensemble que leurs successeurs.

4° Trois rois formèrent bientôt une *Seconde dynastie de la Mer* (1038-1017).

5° Suivis de trois rois d'une dynastie de Bazi (1016-996).

6° Un Elamite (996-991) parvint à s'imposer dans le pays, mais fut remplacé par :

7° Des rois du pays, formant une dynastie de vingt et un rois environ (990-732).

Durant cette époque la puissance de l'Assyrie n'avait fait que croître et miner les forces vives de la Babylonie.

8° Aussi, la possession du pays était-elle alors convoitée par deux partis étrangers : l'Assyrie et des envahisseurs sémitiques, appelés Chaldéens. On trouve, en effet, sur le trône de Babylone des Assyriens (Tiglatpiléser III, Salmanasar III, Sargon, Sinaḫérib, Assarhaddon, Asurbanipal) et des Chaldéens; de ces derniers, le plus important se nomme Mardukballadan III; il occupa le trône de 722 à 711.

9° Après la chute du royaume assyrien, les *Chaldéens* régnèrent définitivement dans la vieille capitale. Leur règne fut des plus brillant, du moins celui des deux premiers rois : Nabopolassar (625-605) et son

fils, Nabuchodonosor II (604-562). Sous leur direction, Babylone monta à l'apogée d'une gloire incomparable. Après avoir remis de l'ordre dans le pays, compromis par tant d'invasions, de luttes fraticides, de tout le cortège de maux qui accompagnent d'ordinaire le règne des étrangers, ils firent, à leur tour, la conquête de la Mésopotamie, de la Syrie et même de l'Egypte. C'est de cette époque que datent un grand nombre de ruines qui couvrent encore le sol babylonien, et particulièrement la capitale.

Leurs trois successeurs surent à peine conserver l'héritage des deux restaurateurs de la gloire babylonienne. Quant au quatrième et dernier, Nabonide (555-538), il s'occupa plus des intérêts religieux que des nécessités politiques du moment; ou plutôt, ce fut un prince faible, livré entièrement à un parti, celui des prêtres, qui dirigeaient alors le destin du pays. Aussi, ne sut-il guère arrêter l'invasion des Perses dont la menace flottait depuis longtemps par dessus les frontières. Avec lui, la dernière dynastie de Babylone s'éteignit et les étrangers Perses, suivis par les Parthes, les Grecs, les Romains, etc... se succédèrent. Tous exploitèrent le pays à leur profit. Darius rasa partiellement l'enceinte de la capitale. Xerxès, après son retour de Grèce, pilla les temples et le trésor de Marduk (Esagil), en enleva la colonne d'or et détruisit même l'édifice. Enfin, Babylone fut définitivement ruinée par la concurrence de villes nouvelles, comme Séleucie, Ctésiphon, Badgad.

Malgré ses destructions et les invasions étrangères, Babylone est restée jusqu'à l'époque hellénistique un centre mondial, au point de vue commercial et intellectuel. Le pays et son hinterland fut toujours un des greniers du monde et ses collèges de prêtres, qui conservaient jalousement toutes les traditions sumériennes, répandaient leurs connaissances techniques et morales sur toute l'Asie Antérieure. Ainsi, la langue et l'écriture sumériennes et babyloniennes étaient encore en usage au premier siècle avant notre ère.

§ 80. — Historique des fouilles

Nombreux furent les visiteurs des ruines de Babylone; on peut dire que tous les fouilleurs de la fin du XVIIIme siècle y firent un court séjour, sinon une exploration superficielle. Plusieurs en ont laissé des cartes

ou une vue des ruines (1). Il importe d'en citer, pour mémoire, deux des plus intéressantes.

D'abord, Claudius James Rich, né à Dijon en 1787, mort à Shiraz en 1821. Devenu Consul-Résident à Bagdad, il fouilla à Babylone et se constitua une véritable collection d'antiquités. Celle-ci fut achetée par le gouvernement Britannique, en 1825, pour 1000 £ (2). Elle forma le premier noyau des antiquités babyloniennes du British Museum. Avec son livre : *Narrative of a Residence in Koordistan*, London, 1836, 2 vol., elle provoqua l'intérêt pour les antiquités assyro-babyloniennes, ainsi que les entreprises de Botta à Ninive et de Layard, à Ninive et à Calaḫ.

Ensuite, l'abbé J. Beauchamp, vicaire général de Babylone. En 1874, il dirigea une équipe d'ouvriers qui pénétrèrent jusqu'aux fondations du palais " Kasr " (3).

Parmi les successeurs dont l'activité y fut le plus intense, citons Loftus, vers 1850; la mission Fresnel-Oppert en juillet 1852 et, enfin, Rassam en 1880 (4).

Loftus se contenta de parcourir et de décrire le tell et de faire quelques petits sondages. La *mission Fresnel* y exécuta des creusements plus profonds; aussi rapporta-t-elle des tessons araméens, découvrit des tombes parthes, et, enfin, recueillit des briques émaillées provenant des fresques du palais " Kasr " et de la Porte d'Ištar (griffons, taureaux, serpents). Quant à Rassam, il se borna à chercher des pièces antiques au prix du moindre effort et sans souci de la conservation des ruines.

§ 81. — Fouilles de Koldewey et collaborateurs

De véritables fouilles, méthodiquement poursuivies, n'y furent exécutées que par Koldewey et ses collaborateurs, sous les auspices de la D. O. G. Elles furent si riches en résultats que nous ne pourrions

(1) Babil, vue par Buckingham en 1811 : Hilprecht, *Excavations*, p. 29, 39, 167; plans et vues pris par Oppert (Expédition scientifique en Mésopotamie, entre 1851-4 (vers la fin du vol.). Carte de Babylone au temps de Selby, Bewsher, Collingwood, 1870 : Fossey, *Manuel d'Assyriologie*, I, 1904, p. 16-17.

(2) Cf. le catalogue : Wallis Budge, *Rise and Progress of Assyriology*, 1925, p. 26.

(3) Ibid. qui cite : *Journal des Savants*, 1791. *European Magazine*, vol. 21, Lond. 1792, p. 338-542, que nous n'avons pu consulter.

(4) *Transact. Soc. Bibl. Arch.*, 8, 1885, p. 185-8.

renoncer à en donner un compte rendu plus circonstancié que pour les autres centres. Afin de le rendre plus clair, disons d'abord un mot du site, tel qu'il se présentait encore au début des fouilles.

Il se composait d'une série de tells que les indigènes appelaient : Babil, Kasr, Amran-ibn-Ali, Homeira, Saḫn, Merkès, Ishin-Aswad. Ces trois groupes de ruines (fig. 233) datent du VII-IVe siècle avant J. C., et se trouvent, le premier au Nord, le deuxième au milieu, les autres au Sud et à l'Est. Babil n'a pas encore été exploré. Le Kasr comprend deux palais, bâtis successivement par Nabopolassar et par son fils Nabuchodonosor II. A côté de lui, s'étendent le temple Nin-maḫ, des avenues de procession et la Porte d'Ištar. Le quartier Merkès (fig. 234), centre de circulation et d'activité commerciale pendant l'antiquité, enserre le temple d'Ištar d'Agadé et les plus anciennes maisons (1re dynastie). Dans le quartier Amran se dressaient le temple d'Esagil et sa zikkurat E-témén-an-ki. Le quartier Ishin-Aswad, enfin, comporte les temples Z (Gula ?) et celui de Nin-urta (E-patutila). Un édifice perse, du genre de l'apadana de Xerxès (fig. 279), fut probablement construit par Darius; les restes ont permis de déterminer sa composition : deux tours, encadrant l'entrée monumentale faite de deux rangées de colonnes, derrière lesquelles se développent trois salles à colonnes (1). Toute la ville était entourée d'un triple rempart. Les Parthes, à leur tour, y construisirent sur les ruines aplanies.

Telle quelle, on peut dès maintenant, compléter cette image provisoire de la ville, esquissée d'après les fouilles, selon la description qu'en font les documents antiques eux-mêmes (2). L'Euphrate séparait la ville du N. au S.; ses quais se nommaient " Euphrate " et " Araḫtu ". Les deux moitiés ainsi formées étaient entourées d'un canal, puisant ses eaux dans le fleuve et entourées de murs (entre autres au N. : Nimitti-Enlil et Imgur-Enlil). Il décrivait un quadrilatère, traversé de huit routes principales qui se dirigeaient vers les faubourgs et les villes voisines. Des rues secondaires desservaient les quartiers intérieurs. Ce quadrilatère s'ouvrait par huit portes dénommées par le nom d'une

(1) KOLDEWEY, R. *Das wiedererstehende Babylon*, 1913, p. 126-7.

(2) Voir le plan : *Forschungen und Fortschritte*, 4e an., no 7, 1928, p. 65. Cf. *ibid.*, no 6, page 53.

divinité. Les quartiers s'appelaient entre autres : Kassiri, Kulab, Kumari, Šuanna, Šušan...

Le 26 mars 1899, les travaux commencèrent à l'Est du Kasr et au Nord de la porte d'Ištar; ils continuèrent par l'avenue de procession de Marduk et le côté Nord du Kasr.

De janvier à novembre 1900, on déblaya partiellement le temple E-maḫ, le centre et le Sud du Kasr.

Jusqu'en novembre 1902, on avait fouillé les parties précédentes, un tronçon de l'avenue de procession qui se perd dans la plaine, les quartiers Saḫn et Ischin-Aswad, notamment le temple de Ninurta, la Porte d'Ištar, le temple Z et le tell de Borsippa.

De 1902 à 1903, la mission explora Fara (voir p. 57).

De 1903 à 1904, on déblaya les magasins voûtés du Kasr-Sud.

En 1904, on attaqua le quartier Homeira pour déblayer le théâtre grec.

De 1904 à 1905, les efforts furent surtout dirigés vers la mise à jour de l'enceinte intérieure du Kasr-Sud (palais de Nabopolassar), des murs de ce dernier, des murs de Sargon et du mur Araḫtu.

Durant les saisons 1906-7, on fouilla le Kasr Ouest et Sud, les bastions du Nord, le mur Imgurbel, un bâtiment d'époque perse, le temple de Ninmaḫ, et, enfin, un mur, au palais Babil.

En 1908, on commença l'exploration du quartier Merkès ; en même temps, et jusqu'en 1911, on poursuivit les travaux du Saḫn, c'est-à-dire de la " tour de Babylone " et du quai Araḫtu. C'est surtout en 1909, qu'on retrouva de nombreuses maisons de l'époque de Nabuchodonosor II, au Merkès.

De 1910 à 1912, on reprit les travaux au Nord-Est du Kasr, à l'avenue de procession, aux murs Araḫtu jusqu'au quartier Amran et aussi au Merkès, où on déblaya le temple d'Ištar et ses rues avoisinantes. Après, on continua par le temple E-šag-il, E-témen-an-ki, et le Nord-Est du Kasr.

En 1912, on suspendit les travaux, pour continuer ceux du Nord-Est, du Sud du Kasr et ceux du Merkès.

§ 82. — Résultats

Tous les monuments de cette époque (VI-IVes siècles), sont naturellement construits selon le même mode que celui des édifices sumériens, car la nature du sol et le climat ont imposé aux architectes des lois inéluctables. C'est ainsi que les matériaux de construction se réduisent à l'argile crue, cuite ou émaillée, sous forme de briques inscrites ou non; à l'emploi très restreint du bois, encore plus rare du bronze pour tenons et revêtements de porte. Une innovation fut l'usage fréquent de dalles de calcaire pour les planchers, et de blocs de pierre dans certains murs. La dimension des murailles était, à certains endroits, formidable : 20 à 25 m. d'épaisseur ! Leur décoration était obtenue par des frises de briques émaillées au Kasr et à la Porte d'Ištar : motifs géométriques et floraux, lions, taureaux et dragons, tous, des animaux symboliques. Les murs étaient renforcés par des tours; au rempart extérieur seul, on a calculé qu'il y en avait 360.

Parmi les éléments de construction qui méritent d'être cités, il y a les quatorze salles du Kasr, voûtées en plein cintre; elles se trouvent les unes en face des autres, séparées par un corridor (fig. 237, 254).

§ 83. — L'Architecture civile

(Fig. 254, 237-8, 256, 258-9)

Comme nous le fîmes déjà supposer plus haut, l'*architecture civile* n'est bien connue que par les maisons du Merkès; ce quartier a d'ailleurs été habité depuis l'époque la plus reculée jusqu'à l'époque parthe. En le fouillant, on devait donc nécessairement retrouver toutes les couches intermédiaires. Une coupe en donne l'image suivante; elle peut servir d'exemple pour le reste de la ville (fig. 254).

A) A 2-3 m. de profondeur, sous le niveau supérieur, se trouvaient des restes de maisons parthes et séleucides; on y découvrit de nombreux sarcophages émaillés en forme de " pantoufle ". A ce moment, les autres quartiers s'étaient déjà couverts de cultures, avant de disparaître à l'époque sassanide; en d'autres mots, ce quartier-ci a résisté le plus longtemps à la ruine inévitable de la ville, provoquée par la création et la concurrence de Ctésiphon et de Séleucie. D'ailleurs, la décadence de la ville a commencé dès la chute de Nabonide (539).

B) A partir de 4 m. de profondeur, s'étendent les ruines de maisons, datant de l'époque babylonienne jusqu'à l'époque perse et grecque. Durant cette période, les maisons étaient plus solides et indiquaient une prospérité plus grande. Ainsi, cours et chambres étaient pavées de briques cuites, liées au moyen d'asphalte et de bitume; les canalisations d'eau et les puits étaient plus nombreux; il n'y avait ni jardins, ni terrains vagues, indices certains de la densité de la population. Les fouilles n'ont pas confirmé Hérodote (1, 178, 180), affirmant que Babylone regorgeait de maisons de trois à quatre étages, avant et pendant l'époque de Cyrus. Cette couche représente, en tout cas, l'âge d'or du quartier, sinon de la ville.

C) De l'époque assyro-babylonienne, il y a peu de restes de maisons; tout doit avoir été systématiquement détruit comme le fit plus tard Sinaḫerib (689).

D) De 5,50 m. à 7 m. de profondeur, on découvrit encore de nombreux tessons et tablettes d'époque perse, de celle de Nabonide et de Nabuchodonosor II. Au-dessous de 7 m. de profondeur, on se trouvait dans la couche d'époque cassite, ce dont témoignent des tablettes datées de Bêlnaddin-šum (1241-1240) et de Mêlišipak (1202-1188). Comme on en découvrit aussi de Mardukballadan (721-714), cette couche-ci doit correspondre à une période d'au moins six siècles. Les maisons avaient encore des fondations en briques cuites, comme à l'époque plus ancienne, mais il y en avait aussi de plus récentes, dont les murs étaient posés directement sur le sol sans fondation. Il existait des tombes voûtées et de nombreux menus objets revirent le jour.

E) Sous les couches précédentes, des tablettes apparurent, datées des règnes de Ḫammurabi, de Samsuiluna, d'Ammiditana, de Samsuditana, c'est-à-dire du milieu et de la fin de la première dynastie : maisons construites sur fondation de briques cuites (ce qui ne se présentait presque plus après cette date); plancher d'argile ou de carreaux d'argile crue; toits en poutres de palmiers, brûlés. Il serait téméraire de nier que ce quartier ait été détruit par le feu.

F) La couche la plus profonde disparaît sous le niveau d'eau de la

plaine. En somme, le sol doit s'être haussé de 10 à 20 m. au bout de vingt siècles (1).

La " grande maison " (fig. 256) (2), composée d'une cour centrale autour de laquelle se succèdent de nombreuses salles, des corridors et deux petites cours, mérite une mention spéciale. Dans le quartier Ishin-Aswad, on découvrit également des restes de maisons, mais moins importants.

§ 84. — L'architecture royale
(Fig. 237, 254, 257)

L'architecture royale, c'est-à-dire celle des palais, a eu une certaine importance à Babylone, bien qu'il n'y ait eu que deux palais, dont le premier n'est même pas suffisamment fouillé. *Babil*, ou palais du Nord, fut construit sur un soubassement de 18 m. de hauteur environ, par Nabuchodonosor II et modifié par ses successeurs, y compris Alexandre-le-Grand. Au début du XIXme siècle, Rich et, vers 1850, Layard, y firent quelques sondages; mais ce fut Koldewey qui en reconnut la véritable destination.

Nous sommes mieux renseignés au sujet du *Kasr* (3), dont l'exploration a été exécutée pour la majeure partie. En réalité, il contient plusieurs palais : celui du Sud, construit par Nabopolassar et son fils; le palais central qui, selon les textes, contenait un musée où étaient exposés les archives et les trophées de guerre; le palais du Nord (fouilles non achevées); et un palais perse de Darius. Plusieurs *avenues*, construites en dalles rouges et blanches y menaient, (celle d'Aïburšabu, celle de la Porte d'Ištar) et le reliaient au temple d'Emaḫ.

Ce palais du Kasr a été le théâtre d'événements bien intéressants. C'est là que vécurent Joachim, roi de Juda, libéré par Evilmérodak et Zédécias, dernier roi juif de la dynastie de David. C'est là qu'eut lieu le festin rapporté par Daniel et qu'on doit placer au 10 octobre 538 (4).

(1) Pour la description de ces couches, consultez : Reuther, *Die Innenstadt von Babylon, D. O. G.*, no 47, 1926, p. 4 à 39.

(2) Koldewey, *op. cit.*, p. 280.

(3) Une vue du Kasr dans : Mignan, *Travels in Chaldaea* Ld. 1829, pl. p. 176. Un plan de la ville selon les inscriptions, dans : Pallis, *S. A. The Babylonian Akitu Festival*, 1926, pl. 1, 2.

(4) Selon Delitzsch, *Babylon*, 1901, p. 10.

En ce jour, les Perses chassèrent Belšatzar, le prince héritier, jusqu'à l'intérieur de la ville et commencèrent le siège. Hostile au prince, le clergé jura sa perte et l'assassina au milieu du banquet, après que les murs de la salle eussent projeté les fameuses paroles : " Mené mané thécel ù pharsin; Compte (sont comptés) la mine, le sicle et les pharas ". Le 27 octobre, Cyrus pénétra dans la ville par trahison; il publia bien vite l'édit de libération des Juifs, représentant les tribus de Juda et de Benjamin (les seules restant des douze !), jadis déportées au Hébar, près de Nippur, sous Sargon II. Cet édit fut retrouvé à Ecbatane ([1]). En 323, Alexandre-le-Grand y mourut à l'âge de 33 ans ([2]).

Dans sa partie méridionale, se développait une véritable agglomération de maisons, de bureaux, de cours et des restes d'une " fabrique royale " de vases " alabastra ". Au sud de la cour (H), s'élevait la salle du trône, probablement voûtée, mesurant 17 m. de large × 52 m. de long. La décoration murale était faite en briques d'émail, simulant des pilastres surmontés de volutes ornées de feuilles, une frise géométrique et végétale, des losanges et des palmettes (fig. 256, 257).

L'angle N.-E. est occupé par les quatorze salles voûtées déjà mentionnées et dont la destination est inconnue. C'est probablement au-dessus d'elles que s'étendaient les fameux " jardins suspendus " dont Bérose, entre autres, nous rapporte la légende.

Le *palais central* fut construit ou certainement remanié et agrandi par Nabuchodonosor II. Dans le côté S.-E. de la cour, se dressait le " grand lion " (fig. 259), une sculpture ébauchée, représentant un carnassier, sous le corps duquel, un homme étendu sur le dos tente de se défendre contre les crocs de la bête. On date cette composition décorative de Nabuchodonosor II; elle fut déjà vue par Beauchamp en 1754, signalée par Chesney en 1834, par Coste et Flandin en 1838; par Bononi qui la cite en 1852 comme ayant été vue par Rich. Près du lion, on découvrit plusieurs monuments, entre autres, une stèle assyro-babylonienne de Šamaš-reš-utsur (fig. 260) et une stèle hittite (fig. 264).

Le *palais septentrional* n'a pas été entièrement fouillé; on y a trouvé une dédicace de Nabuchodonosor II, ce qui permet de la lui attribuer.

([1]) Cf. Esdras, VI, 3-5.
([2]) Selon Sachau, *Am Euphrat u. Tigris*, 1909, p. 1.

§ 85. — L'ARCHITECTURE MILITAIRE

L'architecture militaire. La ville de Babylone était une place forte de première importance; elle devait l'être, non seulement parce qu'elle était la capitale d'un immense empire, mais parce que les dévastations répétées qu'elle avait subies de la part de ses voisins et l'inquiétant mouvement de peuples qui se dessinait déjà dès le commencement du IXme siècle ne pouvaient pas manquer de servir d'avertissement aux successeurs d'Assarhaddon; aussi, à partir de ce roi, jusqu'aux successeurs de Nabuchodonosor II, on travailla sans relâche à la construction et à l'entretien des fortifications. Parmi celles-ci, il convient de citer, avant tout, les remparts, extérieurs et intérieurs, abstraction faite des palais déjà mentionnés, bâtis comme des forteresses et devant d'ailleurs servir comme telles.

Le *rempart extérieur* (fig. 233) était formé par une muraille en briques d'argile crue de 7 m. d'épaisseur, précédée, à environ 12 m. de distance, d'une seconde muraille de 7,80 m. d'épaisseur en briques cuites et accompagnée d'un mur en briques cuites de 3,25 m. d'épaisseur. Ce rempart s'élève sur un plateau artificiel; il englobe toute la ville depuis l'Euphrate et Babil au Nord, jusqu'au côté opposé, en décrivant un angle obtus. Aujourd'hui, il reste encore environ 4 à 5 km. de ruines qu'on a dégagées au cours des fouilles récentes. Le premier mur est renforcé de tours, distantes de 44 à 55 m. On a déjà découvert les ruines de quinze de ces tours, toutes placées à cheval sur les murs. On a calculé qu'il devait y avoir eu, sur les quatre fronts à la fois, trois cent-soixante tours, c'est-à-dire, une tour environ par 50 m., puisque le rempart mesure environ 18 km. de longueur.

Le *rempart intérieur* (fig. 233) court à peu près du Nord au Sud à travers l'intérieur de la ville et mesure encore 1700 m. de longueur. Il est également double; ses deux parties sont séparées l'une de l'autre, de 7,20 m. En le reconstituant, on obtiendrait un parallélogramme dont un des côtés perpendiculaires coupe en deux le Kasr et dont un autre, parallèle au rempart existant encore, se trouve de l'autre côté de l'Euphrate.

Il existe, en outre, d'autres murs fortifiés autour du Kasr et de la Porte d'Istar (Imgur-Bél, Nimitti-Bél, etc...).

La citadelle du Kasr était protégée non seulement par ces murs formidables, mais encore par une redoute très puissante en briques et en pierres qui dominait le fleuve et la rive opposée au palais.

§ 86. — L'architecture religieuse

Malgré ces masses imposantes, dont l'édification a dû absorber l'effort de milliers d'ouvriers — prisonniers de guerre —, *l'architecture religieuse* est peut-être la plus importante de toutes.

Dans les textes, il est parfois question de ces édifices, dont le nombre doit avoir été très élevé; une tablette [1] parle même de quarante-trois temples d'une époque reculée et qui n'existaient plus à l'époque néo-babylonienne. Quoi qu'il en soit, les ruines fouillées, jusqu'à présent, donnent la plus grande idée de cette architecture.

Elle ne comprend pas moins de six temples, la Porte monumentale d'Ištar et les avenues qui menaient de l'un à l'autre édifice. Commençons par ces dernières.

La plus célèbre d'entre ces " voies sacrées " s'appelait *Aiburšabu* et traverse la Porte d'Ištar. En réalité, elle fut construite par Nabuchodonosor II, en l'honneur de Marduk, vers le temple duquel (E-šagil), elle menait du Nord au Sud, à l'Est du Kasr. Le pavage consistait en dalles de pierres blanches et rouges mesurant de 0,56 à 1,05 m. carrés × 0,20 à 0,35 m. d'épaisseur. Bâtie à 12,50 m. de hauteur au-dessus de la plaine, elle était bordée de murs de défense, décorés de briques émaillées. Celles-ci formaient deux frises, chacune de 180 m. de long, représentant des lions, emblèmes d'Ištar, passant de profil, de 2 m. de longueur et alternant avec des rosaces.

La *Porte d'Ištar* (fig. 240 à 247) se composait de deux portails successifs flanqués de tours; trois ouvertures, une antérieure, deux latérales, assuraient le passage. Ses parois étaient revêtues d'un décor symbolique en briques émaillées, comprenant plus de cinq cent soixante quinze animaux (taureaux et serpents-dragons) dont cent cinquante-deux ont été trouvés à l'endroit original (fig. 241, 243, 245 à 247). Cette décoration se présente de façon à montrer d'abord une rangée horizontale

(1) Conservée à Berlin : VATh 554, Rev. IV-III, 9.

de taureaux et ensuite une rangée de serpents; chaque animal, avec les briques qui lui servent de cadre, mesure 2 m. de hauteur. Rappelons que le taureau est le symbole de Ramman-Hadad et le serpent-dragon celui de Marduk. Ces sujets émaillés avaient déjà été vus par Fresnel-Oppert qui les avaient dessinés entre 1851 et 1855. A l'époque de Trajan qui visita la ville en 115 après J. C., la Porte commençait seulement à tomber en ruines.

Le *temple E-maḫ*. Séparé du Kasr par la Porte d'Ištar, il comporte : au premier plan, un portail et un vestibule; au deuxième plan, une cour avec, de chaque côté, des chambres et un puits; au troisième plan, une niche (cella) et des attenances pour abriter les objets du culte. Il peut passer pour le type du temple babylonien du VI-Vme siècle. Le temple a une seule entrée, au Nord; elle est placée entre deux tours et précédée d'une aire où monte un escalier. De chaque côté de la porte principale, se trouvaient six caisses, faites, chacune, de six briques; l'une d'elles contenait une figure virile en terre tenant, en main droite, un sceptre en or; c'était la statuette d'un des dieux honorés dans le temple (fig. 251).

Au fond, derrière la cella, se dressait l'autel; c'était un pilier rectangulaire en briques d'argile, couvert de chaux, de même que sa base, entouré d'un enclos pavé de briques, au nom de Nabuchodonosor II.

E-šag-il, temple de Marduk.— En quittant le sanctuaire d'E-maḫ, dans la direction du fleuve, on rencontre le plus grand temple de la ville du VI-Vme siècle. Il était composé du sanctuaire proprement dit et d'une tour à étages, portant le nom *E-têmen-an-ki* (fig. 248, 249). Avant les fouilles il était enterré à 21 m. de profondeur sous le quartier Amran. Sur ses ruines, gisaient des restes d'un édifice d'époque parthe et, entre autres, des colonnes en briques. Exhumé, le temple mesurait 79,50 m. × 85,80 m.; la cour seule a 31,50 m. × 37,60 m. [1]. Des briques au nom d'Assarhaddon, d'Ašurbanipal et de Nabuchodonosor II attestent que ces rois ont contribué à la construction de l'édifice. Le temple comptait trois cellas; la principale était consacrée à Marduk;

[1] Ces dimensions sont inférieures à celles que donnent les textes.

celle du Nord (de la cour) abritait Ea (Sérapis); il y en avait une troisième à l'Est.

Tel quel, le temple était presque entièrement neuf, puisqu'il avait été rebâti, après sa destruction par Sinaḫérib. Les textes sumériens qui en font mention, témoignent en faveur de son ancienneté, mais de ce dernier, on ne retrouva pas de traces (1). Il en était peut-être ainsi d'Etémenanki (2).

La *tour E-témen-an-ki* (fig. 249) était la plus haute de la ville; on y montait par trois escaliers. L'escalier principal partait de la plaine en face du centre de la tour et atteignait l'étage supérieur; deux escaliers latéraux partaient des deux coins et s'arrêtaient au premier étage. La plate-forme supérieure portait plusieurs chapelles. On le sait grâce à une tablette qui décrit le temple; cette tablette date de 229 avant notre ère (3). Elle nous apprend que les six sanctuaires du cinquième étage étaient consacrés aux dieux Nusku, Ea, Nabu, Marduk, Tašmetum, Anu et Sin. Quoiqu'il en soit, les dimensions indiquées ne sont pas celles que les fouilleurs ont pu constater. Un autre texte affirme que la tour seule mesurait 75 m. de hauteur et qu'elle avait six étages.

Aussi bien E-šag-il qu'E-témen-an-ki étaient entourés chacun d'un grand *péribole*, aux murs larges et profonds, dans lesquels s'étendaient de nombreuses chambres, destinées au clergé et aux divers services du temple. Ce péribole était orné de tourelles dont quatre cents ont déjà été exhumées. En outre, il y avait des portes en nombre variable pour chaque édifice.

Il faut compléter l'image de ces monuments par les jardins qui les entouraient; par l'éclat des briques émaillées qui ornaient les murs; par les portes de bronze ciselé et, enfin, par la majesté des lignes montant de la plaine et se perdant dans le ciel. Des fêtes grandioses s'y déroulaient. Une des plus imposantes était celle de Marduk. Elle se prolongeait pendant douze jours, au milieu de cortèges de prêtres et de fidèles,

(1) Cf. Pallis, *S. A.* (The Babylonian Akitu Festival, 1926 p. 81-102).

(2) Pallis, Ib. p. 102.

(3) Cf. *Mitt. D. O. G.*, 59, p. 12, 1. Plusieurs restitutions différentes de la tour ont été proposées, entre autres, celles de Dombart, *Tb. Zikkurat und Pyramide*, 1915, p. 76 sq. *O. L. Z.*, 1927, p. 425; d'Andrae : *Reklams Universum*, déc. p. 1926, 326.

au son des musiques sacrées et des chants d'allégresse. Des processions interminables couvraient les avenues qui relient les temples du S. et du N. de la ville au temple d'E-šag-il. On y promenait les statues divines qui venaient faire, en ces jours solennels, leur visite d'hommage au chef suprême du panthéon.

A une extrémité du péribole, les deux rives de l'Euphrate étaient réunies par un pont; celui-ci pouvait avoir environ 125 m. de longueur. Il reposait sur des piliers construits en briques cuites qui portaient le nom de Nabuchodonosor II; d'après les calculs faits sur place, il devait y en avoir sept. La porte du pont avait des briques de Nabuchodonosor II et de Nabonide, ce qui indique une restauration de la part de ce dernier.

Le temple d'Ištar d'Agadé au Merkès (appelé E-maš-dari) (fig. 250).— Ce sanctuaire comportait une cour avec puits, sur laquelle s'ouvraient vingt-deux chambres et corridors et qui était ornée de pilastres, comme c'est l'usage dans la plupart des temples de cette époque. A gauche de la cour, s'ouvrait la cella; on y a retrouvé la caisse en terre cuite contenant les figurines du dieu Papsukal.

L'édifice avait été bâti en plusieurs périodes; aussi les archéologues parlent-ils d'un temple ancien, d'un temple nouveau et d'un temple de Nabonide. Tous les trois ont eu le même plan; seule la construction a différé pour des raisons de solidité [1].

Le temple E-patutila de Ninurta (fig. 253). — Il était situé dans le quartier Ishin-aswad. Le plan a l'aspect d'une cour centrale entourée de salles. La cour est aussi ornée de pilastres. De larges portails permettaient le passage d'une procession. Plusieurs caisses en briques furent retrouvées avec les figurines de dieux, entre autre celle de Ninurta tenant le glaive de cuivre et la massue d'onyx; une autre avait en mains le glaive et la situle ou une baguette en or. Il y avait trois cellas juxtaposées, sans doute pour trois divinités.

Le *temple de Gula* (Z ?) dans le quartier Ishin-Aswad, a les mêmes caractères que celui d'E-maḫ. Les chambres de culte sont groupées autour de la grande cour, les chambres de service autour de deux petites

(1) Consultez Reuther, *Innenstadt von Babylon*, *Wis. Ver. D.O.G.*, 47, 1926, p. 124-137.

cours. La grande cour avait six portes encadrées. Le temple a été rehaussé quatre fois, ce que démontrent les couches successives et l'enfoncement des murailles. Des caisses à figurines y furent retrouvées (fig. 252, 255).

§ 87. — Usages funéraires
(Fig. 269)

Quant aux usages funéraires, les *tombes à Babylone* les mieux connues sont celles du Merkès ([1]). Leur état, au moment des fouilles, peut nous donner une idée des modes d'envelissement dans d'autres villes babyloniennes. Ici, on ne les connaît que depuis le milieu du deuxième millénaire et, avec quelques vides, jusqu'à l'époque des Séleucides. Les plus récentes sont les plus pauvres. En voici un aperçu.

Sans tenir compte des tombes en ruines, le Merkès en a fait découvrir environ neuf cents.

On les faisait partout, sauf dans les temples, et encore y a-t-il des exceptions (le temple d'E-patutila); la majeure partie des tombes se trouvaient dans les ruines de maisons abandonnées; il y en avait aussi dans les décombres des rues, et des places publiques. Jamais on n'a rencontré, au-dessus des tombes, des monuments commémoratifs, comme par exemple des stèles.

Les tombes se ressemblent toutes; ce sont, ou bien des vases en terre, avec un mobilier sommaire, tels une bouteille, une coupe, une jarre, pour contenir sans doute la boisson et les aliments du mort, et avec des parures et des objets à l'usage du mort, mais sans armes ni outils. Ou bien, ce sont des fosses et des tombes voûtées. Enfin, il y avait même des tombes de famille.

Les tombes de la première dynastie ont été incendiées avec les maisons. Celles de l'époque *cassite* (surtout des règnes de Kudurbêl, de Kadašmanturgu, de Kurigalzu...) jusqu'à l'époque néo-babylonienne, étaient de terre ou d'argile ou de briques séchées, rarement cuites.

Rarement aussi, les corps étaient ensevelis directement dans la terre ou déposés dans une couche d'argile, plus rarement encore sur une couche de roseaux. Il y avait toutefois quelques tombes voûtées, qu'on a voulu attribuer à des étrangers ou à des riches; puis des tombes

([1]) Cf. Reuther, *Innenstadt von Babylon*, *Wis. Ver. D. O. G.* 1926, p. 151.

couvertes de vases ou de fragments de vases et même des vases emboîtés. Ces dernières contiennent des corps ramassés sur eux-mêmes.

Vers la fin de cette période, on rencontre aussi des *sarcophages* en terre de forme rectangulaire ou ovale, arrondis d'un côté et où les corps sont accroupis. Enfin, il y a des sarcophages plus longs, à un ou deux côtés extrêmes arrondis, où les corps sont étendus.

L'époque parthe et séleucide a donné des sarcophages anthropoïdes ou rectangulaires, mais pas de " pantoufles ", où les corps sont entièrement étendus et comme d'autres villes sumériennes en ont fournis.

§ 88. — Antiquités

De nombreux objets furent recueillis dans les décombres; sans entrer dans les détails, disons que les briques émaillées, lambrissant jadis les murs du Kasr et de la Porte d'Ištar, s'élèvent à un nombre très imposant. Avant le départ des fouilleurs, qui eut lieu en 1917, lors de l'entrée des Anglais à Badgad, ces pièces avaient été emballées et remisées dans la " maison de fouilles allemande " à Hillah, où elles restèrent jusqu'en 1926. Depuis l'occupation anglaise, cette maison avait été plus ou moins confiée à la garde de Mrs Gertrude Bell, secrétaire du Service des Affaires Orientales en Iraq, sous Sir Percy Cox et Sir Henry Dables. Hermétiquement clos, l'immeuble fut fortement endommagé par les pluies diluviennes, propres au climat et par la végétation, qui éventra les cloisons. Ce fut le prétexte de suspicions injustifiées; Herzfeld (1), n'assura-t-il pas que la " maison allemande " avait été systématiquement pillée après 1920 ? Cette affirmation est cependant en contradiction avec les rapports d'Andrae (2), qui ne portent aucune accusation de ce genre et qui confirment que, malgré une perquisition effectuée dans l'immeuble, cinq cent trente-six caisses d'antiquités sont arrivées en bon état au musée de Berlin.

En effet, fin 1926, Andrae et Yordan, commissionnés à cet effet, les expédièrent, après les avoir trouvées intactes, par la voie de Bosra-Badgad. Il y avait eu, en tout, six cent quarante-neuf caisses; mais on doit ajouter au chiffre précédent, quelques autres caisses de la même prove-

(1) *Zeitschr. Deut. Morgenl. Ges.*, 1926, N. F., Bd 5, p. 226.

(2) *Mitt. D. O. G.*, nº 65, 1927, p. 12, 20 sq. *Berliner Museumsberichte*, 48e année, 1927, p. 72-6. — 29ster *Jahresbericht D. O. G.* 1927, p. 3-4.

nance, conservées et exposées depuis, au nouveau musée d'Iraq à Badgad, qui lui avaient été remises, en conformité avec la loi sur les antiquités. Celles destinées au musée de Berlin, au nombre de cinq cent trente-six, partirent le 27 décembre 1926 et arrivèrent à Hambourg le 5 mars 1927, d'où elles furent promptement acheminées vers la capitale allemande.

Tels sont les résultats provisoires des fouilles dans la métropole babylonienne qui fut, durant vingt siècles, le foyer le plus lumineux de la pensée antique et resta supérieure — même en pleine décadence politique — aux plus puissantes cités assyriennes, hittites et perses.

BORSIPPA

§ 89. — Histoire de la ville

(Fig. 275)

A trois heures de Babylone, vers le Sud, s'étendait la ville de *Borsippa* (Birs Nimrud) qui a joué un rôle assez important entre le VIIme et le IVme siècle, quoiqu'il restât toujours subordonné à celui de la capitale. Son histoire est relativement peu connue; mais elle se développe dans le sens des autres cités, surtout religieuses; c'est-à-dire que le temple et le culte de son dieu principal, Nébo, y occupent une place prépondérante. Néanmoins, son antiquité remonte au troisième millénaire, car plusieurs documents attestent que Ḫammurabi construisit le temple E-zida de Nébo, qui faisait encore l'orgueil de la ville à la basse époque (1).

§ 90. — Historique des fouilles

Il est utile de se rappeler que Rawlinson y fit quelques recherches en 1854 avec Joseph Tonietti, pharmacien de l'armée turque; il dégagea, entre autres, les coins de la zikkurat (2) où il découvrit les cylindres de Nabuchodonosor II. Rich publia une vue des ruines (3). En 1878-9, Rassam, également, y pratiqua ses trouées habituelles. Selon son rapport (4), il déterra partiellement un palais qu'il attribua à Nabonide et reconnut

(1) Cf. *inscription du Louvre*, A, 1 vers 31-37. Ruines de Borsippa vues par Rawlinson en 1854, Hilprecht, *Excavations*, p. 182; Rawlinson, *On the Birs Nimrud, or the great temple of Borsippa*, 1860.

(2) Une vue, dans Mignan, *Travels in Chaldaea*, Ld 1829, pl. 7, p. 202-5.

(3) Elle est reproduite dans Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, 1895, p. 1355.

(4) *Transactions of Soc. Bibl. Archaeol.*, t. VIII, 1885, p. 188.

le temple de Bel, composé de huit places. Il en rapporta une plaque de bronze, décorée de rosaces, avec inscriptions de Nabuchodonosor II, conservée au British Museum et ayant servi de seuil de porte (1).

Le temple a été exploré, en 1902, pendant les travaux de Babylone par les mêmes fouilleurs de la D. O. G.; il comprend l'édifice lui-même, sa zikkurat, et le péribole dans lequel se succédaient les attenances. La tour avait 47 m. de hauteur au-dessus de la plaine; elle s'appelait E-ur-imin-an-ki. L'ensemble ressemblait au temple de Marduk de la capitale.

§ 91. — Remarque sur les fouilles en Babylonie

En résumé, l'activité déployée en Babylonie depuis le milieu du XIXe siècle est considérable et riche en résultats, tant au point de vue archéologique qu'à celui de l'histoire proprement dite; car, désormais nous pouvons entrevoir le rôle éminemment civilisateur que la Babylonie a joué dans toute l'Asie Antérieure jusqu'à l'invasion grecque et nous pouvons affirmer qu'aucun autre pays ne peut lui être comparé; bien plus, nous constatons que le rôle si brillant, jadis attribué à l'Assyrie, grâce aux fouilles de Ninive et de Khorsabad, est certainement inférieur à la part prépondérante que la Babylonie a eue dans la création et dans la propagation des éléments de civilisation, communs à tous les peuples de l'Asie Sud-occidentale.

---

(1) *Trans. S. B. A.*, 1885, p. 188-190.

Chapitre III. — ELAM-PERSE

LES FOUILLES ELAMITES ET PERSES

§ 92. — Histoire du pays

Ce n'est ni le moment, ni l'endroit d'écrire l'histoire de l'Elam, pas plus que celle du principal centre élamite : Suse. Que le lecteur sache seulement que la civilisation élamite débute, au moins, à l'époque énéolithique, comme le prouvent les résultats des travaux décrits plus loin; que dès le quatrième millénaire, il y eut des patésis et des rois, souvent en lutte, victorieuse ou non, avec les Sumériens, ce qui entraîna une dépendance momentanée d'un pays à l'autre, et qu'on peut déjà distinguer cinq périodes : la période archaïque, trois royaumes susiens, les époques achéménide et suivantes.

Sous les rois d'Agadé (vers 2650) et d'Isin (vers 2000), sous la première dynastie de Babylone, l'Elam fut soumise à la Babylonie, mais, pendant cette même période, elle saccagea plusieurs villes sumériennes et en posséda d'autres (vers 1990, Larsam). Depuis les successeurs de Ḫammurabi, il y eut un royaume indépendant, qui dura sous l'époque cassite, dont Suse était la capitale et dont le nombre de rois, augmenté de celui de leurs successeurs, s'élève à une cinquantaine.

L'Elam eut à subir de nombreuses attaques de la part des Assyriens qui finirent, sous Ašurbanipal, en 646, par la dévastation complète du pays et par son annexion, en 642. A partir de ce moment s'y installèrent les Achéménides (658), dont les exploits se développèrent dans tout le monde oriental jusqu'en Grèce. Alexandre-le-Grand mit fin à leur pouvoir. Après sa mort, régnèrent plusieurs autres dynasties, les Séleucides, les Parthes, les Sassanides...

Ce pays a porté plusieurs noms, selon les époques et les dynasties. On appelle Anšan, Anzan, Elam, Elymaïde, selon les districts, une partie de ce territoire qui constituera la Perse à partir du VIIme siècle.

§ 93. — Historique des fouilles

Deux séries de fouilles y ont été pratiquées; la première fait encore partie de la période " héroïque ", tandis que la seconde embrasse les travaux exécutés par la mission française en Perse. Commençons par la première.

Déjà en 1837, au cours de ses voyages en Perse, le capitaine Rawlinson, (1810-1895), copia et, plus tard, traduisit les textes trilingues sculptés sur la roche de Béhiſtun (1) (fig. 307). Mais il explora aussi le Sud, et rapporta des vues, des plans, une carte (2). Persépolis attira particulièrement son attention; il en fit un plan excellent qui montre plusieurs palais achéménides, celui de Darius, le hall de Xerxès; de même des caveaux rupeſtres de Nakš-i-Ruſtem et plusieurs sculptures contemporaines. Il visita également Pasargade, dont il fit une description.

Il convient de mentionner, après lui, Loftus, car en 1851-2, il exécuta un commencement de travaux de fouilles à Suse; ainsi, il déblaya un des palais achéménides, ce qui lui permit de déterrer des bases de colonnes, des vases d'albâtre, des briques émaillées et quelques menus objets (3). Les tranchées qu'il creusa furent assez profondes pour qu'en 1897, on en retrouvât facilement la trace (4).

§ 94. — Les travaux de Dieulafoy et successeurs

Trente années après (1882), le tell supérieur de *Suse* fut de nouveau exploré par Dieulafoy (5) (fig. 295 à 306). Après que l'explorateur eût été

(1) Cf. Herzfeld-Sarre, *Iranische Felsreliefs*, 1910, pl. 33-35. en donne une image. Ces textes furent encore copiés par L. King, assiſté de son collègue Campbell Thompson, en 1904, pendant ses fouilles à Kuyundjik, pour le British Museum. Il prit les mesures, fit les photographies et publia son travail à Londres, en 1907, sous le titre : " *The Sculptures of Darius the Great, on the Rock of Behistun in Persia* (avec traduction) " et : " *A new collation of the Version of the great inscription of Darius I on the Rock of Behistun* ".

(2) Cf. *Five great monarchies*, t. 4, 1867, p. 237 à 240, 256, 281, 296, 313.

(3) Cf. *Travels and Researches in Chaldaea and Susiana*, 1867, p. 322, 340, Carte de Suse.

(4) *Mém.* 1, 51.

(5) Musée du Louvre, Les antiquées de Suse découvertes et rapportées par la mission Dieulafoy, 1913; id. *Journal des fouilles*, 1888.

chercher en France les fonds nécessaires, il organisa et exécuta des fouilles sérieuses, de 1884 à 1886. C'est surtout sur l'acropole qu'il travailla, si bien que ses tranchées, tout comme celles de Loftus, sont restées visibles à la mission de Morgan (¹).

L'acropole avait 123 m² de surface environ; au cours de ses recherches, il déblaya l'apadana de Xerxès-Memnon, la salle hypostyle de trente-six colonnes (dont une réduction se trouve au Louvre), avec les trois portiques à deux rangées de colonnes, mesurant env. 1 Ha de surface. Il rapporta au Louvre, outre de nombreux petits objets, des fragments de la " Frise des Archers ", quelques morceaux d'architecture achéménide, des chapiteaux à double protome et des briques inscrites.

A part ses travaux à Suse même, il explora, pendant ce laps de temps, la plaine du Polvar, où se succèdent les ruines de Persépolis avec Takté-Djemšid, Nak -i-Rustem; mais il alla encore plus loin, notamment à Pasargade, à Madeiré-Soleiman, à Méched Murgad... Tous les monuments qu'il a vus ou étudiés ont été publiés dans son ouvrage " L'art antique de la Perse ", 5 vol., 1884. Afin de ne plus devoir revenir sur cette matière et puisqu'ils sont presque tous contemporains, il est utile de décrire brièvement les monuments vus et étudiés par Dieulafoy et par ses successeurs.

Remarquons tout d'abord, que nous avons affaire avec ce qu'on peut appeler l'architecture " achéménide officielle "; achéménide parce qu'elle date des successeurs d'Achéménès; officielle, parce qu'elle représente un art dont l'esprit est étranger au pays, en opposition avec l'architecture populaire, car celle-ci est restée fidèle aux modes et matériaux de construction anciens, qui ordonnent principalement l'emploi de l'argile sous forme de briques. Cette architecture peut avoir pris naissance après que les Achéménides avaient fait de Suse leur capitale (639), ou plutôt après qu'ils eussent parcouru et conquis non seulement l'Egypte, mais l'Asie Mineure et la Grèce. Les formes artistiques de ces pays ont certainement influencé les leurs, puisqu'on les retrouve chez eux; ainsi l'on peut dire que l'art des Achéménides est comme le lien qui unit l'Orient à l'Occident.

(¹) *Mém.* 1, 51.

Chez eux, en effet, l'emploi de la pierre naturelle et du bois prédomine; même, les pierres sont soigneusement équarries. Toutefois, les architectes de cette époque conservent certaines modes en usage dans le pays, comme par exemple, l'usage de la brique pour former le noyau de la bâtisse; comme, l'emploi de la brique émaillée pour recouvrir les façades, ou plutôt pour leur donner un aspect décoratif tout oriental. En outre, une de ses caractéristiques sont les colonnes, où l'on distingue quatre types formés d'éléments étrangers; par exemple, ceux avec des bases campaniformes, avec des fûts cannelés, avec des chapiteaux composés de poitrails de taureaux et de chevaux. L'architrave également indique une architecture qui n'est pas de tradition orientale, avec ses denticules, ses modillons, ses cours de madriers... éléments qui rappellent l'Asie Mineure proto-hellénique.

Si son architecture religieuse n'a rien laissé, à l'exception des " autels du feu " ou " atech-gah ", ses *palais* n'en sont que plus importants. Nous connaissions quelques aspects de ceux-ci par un ouvrage publié en 1759 (¹) ; mais depuis cette époque, ces bâtiments avaient beaucoup perdu, si bien qu'un examen approfondi s'imposait.

Nous devons une grande partie de nos connaissances à leur sujet aux travaux de Dieulafoy et à l'exploration complémentaire effectuée, en 1908, à Suse, par la Délégation Française en Perse.

A *Persépolis* (fig. 276 à 294) s'étendaient plusieurs salles hypostyles ou " appadana " aux cent colonnes, précédées ou entourées de deux rangées de colonnes, des escaliers monumentaux, des cours, des édicules... On a voulu reconnaître dans l'un d'eux, le plan du " hilani " hittite (voir Fouilles hittites, p. 224 sq.).

On attribue à Xerxès la salle hypostyle à cent colonnes et le portique; à Darius, un palais dont le plan est basé sur l'ancien " hilani "; à Xerxès et à Artaxerxès, deux palais situés derrière celui de Darius (fig. 276 sq.).

A *Suse* se trouvait aussi un palais de Darius Iᵉʳ (fig. 304), mesurant 20675 m² et comprenant une grande cour, un escalier monumental, trois petites cours sur lesquelles s'ouvrent les appartements, une salle

(¹) *Persepolis illustrata, or the royal palace of Persepolis in Persia destroyed by Alexander the Great.*

hypostyle ou appadana; en tout, cent et dix salles toutes plus longues que larges, en ont été retrouvées, en 1908 (1), par la Délégation Française; enfin, le "parvis des trésors" mesurant 1100 m². En outre, les fouilles de la mission de de Morgan ont fait déblayer un palais des Achéménides, bâti sur terrasses, précédées de colonnades, composé de deux cours pavées entourées d'appartements (2).

A *Pasargade*, enfin, s'élève la terrasse d'un palais détruit de Cyrus; c'est le soubassement de Takté-Madré-Soleiman. Il existe encore des traces d'autres palais. C'est ici que s'élève le monument avec l'image de Cyrus, coiffé d'une couronne égyptienne et se détachant d'un fond formé de quatre ailes en croix.

En fait de monuments funéraires découverts jusqu'alors, on peut citer les suivants. L'un d'eux est celui qu'on attribue à la fois à Hystaspès, à Cambyse et à Darius; il se trouve dans la plaine de Naks-i-Rustem et se compose d'un bloc à peu près carré, bâti de pierres appareillées et comportant deux chambres. L'autre porte aujourd'hui le nom de "Gabré-Madeiré-Soleiman" ; restitué, il est formé d'une cour avec colonnade, au milieu de laquelle s'élève un édicule à toiture triangulaire; à l'intérieur, on ne trouve qu'un vestibule et une chambre sépulcrale.

Les tombes rupestres de *Naki-i-Rustem* sont dignes de mention ; il y en a sept derrière la ville royale de Persépolis, appartenant à la seconde dynastie achéménide. Elles se composent d'un vestibule et de plusieurs chambres sépulcrales voûtées en forme de cuve, abritant jadis des sarcophages de forme égyptienne. La façade reproduit l'ordonnance architecturale d'un édifice achéménide; quatre colonnes supportent un entablement formant terrasse; elles ont comme chapiteau un double protome de taureau. L'entablement est exécuté comme une charpente de bois, probablement sur le modèle de tombeaux lyciens. Au-dessus de l'entablement s'élève une sorte d'estrade, portant un trône où siège Darius, devant un pyrée et sous le symbole de Hormuzd. Des personnages supportent de leurs bras levés cette estrade; ils représentent les peuples vaincus par le roi et sont désignés par les inscriptions (3).

(1) PILLET, *Le Palais de Darius Ier à Suse*, 1914.

(2) *Rev. Ass.*, t. 19, 1922.

(3) Cf. HERZFELD-SARRE, *Iranische Felsreliefs*, 1910, p. 18 sq.

§ 95. — La délégation française en Perse ou la mission de Morgan

Des fouilles beaucoup plus importantes furent exécutées en Elam, par la " *Délégation en Perse* ". Cet organisme avait été créé par le Ministère de l'Instruction publique à Paris, dans le but d'explorer la Perse à tous les points de vue. Un traité dans ce sens a été signé entre la Perse et la France en 1895, et il fut confirmé par un second traité en 1900, par lequel le monopole exclusif et perpétuel de ces recherches lui fut garanti. Il ne s'agissait donc pas seulement de continuer les travaux de Dieulafoy sur l'acropole de Suse, mais de tous genres de recherches à poursuivre dans tout le pays. Quant à Suse même, il fallait non seulement explorer la surface de la ville royale, l'appadana et les autres couches supérieures de l'acropole, mais surtout les couches profondes dont on ignorait encore tout à ce moment. La convention passée entre les fonctionnaires français et perses accordait à la France la totalité des objets découverts en Susiane, en échange de leur valeur en poids d'or (1). Pour toutes les autres antiquités que celles de la Susiane, les découvertes seraient partagées entre la France et la Perse.

Le premier directeur de la Délégation fut Jacques de Morgan, ancien directeur du Service des Antiquités d'Egypte (2) Sa nomination date de 1897. Il avait jadis parcouru la Perse dans tous les sens (3) et avait acquis une grande expérience en matière de fouilles, pendant son séjour postérieur et ses travaux en Egypte. Ses premiers collaborateurs furent Gauthier, Jéquier, Lampre, de Mecquenem, Scheil. Les résultats de ces travaux ont été tout à fait surprenants. Avant de les exposer brièvement, voici d'abord quelques détails sur l'organisation des fouilles.

Les campagnes étaient de dix-huit mois, répartis sur deux hivers à Suse même, et une campagne d'exploration en été, dans le pays; car la chaleur intense qui règne à Suse en été (57 degrés, de juin à octobre, presque journellement) y rend le séjour insupportable, même aux

(1) Cf. de Morgan, *Histoire et travaux de la Délégation en Perse*, 1905, p. 10-1.

(2) 1857, † 1924.

(3) Voir p. ex. son Itinéraire de la région marécageuse chaldéo-élamite, dans *Préhistoire Orientale*, t. III, 1927, p. 42 sq. En Perse même, il s'attacha surtout à la géographie, à la géologie et aux monuments du Zagros.

indigènes, qui se réfugient alors dans la montagne. Les délégués suivirent aussi ce sage exemple. Quant à la préparation matérielle et au choix du personnel indigène, cette partie de la mission fut organisée selon l'expérience du directeur ([1]).

Dès 1897, on commença les travaux par le creusement de tranchées et de galeries à Suse.

§ 96. — Suse avant et après les fouilles

Pour bien comprendre la marche des recherches, nous croyons indispensable de nous interrompre un instant et de décrire sommairement le tell.

Les ruines de Suse s'étendent sur un territoire comprenant cinq parties:

1° le tell couronné d'ouvrages militaires de l'époque achéménide, appelé la "*Citadelle*" et mesurant 450 m. de long × 250 m. de large, qui s'élève à 38 m. de hauteur au-dessus de la plaine ;

2° la "*ville royale*", avec un palais de Darius et ses annexes, mesurant 50 Ha environ; nous en avons parlé plus haut; selon Dieulafoy, c'est la moitié d'un carré de ruines de 700 m. de côté, en majeure partie antérieures à l'époque achéménide.

3° la *ville* proprement dite;

4° le quartier de la *rive droite* du fleuve, également occupée par la population;

5° les *ruines isolées* dans la campagne qui s'étendent autour de la ville jusque 5 km. environ du tell de la citadelle.

On estime à 2.000 Ha environ la surface encore couverte actuellement par les ruines; rien d'étonnant que les fouilles ne soient pas encore achevées aujourd'hui. Il n'y a plus de traces d'enceinte, comparables au point de vue de leur étendue, à celles de Babylone. Les populations successives qui habitèrent le tell de Suse, se contentèrent — comme on le fit partout en Orient — de raser les vestiges de l'emplacement précédent et de bâtir la nouvelle ville sur les ruines de l'ancienne; de là, le tell qui se dresse à 38 m. de hauteur au-dessus de la plaine.

Une coupe schématique du terrain de l'*acropole*, mesurant plus de

([1]) Lire les p. 40-43 de l'*Histoire et travaux de la Délégation en Perse.*

25 m. de profondeur, depuis le sommet jusqu'au sol naturel, se compose de *cinq couches*, renfermant les débris de toutes les époques (¹) (fig. 309). A la première couche profonde (5ᵐᵉ niveau) correspond la période énéolithique; elle se trouve entre 20 et 25 m. de profondeur. Une partie de cet espace constitue une nécropole d'environ 5 m. d'épaisseur; mais, outre le mobilier funéraire, elle contenait des objets dont s'étaient jadis servi les habitants. C'est, si l'on veut, le niveau de la première ville.

La deuxième couche (4ᵐᵉ niveau) s'étend au-dessus de la première entre 15 et 20 m. de profondeur, mais elle est séparée de la première par une couche de terre épaisse nivelée d'environ 6 à 7m. Cette couche est attribuée à l'époque pendant laquelle les rois Naram-Sin jusqu'à Hammurabi régnaient en Sumer (entre 2600 et 2000 env.).

Les troisième et quatrième couches (3-2ᵛᵐᵉˢ niveaux), datant de l'époque " anzanite ", sont contemporaines des dynasties babyloniennes.

La cinquième couche (1ᵉʳ niveau) date des époques achéménide et suivantes.

Nous décrirons les antiquités découvertes dans ces niveaux, d'après la suite chronologique des travaux. Mais disons dès maintenant qu'un centre non moins important fut *Tépé Mussian*, où l'on découvrit des objets énéolithiques; ensuite la province du *Talyche*, où de nombreux monuments mégalithiques apparurent, et que nous examinerons plus loin. Nous sommes ainsi suffisamment renseignés pour reprendre la suite des opérations. Celles-ci se répartissent sur plusieurs périodes, dont le nombre est difficile à déterminer.

§ 97. — La suite des travaux : 1ʳᵉ période
(Fig. 305, 309 à 352)

Première période. — Le 18 décembre 1897, les fouilleurs s'installèrent à Suse. Ils commencèrent par creuser les premières tranchées et galeries (²), au Sud de la ville royale. Celles-ci avaient environ 0,80 m. × 1,80 m. de large et étaient espacées de 5 en 5 m. Leur longueur totale mesurait 22.440 m. c'est-à-dire 400 m². (³).

(¹) de Morgan, *Préhistoire Orientale*, t. III, 1927, p. 47.
(²) Voir le plan, *Mém.* 1, 88-89.
(³) Cf. le tableau de ces galeries, p. 64 de l'*Histoire des Travaux*.

On y mit à jour des vases de basse époque et les fondations de bâtiments achéménides. En même temps, on fit des travaux de déblaiement sur l'acropole, notamment dans l'appadana; ici, des ruines très pauvres furent déterrées, car murs, pylones et escaliers des grands édifices qu'on s'attend toujours à voir apparaître, quand il s'agit des Achéménides, restèrent introuvables. Il faut seulement faire exception pour un chapiteau avec protome de taureau, des fragments de colonnes et quelques briques émaillées ([1]).

En 1898, on manœuvra sur le tell de la citadelle. Des objets de tous genres, surtout en pierre, furent rendus au jour ; quelques vases, quelques inscriptions sur briques élamites.

On fit ici la première trouvaille quelque peu importante : celle d'un *bas-relief* (fig. 525), entièrement conçu et exécuté à la plus belle manière de la première dynastie babylonienne; aussi le classe-t-on parmi les productions de ce pays, en supposant qu'il aurait été transporté ici comme butin de guerre par les Elamites, vainqueurs des Babyloniens. La scène rappelle celle du Code de Ḫammurabi : le dieu Šamaš assis sur un siège cubique recevant une libation de son client. On s'ingénie en vain à trouver dans la présentation, dans l'exécution, dans la conception, dans les détails du vêtement, du siège etc... quelque particularité qui indiquerait l'origine élamite de cette pièce.

On voit par cette trouvaille que les objets ne furent pas découverts dans le niveau correspondant à leur date, selon le schéma des fouilles déjà donné ; ainsi un " kudurru " ou pierre bornaire se trouvait plus haut qu'il ne fallait ([2]); de même, certaines céramiques grecques furent déterrées dans un niveau inférieur à celui qui devrait leur correspondre.

A mentionner encore, parmi le butin de cette saison, des pommeaux en grès émaillé ([3]) : c'est la première fois qu'apparaissent des objets de ce genre.

Il n'est pas dénué d'intérêt de rappeler ici qu'au bout de la campagne 1897-1898, on avait remué 18.000 m. cube de terre, tandis qu'en avril 1905 on en déplaça 280.000 m. cube. La différence s'explique par l'amé-

(1) *Histoire des Travaux*, p. 49.
(2) *Ib.*, p. 108.
(3) *Mém.* 1, pl. 4.

lioration apportée dans l'organisation et dans la méthode des fouilles.

De novembre 1898 en avril 1899, on travailla surtout sur la citadelle. On trouva une tombe élamite construite avec une voûte en encorbellement, formée de briques placées sur la tranche. A part des inscriptions et des objets d'époque élamite, des briques et des carreaux émaillés, des figurines en terre cuite, on exhuma une série d'antiquités très intéressantes qui méritent d'être décrites spécialement. Et d'abord, l'*obélisque de Maništusu* (fig. 322), roi de Kiš (vers 2614-2605), caractéristique par sa forme, par l'inscription, non moins que par la date tres éloignée [1].

Le *Code de Hammurabi* (fig. 324) a été trouvé partiellement au cours de cette campagne, et partiellement [2] en 1901-2. Tout le monde connaît cette pièce magistrale. Elle avait été érigée pendant l'antiquité dans le temple de Sippar: les Elamites l'enlevèrent comme trophée de guerre probablement sous Šutruk-nahunté (vers 1160), après le siège de la ville. Depuis lors, elle ornait un temple ou un palais de Suse. Le code est divisé en quarante-quatre colonnes de lois, dont cinq s'effacèrent probablement lors du transport, à moins que les vainqueurs n'aient intentionnellement abîmé ces passages. Des fragments en ont été retrouvés à Suse, et des copies en Babylonie. Il constitue un recueil des lois en vigueur dans toute la Babylonie au cours de la première dynastie, ces dernières étant la consécration officielle de coutumes séculaires, établies depuis l'époque sumérienne. L'introduction et la postface sont purement religieuses, tandis que l'énoncé des lois ignore toute religion. Elles sont relatives aux fausses accusations, aux vols et détournements; à la vie militaire, à la propriété foncière, au commerce, à la vie de famille (mariage et divorce).

Ce bloc de diorite a une hauteur de 2,25 m.; le pourtour mesure, à la base, 1,90 m. et, au sommet, 1,65 m. Quant au bas-relief qui le décore, ses dimensions sont de 0,65 × 0,60 m. Celui-ci représente le dieu Šamaš, assis sur son trône, donnant ses lois au roi Hammurabi, posté devant lui dans une attitude de recueillement et de respect. Ce motif est tiré de la glytique sumérienne (Ur-Isin). Quiconque connaît l'histoire de la

(1) *Mém.* 2, pl. 9 et t. 2.
(2) *Mém.* 4, pl. 37, 12.

sculpture babylonienne, admettra sans hésiter que c'est un des chefs-d'œuvre de cette période.

Le 6 avril 1898, on découvrit la *stèle de Naram-Sin* (fig. 323). Elle représente le roi de Sumer et d'Accad (2594-2551), à la tête de son armée, triomphant de ses ennemis de Lulubi, après un combat dans les montagnes du Zagros. Les qualités sculpturales de cette pièce sont nombreuses. Il y a, d'abord, la technique magistrale et, ensuite, la parfaite exécution anatomique. La présentation du sujet ne mérite pas moins nos suffrages, surtout quand on la compare aux œuvres contemporaines ou même, à celles qui suivent immédiatement l'époque accadienne. Pour la première fois, on introduit la perspective dans la sculpture et on fait fi de cette symétrie qui distingue les œuvres primitives.

D'autres pièces appartiennent, au contraire, directement à l'école élamite. La " *Fileuse* " en est un bon exemple (fig. 333). Une femme est assise, ou plutôt accroupie, sur un tabouret, tenant en mains une quenouille; devant elle, se trouve une table chargée de pains et d'un poisson; derrière elle, se tient une servante avec un éventail. Sa coiffure est remarquable par ses tresses soigneusement retenues dans un bandeau, de même que celle de la domestique, par ses boucles touffues. Tout ici est caractéristique de l'art de la Susiane et du type susien.

Une *statuette en ivoire* (fig. 337-8) de 106 mm. de hauteur représente une femme debout, joignant les mains à la taille, dans l'attitude d'un fidèle au sanctuaire, comme on en voit tant en Sumer. Sa longue robe s'évase vers le bas, laissant l'avant-bras nu, mais elle est surmontée d'un mantelet. Une écharpe frangée recouvre la robe. Un collier pend jusque sur les talons. Quoiqu'on ait trouvé une pièce semblable en Sumer, celle-ci est bien susienne.

Un *bas-relief de bronze* (fig. 342) mérite aussi notre attention; on l'attribue à l'époque de Šutruk-Naḫunté et de Šilḫak-in-Šušinak (1165-1140). Il mesure 1,02 × 0,62 × 0,05 m.; un relief de 12 mm. le décore. Le morceau original se composait de trois registres superposés : en haut, des personnages et des animaux, en bas, des arbres et des oiseaux, au milieu, sept personnages semblables se suivant, tenant en mains un arc à double courbure et une hache qu'ils brandissent au-dessus de la tête. Sur leur dos pend un carquois. Leur allure, leurs proportions, l'exé-

cution, enfin, en font une bonne pièce; malheureusement, le sens n'est guère certain. Ne sont-ce pas des génies formant une procession ?

Dans la même couche, toujours, on découvrit aussi des pierres bornaires ou " kudurrus " fig. 339-341, 345-6) appartenant aux rois cassites Nazimaruttaš et Mèlišipak.

Intéressant également est le *fragment de colonne* composée de briques cuites avec inscriptions, comme celles de Gudéa de Tello et provenant, d'un bâtiment élamite ([1]). Une *chambre voûtée* ([2]), avait été entièrement construite au moyen de briques semblables.

§ 98. — La seconde période

La seconde période de fouilles s'étend de 1899 à 1902.

En 1901, les recherches se firent plutôt dans le Nord de la Perse : vers la Mer Caspienne, les *nécropoles de l'Elbrouz* et, enfin dans la *province du Talyche*. Ces dernières nous intéressent surtout à cause de leur ancienneté; aussi, allons-nous nous y arrêter davantage. Elles commencèrent le 20 mars 1901 ([3]).

Le Talyche comporte de nombreuses stations de l'âge du bronze et du fer; citons comme type : Namin et ses environs; le territoire triangulaire entre Oran, Leukoran, et Ambaran; les nécropoles de Vadjalik, Akhla-evlar (fig. 336 à 339). Ces localités conservent encore aujourd'hui des monuments mégalithiques : dolmens, cairns, cromlechs, menhirs. On distingue particulièrement trois genres de sépultures : les amas de pierres, les cercles de pierres renfermant un dolmen et les tumuli. Un de ces dolmens, construits de blocs et de dalles calcaires, dressés sans jointure artificielle, forme une chambre sépulcrale de 4.40 m. de longueur × 2,18 m. de large × 1,95 m. de hauteur. Les blocs ont 0,25 à 0,90 m. d'épaisseur. Le dolmen est placé au milieu d'un cercle de gros blocs de calcaire et de basalte, mesurant 12,20 m. de diamètre. La matière première devait être apportée d'environ 10 km. de là, à travers un pays accidenté.

([1]) *Mém.* 1, 197; *Mém.* 7, 49.

([2]) *Mém.* 1, 198.

([3]) *Mém.* 7, 253 sq. Cf. de Morgan, *Préhistoire Orientale*, t. III, 1927, p. 185 à 226, 265 à 285.

Des sépultures moins importantes relient ces dolmens et forment la nécropole. La plupart d'entre elles avaient été spoliées; il n'y restait que les ossements, des tessons de vases grossiers, des perles de collier (cornaline, agate, pâte émaillée), des bracelets de bronze, des fusaïoles de terre cuite; des débris d'une lance de fer, des pointes de flèches en bronze, en os...

Mais il y avait aussi des sépultures construites en forme de ciste; l'une d'elles mesure 1,20 m. de longueur × 0,80 m. de large. Les corps étaient repliés sur eux-mêmes et couchés autour du mobilier funéraire : quelques vases, des perles de collier. Elle était entourée d'un cercle de grosses pierres de 18,10 m. de diamètre.

En général, le mobilier funéraire de la nécropole est représenté par les objets les plus divers, où dominent les vases, les armes de bronze, les objets de toilette de bronze, les pierres précieuses, les sceaux, les ornements en or, argent, etc...

Près de la nécropole, ou au milieu d'elle, s'élevait une forteresse.

" Tout indique chez ces peuples de l'âge du bronze une civilisation avancée " (1), ce qui s'explique par la qualité et le nombre des objets découverts. Mais les peuples de l'âge du fer chassèrent les précédents et spolièrent les sépultures pour les réoccuper; la conséquence est que les mobiliers funéraires des deux époques furent inextricablement mêlés et qu'il devint impossible aux fouilleurs de les dater minutieusement.

Le 10 février 1901, on découvrit à Suse un *sarcophage* en bronze, sans couvercle, mesurant 0,56 × 1,65 m. × 0,96 m. La cuve était remplie de toutes espèces de parures en matières précieuses, jetées pêle-mêle et dont l'exécution témoigne d'une grande habileté dans le traitement des métaux : filigrané, incrustation, soudage, semi, etc...

Ce mobilier accuse la qualité de la morte; ce ne pouvait être qu'une femme riche. La présence de monnaies a permis de dater la sépulture, après 330 avant notre ère.

§ 99. — La troisième période

Une *troisième campagne* se poursuivit de décembre 1902 à mars 1903, particulièrement à *Tépé Mussian* (2). Ce tell, d'environ 18 m. de hauteur,

(1) *Mém.* 8, p. 337.

(2) *Mém.* 8, carte, p. 61, 63. Cf. de Morgan, *Préhistoire Orientale*, III, 1927, p. 87 sq.

présente quatre couches renfermant divers objets, entre autres :

1° du silex taillé et de la céramique du " premier style ";

2° du bronze, de la poterie du " deuxième style ", à 5 m. env. de profondeur;

3° des tessons de poterie plus grossière, formant comme la décadence de la première, des briques cuites, à 5-7 m. env. de hauteur;

4° des monuments en briques crues à 10 m. de hauteur. " Il est probable que la vie active de Tépé-Mussian prit fin à la période élamite " (1).

Une des trouvailles les plus importantes de ce tépé, sont les *vases d'époque énéolithique* (fig. 353); comme ils sont identiques à ceux de Suse et comme ces derniers ont été recueillis dans de meilleures conditions archéologiques que ceux de Mussian, nous reparlerons de ces derniers en traitant de la nécropole enéolithique de Suse (p. 310-3).

Parmi les restes de constructions trouvées à Mussian, mentionnons-en une en briques (2), comportant neuf chambres, et qui peut dater de l'époque élamite. Une bâtisse plus importante a la forme d'une zikkurat ou, au moins, d'une tour à étages. On trouva aussi les restes de voûtes en encorbellement, en plein cintre, en ogive (fig. 354-5).

Il faut encore citer des recherches faites à Tépé Khazineh (3), à Tépé Mohr, Muhammed Djaffar, mais surtout à *Tépé Ali Abad.* Ici, on découvrit des tombes (4). Une de celles-ci ressemble fort aux tombeaux sumériens; elle était, en effet, construite en briques crues; elle contenait encore la natte brûlée qui avait entouré le cadavre; elle renfermait en outre des vases, des piliers en bitume décorés de triangles..., en un mot, un mobilier identique à celui des tombes de Sumer.

Au printemps de 1903, les travaux continuèrent dans les niveaux intermédiaires du tell de Suse; on y découvrit, entre autres, un *masque d'argent* et une *main* (fig. 349) ayant sans doute appartenu à une statue. De même, on fit la trouvaille de deux *coiffures* en grès émaillé, rehaussées de clous d'argent qui avaient sans doute appartenu à des statuettes semblables.

(1) *Mém.*, t. 8, p. 71.
(2) Voir p. 67.
(3) Voir p. 72-5.
(4) Voir p. 73.

§ 100. — La quatrième période

La quatrième campagne, qui se prolongea du 1er janvier 1904 jusqu'en septembre 1905, fut très fructueuse (¹).

Tout d'abord, on mit à nu les *fondations de deux temples* (fig. 318 à 320), les premiers qu'on ait pu découvrir jusqu'ici en Elam. Aussi, méritent-ils de nous y arrêter un instant; il s'agit du temple d'In-šu-šinak et de Nin-ḫur-šag. Le tracé de ces ruines n'est malheureusement pas complet.

Le *temple d'In-šu-šinak* (fig. 318) avait été construit sur une plate-forme de 40 m. de long × 20 m. de large ; un fossé de 3 m. de profondeur l'isolait. Le temple même mesurait 11 × 22 m. et le sanctuaire 7,50 × 9,50 m.

Les murs se composaient de briques, cuites, crues et émaillées. Les terrasses étaient crénelées ; ce détail a fait supposer que le temple servait en même temps d'enceinte ou de forteresse. Il contenait une vingtaine de chambres et cours, dont neuf étaient dallées.

Le *temple de Nin-ḫur-šag* (fig. 320) avait également été construit sur une plate-forme entourée d'un fossé de 1,50 m. Temple et sanctuaire étaient à peu près carrés; le premier mesurait 15 m. de côté, le second 5,50 m. Plusieurs places avaient un dallage (fig. 80).

La date de construction de ces deux édifices n'est pas certaine; on a trouvé, à l'intérieur des murs, des dépôts de fondation au nom de rois de Sumer-Accad (Gimil-Sin, Šulgi, vers 2250) ce qui permettrait de leur attribuer au moins une partie de ces constructions et ce qui fait supposer, d'autre part, que ces rois régnaient à Suse et y adoraient des divinités élamites. Mais les briques portent aussi les noms de rois élamites : Untaš-ḫumban (vers 1200) et Šilḫak-in-šušinak (1165-1140). Ce sont, en tous les cas, des édifices très remaniés de cette dernière période, élevés sur les ruines d'une époque antérieure.

Parmi les pièces du dépôt de fondation, citons les fiches-statuettes de Šulgi, de nombreux bijoux en matières précieuses (fig. 305, 352), des cylindres et divers petits objets (fig. 350) (²).

Pendant ce laps de temps, on exécuta des fouilles géologiques près

(¹) Cf. *Mém.* 7, 12 et *Hist. Trav. Dél. Perse*, 1905, p. 123-4.

(²) Pour les cylindres, voir *Mém.* 7, pl. 20.

de *Maragha en Azerbeidjan*, dont les résultats n'ont pas encore été publiés.

En 1904, on mit encore au jour un plateau, appelé par les archéologues Sit-Šamši. Ce monument est un bas-relief en bronze (fig. 347) sur lequel se dressent plusieurs motifs exécutés en ronde-bosse : un édifice à trois étages — serait-ce une zikkurat ? ; un bâtiment qui ressemble au premier; quatre tas coniques où l'on a voulu reconnaître des offrandes (céréales); deux fûts ronds, qu'on a mis en rapport avec les colonnes solaires (hamanim); une table munie de cupules; deux personnages dont l'un semble verser sur les mains de l'autre le contenu d'un vase — seraient-ce des prêtres ? ; une jarre et deux cuves; quatre troncs d'arbre alignés — le bosquet sacré ? ; et une aire.

Tous ces motifs ont été rivés sur le plateau. Par l'inscription, le monument doit dater de Šilhak-in-šušinak. D'après le nom sit-Šamši, il peut représenter une cérémonie pratiquée au lever du soleil, en l'honneur de l'astre divin [1].

Vers la fin de la saison, on explora les *tumuli de Bahrein et de Bent* [2] (fig. 359); ces tombeaux se composent d'une ou de deux chambres et renferment un peu de mobilier funéraire. Avec la terre qui les recouvre, ils atteignent jusque 17 m. de hauteur.

De la même époque, date la découverte de divers objets qui méritent d'être cités : des lions émaillés, un poids de bronze en forme de lion et qui rappelle celui de Khorsabad; des supports de bronze, avec inscriptions, qui n'étaient sans doute que des barrières protégeant les statues au sanctuaire [3] ; enfin, une table de bronze, décorée de serpents et de bustes virils, et la statue de la reine Napirasu.

La *statue de Napirasu*, femme du roi Untaš-Ḫumban (vers 1200) a une hauteur de 1,29 m. et pèse 1.750 kg (fig. 348). Elle a été coulée en creux, d'une seule pièce de bronze, sur une épaisseur moyenne de 3 mm.; le creux fut ensuite rempli de métal en fusion. Quoique mutilée, la pièce a de la grandeur; le vêtement surtout nous intéresse, à cause de ses formes très compliquées.

Et nous n'avons encore signalé qu'une partie des trouvailles !...

(1) *Mém.* 12, 143.
(2) *Mém.* 8, p. 149 sq.
(3) *Histoire des Travaux*, p. 121.

§ 101. — La cinquième période

La cinquième campagne, faite en 1906-8, à Suse, eut plus de résultats au point de vue archéologique que toutes les précédentes; car, après avoir creusé jusqu'au cinquième niveau, c'est-à-dire jusqu'à 25 m. de profondeur, on parvint à découvrir une *nécropole énéolithique*. Les trouvailles qu'on y fit sont tellement importantes que nous ne pouvons omettre d'en décrire assez longuement le contenu (fig. 310 à 317).

L'examen de la coupe du tell (fig. 309) montre, au cinquième niveau, une couche de 5 m. environ d'épaisseur, séparée de la couche supérieure par un banc de terre nivelée de 6 à 7 m. de hauteur. A chacune de ces deux couches " semble " correspondre une population différente. Les premiers occupants du sol susien avaient établi leur campement à 5-6 m. au-dessus de la plaine naturelle et, hors de leur enceinte habitée, ils enterraient leurs morts. Leurs ossements étaient tombés en poussière..

On reconnut que cette nécropole est d'époque énéolithique, grâce à la présence de certains instruments, d'outils et de celts de cuivre, par exemple, des haches, des spatules, des burins, des ciseaux, enfin, des miroirs régulièrement circulaires et sans décor. Des fragments d'étoffe d'une finesse extrême, conservés par l'oxyde de cuivre, adhéraient aux haches; l'étoffe avait servi à envelopper ces instruments; elle avait été tissée au métier. Non seulement les objets en pierre étaient très rares, mais l'enmanchement des silex avait été exécuté au moyen de bitume; autant d'indices, démontrant qu'on se trouvait en présence d'objets d'époque énéolithique. Ceux-ci constituaient le mobilier funéraire avec des vases et des parures.

Le mobilier est très bien connu grâce à environ deux mille tombes qui donnèrent plus de quatre mille vases dont trois mille étaient couverts de peintures. Dans les tombes d'hommes, il y avait un gobelet, une ou deux coupes, un ou deux petits vases sphériques, parfois aussi un grand vase sphérique. On a voulu y reconnaître le gobelet pour boire, l'assiette pour manger et la bouteille servant à contenir la boisson.

Les tombes des femmes renfermaient un miroir métallique, un petit vase de pierre grise ou d'argile, en forme de cornet, terminé à sa base par une boule, pour contenir du fard et des perles de collier en calcaire

et en turquoise. Chaque tombe avait, en outre, un, rarement plusieurs cylindres de terre cuite et d'autres objets.

Ces vases méritent toute notre attention. On les appelle : vases du " premier style " en opposition avec ceux découverts dans le niveau, supérieur; nous y reviendrons plus loin.

Leur matière est remarquable par la beauté et la pureté de la pâte; celle-ci devait avoir été dégraissée et cuite à basse température. Leurs parois minces, parfois de 1 mm., font supposer qu'ils n'ont pas pu servir aux vivants, car ils étaient trop fragiles. En général, leurs formes étaient très régulières et ils pouvaient avoir été exécutés au tour.

La peinture de ces vases est monochrome : du noir, qui a pris au cours du temps des teintes diverses. Le décor est appliqué à l'intérieur ou à l'extérieur, de manière à faire valoir la forme du vase. Les motifs décoratifs forment un répertoire excessivement riche, où l'on reconnait, par ordre de fréquence, les sujets géométriques rectilignes, puis curvilignes, enfin, ceux tirés du monde végétal et animal; quelques figures humaines ne font pas défaut.

La caractéristique de l'exécution des sujets, est avant tout la stylisation, ou plutôt la déformation voulue et consciente de certains motifs originaux; cette déformation est telle que plusieurs motifs seraient méconnaissables, si on n'en connaissait pas les formes intermédiaires. Ainsi, l'oiseau est représenté par des baguettes parallèles formant frise; le bouquetin devient un peigne; le buste humain n'est plus qu'un triangle...

On connaissait aussi la décoration obtenue par incision des motifs.

Quant aux *intailles*, elles ont les trois formes fondamentales de la section de sphère, du bovidé couché et du cylindre régulier. Sur la base, on rencontre des motifs géométriques ou des scènes de lutte entre animaux et héros. Leur matière est très variée, depuis la pâte et la pierre la plus tendre jusqu'aux roches les plus résistantes. Ajoutons tout de suite que cette glyptique appartient aux deux couches profondes et qu'elle est plus rare dans la première.

Cette industrie et ces arts témoignent de la haute culture matérielle de la population énéolithique.

Rappelons ici qu'en 1908, on commença le déblaiement du *palais de Darius* Ier, dont nous avons traité plus haut (p. 126).

§ 102. — Les sixième et septième campagnes

Du mois d'août au mois de décembre 1909 [1], on explora le Nord; on fit des fouilles à Tépé Mill et on fit la reconnaissance du site de l'antique Rhagès et de Véramin [2].

Pendant la même saison et jusqu'en 1911, on continua l'examen des constructions et des monuments élamites déjà décrits.

En 1912, de Morgan dut abandonner la direction des campagnes suivantes pour des raisons de santé; néanmoins les explorations continuèrent. Ainsi, en 1913 [3], on étudia les monuments antiques de *Bender Buchir*, notamment les restes de constructions d'époque anzanite, parmi lesquels se trouvaient des vestiges de populations peut-être proto-élamites ou énéolithiques, ce qui fut prouvé par la présence de vases semblables à ceux du premier style de Suse... Quant aux édifices postérieurs, des briques avec inscriptions annonçaient l'époque de Šutruk-nahunté; les restes ne permirent pas de reconnaître la nature des bâtiments; on découvrit toutefois les dallages de pierres brutes et de pierres alignées.

Lorsque la guerre survint, les travaux furent arrêtés et ils ne reprirent qu'en 1920.

En 1924, on commença et en 1926, on continua l'exploration méthodique de la " Ville Royale " de Suse [4]. On y découvrit les restes d'un mur en briques provenant peut-être d'un sanctuaire attribué au roi Šilhak, un puits, un réservoir d'eau (en briques liées au moyen de bitume), enfin des jarres-sépultures et des caveaux funéraires en briques cuites, le tout de la même époque, excepté un tombeau du IX-VIIIme siècle. Parmi le mobilier funéraire de ce dernier, il importe de citer une pièce exceptionnelle; c'est une tête de calcaire, barbue, polychromée, de 0,255 m. de hauteur; sans doute un portrait? D'après l'endroit de la trouvaille, les fouilleurs lui ont attribué la même fonction et destination

(1) *Mém.*, t. 12, p. 5-64.
(2) P. 55, 58.
(3) *Mém.*, t. 15.
(4) *Rev. Ass.*, XXIII, 1926, p. 1, sq.

que les têtes-modèles funéraires découvertes à Gizeh dans les mastabas de la III-IVme dynastie (1), c'est-à-dire des " têtes de rechange ".

En 1925, les recherches poursuivies dans les couches profondes de Suse mirent au jour une centaine d'intailles archaïques et postérieures sur lesquelles manquent les scènes de lutte de Gilgameš-Eabani. Elles sont publiées et classées (2). Outre les cylindres, elles comprennent aussi des boutons à bélière, des sections de sphère, des bovidés couchés... de toutes matières.

Ces travaux ne sont guère terminés; le tell semble inépuisable.

§ 103. — Résultats généraux

En complément de ces travaux, dix-sept volumes in-4° ont déjà été publiés, parmi lesquels plusieurs contiennent les nombreux textes recueillis, et d'autres, des études relatives aux objets exhumés.

Il est prématuré d'en tirer des conclusions définitives; d'abord parce que les fouilles ne sont guère terminées, ensuite parce que tous les objets ne sont pas encore publiés, et, enfin, parce que les documents relatifs à l'antiquité élamite n'ont pas encore pu être étudiés ni pour eux-mêmes, ni en rapport avec les civilisations environnantes. Toutefois, il n'est pas téméraire de rassembler déjà les points essentiels et de les présenter sous forme de conclusions provisoires.

Tout d'abord, nous connaissons le site primitif d'occupation humaine; il n'est pas antérieur à l'époque énéolithique, car le sol de la Basse-Chaldée et celui de l'Elam se trouvaient encore sous les eaux marines jusqu'au cinquième millénaire. Les premiers occupants ont donc dû venir d'ailleurs. Nous avons exposé, autre part, le développement de leurs arts (3).

En supposant qu'il n'y ait pas d'hiatus entre les populations des deux couches profondes, comme les fouilleurs l'admettent (4), on se demande

(1) Junker, *Sitzungsber. Ak. Wiss. Wien*, 1914, nº 14, pl. 5 à 8 : *Vorläufiger Bericht über die 3e Grabung bei den Pyramiden von Gizeh*, Cf. *Journ. Egypt. Archaeol.* 1, 1914, pl. 40.

(2) *Rev. Ass.* 24, 1926, p. 16 à 21.

(3) Speleers, L. *Les Arts de l'Asie Antérieure Ancienne*, 1926, p. 19 sq.

Sur la formation de la Chaldée-Susiane, voir de Morgan, *Préhistoire orientale* 1925, p. 125 sq., 151; 178-9; 212 sq.

(4) Contre Frankfort, Mesopotamia, Syria and Egypt... Studies in early pottery of the near East, I. *Royal Anthropological Institute*, 1924, p. 64, 78.

d'où sont venus les premiers occupants de la plaine susienne et leurs voisins, contemporains des premières dynasties sumériennes.

Par l'examen des monuments sculptés et incisés du deuxième niveau, nous avons pu constater que la civilisation des Sumériens et celle des premiers centres élamites est à peu près la même : les formes artistiques ont les mêmes caractères, l'esprit qui s'en dégage est semblable. L'écriture sumérienne était couramment employée en Elam pour toute espèce de documents de la vie profane et religieuse, ce qui permet de conclure que ces peuples sont certainement apparentés et peut-être d'origine identique. Si, pendant des siècles, ils se sont fait des guerres cruellement fraticides, il ne faut point s'en étonner, car le même phénomène se présente en Sumer, où des villes situées à quelque distance seulement, se sont querellé pendant des siècles; ces rivalités entraînaient même jusqu'à la destruction des sites.

La même question se pose d'ailleurs pour Sumer et on ne voit pas encore la possibilité d'y répondre. Il faut écarter, à priori, une origine indienne qu'on a tenté récemment de faire admettre, car parmi les objets trouvés à Harappa, Mohenjo-Daro, etc. (1), il y avait heureusement des figures humaines, dont le type est essentiellement différent du type de Sumer et d'Elam. Il est vrai que les nombreuses intailles hindoues, décorées de signes d'écriture et de motifs divers, ressemblent à celles de Suse et de la Chaldée primitive, mais ressemblance n'est pas identité (2).

Malgré le bouleversement des niveaux supérieurs, nous avons obtenu, néanmoins, un aperçu général des couches intermédiaires, jusqu'à l'époque arabe. Ces constatations sont particulièrement importantes parce qu'elles contribueront à dresser, un jour, le tableau des événements historiques et à préparer la liste synchronique complète des rois de Babylonie et d'Elam.

Enfin, dans le Nord de la Perse (surtout dans la province du Talyche), nous avons rencontré de nombreux monuments de l'époque du bronze et du fer, dont le mobilier, riche et varié, ne semble pas appartenir aux populations chaldéo-élamites et représente, en tous cas, une civilisation différente; ils soulèvent, en outre, une infinité de problèmes dont un des moindre est d'ordre historique.

(1) Parus dans le *Illustrated London News*, 1926. Cf. *Ibid.*, 7-1-28, p. 12 sq.
(2) Cf. Waddell, *The Indo-Sumerian Seals deciphered*, 1925.

Chapitre IV. — SYRIE-PALESTINE

§ 104. — Introduction

Si l'Orient a suscité un intérêt si profond parmi les peuples de l'Occident, la cause en est, en premier lieu, au fait que la Palestine a été le berceau du Christianisme. Toutefois, il est apparu depuis environ un siècle que ni la Palestine, ni la Syrie ne s'expliquent, si on les isole du reste de l'Asie Antérieure; bien plus, on se rendit compte, que ce n'est que par la connaissance de cette dernière contrée dans son ensemble et de sa civilisation principale (suméro-babylonienne), que le passé de la Palestine et des pays voisins se comprend. Ainsi, l'assyriologie, comportant toutes études relatives aux antiquités, non seulement assyriennes, mais de toute l'Asie sud-occidentale, passa au premier plan et l'intérêt qu'excitait la Palestine passa au second. Ainsi, s'explique le fait que le nombre de fouilles systématiquement conduites en Syrie avant 1914 est relativement petit en comparaison de celles exécutées en Mésopotamie. Ainsi, il se fait, qu'après des siècles d'attention accordée à la Palestine et même à la Syrie, on ne peut pas encore dire qu'on connaît l'histoire et les arts de ces pays, tandis qu'on les connaît relativement mieux pour le reste de l'Asie.

Depuis que le *Service des Antiquités et des Beaux-Arts de Syrie* organise et effectue, de commun accord avec le même *Service de Palestine*, l'exploration méthodique et rationnelle de tout le territoire placé sous mandat, on peut espérer que, d'ici une dizaine d'années, l'histoire et les arts seront connus et qu'alors, on pourra faire une histoire définitive des fouilles de cette partie de l'Orient. L'exposé qui va suivre, ne peut donc être que provisoire. Nous ne nous attarderons évidemment pas aux nombreuses tentatives de fouilles, aux explorations superficielles, qu'un

grand nombre de voyageurs [1] ont effectuées; seules les fouilles véritables, dans des centres bien connus, doivent arrêter notre attention.

§ 105. — Les fouilles de Renan et successeurs
(Fig. 360 à 366)

Elles débutent par les travaux d'Ernest Renan en Phénicie [2].

Sa mission avait été ordonnée par Napoléon III; il arriva à Beyrouth en 1860, à l'époque où des massacres de chrétiens organisés dans le Liban, par les Druses, furent étouffés par l'armée française. Quiconque passe par le Nahr et Kelb, au N. de Beyrouth, peut lire une stèle, sculptée dans la roche, face à la Méditerranée, sur ordre de l'empereur, et commémorant la soumission des insurgés en 1861. Pour mener à bonne fin des travaux archéologiques, le moment n'était pas tout à fait bien choisi, car la présence des militaires et l'hostilité des populations ont, maintes fois, interrompu la marche régulière de ses recherches. Il se borna donc à explorer la côte de Tyr à Arad, en quatre campagnes successives, d'octobre 1860 à octobre 1861, selon le schéma :

1° Arad (Ruâd), Amrit, Tortose;
2° Byblos (Gebeil), Amsit;
3° Sidon (Saïda);
4° Tyr (Sûr).

Après cette exploration côtière, il fit un voyage en Palestine; l'itinéraire des deux trajets est indiqué sur la carte de la " Mission en Phénicie " (pl. 1).

Les résultats de ces recherches en Phénicie furent déjà surprenants pour la fin du XIXme siècle, quoiqu'elles aient surtout donné lieu à la trouvaille d'antiquités de la basse époque, à partir du VIe siècle. Voici les principales :

A *Amrit*, Renan découvrit les restes d'un temple sémitique, de plan carré, construit au bord de l'eau sur une terrasse rectangulaire. Son enceinte " sacrée " se trouve à flanc de colline. Sa cour, taillée dans le roc, mesure 25 m. de longueur × 48 m. de large; autour d'elle, on voyait encore des cavités ou niches destinées à recevoir, sans doute, des icônes,

(1) Pour ce sujet, voir Macalister, *A century of Excavation in Palestine*, 1925, p. 19 sq., qui en fait l'histoire depuis Robinson, en 1824.

(2) *Mission en Phénicie*, 1874; p. 841-8 : le catalogue des objets rapportés.

des stèles, ou d'autres objets de culte. Au milieu d'elle se dressait un bloc de pierre de 3 m. de haut, servant de socle de naos. De même, à *Ain el Hayat* s'élevaient deux tabernacles monolithes, l'un en face de l'autre, également de plan rectangulaire (fig. 365).

Mais bien plus importantes furent les trouvailles des monuments funéraires, car, on peut supposer que, si peu de sanctuaires très anciens ont été trouvés, même par les fouilleurs de notre génération, beaucoup de ces édifices religieux, sinon tous, auront été détruits par les nombreuses sectes qui depuis le Christianisme ont étendu leur influence.

Parmi les *monuments funéraires*, il faut distinguer ceux qui s'élèvent en pleine campagne et ceux qui furent creusés dans la roche (fig. 361 à 364). La plupart de ces tombes ont la forme de caveaux; on en découvrit à Arvad, Amrit, Gebeil, Sidon, etc.. Arrêtons-nous d'abord aux monuments d'Arvad.

Selon Renan, un caveau arvadite se compose : 1° d'un escalier ou d'un vestibule; 2° d'un caveau à fours; 3° d'un second caveau à fours; 4° d'un grand caveau de fond sans four; 5° de caveaux latéraux; 6° d'une pyramide extérieure (méghazil), indiquant l'emplacement du caveau. Cette description sommaire peut remplacer toutes les autres.

A Amrit, à peu près en face de l'île de Ruad, se dressent encore deux " *méghazils* " (fig. 360) au milieu de tombeaux, au-dessus de caveaux funéraires creusés dans le roc; ils comportent un soubassement carré et un fût cylindrique, orné à la partie inférieure de quatre poitrails de lions.

Un autre monument, le *Burdj el Bezak* (fig. 366) ou " tour du limaçon ", se compose d'un soubassement cubique, surmonté d'une pyramide; l'intérieur forme deux niches funéraires superposées, percées d'une fenêtre.

Voyons maintenant les *tombes de Sidon*. Elles se trouvent dans un endroit qu'on appelle " la caverne d'Apollon ". Cette nécropole contient des caveaux funéraires aux formes suivantes :

a) " Des caveaux rectangulaires s'ouvrent à la surface du sol par un puits de 3 ou 4 m. de long. × 1 ou 2 m. de large; au bas des deux petites faces de ces puits, se trouvent deux portes rectangulaires, donnant accès

à deux chambres encore rectangulaires, où étaient placés des sarcophages. Ces grottes se distinguent par l'absence de tout ornement. Des entailles, pratiquées des deux côtés du puits, permettent d'y descendre en s'aidant des pieds et des mains. Dans un seul cas, on a trouvé plusieurs de ces chambres, formant une véritable catacombe ".

b) Des " caveaux taillés en voûte, offrent des niches latérales et, dans le haut, ces soupiraux ronds, creusés à la tarière, qui ont tant préoccupé les fouilleurs à Gebeil et dont il y a aussi un exemple à Amrit. Ces soupiraux, comme à Gebeil, entament la paroi de la grotte, ce qui ne permet pas d'y voir de simples puits d'aération... La voûte est inconnue à la haute antiquité phénicienne (1) " ; ces caveaux sont donc relativement modernes.

c) " Des caveaux étaient crépis à la chaux et décorés selon le goût de l'époque grecque, romaine ou chrétienne, avec des inscriptions grecques; le principal de ces caveaux offre aussi des soupiraux ronds creusés à la tarière ". Mentionnons, en complément, des caveaux semblables retrouvés au cours des fouilles récentes, près de Sidon, dans la nécropole de Kafr Djarra (2), et d'autres découverts par la P. E. F., vers 1902, à Zakariia, Judeideh, Es-Safi, Sandahannah (à Beit Jebrin)..., avec des décorations d'époque hellénistique. Nous verrons plus loin, que des tombes beaucoup plus anciennes et, par conséquent, autrement conçues, sont nombreuses, surtout en Palestine.

Mais ces caveaux contenaient des *sarcophages*, dont l'exécution accuse toujours la basse époque. Parmi les plus intéressants, on doit citer ceux de forme anthropoïde, entièrement conçus sur le modèle des sarcophages égyptiens (fig. 367). Celui d'Ešmunazar fut trouvé, en 1856, dans la " Caverne d'Apollon " ; il avait été violé dès l'antiquité; la partie supérieure était recouverte d'un texte araméen. Citons encore celui de Tabnit, père d'Ešmunazar, prêtre d'Aštarté et roi de Sidon, datant du Vme siècle, qui est couvert d'hiéroglyphes égyptiens (à Constantinople).

(1) Les fouilles récentes ont démenti cette affirmation en ce qui concerne la Palestine, car dans plusieurs villes, dont nous traiterons plus loin, on mit à jour des intérieurs voûtés. De même, en ce qui concerne les procédés, les rapports de Renan sont à corriger par : Rouvier, Gebal-Byblos, Revue Biblique, 1899, p. 562 sq.

(2) *Syria*, V, 1924, p. 124.

Ce dernier fut découvert par Hamdy-Bey, directeur du Musée Ottoman, lorsque, en 1887, à la suite de trouvailles d'antiquités en Phénicie, il avait été chargé, par le gouvernement turc, de pratiquer des fouilles dans les environs de Sidon, notamment à l'Est. Dans un endroit appelé Ayaa, il inspecta une nécropole qui avait été entièrement bouleversée. Des deux hypogées les plus importants qui en faisaient partie, l'un avait, comme entrée, un puits de 10 m. de profondeur sur 4 m. de côté. Quoique violé, il renfermait encore dix-sept sarcophages, la plupart de marbre blanc, de type égyptien et grec; citons celui tant célèbre d'Alexandre, celui du Lycien, celui des Pleureuses, celui du Satrape... Le second hypogée contenait le sarcophage de Tabnit. Cette série de monuments se trouve à Constantinople.

D'autres sarcophages, également anthropoïdes, ont une tête de style grec, qui les classe à partir du Vme siècle. Une collection particulière à Sidon (mission américaine protestante Ford) en possède environ vingt-cinq de forme anthropoïde, en marbre, provenant de fouilles, faites dans le jardin du propriétaire, au cours du dernier demi-siècle [1].

Les sarcophages provenant des " tombes en four " de *Kafr-Djarra*, près de Sidon, ont des couvercles ornés de quatre têtes de taureaux ou de bélier; ils peuvent dater de l'ère chrétienne [2].

De ses fouilles en Phénicie, Renan rapporta aussi un certain nombre de menues antiquités qui sont en majeure partie conservées au Louvre.

§ 106. — Sociétés de fouilles palestiniennes

Depuis ces travaux, la Palestine a été explorée par plusieurs organismes, dont nous allons brièvement exposer l'activité. On peut distinguer deux périodes de recherches :

1° Antérieures à 1890, les premières n'avaient pour dessein que l'exploration superficielle du pays, aussi bien au point de vue de l'histoire naturelle, que du folklore et de tout ce qui s'y rattache.

2° Dès 1890, les recherches prirent le caractère d'une exploration vraiment méthodique, au point de vue archéologique et historique (Petrie à Lakiš, p. 156, etc...). Cette ère devint particulièrement féconde,

(1) *Syria*, IV 1923, p. 276.
(2) *Syria*, V 1924, pl. 35, p. 127. Cf. de Longpérier, *Musée Napoléon*, t. III, pl. 16-7.

depuis que les Anglais et les Français s'entendirent et s'attribuèrent, de commun accord, les endroits à explorer; cela se fit dès décembre 1912, mais ce n'est qu'en 1916 que cet accord, nommé " Sykes-Picot ", du nom des négociateurs, prit des termes définitifs; ceux-ci ont été publiés (1). D'après cette convention, les Anglais se réservaient l'exploration de la Mésopotamie et les Français celle de la Cilicie et de la Syrie, mais tous deux collaboreraient, sous direction mi-anglaise, mi-française, aux travaux exécutés en Palestine même. La création des Mandats Internationaux par le Traité de Versailles confirma cet accord, en complément duquel, une " législation sur les Antiquités en Syrie " fut édictée (2) et des musées furent créés, p. ex. à Jérusalem, à Beyrouth, à Damas... Aujourd'hui, tous les efforts sont soigneusement organisés et dirigés vers un même but, par la " British School of Archaeology at Jerusalem " et par le " Service des Antiquités et des Beaux-Arts de Syrie ". Nous y reviendrons plus loin. Mais à côté d'eux, des sociétés allemandes (D. O. G.), américaines (Université de Pensylvanie, de Chicago), anglaises (B.S. A. P.), voire tchèque (Hrozny), collaborèrent sérieusement à l'exploration du pays, dans un dessein purement scientifique et désintéressé.

§ 107. — Le Palestine Exploration Fund (P.E.F.)

Le 22 juin 1865, quelques Anglais éminents créèrent cette société, dans le but de contribuer à l'exploration méthodique de la " Terre-Sainte ". Au début, elle ne poursuivit pas le dessein de fouiller le sol, mais seulement celui d'étudier le pays et surtout les antiquités. Ce n'est qu'au commencement du XXme siècle que de véritables fouilles furent organisées. Voici brièvement les principaux actes de cette société (3).

En 1868, Warren explora, pour la première fois, la Palestine pour le compte du P. E. F.; en 1869-71, le Sinaï et le désert Et-Tih furent parcourus par Edward, Palmer et Drake (4).

(1) *Die Welt des Islams* IX, 1923, p. 22 sq.

(2) *Syria*, IV, 1923, p. 260.

(3) Cf. Les *Quaterly Statement de la P. E. F.*, *à partir de* 1869. *Thirty years' work of the P. E. F.*, 1895, surtout p. 227. Stewart-Macalister, *Bible Side Lights from the mound of Gezer*, 1917, p. 205-223.

(4) Cf. *P. E. F. I Annual Report*, 1914-5.

Au cours de la même année, on commença les premières fouilles à *Jérusalem*, qui furent suivies d'autres fouilles par Bliss-Dickie en 1894 et sq. (voir p. 189) et qui eurent surtout pour résultat de reconnaître le tracé de l'aqueduc de Siloé et les vestiges des constructions attribuées à l'époque de Salomon et d'autres, antérieures au règne de ce dernier.

En 1869, on trouva la *stèle " moabite "* (fig. 369); elle représente un guerrier vêtu d'un pagne égyptien et qui apportait déjà une preuve de l'influence que l'art pharaonique avait exercée sur celui de la Syrie; par la suite, on en trouva bien d'autres !

En 1872, on parvint à identifier le *site de Gézer* et, depuis lors, plusieurs endroits furent fouillés, dont nous traiterons plus loin (p. 167). Ainsi, *Tell el Hésy* fut exploré en 1890 par Petrie; ses successeurs, Bliss et Macalister, continuèrent à fouiller le site de 1893 jusqu'en 1898. Les deux derniers travaillèrent, en outre, à *Tell es-Safi*, *Tell Judeideh*, *Tell Zakarija*, *Sandahannah* (*Beit Jebrin*) en 1892-5; en un mot, ils explorèrent toute la Schephélah (1). Arrêtons-nous y un instant.

Bliss et Macalister constatèrent que *Tell es-Safi* avait été jadis un haut-lieu cananéen (fig. 373) comportant un sanctuaire; celui-ci se composait d'une place centrale avec niche au fond et des pierres levées au milieu, de trois autres petits locaux réservés sans doute au service et, par devant, d'une salle aussi large que l'aire centrale. La ville même avait une enceinte antique dont les fouilleurs trouvèrent les restes (2) ainsi que divers objets et quelques fragments sculptés de basse époque (3).

Les fouilleurs retrouvèrent, en outre, la citadelle ancienne de *Tell Zakarriia* (4) (fig. 374) avec six tours fortifiées et son enceinte, qui accusent bien le caractère de ville fortifiée que toute cité cananéenne doit avoir selon l'expérience acquise plus tard.

Tout près de là, ils visitèrent des cavernes rupestres (5), semblables

(1) Voir la carte de ces centres : Bliss, Macalister, *Excavations in Palestine*, 1902, p. 2. Une carte de la Palestine Biblique dans : Macalister, *A century of Excavation in Palestine*, 1925, frontispice.

(2) Bliss, Macalister, Wunsch, *Excavations in Palestine during the years* 1898-1900 (1902), pl. 7.

(3) *Ibid.*, pl. 75.

(4) *Ibid.*, pl. 2.

(5) *Ib.*, pl. 94.

à toutes celles qu'on trouve dans le pays. A *Tell Judeideh*, ils en examinèrent aussi, mais elles avaient une particularité : les rochers étaient couverts de cupules ([1]). Les caveaux souterrains de ces dernières localités et de *Tell Sandahannah* (Beit Jebrin) (fig. 375-6) sont d'ailleurs les seules antiquités importantes à signaler. Tous ces caveaux se composent de chambres circulaires, communiquant entre elles, de 20 à 60 pieds de diamètre × 20 à 40 pieds de hauteur. On peut lire des marques et des inscriptions sur les murs, qui confirment la date très basse de ces lieux. Dans les parois, s'ouvrent des colombaires, des presses à huile...

Les acropoles et enceintes de ces mêmes localités (fig. 374, 5, 7, 9: Zakariis, Sandahannah, Djedeideh) n'ont laissé que peu de traces, à peine visibles aux fouilleurs eux-mêmes.

L'activité du P. E. F., s'est associée depuis lors à de nouveaux organismes, p. ex. la British School of Archaeology at Jerusalem, sur lesquels nous attirerons l'attention du lecteur plus loin (p. 189).

§ 108. — Autres sociétés de fouilles

En Amérique, il s'est créé une organisation semblable : l'*American Palestine Exploration Fund* en 1871; elle a vécu jusqu'en 1877; faute d'argent et de solidarité entre les membres, elle n'eut aucun succès et ne rendit aucun service à la science. Depuis lors, certaines Universités ont organisé des explorations et des fouilles auxquelles nous rendons hommage, plus loin (Samarie, p. 176 sq.).

En 1877 (septembre), les Allemands inaugurèrent le *Deutscher Palästina-Verein* qui avait pour but de faire des recherches d'ordre architectural à Jérusalem. Celles-ci furent publiées par Guthe en 1882. Mais, par la suite, les membres étendirent leur cercle d'action. Ainsi, en 1903, la société chargea Schumacher et Benzinger de faire des fouilles complètes à Tell Mutésellim : nous les décrirons plus loin (p. 172 sq.). En 1903-4, avec l'assistance de l'Académie des Sciences de Vienne, un de leurs membres, Sellin, pratiqua des fouilles exhaustives à Tell Ta'annek (voir également plus bas, p. 158 sq.).

A citer encore : l'*Exploration Society of Jerusalem*, créée en 1913,

([1]) *Ib.*, pl. 89 et pl. 10.

parmi les colons Juifs de Palestine. Elle a formé un musée, créé un journal en langue hébraïque, fait des recherches dans la synagogue de Tibériade et dans la prétendue tombe de Jehoshaphat... Le Dr Nahum Slousch la dirige.

Enfin, le baron de Rothschild a fait exécuter, en 1913-4 et en 1923-4, par le Dr R. Weill, des recherches dans les tombes attribuées à la dynastie de David, près de Jérusalem; ces travaux ne sont pas encore publiés (¹); nous y reviendrons plus loin (p. 198 sq.).

Reprenons maintenant l'histoire des fouilles capitales.

TELL EL HESY-LAKIŠ

(Fig. 378 à 380)

§ 109. — Histoire de la ville

De même que Hasor, Megiddo et d'autres centres palestiniens, la ville de Lakiš est mentionnée dans les annales égyptiennes; ainsi, on lit son nom dans les Papyrus hiératiques de St-Pétersbourg (²), ligne 202.

Le nom de Ra-ki-ša est cité sous Thutmès III. Il correspond lettre pour lettre à celui des textes de Tell el Amarna, le " l " n'existant pas en égyptien.

D'après les observations faites avant les fouilles, on pouvait se faire l'image suivante de la ville.

D'origine cananéenne, elle fut vassale des pharaons des XVIII-XIXmes dynasties. Après l'effondrement du Nouvel Empire et l'accalmie survenue, lors du retrait des " Peuples de la Mer ", elle devint la proie des Israélites (³).

En effet, Lakiš est citée parmi les villes qui s'allièrent contre l'invasion hébraïque et qu'on mentionne avec l'épithète de villes " amorrhites ". Elles ne surent pas résister à l'avance des envahisseurs, qui vainquirent, entre autres, l'armée de Japhia, roi de Lakiš; celui-ci s'était allié aux rois d'Eglon, de Jérimoth, de Jérusalem, de Hébron et avait marché contre Gabaon, pour punir cette place-forte de son alliance avec les Israélites.

(¹) Weill, R. *La cité de David, Campagne de* 1913-4 (1920).
(²) Publiés par Gardiner-Golénischeff en 1913.
(³) *Josué*, X.

Josué resta maître du terrain. Rehoboam cite la ville de Lakiš parmi les villes fortifiées (vers 933-916).

Sinaḫérib, marchant contre l'Egypte, vers 700, l'investit et y reçut les rois de la Shephélah ainsi que celui de Jérusalem. Nabuchodonosor II, jouant le même rôle, détruisit cette fois la ville. Elle fut encore rebâtie et réoccupée, mais n'eut qu'un sort éphémère. On verra par la suite que les fouilles ont contribué largement à la connaissance de l'histoire de cette place.

§ 110. — Historique des fouilles : Petrie, Bliss, Macalister

La découverte de la ville remonte au XIXme siècle.

Déjà, en 1863, Guérin [1] fut sur le point de reconnaître dans le tell el Hesi l'antique ville de Lakiš. Ce fut chaudement contesté, encore récemment, par Albright, directeur de l'Institut Américain de Jérusalem [2], qui préféra y voir la ville d'Eglon, mais en vain. La certitude devait venir, non pas de discussions académiques, mais de travaux exécutés sur place.

Les premières fouilles furent pratiquées par Flinders Pétrie, pour le compte de la P. E. F., en 1890, et publiées par le même à Londres, en 1891. Il avait déjà identifié ce site avec la localité de Lakiš, conquise vers 700 par Sinaḫérib et dont nous possédons même une image sculptée; elle ornait jadis le palais de ce roi à Kuyundjik (fig. 31,37). On y voit le camp royal d'où sort le roi en char et, plus loin, la tente royale, devant laquelle trône le potentat, pendant qu'on lui amène des chefs vaincus du Sud de Palestine; parmi ceux-ci, on devrait chercher Ezéchias, offrant le tribut de Jérusalem, mais refusant de livrer sa capitale.

Petrie n'y a pas trouvé de restes de l'époque romaine, mais bien des époques grecque et antérieure; d'après ses recherches, l'histoire de Lakiš

(1) V. Guérin, né à Paris en 1821, mort en 1890, fut un des palestinologues des plus averti de son temps et très au courant des questions bibliques, telles qu'on les entendait alors. Entre plusieurs missions et voyages, il parcourut la palestine en 1854, 1863, 1870, 1882-4. Il professa sa science en diverses villes. Son principal ouvrage est : *La description géographique, historique, archéologique de la Palestine*, accompagnée de cartes detaillées, 1869 (3 vol.); 1874 (2 vol.); 1881 (2 vol.). Nous n'avons pas eu l'occasion de les consulter.

(2) *Bulletin American School of or. Research*, t. 15, 1924, p. 7; t. 17, 1925, p. 7, etc.

doit s'être terminée vers 450 avant J.-C. Son collaborateur et successeur, Bliss, qui y travailla d'avril 1890 à janvier 1893, pour le compte de la même société, fit des constatations analogues.

Le tell a environ 36 m. de hauteur de ruines au-dessus de la vallée; celles-ci sont formées des restes de maisons en briques qui formaient des rues étroites et d'époques diverses. Lors de sa dernière occupation, le sommet du tell atteignait 105 m. au-dessus du niveau de la mer. Un des côtés des ruines mesure environ 61 m. Le plan de la ville, tiré par Pétrie, montre une enceinte irrégulière, construite en briques sèches, la ville elle-même et une citadelle, située au N.E. sur la rivière El Hesy, d'où le nom moderne de la localité.

Pétrie y avait déjà reconnu des parties de murailles bâties par les Amorrhites, par Rehoboam, par Manasseh (vers 698-643). Certaines pièces sculptées, notamment des piliers, remontent, d'après lui, à l'époque de Salomon (vers 970-933); elles étaient placées le long d'un corridor.

De nombreuses menues antiquités, même d'origine égyptienne et méditerranéenne, furent découvertes par lui-même.

Lorsque Bliss et Macalister terminèrent leurs travaux vers 1908, en complément de ceux de Pétrie, il purent conclure que le tell se composait de huit villes superposées [1], qu'ils datèrent de la manière suivante:

§ 111. — Résultats

Sous-Ville 1, à 19,80 m. au-dessous du sommet du tell, avant 1700: il en restait quelques vestiges de fortifications, notamment une tour d'angle avec deux réduits, située au coin N. E. [2] et construite peut-être contre un pharaon de la XVIIIme dynastie.

Ville 1, vers 1600: à 16,75 m. de profondeur; des objets en cuivre et en bronze, des figurines, des tessons de poterie... attribués à l'époque amorrhite, furent découverts;

Ville 2, vers 1550, à env. 15 m. : on y recueillit quelques poids de métier et des vestiges de constructions;

Ville 3, vers 1450, à env. 14 m. : dans cette couche, on retrouva une tablette cunéiforme au nom de Zimrida, roi de Lakis et des scarabées

(1) *Mound of many cities*, 1894, p. 137, pl. 2; histoire des fouilles, p. 144-155.
(2) Bliss, p. 26.

de la XVIIIme dynastie. Nous connaissons ce roi Zimrida par les textes de Tell el Amarna (¹). Dans une couche de 1 à 2 m. de cendres et de poussière, se trouvaient des os, des poteries... et un four à six cheminées, servant probablement à la cuisson de briques ou à la fusion de métaux (²).

Ville 4, à env. 10 m. de profondeur, vers 1400 : on mit à jour des poteries phéniciennes et même quelques inscriptions de la même origine; des scarabées et quelques émaux de la XVIIIme et d'avant la XVIIIme dynastie égyptienne; des émaux attribués à la XXIIe dynastie.

Ville 5, à env. 6,70 m., vers 1000 : la ville 5-6 semble avoir été rasée, car les poteries devinrent plus rares; on découvrit, en outre, des poteries juives et des pilastres sculptés, attribués à l'époque de Salomon, des figurines de bronze, un pressoir à vin composé de plusieurs cuves, un pavé indiquant une bâtisse...

Ville 6, à 5,50 m., vers 800 : quelques inscriptions et pans de l'enceinte déjà trouvée par Pétrie.

Villes 7-8, à env. 2 m., vers 500 à 400 : poteries grecques polies, tombes, fosses-celliers, fours à cuire le pain...

Ces huit couches ou villes ont pu être déterminées par la présence des tessons, des briques, des maisons, de l'enceinte même, des armes de bronze, etc. (³).

Tous ces niveaux contenaient énormément de cendres, provenant d'incendies divers qui, s'ajoutant les unes aux autres, formèrent la hauteur actuelle du tell.

TELL TA'ANNEK (⁴)

(Fig. 381 à 388)

§ 112. — Histoire de la ville

Grâce aux documents les plus divers, mais surtout aux fouilles mêmes, nous avons une idée assez concrète de l'histoire de la ville.

Les *conclusions* tirées de ces travaux peuvent se résumer en peu de

(¹) Knudtzon, *El-Amarnatafeln-Vorderasiatische Bibliothek*, 1907, 2; voir les références p. 1570 et Bliss, *Mound*, 1894, p. 56, 130, 184.

(²) Bliss, p. 47, 91, 99.

(³) Voir dans Bliss, *Mound*, 1894, le plan de chacune de ces villes.

(⁴) Sellin, *Kais. Akad. Wiss. Vienne*, 1904-5.

mots. Tout d'abord, on n'a pas trouvé de traces, ni de troglodytes (comme à Gézer), ni d'habitants néolithiques, malgré la caverne qui indique cette époque (fig. 381-3); le site doit donc avoir été colonisé par des populations assez tardives. On suppose qu'il fut occupé par les mêmes peuples qui, vers 2500, avaient pris possession de la Palestine, soit des Cananéens, soit même des Amorrhites. Aussi, Josué [1] affirme-t-il que la ville était la résidence d'un roi cananéen; il confirme ainsi la chanson de Déborah [2] qui rappelle que les rois de Canaan se défendirent à Ta'anek contre l'invasion des tribus hébraïques, auxquelles quatre des leurs avaient refusé de se joindre. Ces Cananéens pourraient y avoir vécu environ quatre ou cinq siècles et, dans cette hypothèse, la fondation de Ta'anek remonterait aux débuts du troisième millénaire. A partir de ce moment, les *influences étrangères* se font déjà sentir. La plus profonde est celle de la civilisation babylonienne; elle est attestée par la présence de tablettes cunéiformes dans un fort d'Ištar-waššur (cf. p. 161) et d'un cylindre au nom d'Atanaḫ-ili. Ces documents confirment le fait, constaté d'ailleurs si souvent en Palestine et en Syrie, que la civilisation babylonienne y était répandue depuis tout temps et intimement liée à la vie des indigènes, ce qu'on ne peut pas dire de l'influence égyptienne.

Quant à cette dernière, les cylindres avec figures égyptiennes, les scarabées d'époque Hyksos et postérieure, les figurines égyptiennes... annoncent également les rapports avec les habitants de la vallée du Nil. De par la trouvaille d'un scarabée de Thoutmès III (vers 1480) dans le fort d'Ištar-waššur, on a tiré la conclusion, non encore controuvée, que ce pharaon a dû conquérir ce quartier ou toute la ville cananéenne; elle est confirmée par la présence du nom de la cité dans la liste de Tutmès III (Karnak) [3] et dans des papyrus hiératiques de St-Pétersbourg, tout comme Lakiš, Hasor, Mégiddo [4]...

Il est certain que le maître du fort, Ištar-waššur, devint le vassal du

[1] XII, 21, XVII, 11.

[2] *Juges*, V-19.

[3] Cf. Sethe, *Urkunden des Aegypt Altertums*, IV, 1907, p. 783, n° 42 Cf. Gustave *Die Personennamen in den Tontafeln von Tell Ta'annek* (dans : *Zeitschrift des Deut-Palästina Vereins*, Bd 50, 1927, p. 1-18).

[4] Gardiner-Golénischeff, 1913, lig. 70.

pharaon, qu'il lui demanda sa fille en mariage et de l'argent, et qu'il se plaignit de la perte de ses villes, causée par les incursions des nomades (Ḫabiri). De cette même époque datent justement de nombreuses maisons cananéennes. En même temps, les Israélites de la tribu de Manassé s'installèrent dans la ville, insensiblement d'abord, pour, plus tard, l'occuper définitivement, après que Barak eut battu, près de ce site, les rois cananéens (chanson de Deborah).

Il existe encore une autre influence, celle de l'art phénicien et égéen, qu'on constate surtout dans la céramique, appelée pour ce motif Phénico-égéo-cananéenne.

Ce n'est qu'à partir de Salomon (970-938) que la ville dépendit réellement des Israélites, déjà maîtres du Sud de la Palestine. Ce roi imposa un gouverneur, Baanaben-Aḫilud (¹) qui dirigea en même temps les villes de Ta'annek, Mégiddo, Bethšean, Abel Mehola et Jokneam.

Sous Jéroboam I (vers 930), le pharaon Šešonq pilla la ville; l'égyptien la cite dans sa liste de places étrangères conquises (²).

Après cela, nous n'entendons plus grand'chose; mais on peut supposer que la place ne resta pas étrangère aux luttes des Juifs et des Israélites pendant la première moitié du IXme siècle (Jérusalem contre Samarie, sous Omri-Aḫab), ni à celles de Tiglatpiléser (sous Pékah, vers 736); encore moins à celles de Salmanasar IV et de Sargon II, qui conquirent toute la partie méridionale du pays pendant la seconde moitié du VIIIme siècle et qui préparèrent ainsi à leurs successeurs la conquête de la vallée du Nil.

§ 113. — Historique des fouilles : Sellin

En mars 1900, Sellin obtint un subside de l'Académie des Sciences de Vienne pour exécuter des fouilles à Ta'annek. Celles-ci furent accomplies en quatre campagnes, dont nous allons exposer brièvement la suite et, aussi, donner quelques renseignements complémentaires sur les trouvailles. Remarquons d'abord que le tell se dresse au milieu de la plaine à une hauteur de 40 à 50 m., qu'il mesure 540 m. de long × 160 m. de large, et que le centre forme un plateau de 150 × 110 m. couvert de ruines; ce sont des proportions considérables pour une ville palestinienne.

(¹) *Juges* IV, 12 et IX, 5.

(²) Muller, *Asien und Europa nach altägypt. Denkmälern*, 1893, p. 170.

La *première expédition* donna le premier coup de sonde, le 10 mars 1901. Le temps n'étant guère favorable, on ne put creuser que pendant dix jours et employer le reste du temps à l'étude, dans les tranchées.

La *seconde expédition* fut plus heureuse; elle eut lieu entre le 1 avril 1902 et le début de 1903. On consacra tout le temps disponible à l'examen général du tell.

La *troisième expédition* fut la plus importante, car les résultats dépassèrent de beaucoup ceux des saisons antérieures. Elle s'étendit du mois d'août 1903 au 3 septembre de la même année. On mit à jour :

Plusieurs bâtiments fortifiés, ou *citadelles* : celle du Nord ([1]) comporte une cour avec citerne, entourée de chambres, des tours de défense, un portail, des tombes construites dans les murs, une avenue bordée de piliers (fig. 384) ; la citadelle du N.-E. ([2]) ; la citadelle de l'Ouest ([3]) (fig. 386, idem), comportant les mêmes éléments, autrement disposés.

Le *fort d'Ištar-waššur*. Cette construction, attenante à la citadelle N., est tout à fait particulière (fig. 387). Elle comprend trois chambres solidement construites, ayant au N. et au S. une citerne, au S. un souterrain, à l'O. deux étages et une colonne servant d'autel.

On descend dans le caveau par un escalier; le souterrain comporte deux chambres, une gouttière, une citerne; on y a trouvé quelques menus objets. On peut supposer qu'il était à l'origine, non pas une tombe — il a été habité pendant peu de temps — mais un sanctuaire; la gouttière a pu servir, en effet, à évacuer le sang, l'eau ou l'huile du sacrifice.

Il a servi de dépôt d'archives, car il abritait une grande caisse en terre cuite, contenant encore quelques lettres. Celles-ci sont apparentées aux lettres de Tell el Amarna, par l'écriture, la langue, le style. Le fort doit donc dater de la fin du XVme siècle ou du commencement du siècle suivant; mais la présence du scarabée, cité plus haut, permet de remonter vers 1480.

A l'Ouest extérieur du fort, il y avait un pilier à libation. Comme la plupart des endroits fouillés, le fort avait été pillé.

([1]) Voir p. 15 de l'édition de Sellin.
([2]) Plan, p. 21 de l'édition de Sellin.
([3]) Voir p. 43 de l'édition de Sellin.

Digne de mention est *l'autel rupestre* (1) (fig. 385) dans lequel étaient creusées un certain nombre de cupules de 40 à 50 cm. de diamètre, comme on l'a constaté sur les autels d'autres endroits (Gézer, Mégiddo)(2).

On découvrit naturellement divers objets au cours de cette saison; citons-en quelques-uns : de nombreux vases et surtout ceux qui ont la forme de " coupes à champagne "; l'encensoir décoré de deux lions et de trois têtes fantastiques en ronde-bosse, des figurines (Astarté); des tablettes (fort d'Ištar-waššur); un cylindre au nom d'Atanaḫ-ili; des outils en métal, en pierre et en os, un pressoir à huile, des fours à cuire d'argile, des bijoux en or (fig. 388).

Il y avait aussi quelques scarabées de la XVIIIme dynastie et d'autres de l'époque hyksos, qui constituent les meilleurs témoins de l'occupation de la ville par les Egyptiens (3).

Plus anciennes que les constructions précédentes, étaient des *maisons en briques cuites*, ayant appartenu aux Cananéens.

La *quatrième expédition* eut lieu au cours de l'année 1904; elle n'avait pour dessein que de vérifier sur place les résultats acquis et de contrôler les plans dessinés, d'après les fouilles, en Europe. Toutefois, quelques nouveaux sondages étaient nécessaires et c'est pendant ces derniers qu'on découvrit encore quelques objets, entre autres, des scarabées égyptiens. L'examen portait surtout, cette fois, sur le fort d'Ištar-waššur.

JERICHO (4)

(Fig. 389 à 396)

§ 114. — Histoire de la ville

Avant d'entamer l'histoire des fouilles, rappelons, en deux mots, que c'est un centre cananéen (5) et que le nom de la citadelle n'est mentionné ni dans les annales égyptiennes, ni dans les lettres de Tell el Amarna, ce qui semble indiquer qu'entre le XVe et le XIVe siècle, elle n'avait aucune

(1) P. 43

(2) Voir l'autel rupestre et la pierre levée dans R. Kittel, *Studien zur Hebräischen Archäologie; Religionsgeschichte*, 1908, p. 126, 134, 135.

(3) P. 20, 111

(4) Jos. II, VI, XII, 9.

(5) Cf. Sellin-Watzinger, *Wis. Ver. D. O. G.*, 22, 1913.

importance politique ou stratégique. Quelque temps après seulement, la ville joua un certain rôle lors de l'occupation du pays par les Hébreux. C'est, en effet, par ici que les tribus venant du désert, s'infiltrèrent dans leur " Terre promise ". Josué (II à VII) nous raconte que deux espions avaient été envoyés de Sittim (E. du Jourdain) avant la capture de la ville, afin de se rendre compte de l'état du pays et des possibilités d'une spoliation. Ils furent découverts et pourchassés; une femme de mauvaise vie (Rahab) les recueillit et les cacha, jusqu'au moment où ils purent échapper dans la montagne et, de là, rejoindre leurs compagnons. Leurs renseignements activèrent les préparatifs de l'invasion. Josué campa à Gilgal, un lieu éloigné d'une couple d'heures ([1]) et où se trouve aujourd'hui un hôtel (E. du mont de Jéricho). Avant d'entreprendre la lutte, le chef rassembla son armée et fit circoncire ses guerriers. Après avoir été honoré d'une vision de Dieu, il fit le siège de la ville : pendant sept jours on en fit le tour, précédé du tabernacle, et la muraille tomba, enfin, au son des trompettes. La ville fut brûlée et pillée. D'autres versions prétendent qu'elle fut emportée d'assaut ([2]). On cite même le roi qui dirigea un assaut : ce fut Eglon, chef des Moabites ([3]); il eut en partage la campagne environnante. Lors du pillage de la cité conquise, Raḥab et sa tribu furent épargnées.

Longtemps après, à l'époque de la suzeraineté d'Aḥab de Samarie, un gouverneur, Ḥiél de Béthél, rebâtit la ville. Dans le Livre des Rois, on rapporte ([4]) que lorsqu'il en fit les fondations, Abiram, son fils aîné, mourut, et qu'il en plaça les portes, lors du trépas de son fils cadet Ségub; on y vit la réalisation d'une malédiction que Josué avait proférée contre celui qui rebâtirait la ville, conquise et détruite.

Ce Ḥiél n'est peut-être qu'une sorte de gouverneur qui prit l'initiative de fortifier la ville. En tous cas, Jéricho refleurit et devint même le siège d'un centre de " prophètes ". Le dernier roi juif Zédécias s'y réfugia, en 586 ([5]).

([1]) Découvert par Zschokke, *Beiträge zur Topographie der Westlichen Jordanaue*, 1886, p. 26.

([2]) Jos. XVI, 1, 7; XVIII, 12, 21.

([3]) *Juges* III, 14; *Deut.* XXXIV, 3; 2 *Chron.* XXVIII, 15.

([4]) XVI, 34.

([5]) Jérémie XXXIX, 5; LII, 8.

Lors de l'invasion des Néo-Babyloniens, elle fut saccagée et la population déportée; celle-ci put revenir sous Cyrus (537) et elle entama aussitôt la reconstitution de la cité, dirigée par Zorababel. Sous les monarques grecs et Romains, elle existait toujours; ce n'est qu'après Saladin (XIIIme siècle) qu'elle disparut. L'Ancien Testament en conserva seul le souvenir et c'est, précisément, l'intérêt pour les questions bibliques qui fit désigner la ville, comme but d'exploration par les sociétés d'études orientales.

§ 115. — Historique des fouilles

Aussi en 1868 déjà, Warren y fit quelques sondages pour la P. E. F., et ouvrit quelques tombeaux construits à 2 m. au-dessous du sommet du tell [1] mais, ce n'est qu'en 1907, que la D. O. G. décida de pratiquer des fouilles sérieuses; elles furent précédées d'essais, effectués par Sellin, Watzinger et, en partie, par Nöldeke. Les fouilles définitives se firent en deux périodes, auxquelles l'Académie de Vienne apporta son assistance pécuniaire : 1°, du 2 janvier 1908 au 8 avril 1908 et, 2°, du 15 janvier 1909 au 2 avril 1909.

Les ruines antiques, occupent une superficie de 350 m. de longueur × 150 m. de large et forment un tell appelé : Es-sultan. Elles se trouvent à 2 km. de la ville actuelle, nommée : Er-Riḥa.

A la fin des travaux, on avait mis à jour *huit couches*, que nous allons décrire brièvement en commençant par les plus profondes.

La *plus ancienne*, ou huitième couche, doit dater de l'époque néolithique (fig. 394) ou peut-être protocananéenne. De celle-ci datent des murailles du N.-O. sur lesquelles fut construite, plus tard, la forteresse cananéenne. Elles sont faites de pierres de grande dimension (0,70 m. × 0,40 m.) atteignant une épaisseur de 5,60 m. D'autres parties ont une allure " cyclopéenne " sous lesquelles on découvrit des outils en silex, des meules, des fragments d'os d'animaux domestiques. Des cupules et leurs canaux y avaient été creusés [2].

La *septième couche* est de l'époque " vieille cananéenne " au cours de laquelle des populations nouvellement arrivées, vers la fin du troisième

(1) Voir une carte de Jéricho : Er-Riḥa dans Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, t. 3, 1903, p. 1285.

(2) Pl. 5.

millénaire ou au début du deuxième, pillèrent la ville et détruisirent les constructions précédentes. Nous avons, sans doute, à faire ici aux précurseurs cananéens des Hébreux. En tous cas, la découverte de scarabée égyptiens indique que l'Egypte a pu exercer, dès ce moment, une certaine influence et cela jusqu'au Nouvel Empire, inclusivement, car les intailles trouvées dans cette couche datent à partir du Moyen jusqu'au Nouvel Empire. La date de la septième couche est d'ailleurs confirmée par de nombreux fragments de poteries qui annoncent le troisième et le début du deuxième millénaire.

La *sixième couche*, nommée " cananéenne récente " se distingue par une céramique qu'on placerait vers 1600-1500, ou même plus tard, vers l'époque de Tell el Amarna, pendant laquelle le pays subissait les incursions des Ḫabiri, précurseurs des Hébreux, et avant laquelle la citadelle aurait déjà été détruite (¹), sans avoir été reconstruite.

La *cinquième couche* date de l'époque israélite, c'est-à-dire du XII-Xme siècle. On bâtit de nombreuses maisons, ce qui constitue une preuve, non seulement de la prospérité de la ville, mais encore du fait que Cananéens et Israélites étaient mêlés intimement à l'essor de la cité. Durant cette époque, on combla le fossé qui séparait jadis les deux murs de l'enceinte.

La *quatrième couche* (fig. 393), correspondant à peu près à l'époque juive depuis le IXme siècle, contient les restes d'un fort et d'un sérail, presque un " ḫilani ", ainsi que le glacis de l'enceinte extérieure. On a provisoirement admis qu'il s'agit du travail exécuté sous les ordres de Ḫiél, gouverneur d'Aḫab, roi de Samarie (vers 870) et destiné à protéger la ville contre les attaques des Moabites (sous Mêša, env. 850-830). C'est de cette époque que date l'école des prophètes dont fait mention l'Ancien Testament et qui annonce que la ville est devenue un centre religieux, opposé au paganisme cananéen.

Deux, trois siècles après, les édifices attribués à Ḫiél furent détruits; cet événement pourrait bien s'être passé pendant l'invasion des Assyriens (Sargon, 722, ou Sinaḫérib, 705).

La *troisième couche* peut être appelée celle du " judaïque récent "; au

(¹) Cf. *Annual Americ. School. or. Research*, 4, 1904, p. 11, 147.

VII-VIme siècle, la ville se développa de nouveau, ce que l'on observe par les traces d'une nouvelle installation. Bientôt, un incendie détruisit la cité. Est-il dû au passage des Néo-Babyloniens qui vers ce moment (586) saccagèrent Jérusalem et arrêtèrent le roi fugitif Zédécias, près de Jéricho ?

Dès le retour des Juifs de l'exil en 538, — édit de Cyrus — on entama de nouveau la construction de maisons. La ville cependant, ne put guère prospérer, car, vers 350, Artaxerxès-Oxhus fit déporter les habitants et peut-être raser la place.

Des restes d'époque romaine n'ont pas été trouvés.

La *deuxième couche* date de l'époque byzantine et la *première*, d'époque musulmane, ce dont témoignent les tombes arabes.

§ 116. — Résultats

D'après ces renseignements, on peut facilement se faire une image de la ville; elle ressemble à celle de toutes les autres stations palestiniennes.

Sa superficie totale mesure 25.000 m. carrés; elle était donc plus petite que Gézer et Mégiddo, d'autant plus qu'à l'époque de Hiel, elle peut avoir atteint seulement 40.000 m. carrés (fig. 389 à 391).

Une *enceinte*, dont les deux murailles en briques, d'env. 3,50 et 1,50 m. d'épaisseur, étaient séparées par un fossé, encerclait l'aire habitée. A l'époque cananéenne, elle pouvait mesurer 600 m. de pourtour; ses couches de briques reposaient sur des pierres brutes, formant ensemble une assise de 4 m. d'épaisseur × 0,50 à 0,80 m. de hauteur. Des cavités suggèrent l'emploi de poutres de bois, usage confirmé par les traces de cendres. Une tour fortifiée avançait hors de l'enceinte extérieure.

A l'intérieur se dressait une citadelle. Tant autour de celle-ci que près de l'enceinte, se multipliaient les maisons, qu'on a pu dater parfaitement, grâce à leur mode de construction et aux dimensions des briques. Elles sont en majeure partie d'époque cananéenne, israélite et juive. Leurs fondations n'étaient pas assez solides, et les murs n'atteignaient que 24 à 45 cm. d'épaisseur. Les escaliers menant aux toits devaient être nombreux (fig. 392-2).

Parmi les *objets découverts*, outre la céramique déjà citée, on doit

mentionner des outils en cuivre (haches, aiguilles) et en bronze, des objets en os et en pierre (figurines, colliers de perles) et même des outils en silex (couteaux, grattoirs, pointes de lance et de flèche, haches, faulx...) enfin, quelques spécimens en faïence.

A remarquer encore que les traces d'influence babylonienne sont peu nombreuses et que parmi la céramique cananéenne (fig. 395,6), il y avait des fragments de poteries égéennes (3me-2me millénaires). Au cours des travaux on ne trouva pas de tombes cananéennes.

GÉZER [1]

(Fig. 397 à 408)

§ 117. — Histoire de la ville

Station néolithique, ce site remonte à la plus haute antiquité palestinienne. Il fut très tôt un centre de culte et finit par attirer une population assez importante et indépendante pour nécessiter la construction d'une enceinte fortifiée. Aussi est-elle déjà citée dans les annales de Thutmès III à Karnak [2]. Le même nom apparaît une dizaine de fois dans les lettres de Tell el Amarna : alu gaz-ri [3]. Sur la stèle de Mernephtah (stèle d'Israël, conservée au Musée du Caire), la ville apparaît également parmi les endroits syriens conquis, comme Ascalon, Jenoam, Gézer, puis Canaan, Israël. Enfin, les Hébreux s'en emparèrent lors de l'invasion, après Lakiš et Eglon [4]. Elle devint encore, plus tard, la proie du pharaon, peut-être de Siamon (vers 970-950) qui, après l'avoir détruite en partie, la donna comme cadeau de noce à sa fille, lors de son mariage avec Salomon [5]; celui-ci la rebâtit [6]. Tiglatpiléser III (746-728) en fit le siège et a fait sculpter l'image de la citadelle conquise à Calah [7].

Elle a traversé sans périr l'époque des grandes conquêtes assyriennes, néo-babyloniennes et même perses. Enfin, à l'époque hellénistique, elle

(1) Cf. Stewart, Macalister, *Bible Sidelights from the mound of Gezer*, 1907.
(2) Sethe, *Urkunden des ägypt. Altertums*, IV, 1907, p. 785, n° 104 : qdr.
(3) Knudtzon, *Amarnabriefe*, V. A. B. 1907, p. 1573.
(4) *Jos.* X, 33, XII, 11, 12.
(5) 1 Rég. III, 1, cf. VII, 8, IX, 16.
(6) 1 Rég., IX, 15 à 17.
(7) Voir l'image dans M. Ebert, *Reallexikon der Vorgeschichte*, t. 4, 1926, pl. 76 a.

résistait toujours, puisque des inscriptions grecques indiquent la présence d'une colonie d'étrangers.

§ 118. — Reconnaissance de la ville

La découverte de la ville antique de Gézer fut faite par Clermont-Ganneau en 1874 [1], lorsque, pour le compte du P. E. F., il fit des recherches dans les environs immédiats de ce site et qu'il y trouva, en confirmation de ses hypothèses, trois inscriptions sculptées dans le roc, dont deux bilingues (hébreu et grec), qui indiquaient " les limites de Gézer ", c'est-à-dire l'espace que les Juifs, fidèles aux prescriptions du Sabbat, ne pouvaient franchir. Cette trouvaille inattendue se confirma en 1881, par la découverte d'une quatrième inscription (la troisième bilingue); elle fut même complétée, en 1898-9, par Lagrange qui put y ajouter un quatrième texte bilingue. Les cinq inscriptions se trouvaient dans l'aire extérieure de la ville, non loin des cavernes qui rendent le lieu particulièrement attrayant [2].

Il n'est pas inutile de rappeler, en complément de ce qui précède, que Clermont-Ganneau (1846-1923), ancien consul de France à Jérusalem, devint collaborateur du P. E. F. dès 1873. Trois années auparavant, il avait su enlever aux Bédouins la stèle de Mêsa, roi de Moab, remise au Louvre [3].

§ 119. — Le haut-lieu en général et celui de Gézer
(Fig. 397 à 401)

Des fouilles se firent longtemps attendre. Elles furent exécutées par Macalister, pour le P. E. F., de 1902 à 1905. Voici les principales constatations enregistrées.

Gézer peut passer pour le type des localités cananéennes où les cavernes, le haut-lieu et tout ce qui s'y rapporte ont joué un très grand rôle; nous le savons, non seulement par certains passages de l'Ancien Testament, mais encore, et mieux, par le résultat des fouilles.

(1) Cf. *La Palestine inconnue*, Paris, 1876, p. 14-23, à compléter par le Recueil d'archéologie, t. 3, 1900, p. 116, sq.; 264 sq. Cf. *Les Fraudes archéologiques*, 1885, p. 19.

(2) Voir la carte dans Clermont-Ganneau, *Rec. d'Archéol.*, III, 1900, p. 122 et Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, t. 3, 1903, p. 130.

(3) La stèle de Dhibân, ou stèle de Mêsa, roi de Moab, 896, avant J. C., 1870. Cf. *Premier rapport sur une mission en Palestine*, etc... 1882.

La destination de ces *cavernes* est multiple. Elles ont d'abord servi de repaires aux animaux; un jour les hommes les en ont délogés, y ont habité et, enfin, y ont enterré leurs morts; finalement, elles ne servirent plus que de caveaux mortuaires, et de lieu de culte. Cette dernière destination est attestée par l'aménagement intérieur des grottes, par la présence toute proche d'un autel, de pierres levées, d'un réservoir d'eau, par les poteries, les amulettes, une quantité énorme de cendres et d'ossements humains qui trahissent la pratique de l'incinération des cadavres et, enfin, par les cupules creusées sur la surface extérieure.

Avec un autel, des pierres levées, un bassin, etc... cet ensemble forme ce que nous appelons, d'après les Hébreux, un *haut-lieu* (¹).

Le plus complet est celui de Gézer; son aire se développe sur 27,50 m. du N. au S. et 24,50 m. de l'E. à l'O., formant un réseau de plusieurs grottes reliées les unes aux autres par un étroit couloir. L'entrée d'une des grottes est protégée par un pan de mur, mais il n'existait apparemment aucune clôture. Un escalier rudimentaire permet de descendre dans la caverne à incinération. Ici, on découvrit de nombreux débris et tessons de poteries, sous des décombres qui proviennent des troglodytes.

Sur l'écorce extérieure, on compte quatre-vingt trois cupules (²) toutes artificielles, sauf une peut-être; elles sont de forme ronde ou rectangulaire, le côté verticalement taillé et s'infléchissant vers le centre de la cavité. Les plus grandes ont 1,85 m. de diamètre; l'une d'elles atteint même 2,44 m. × 0,23 m. de profondeur; les plus petites mesurent 0,15 × 0,12 m. Quelques-unes sont reliées par des rigoles, sans symétrie. Deux cavités moyennes sont entourées d'un cercle de petites pierres levées ajustées avec de la boue.

Près des cavernes microlithiques, un canal de 1,37 m. × 0,66 m. conduit à un orifice de 0,85 m. de diamètre et débouche à une profondeur de 1,07 m., dans une grotte irrégulière de 9,76 × 6,10 m., ayant deux entrées.

Le sous-sol de ce sanctuaire était une nécropole d'enfants en bas-âge; ils y avaient été ensevelis dans des jarres. D'autres vases étaient remplis

(¹) Bâmah, pluriel : bâmôth.

(²) Cf. Dalman, *Die Schalensteine Palästinas... dans Palästinajahrbuch*, 1908, p. 23-53, avec plusieurs figures.

d'aliments. Nous avons probablement affaire, ici, avec la pratique du " sacrifice de fondation " particulièrement en usage chez les Cananéens, sous la forme du sacrifice du premier-né.

Ajoutons que sur les parois des grottes-tombes de Gézer on a relevé des dessins.

On a admis que les grottes, comme celles de Gézer, avaient été habitées, à l'aube de l'histoire, par des peuples troglodytes dont l'Ancien Testament [1] fait mention et qui furent chassés par les Edomites. Pendant et après leur installation définitive en Palestine, les Hébreux les occupèrent et y pratiquèrent un culte, pareil à celui de leurs prédécesseurs cananéens.

Nous disions plus haut qu'un *autel* complétait le haut-lieu (fig. 404, 405); celui de Gézer est moins important que l'autel de Mutésellim [2] mais ses pierres levées le sont davantage. Au moment des fouilles, huit sur dix étaient encore en place et mesuraient 5 à 10 pieds de hauteur; elles n'étaient pas sculptées [3]. De même, un *lavoir* se trouve près de là, qui a sans doute servi aux ablutions.

§ 120. — La ville et les trouvailles

A part le haut-lieu, les fouilleurs trouvèrent les restes de l'*enceinte* de la ville; elle avait encore 3 à 4,50 m. de hauteur; elle était double, comme la plupart des enceintes cananéennes. (fig. 406). Un bastion la complétait [4]. A cause de certains objets trouvés on l'a datée de 1450 environ. Un tunnel, qui date peut-être d'époque cananéenne, assurait l'approvisionnement d'eau.

A l'intérieur de l'enceinte, les fouilleurs trouvèrent très peu de restes de *maisons*; une seule comportait une cour centrale avec un toit abritant une partie de la cour et, autour de celle-ci, trois ou quatre chambres [5]. Une autre maison avait encore conservé son " sacrifice de fondation " (fig. 402, 408).

(1) *Genèse*, XIV, 6; *Deutéronome*, II, 12, 22.

(2) Fig. cf. pl. 5, p. 156, de Schumacher.

(3) Voir la vue des " pierres levées du haut-lieu " : Macalister, *Century of Excavations*, 1925, p. 276. R. Kittel, *Studien zur Hebräischen Archäol. und Religionsgeschichte* 1908, p. 129, 132, 133.

(4) Voir les fig. de Stewart-Macalister : 38, 39.

(5) Cf. p. 92 de Stewart-Macalister, qui en donne une restitution.

Dans une troisième, enfin, on découvrit un four à cuire.

Ces ruines, ainsi que les objets suivants, autorisèrent le fouilleur à distinguer plusieurs périodes : présémitique, sémitique I (2500 à 1780 env.), sémitique II (jusque vers 1580), sémitique III (jusqu'à la création du royaume israélite (vers 1050), sémitique IV (jusqu'à la fin du royaume juif vers 586), perse, etc...

Les menues trouvailles furent intéressantes. D'abord, il faut mentionner un *scarabée* au nom d'Aménophis III (1) ainsi que d'autres, datant à peu près de la même époque. On en a, entre autres, tiré la conclusion que la ville doit avoir été conquise, entre l'époque de Thutmès III et celle d'Aménophis IV (1419-1383).

Une trouvaille non moins importante est celle de *deux contrats assyriens* dans lesquels il s'agit d'une vente de terrain d'un certain Nethaniah à des Assyriens; ces contrats datent de 549 env. et prouvent que les usages, l'écriture et la langue assyriennes avaient acquis droit de cité jusqu'au S. de Palestine (2).

L'objet peut-être le plus intéressant est le "*calendrier de Gézer*"; celui-ci est en somme un exercice d'écriture, ce qui n'en diminue pas la valeur. L'élève y a mentionné huit noms de mois, indiquant la nature des travaux exécutés dans les champs (3); c'est une des plus anciennes inscriptions cananéennes, après celle d'Aḫiram (voir Byblos, p. 215). En comparant les signes d'écriture à ceux des ostraca trouvés dans la maison d'Aḫab à Samarie et qui datent de 865 environ, ce calendrier doit remonter vers 900 avant J. C. (v. p. 178); il est donc archaïque dans la forme des signes alphabétiques.

Il faut encore mentionner, les *empreintes de sceaux* sur anses de vases : le scarabée ouvrant les ailes et, autour, l'indication de l'atelier (4).

Enfin, *diverses antiquités*, tels, des vases d'époque cananéenne, un autel à encens avec figures de lions; des figurines (5); des armes de

(1) STEWART, *op. cit.*, pl., p. 10.

(2) STEWART, p. 32. Cf. la fig. 671 dans SOLOWEITSCHICK, *Welt der Bibel*, 1926, pl. 134.

(3) MACALISTER, *Century of Excavations*, p. 250. Cf. la fig. 676 dans SOLOWEITSCHICK, *Welt der Bibel*, 1926, pl. 15-4.

(4) STEWART, p. 156.

(5) Ištar à 2 cornes, p. 96.

bronze: pointes de lance (1); un guéridon dont la tige a la forme d'une flûtiste (2); des bagues en or... constituent une moisson aussi riche que variée.

TELL MUTESELLIM-MEGIDDO-ARMAGEDDON (3)

§ 121. — Histoire de la ville

(Fig. 409 à 413)

Comme beaucoup de villes du S. de Palestine, celle-ci ne fut, au début, qu'une station néolithique, puis un centre de culte et, enfin, une place-forte; comme telle, elle est déjà signalée dans les annales égyptiennes. Thutmès I la mentionne, en effet, de même que Thutmès III, qui y livra bataille aux Cananéens, avant de porter ses armes contre les Syriens et les Hittites de Kadeš (4).

Šešonq (vers 926) la mentionne parmi ses conquêtes.

Cette ancienne ville est également citée dans l'Ancien Testament; elle fut d'abord aux mains des Cananéens et ce n'est qu'au cours des luttes des Israélites contre les indigènes pour la possession de Palestine, qu'elle devint, petit à petit, la proie des envahisseurs.

Selon la chanson de Deborah, c'était une ville cananéenne voisine et rivale de Ta'annek; Barak, le chef israélite y vainquit Sisera, le roi cananéen (6). Le juge Gédéon poursuivit les Midianites jusqu'aux environs de la ville (7). Josué la conquit (8), après quoi elle revint à la tribu de Manassé. Salomon la restaura grandement (9).

C'est près de son territoire que Josias (640-608) accourut de Jérusalem, pour barrer la route au pharaon Nécho qui marchait contre Nabucho-

(1) Fig. Macalister, *Century of Exc.*, pl. 236.

(2) Cf. Mutesellim, fig. 370.

(3) Consultez Schumacher, plans, coupes, planches, 1908.

(4) Liste de Karnak : Sethe, *Urkunden des ægypt. Altertums*, IV, 1907, p. 781, nº 2; Mkt. Voir, en outre, *Les Papyrus hiératiques de l'Ermitage de St-Pétersbourg*, éd. Gardiner Golénischef, 1913, fig. 68, 185, 189.

(5) Muller, *Egyptological Researches*, I, 1906, pl. 78.

(6) Jud. IV-V.

(7) Jud. VI-VII.

(8) XII, 21.

(9) 1 Reg. IV, 12 ; IX, 15.

donosor II, fils de Nabopolassar (608) dont il était vassal, et, de crainte, de terribles représailles, il voulut rester fidèle à son suzerain. Mais Josias fut défait, blessé et mourut avant de revoir sa capitale (¹).

Depuis lors, cette ville disparaît de l'histoire; aujourd'hui, il y existe, néanmoins, une bourgade comptant une centaine d'habitants; on l'appelle " El Ledjoun ". C'est près de là, que Napoléon III dispersa les Turcs, vers 1861.

§ 122. — Historique des fouilles

Les fouilles furent exécutées sous les auspices du Deutscher Verein zur Erforschung Palästinas, au cours de trois saisons, par Schuhmacher-Benzinger :

1° du 1er avril au 31 mai 1903 et du 20 septembre à fin novembre 1903;

2° du 25 février 1904 à fin mai et du 6 octobre au début de décembre 1904;

3° du 15 mars 1905 au 30 novembre 1905.

Avant les travaux, le tell mesurait au maximum 30 m. de hauteur × 3,50 km. de long × 3 km. de large. Dans la description suivante, distinguons les antiquités extérieures à l'enceinte et celles qui se trouvaient à l'intérieur.

Le rocher extérieur (fig. 409) a été un lieu de culte à l'époque la plus reculée. Sa surface déblayée montre des cupules artificielles circulaires et irrégulières, de 10 à 15 × 8 à 32 cm. et parfois réunies par une rigole (fig. 410). Sous la surface s'ouvre une grotte, dont les parois sont taillées verticalement et arrondies au plafond. Une des chambres est naturelle. Quelques niches artificielles furent destinées, sans doute, à contenir des lampes. A côté d'un banc creusé dans le roc, gisaient des silex et des épingles en os, des cendres humaines et animales, des fragments de squelettes humains jetés pêle-mêle. Un conduit d'air perce le plafond. On attribue l'aménagement du rocher à trois périodes : la première a créé une partie du souterrain, et un autel avec cupules, situé à l'extérieur; la deuxième agrandit la cave, qui fut employée comme lieu d'habitation; la troisième en fit une nécropole.

(¹) 2 Rég. XXIII, 29, 30.

Cette *nécropole* est formée par de nombreuses tombes également creusées dans le roc, qui contenaient les corps simplement, ou bien enterrés dans un vase.

Quant à l'*autel* (fig. 409), il est également sculpté dans le roc et a deux marches d'escalier de 0,52 et 0,18 m. de hauteur. Quoique abîmé, sa surface porte encore 39 cupules de dimensions diverses (diamètre de 5 à 70 cm. et profondeur de 3 à 80 cm.); la plupart de ces cavités présentent une forme ovale; quelques-unes sont reliées par des canaux de 6 à 8 cm. de largeur et de 2 cm. de profondeur; des " masséboth " se dressaient non loin de l'autel (1).

§ 123. — La ville et les trouvailles

Venons-en maintenant à la *ville* même. Bâtie sur le rocher, celle-ci est formée par une succession de huit couches de ruines, représentant huit époques. Autour d'elle se dressait l'enceinte, composée de deux, trois couches de pierres brutes, noyées dans la terre et surmontées de briques crues. Cette muraille peut avoir atteint une hauteur de 5 à 10,50 m. Elle contenait plusieurs tombes, parmi lesquelles il y avait de simples vases contenant un squelette. La longueur de l'enceinte peut avoir été de 866 m.

L'intérieur de l'enceinte comprend dans le sens S.-N., la Porte du Sud, derrière laquelle se dressent des " pierres levées, masséboth " et une forge; puis venait le palais où l'on distingue le *château central* (fig. 411, 2) et le *château Nord* ainsi que la Porte Nord (2).

Dans la direction de l'enceinte Est, on rencontrait une partie fortifiée et un temple avec des " pierres levées ".

Par ci, par là, des citernes réunies par des bassins et des canaux.

En général, la construction avait été faite au moyen de briques, la plupart cuites, posées sur des pierres équarries ou non (surtout les fondations).

(1) Voir le plan de ce lieu de culte : R. Kittel, *Studien zur Hebräischen Archäologie u. Religionsgeschichte*, 1908, p. 128, 143.

(2) Voici quelques dimensions : Porte du Sud : 17,60 × 11 m. Citadelle Nord : 29 × 40 m.

On découvrit naturellement beaucoup d'*objets* dans ces couches; des vases de toutes époques, même méditerranéens ; des figurines en terre cuite ; des outils et des armes de jet en pierre; des armes en bronze et en fer; des guéridons en bronze (remarquer la forme toute spéciale de la " flûtiste " sur trois tiges réunies par un cercle, fig. 415); des outils (socs de charrue) en fer; des scarabées du Moyen et du Nouvel Empire égyptien; des poids en pierre; enfin, et non la trouvaille la moins importante, au contraire, un sceau en jaspe au nom de Sema', avec la gravure d'un lion, et un autre au nom d'Asaph, en lazulite. Tous les deux furent déterrés dans la cinquième couche; si le premier est bien original, le second comporte plusieurs motifs égyptiens; mais tous deux sont inscrits au moyen de signes cananéens.

Les travaux précédents n'ont jamais eu la prétention d'achever d'une façon exhaustive l'examen du tell de Mutésellim; on peut dire, malgré les résultats obtenus, que les fouilles ne furent qu'un début. C'est aussi pourquoi l'Institut Oriental de Chicago y a installé, en 1925, une maison des fouilles, comportant les habitations, les ateliers et les dépendances..., avec tout l'outillage scientifique moderne, qui font prévoir des travaux à exécuter sur grande échelle, pendant cinq années, sous la direction de Clarence Fisher, Allan Rowe, etc...

Déjà lors de notre visite en avril 1926, on pouvait reconnaître les diverses couches et voir les murs en briques d'antiques habitations. Même, en bas du tell, on venait de découvrir une nécropole du XIIIme siècle avant notre ère, formée de nombreux caveaux ou trous de caves, creusés dans le sein du tell primitif; le sol était couvert d'ossements, de tessons; mais de squelettes, plus de traces. Ces tombes auraient-elles été violées ?

Autre part, on découvrit une pierre informe avec inscription abîmée du roi Šešonq qui prit Jérusalem au Xme siècle (vers 930), et dont on distingue encore les deux cartouches (1).

(1) J. Breasted, dans *Art and Archaeology*, nov 1926, vol. 22, p. 163-6; *Archaeological Society of Washington*, fig. 12, p. 165.

Les Fouilles Américaines.

SAMARIE (SEBASTE) (¹)

(Fig. 414-5)

§ 124. — Histoire de la ville

Avant les travaux, on ne savait de Samarie que ce que l'Ancien Testament et quelques inscriptions cunéiformes et postérieures permettaient de supposer; entre autres qu'elle avait joué un rôle considérable entre le IXme et le VIIIme siècle, comme siège du royaume d'Israël, en lutte parfois contre les Juifs de Jérusalem et les Araméens de Damas; qu'elle avait eu à se défendre vainement contre l'Assyrie (Sargon, 722), mais qu'elle renaquit de ses cendres et devint même, en pleine époque romaine, un endroit de séjour recherché. Voyons si les résultats dernièrement obtenus confirment ces renseignements. Précisément, ils sont si concrets, si explicites et si nombreux, qu'on peut dire que parmi les fouilles palestiniennes, celles de Samarie ont donné le plus de résultats archéologiques et historiques à la fois.

§ 125. — Historique des fouilles

Elles se firent en deux saisons ou périodes, par les auteurs de la publication précitée, sous la direction de Schuhmacher :

1° du 24 Avril 1908 au 1er mai;
du 22 mai 1908 au 3 juin;
du 11 juillet 1908 au 2 août;
2° du 31 mai 1909 à novembre 1909;
du 15 juin 1910 à novembre 1910.

Le tell s'élève très haut au-dessus de la plaine, sur une longueur d'env. 1.500 m. Sa surface est couverte d'une couche de terre qui a été labourée et cultivée pendant près de vingt siècles. Sous cette couche, le roc nu porte les ruines de plusieurs époques ainsi que des cupules, des incisions, des pressoirs... et, dans ses flancs, s'ouvrent des cavernes comme celles de Gézer, Mutésellim, etc. (²).

(¹) Cf. Fisher, Lyon, Reisner, *Harvard Excavations at Samaria*, 2 vol., Cambridge, 1924.

(²) P. 165.

Les tranchées creusées avec une méthode rigoureuse, ont mis à jour les vestiges des six époques suivantes :

§ 126. — Les époques

1° *Époque primitive* : depuis le passé le plus reculé jusqu'à la fin de l'époque cananéenne.

De cette *première époque*, nous ne savons pas grand'chose; le champ est ouvert aux suppositions, basées sur les faits recueillis dans d'autres centres cananéens et qui sont relatifs aux cavernes et à la fondation de la première ville, sans doute par des Cananéens. Le rocher sur lequel ils la bâtirent est, en effet, percé de nombreuses cupules avec rigoles et de citernes; il a donc pu être un haut-lieu.

2° *Époque israélite*: depuis la fondation de la ville, jusqu'à sa conquête et sa destruction par Sargon (de 900 env. à 721). Le rocher sur lequel on construisit la ville fut égalisé à sa partie supérieure, pour recevoir plusieurs constructions, dont nous connaissons les auteurs : il s'agit des palais d'Omri (vers 887-877) et d'Aḫab (877-854), fig. 414-5.

Les fondations de ces *palais* sont formées de compartiments de pierres, comblés de menues pierres et de débris; elles ont résisté à la destruction des palais mêmes. En voici une courte description.

Le *palais d'Omri* comptait environ quatorze chambres carrées ou rectangulaires, et des cours; il était assez petit. Son successeur, Aḫab, en construisit un second à côté, à peu près trois fois plus grand. Il comprenait le palais lui-même, composé de trois ailes dont une était une cour ouverte, entourée de chambres, une tour servant d'entrée et, enfin, une cour carrée. L'ensemble était entouré d'un double mur, fortifié par une seule tour (et non deux !) à l'entrée.

Dans la chambre n° 12, il y avait une cave creusée dans le roc; elle contenait des ostraca datant de la 10me année d'Aḫab (vers 865) et des objets datant du VIme et IVme siècle. Dans la cour se trouvait un réservoir rectangulaire cimenté, de 10,25 × 5,20 m.

Omri posa les fondements de sa ville dans la 6me année de son règne (vers 881), lorsqu'il y transféra, de Thyrsa, la résidence des rois d'Israël [1].

[1] 1 Reg. XVI, 24. Jos. XII, 24.

Son successeur Aḫab y introduisit — selon la même source — les cultes cananéens, celui de Baal entre autres, avec son temple, son autel, son " ašérah "; on attribue cette recrudescence de paganisme à l'influence de sa femme, Jésabel, la Sidonienne. Le même roi eut à subir un siège de la part de Benhadad, roi de Damas (vers 860) (¹); néanmoins, un an après, Aḫab rentra vainqueur dans sa ville, d'une bataille qu'il avait livrée aux Syriens à Aphek. Quelques temps après, il mourut dans une guerre contre Ramoth-Galaad.

Le même Benhadad assiégea une seconde fois Samarie, vainement.

Lorsque Jéhu y entra (vers 842-815), il extermina non seulement tous les serviteurs de Baal, mais encore toute la famille d'Aḫab (²), pour punir celui-ci d'avoir protégé activement le paganisme aux dépens du culte de Jahvé. Un peu après sa mort, s'ouvrit l'ère des hostilités contre les potentats assyriens. Déjà Joas avait dû payer tribut à Salmanasar III (859-825). Salmanasar V (727-723) maltraita le roi Osée (730-722), parce qu'il avait tenté de s'allier aux Egyptiens contre l'Assyrie.

Nous arrivons à l'époque d'une nouvelle construction.

A gauche des édifices décrits, s'étendait le *palais de Jéroboam* II (783-743). Dans les manuels d'histoire israélite, ce roi passe, en général, pour le créateur de l'âge d'or du Royaume du Nord. On en trouverait une confirmation, dans les dimensions de son palais, qui sont beaucoup plus grandes que celui de ses ancêtres.

Il comportait une aile à l'O. et au N., une tour circulaire de défense et un mur double, dont chaque moitié avait en moyenne 2 m. d'épaisseur. Une douzaine de chambres ont été retrouvées à côté de la tour.

Ces trois palais, entourés de maisons, étaient encerclés dans une *enceinte*, dont la partie la plus ancienne fut exécutée sous Omri-Aḫab et qui avait à l'O. une *tour fortifiée*. La *porte de la ville* se composait d'une, plus tard, de deux tours carrées flanquant un passage étroit; elle fut remaniée encore à l'époque romaine, ce qu'accuse l'appareil.

Parmi les *maisons*, deux attirent particulièrement notre attention. D'abord celle où quinze ostraca furent découverts; elle se trouve dans

(¹) 1 Reg. XX, 1-21.
(²) 2 Rég. IX-X.

la cour O. du palais d'Ahab, mesure 6,80 m. × 7,40 m. et compte dix-huit places rectangulair[redacted].

Une seconde maison doit dater d'Osorkon, parce qu'on y a trouvé un fragment de vase au nom de ce pharaon (VIIIme siècle). Elle mesure 8,20 m. × 14,11 m. et se trouve au N. Elle compte trois chambres rectangulaires avec une entrée au milieu.

3° *Époque assyro-babylonienne* : pendant laquelle, la ville fut réoccupée par des colons, jusqu'à Alexandre-le-Grand (721-331).

En effet, sous Sargon la ville endura un siège de deux ans (722-721), à la suite duquel les habitants furent déportés et remplacés par des prisonniers de guerre venant de Syrie et de Chaldée.

Un seul fait mérite encore d'être cité. Après l'édit de Cyrus (538), une grande rivalité, suscitée contre les Juifs, détermina les Samaritains à se construire un temple sur le mont Garizim, qui fut exécuté en réalité sous Néhémie (vers 420). Les Samaritains avaient acquis, alors, un tel prestige, que les Juifs d'Eléphantine (Egypte) s'adressèrent à Sanballat, grand-prêtre de Samarie, celui de Jérusalem n'ayant pas répondu à leur missive (1).

4° *Époque grecque* : elle se place entre l'installation d'une colonie syro-macédonienne et le dénouement des luttes des Maccabées (330-60). On rasa les ruines et on construisit de nouveaux bâtiments, en utilisant les débris des anciens.

5° *Époque romaine*: depuis Pompée et Gabinius, en passant par Hérode, jusqu'à Septime-Sévère.

A en croire plusieurs passages de l'Ancien Testament, Samarie et ses environs furent une ville riche et de séjour agréable; nous en avons d'ailleurs, une preuve dans les majestueux bâtiments, construits encore en pleine époque gréco-romaine.

Quant à ces derniers, leurs colonnes, architraves, dallages, etc... en marbre parfois, furent apportés d'autre part. Ils s'élèvent à 1 m. au-dessus des fondations d'époque israélite et résistèrent en partie jusqu'à la destruction de la ville par Johan-Hyrcan. A une cinquantaine de mètres

(1) Cf. SACHAU, *Aramäische Papyrus und Ostraka aus einer jüdischen Militär-Kolonie zu Elephantine*, Leipzig, 1911, 2 vol., 4°. *Drei aramäischen Papyrusurkunden aus Elephantine*, 1908, Berlin.

à l'E., se dressent encore aujourd'hui les colonnes d'un forum d'Hérode, d'une basilique et, plus loin, au Nord, les restes d'un hippodrome.

6° *Epoque byzantine-arabe*; sans intérêt pour les historiens de l'antiquité.

§ 127. — Quelques trouvailles

Les *trouvailles* furent assez abondantes; mentionnons d'abord les *inscriptions* sur tessons israélites du IXme au VIIme siècle (p. 227) et qui donnent surtout des noms propres; ensuite un texte cunéiforme (p. 247), un autre hiéroglyphique égyptien et enfin des textes araméens et grecs.

Parmi les *poteries* on a pu distinguer celles d'époque israélite (900 à 700) babylonienne et grecque (700 à 300), hellénistique (300 à 50). Il faut y ajouter des lampes, des objets de verre, des vases de pierre, des poids, des outils et des armes en fer, des objets de toilette et des parures, surtout de basse époque.

Citons, pour finir, les *scarabées égyptiens* (pl. 56) du Nouvel empire et quelques *intailles babyloniennes*.

Ces recherches ne sont pourtant pas encore terminées; une petite aire seulement de la ville ancienne a été déterrée.

BEITH ŠEAN-BEISAN-SCYTHOPOLIS-NISA (1)

§ 128. — Historique des fouilles et histoire de la ville jusqu'au quatrième niveau

Le nom grec de la ville, désigne une colonie de Scythes, sans doute de ceux qui, sous Madyès, fils de Protothyès, ravagèrent la Syrie et la Palestine au VIIe siècle (cf. Hérodote), après la ruine du royaume assyrien. D'après un auteur (2) le nom de Škuz (= Scythe) vient de Aškuz et, par oubli d'une lettre, de : Aškenaz, déjà mentionné dans l'Ancien Testament (3). Quant au nom hébraïque, " Maison de Šéan ", son origine n'est pas encore connue.

(1) Vues du Tell Beisan, prises au cours des fouilles : *Museum Journal, Univ. Penns.* 1924, p. 178-9, 182-3, 102; 1925, p. 226 sq., 1927... Macalister, *Century of Excavations*, 1925, p. 74; Vigouroux, *Diction. Bible*, 1895, t. 1, p. 1740. Sur l'histoire de la ville, lire : Alt, *Zur Geschichte von Beth-Sean*, 1500-1000, dans *Palästinajahrbuch*, 1926, p. 108-120. Notes des fouilles dans *Quaterly Statement P. E. F.* 1925, p. 147 sq; 1926, p. 29-30; 1927, p. 67-84 (avec coupes).

(2) Hall, *Quaterly Statement, P. E. F.*, 1922, p. 110.

(3) Genèse X, 3; 1 Chroniques, I, 6.

L'histoire de cette localité peut être faite dans ses grandes lignes, grâce, seulement, aux travaux qui viennent d'y être exécutés. Dès à présent, on a dégagé les principaux vestiges, à partir de l'époque cananéenne et, dans les niveaux successivement déblayés, on a relevé des objets ou des traces des Cananéens, des Egyptiens, des Philistins, des Hébreux, enfin, des conquérants assyriens, perses, gréco-romains, etc. Nous mentionnerons les principaux, au cours de la description des excavations.

Depuis 1921, le musée de Pensylvanie (Philadelphie) fit diriger les explorations par Clarence Fisher et Allan Rowe; elles avaient pour objet la découverte des origines de la ville cananéenne. En réalité, les fouilles eurent lieu dans le Tell Hosn (" la Forteresse ") et dans un cimetière situé près de là, mais séparé du tell par la rivière Djalud.

Le lieu des fouilles, situé à quelque distance du village moderne, s'élève dans la plaine de 41 m. de hauteur au S., à 65 m. de hauteur au N., et atteint jusque 274 m. de longueur. Cette colline a été ouverte jusqu'à 11 et 12 m. de profondeur et, déjà, on a pu distinguer huit couches superposées. Les niveaux supérieurs ne donnèrent naturellement que des vestiges d'époque très basse; nous les passerons sous silence et arrêterons notre attention aux couches inférieures [1].

Premier niveau, arabe et moderne, il n'offre aucun intérêt aux archéologues de l'antiquité, de même que la couche suivante.

Deuxième niveau, byzantin, de 330 à 636 : des objets variés de peu d'importance furent recueillis.

Troisième niveau, gréco-romain, de 301 à 329 : des restes de constructions, formant plusieurs chambres et contenant divers objets (lampes, statuettes...), furent dégagés.

Quatrième niveau, correspondant à l'occupation des Perses, des Néo-Babyloniens, des Scythes, des Assyriens, des Israélites, des Philistins et des Egyptiens, à partir des successeurs de Ramsès III, de 1224 à 300.

C'est au début de cette période, que les Philistins occupaient la ville cananéenne; ils défirent les Hébreux sur le mont Gilboa [2], ramenèrent

[1] Voir le plan schématique : *Museum Journal, Univ. Pennsylvania*, 1927, mars, p. 12 sq.
[2] I Sam. XXXI, 8 à 10.

les cadavres du roi Saül et de ses trois fils, qu'ils exposèrent sur les remparts et dont ils déposèrent l'armure dans leur sanctuaire (la maison d'Asthoret). Des restes du fort philistin ont été retrouvés en 1924; c'était une bâtisse jadis construite par Séthi I à Ramsès III. David s'en empara, vers 1000, et chassa les Philistins. Šešonq (vers 926) doit avoir occupé cette partie de la ville, de même que les Assyriens. A l'époque des Philistins, la ville était entourée de remparts, dont quelques restes de tours fortifiées furent déblayés [1].

§ 129. — Les niveaux inférieurs

Cinquième niveau : nous nous trouvons ici dans la couche peut-être la plus importante; c'est celle de l'occupation égyptienne, sous Ramsès II et III, de 1292 à 1225; on en connaît deux temples, un égyptien et un de Dagon [2]. Un cylindre de Ramsès II, détermina la couche [3].

Des restes d'un temple de Séthi I, appartenant au sixième niveau, se sont confondus avec ceux du temple de Ramsès II-III.

Sixième niveau: c'est l'époque de Séthi I, conservée en deux couches; elle va de 1315 à 1292 [4].

Le temple de Séthi I mesurait 19 m. de large × 24 m. de long. Il était orienté d'O. en E. Il comportait un bâtiment rectangulaire avec un hall central, dans lequel se dressaient encore trois bases circulaires de pierre qui ont dû porter les supports en bois d'un toit. Tout le reste avait été construit en briques d'argile. Au S. de ce hall, se trouvaient trois chambres d'une " maison d'Asthoret ", où l'on découvrit des objets de culte; entre autres, la statuette de la déesse locale, Asthôreth. Plusieurs passages de l'Ancien Testament font allusion à l'image de cette déesse. Mais on y découvrit, en outre, des statues de Sethi I et de Ramsès II, un bas-relief en basalte de Séthi I en compagnie du dieu syro-hittite Rešef, et un autre, montrant Ramsès II qui reçoit le glaive d'Amon [5].

De ce niveau sont encore à signaler une pierre de basalte, dédiée par

(1) Cf. *Mus. Journ. Penns.*, 1927, p. 30.
(2) 1 *Chron.*, 1, 10.
(3) *Illustrated Lond. News*, déc. 1925.
(4) Cf. *Mus. Journ. Univ. Penns.*, déc. 1925, p. 307-313.
(5) Macalister, *Century of Excavations*, pl. 158. *Mus. Journ.*, n° 14, déc. 1925, p. 244-5. Les deux bas-reliefs sont conservés au Musée de Jérusalem.

le roi Hor-Neḥt représentant Aštôret dans un long vêtement, avec une couronne conique et des plumes, tenant le sceptre et le signe de vie égyptiens; elle est appelée Antet (Anthis). Enfin, mentionnons plusieurs naos ou chapelles en terre cuite, contenant la statuette de la déesse tenant des colombes (1).

Septième niveau (1411-1375). Sous le temple de la XIXme dynastie, s'étendent les restes de celui de la XVIIIme, probablement construit par Aménophis III. Ce temple-ci était orienté du S. au N. Vers le N., dans une cour, s'élevait un autel ou un piédestal, auquel six degrés donnaient accès; on a déjà comparé ce plan à certaines parties du temple d'Aménophis IV à Tell el Amarna. Autour de cette cour, se développaient encore d'autres chambres. Tout près de ces temples, on découvrit des ruines de maisons de la même époque et quelques inscriptions égyptiennes.

En 1925, on retrouva les traces de deux temples de divinités locales : un au N. consacré à Aštoret, un second au S. réservé à Rešef (2), ainsi que des scarabées au nom de Sésostris.

Dans cette septième couche, on ne recueillit pas seulement des dépôts de fondation égyptiens, mais encore des objets de provenances diverses, tels : un poignard incrusté; une hache dont l'extrémité ressemble à celle de la hache du dieu-soleil de Boghaskeui (fig. 465); une chaire en pierre d'origine crétoise, décorée de motifs égyptiens (le pilier ḏd, l'animal de Seṯh ailé (3)); des " ashérahs " en pierre et en bois; puis, parmi les menus objets, recueillis au cours de la dernière saison, 1927 : un moule à bijoux en serpentine, un modèle de trousse pour la cérémonie égyptienne de " l'ouverture de la bouche " (pss k'f), des grains de froment cuits, un morceau de bois de dattier, etc.

Remarquons, en complément, que des rois antérieurs à Aménophis III (1419-1383) ont dû passer par ce site; ainsi Thutmès III mentionne la ville de Beith-Šéan, parmi des localités voisines, rebelles et soumises vers 1480 (4).

(1) *Mus. Journ. Univ. Penns.*, 1925, p. 307-315.
(2) *Illustrated Lond. News*, nov. 1927, p. 856. *Cf.* 1 Sam. XXXI, 10.
(3) *Mus. Journ. Univ. Penns.*, 1927, p. 19.
(4) Liste de Karnak : SETHE, *Urkunden des ägypt. Altertums* IV, p. 786, no 110, sous le nom de Bt šir.

Une lettre du roi de Jérusalem, Abdiḫépa à Aménophis IV, trouvée à Tell el Amarna, dépeint une situation troublée dans cette partie de la Palestine, dans laquelle Beith Šéan doit avoir raisonnablement eu une part plus ou moins grande. Il y est question, en effet de Bit Sani [1], avec laquelle on pourrait identifier notre site et qui était occupée à ce moment par des étrangers, hostiles aux Egyptiens : les gens de Gintikirmil, commandés par Tagi. Il en résulte que la ville s'était détachée de la tutelle égyptienne; ceci suppose des forces militaires respectables, et une étendue adéquate. Aussi, la place doit s'être tellement développée par après, que Sethi I-Ramsès II firent de la ville un centre religieux et stratégique dont l'importance est attestée par les édifices mentionnés plus haut et par le texte même de la stèle de Séthi I [2].

Huitième niveau. C'est la couche la plus profonde que les fouilleurs aient atteinte jusqu'à présent; ses origines ne sont pas connues. Les débris découverts permettent d'affirmer, dès maintenant, que nous nous trouvons ici sur les ruines d'un haut-lieu cananéen, pouvant remonter à plus de 2000 avant notre ère; les pierres, les fragments de colonnes encore sur place accusent, en effet, un sanctuaire avec foyer : on y trouva, en outre, des poteries.

§ 130. — La nécropole

Quant à la *nécropole*, elle constitue un des plus grands cimetières découverts jusqu'à présent en Palestine. Toutes les époques y sont représentées, depuis l'époque du bronze jusqu'à celle des Byzantins. Hélas, les tombes étaient sens dessus-dessous, si bien qu'il sera difficile d'en tirer des conclusions. Les fouilleurs ont même constaté que des tombeaux antiques avaient été réemployés à une époque plus récente — une des raisons de leur confusion. On distingue néanmoins trois couches : cananéenne, égyptienne et grecque-byzantine.

Les tombes cananéennes se distinguent par la position latérale et embryonnaire du corps, par la pauvreté du mobilier et par l'absence d'orientation. Il y a aussi des tombes rupestres [3], fermées au moyen d'une dalle de pierre.

(1) Lettre 289, lig. 11 à 20 : Knudtzon, *El Amarnatafeln*, *V. A. B.* 2, 1, p. 874.
(2) Lig. 14 sq.
(3) Bull. 2, 1922, p. 18.

D'origine égyptienne sont des sarcophages en terre cuite, cylindriques et anthropoïdes, semblables à ceux découverts dans l'E. du Delta [1]. Ils contenaient des " ušebtis " ou des figurines funéraires [2], des amulettes, des statuettes d'Isis ou d'Hathor... Ils datent évidemment de l'occupation égyptienne, sous Séthi I jusqu'à Ramsès III (XIVme au XIIme siècle).

A l'époque grecque, apparaissent les chambres avec caveaux latéraux.

Le dernier mot sur l'importance de cette ville dans l'antiquité sera peut-être dit après les fouilles prochaines, au cours desquelles on atteindra probablement, non seulement le niveau du premier établissement cananéen, mais encore, le sol original; rien ne permet de nier, à priori, qu'on y découvrira l'outillage et l'armement en pierre d'une population néolithique, voire même paléolithique.

TELL EL FUL

§ 131

En complément des fouilles précédentes, exécutées par des américains, nous attirons, entre parenthèses, l'attention sur les recherches faites à Tell el Fûl = Gibéa, au N. de Jérusalem.

Quant à son histoire, les renseignements ne sont pas nombreux. Saül [3] y résida; après sa mort, la ville fut pillée. Sous le roi Asa (914-870), elle fut reconstruite [4]. Usia (791-740) y ajouta même une tour fortifiée (Migdol). Après cette époque, elle a dû être abandonnée, car elle tomba en ruines. Les Maccabées (vers 163-142) tentèrent une vaine restauration.

Cette localité a été l'objet des recherches de Albright en septembre 1922 [5]. Il y découvrit des restes calcinés de quatre forteresses, indiquant que la ville a dû être incendiée à plusieurs reprises, quoiqu'elle fût reconstruite par après et fortifiée par une petite citadelle. Il parvint à distinguer, sur 9 m. de profondeur, *sept périodes* de construction.

(1) Tell Yahudieh, Tell Nebesheh : *Mus. Journ*, sept. 1926, p. 295.

(2) Cf. Speleers, L. *Les Figurines Funéraires Égyptiennes*, 1923.

(3) Consultez Sven Linder, *Sauls Gibea*, dans *Palästina-Jahrbuch*, 1925, p. 89-100. Ce voyageur évalue la surface du tell à 62 m. au Nord, 143 m. à l'Est, 86 m. au Sud et 144 m. à l'Ouest. Cf. Sam. X, 26, XI, 4.

(4) I Reg. XV, 22.

(5) *Annals of the American School for Oriental Research*, 4, 1924, p. 1 sq.

La première période remonterait à l'époque de la pierre et avant celle du bronze (" époque des Juges "). La seconde a produit la citadelle la plus solidement édifiée; elle aurait appartenu à l'époque du fer, c'est-à-dire, à celle de Saül. La troisième (forteresse) correspondrait à l'époque des rois de Juda, à en juger par l'appareil; le fouilleur l'attribue volontiers au roi Asa. Ces trois citadelles furent consumées par le feu de l'ennemi; peut-être la troisième subit-elle le siège de Sinaḫérib, après lequel la ville fut abandonnée pendant quelques siècles. Des maisons surgirent sur les ruines et laissèrent aux fouilleurs de nombreux tessons de poteries, surtout des basses époques; on en découvrit aussi dans les tombes.

TELL-BEITH MIRSIM

§ 132

A mentionner aussi, les recherches préliminaires, faites en 1926, par les Américains [1] au S. O. de Hébron, où Albright acquit la conviction d'avoir retrouvé le site *Kiriath Sefer* (Dabir) qui, selon Josué (XV, 15-6) et Juges (1, 11, 12) devint la proie des Hébreux lors de l'invasion de Canaan.

Plusieurs couches furent découvertes, dont les plus profondes permettent de remonter à env. 2000 avant notre ère, grâce à la présence des tessons de poteries et des restes de fortifications d'époque cananéenne, sans parler des ruines des portes d'entrée à l'E. et à l'O. du tell antique.

Les fouilles projetées pour 1928 jetteront sans doute une vive lumière sur ces travaux à peine ébauchés.

Les recherches préhistoriques.

§ 133 — L'INDUSTRIE PRIMITIVE

Il y a longtemps que des efforts furent dirigés dans le dessein de retrouver les premiers vestiges de l'humanité en Syrie et en Palestine. La plupart de ces recherches ne nécessitèrent pas de véritables fouilles, parce que les produits des premiers hommes couvrent parfois la surface même du sol, en telle abondance qu'il suffit de ramasser ceux-ci, de

[1] *Bull. American School of or. Research*, 1926, octobre.

les trier et de les dater. Ces produits sont surtout des armes et des outils en silex, avec lesquels les indigènes se sont défendus contre les animaux et ont fabriqué les objets de première nécessité, pour assurer leur subsistance : tels les instruments de chasse et de pêche. Tous ces produits peuvent être ramenés aux types bien connus de l'industrie gauloise ou du classement paléontologique (paléolithique et néolithique). Ainsi donc, on y trouva des silex des époques chelléenne, moustérienne, solutréenne, magdalénienne, de Robenhausen et de Hallstadt. Des deux dernières époques, on rencontra aussi des objets en terre cuite, en os, en ivoire, des bois de cerf, d'animaux domestiques ou non... enfin, des aiguilles, des coquilles percées servant de perles de collier, des fibules, des anneaux, des bagues, etc.

On est même parvenu à connaître les lieux d'habitation des premiers hommes. C'est surtout en Palestine que ceux-ci ont pu être déterminés. Ils sont au nombre de cinq : les hauts plateaux et les pentes de montagnes en Cisjordane et en Transjordane (surtout d'époque paléolithique); les vallées et les cours d'eau (idem); le Ghôr (les deux rives du Jourdain, surtout néolithique); les villes bibliques les plus anciennes (Jéricho, Gézer, etc.); enfin, les cavernes et les abris sous roche (paléolithique et néolithique). Ces derniers ont eu en Palestine un développement considérable et on en a retrouvé dans presque tous les tells fouillés. Nous avons déjà vu, plus haut, que Gézer en possède, dont un ensemble peut servir de type pour tous les autres.

Ces hauts-lieux furent non seulement fréquentés jusqu'en plein VIII-VII[me] siècle, à en croire les prophètes qui fulminent contre les pratiques païennes, créées par les Cananéens, mais encore à l'époque chrétienne.

On aime à se figurer les premières agglomérations humaines d'après l'image que Vincent [1] en a projetée : " des habitations rudimentaires protégées à la base par une jetée de terre battue, munie d'un parement de cailloux et couronnée peut-être par des palissades servant de remparts. Cette population était agricole, à en juger par des broyeurs à grain. Elle a dû domestiquer des animaux (vache, brebis, chèvre, porc, volaille).

[1] *Canaan*, 1907, p. 404.

Elle ne connaissait peut-être pas de tissu; on a trouvé quelques pendeloques d'os ou de pierre, des amulettes de terre séchée, ou grossièrement cuites, des amas de petites coquilles trouées, des cailloux ronds de la grosseur du poing... ".

§ 134. — Monuments mégalithiques

(Fig. 416)

Au cours de ces recherches préhistoriques, et avant elles, on rencontra, surtout dans le Sud, des monuments appelés mégalithiques (dolmens, cromlechs, cairns, menhirs). On les attribue aux populations nouvelles qui, pendant le troisième-quatrième millénaire, chassèrent les premiers occupants de Syrie, c'est-à-dire, les intermédiaires entre l'âge de la pierre polie et celui du métal, qu'apportèrent les premiers Cananéens. Ces monuments ont, en général, le même plan et les mêmes caractères que les monuments similaires, trouvés en Afrique et en Europe; quelques-uns sont pourvus de cupules, réunies par des rigoles, comme celles des cavernes. Ils sont établis directement sur le sol ou sur une terrasse, éparpillés dans toute la Syrie, mais on trouve surtout :

Les dolmens à Djôlan, El Hosn, 'Amman, Es-Salt;

Les cairns à Es-Salt, Baitin, Beit-Nouba, Pétra;

Les menhirs à El Ta'annek, Amman, Ledjoun, Teqo'a.

Plusieurs de ces centres sont de véritables nécropoles (Djolân, Aglun). Aujourd'hui tout le monde est à peu près d'accord pour reconnaître dans ces monuments des chambres funéraires, et pour les attribuer à des semi-nomades ou éleveurs, car l'emplacement de ces tombes n'est pas propre à la vie sédentaire ou agricole.

On doit y rattacher des constructions que le voyageur rencontre à Eš-Šegerat au S. de la Palestine, mais qui sont plus nombreuses dans la péninsule sinaïtique, par exemple au Badiet et-Tih et dont les similaires furent trouvées dans le Nord africain. Au Badiet et-Tih, on rencontre, en outre, des cercles de pierre entourant une tombe; celle-ci renferme toujours un mobilier. Pour complément, rappelons qu'au Sinaï, on recueillit des silex paléolithiques et néolithiques, qui prouvent que les populations primitives n'ont pas craint de séjourner dans ces parages peu hospitaliers.

Les fouilles de la British School of Archaeology at Jerusalem

§ 135. — L'apparition de l'homme

N'ayant pas le dessein de faire particulièrement l'histoire des travaux préhistoriques (1), nous nous contenterons d'attirer l'attention sur une trouvaille des plus heureuse; elle nous met en présence des restes de la plus ancienne humanité qui ait foulé le sol palestinien.

Dans une vallée au N. E. du lac de Tibériade, près du village de *Tabgha*, on fouilla plusieurs cavernes jadis habitées. Au milieu de la vallée, court un petit ruisseau qui la féconde et produit au printemps un tapis de fleurs. Une des cavernes donna lieu, le 16 juillet 1925, à une découverte inespérée, faite par Turville-Petre, fouillant pour la B. S. A. Jerus. (fig. 418-9).

Parmi des fossiles, des armes et des outils de l'industrie lithique, se trouvait la partie supérieure d'un crâne humain, semblable à celui de Néanderthal. Ils ont, en effet, tous les deux les mêmes caractéristiques : l'absence presque totale du front, la lourdeur des arcades sourcilières, qui mesurent 119 mm. d'une extrémité à l'autre, tandis que l'os frontal n'a que 115 mm. Le nez présente une cavité, en haut. Les points de suture étant ouverts et les formes décrites fort développées, on en avait conclu que le crâne a dû appartenir à un homme d'une trentaine d'années.

Cette opinion n'a pas résisté à l'examen d'Arthur Keith, qui déclara, comme résultat de son étude, qu'il s'agit du crâne d'une femme (2).

Ce fragment fut découvert dans la couche inférieure du sol, à environ 60 pieds anglais au-dessous du sol moderne. Entre les deux niveaux, on a d'ailleurs su déterminer la date de toutes les couches et constater que le crâne et les silex appartenaient à l'époque aurignacienne-moustérienne (3). Nous avons donc ici le témoignage le plus probant que le sol palestinien fut occupé au moins dès cette époque. Dans les grottes

(1) Cf. *B. S. A. P.* 1925, Bull. n° 3, p. 32 sq.
(2) Report on the Galilée skull ; *B. S. A. Jerus*, 1927.
(3) Voir la coupe du *Times*, 14 août 1925.

voisines, on recueillit les mêmes objets, mais pas de fragment ou de reste humain (¹).

Dans de nombreuses localités auxquelles s'attachent des souvenirs bibliques, la B. S. A. fit des fouilles, toujours dans le dessein de retrouver les traces des époques les plus lointaines. Citons-en les exemples suivants.

LE CARMEL

§ 136

Au mont Carmel, on explora, en 1922-3, les tombes rupestres, naturelles ou creusées par la main de l'homme. On y découvrit des poteries grossières, des lampes... et des débris divers (²). Ces tombes ont dû être occupées à diverses époques, comme l'indiquent la nature et la date des trouvailles.

TELL EL HARBAJ (³)

§ 137

Ces fouilles datent de l'été 1923. Sur le roc se superposent quatre couches, dont la coupe indique plusieurs périodes, les plus anciennes étant naturellement les plus profondes.

Première période : peut-être de l'époque de la pierre néolithique (pl. 4), date une caverne-type comptant quatre chambres, un puits, un escalier creusés dans le roc. On y trouva plusieurs vases grossiers faits à la main (pl. 4); ceci démontre que la grotte fut d'abord habitée par des troglodytes, et qu'elle ne devint tombe qu'après eux.

Deuxième période : dans la couche inférieure du tell — et non pas dans le roc — on se trouva en présence de restes de nombreux vases indigènes et mycéniens, datant de l'époque ancienne du bronze.

Troisième période : c'est la couche 4 du tell; des vases divers dataient de l'âge récent du bronze.

(¹) On vient de signaler la découverte d'une colonne de basalte, pourvue d'une inscription de Thutmès III ; les armées pharaoniques ont donc dû passer par le territoire de Tabgha.

(²) *B. S. A. P.* Bull. 5, p. 47, 1924, pl. 1, 2.

(³) *B. S. A. P.* Bull. 4, 1924, p. 46, pl. 4.

Quatrième période (ou couches 3 et 2 du tell) : elle a donné des traces de l'époque du fer.

En somme, le site a fourni les mêmes résultats que tous ceux de la Palestine; cavernes et céramique le prouvent suffisamment.

TANTURAH (DOR MARITIME) (¹)

§ 138. — Histoire de la ville

Les restes, trouvés au cours des travaux, prouvent que la ville fut occupée dès le XIVme siècle. A ce moment, la ville devait offrir l'image de tant d'autres villes cananéennes, à en juger par la céramique, qui comprenait aussi des tessons d'origine cypriote (²) et où le géométrique domine.

La localité *Dor* est citée dans le Pap. Golénischef et dans le conte égyptien d'Unamun (vers 1100); le héros de ce morceau littéraire y aborde. A ce moment, la ville d'origine cananéenne était au pouvoir des " Zakkala ", cités dans les annales de Ramsès II, et on peut croire pour ce motif, que ce port a été fortifié par eux. Comme les Philistins eux-mêmes, les Zakkala faisaient partie des " peuples de la mer ", cités dans les textes de la XIX-XXme dynastie, qui, après avoir tenté une descente dans la vallée du Nil, s'échouèrent dans la Palestine méridionale, entre Gaza et le mont Carmel.

Nous n'entendons plus rien de la ville, après Unamun, sinon qu'elle appartint aux tribus Isachar ou Asser et que Salomon fit gouverner la cité par Ben-Abinadab (³). Néanmoins, elle fut prise plus tard par les Assyriens (⁴). Esmunazar, roi de Sidon, prétend l'avoir conquise (Vme siècle). Vers 350, elle appartenait aux Sidoniens, qui l'auraient obtenue des Perses. A l'époque des Ptolémées, elle était au pouvoir des Grecs; ainsi, Nicolas, lieutenant de Ptolémée IV, l'occupa; depuis lors, elle passa sous la domination romaine.

(¹) Cf. *B. S. A.* Bull. 1924, p. 35 et Bull. 6, p. 65, pl. 1-3.
(²) Voir pl. 3.
(³) I Reg. IV, 11.
(⁴) Rawlinson, *Inscriptions from Western Asia*, t. 2, 1866, pl. 53, IV, lig. 57.

§ 139. — Historique des fouilles

Des fouilles furent effectuées en 1923-4, dans le tell, qui mesure 500 m. × 300 m. Une vue du site et des murs anciens se trouve pl. 1 de la publication.

Bâtie sur le roc, la ville s'est haussée d'environ 8,50 m. Les couches qui composent le tell indiquent quatre périodes (¹) :

Première période : c'est celle de la fin de l'âge du bronze, c'est-à-dire vers le XIVme siècle;

Deuxième période : du début de l'âge du fer ;

Troisième période : d'époque hellénistique;

Quatrième période : d'époque romaine-byzantine.

A chacune de ces couches correspondent des restes de murs de pierre, de poteries, et plusieurs antiquités, comme des vases et — pour la basse époque — des monnaies. De cette dernière période, on releva le tracé de ruines de *bâtiments religieux avec une plate-forme*...

JÉRUSALEM

(Fig. 420)

L'activité du P. E. F. et de la B. S. A. Jerus., s'est étendue aussi aux recherches dans la ville de *Jérusalem* (²).

§ 140. — Histoire de la ville

Les débuts de Jérusalem sont pareils à ceux de la plupart des autres centres palestiniens; ce fut à l'origine un lieu de culte, autour duquel s'établirent des fidèles. Afin de se protéger contre les voisins, ou plutôt contre les nomades, ils entourèrent leur emplacement d'un mur fortifié qui s'agrandit petit à petit. On donne le nom de *Jébusites* à la population qui occupa la colline de Sion et celle située à l'Ouest, avant l'invasion des Hébreux. Dans les lettres de Tell el Amarna, on mentionne la ville ainsi que le rocher et les murs qu'on lui attribue sous le nom d'*U-ru-sa-lim*. Son roi, Abdi-ḫepa était vassal du pharaon. Celui-ci, ni la ville elle-même ne sont cités dans les annales égyptiennes.

(¹) Bull. 4, pl. 2; Bull. 6.

(²) Consultez Bliss, *Excavations in Jerusalem*, 1898. Carte de la ville : Macalister, *Century of Excavations*, 1925, p. 126.

Sur le sommet de cet emplacement, nommé encore (mont) *Moriah*, ces Cananéens offraient leurs sacrifices ; c'est tout simplement le rocher avec cupules, rigoles et une petite grotte, tel que la mosquée d'Omar au Haram eš-šerif l'a conservé et qui est devenu la " roche sainte " (El-Qudš) des Musulmans. C'est là que les enfants étaient sacrifiés (1), que Melchisédek aurait honoré son Dieu, qu'Isaak aurait été offert... Près de là, il y avait une aire où David établit son autel, renouant ainsi à la tradition cananéenne, qui fut continuée par Salomon, car celui-ci y bâtit son autel et son temple (2).

Nous trouvons encore mention des Jébusites dans certains livres de l'Ancien Testament (3) qui nous apprennent, entre autres, que le roi de Jébus, Adonisédek, luttait avec les Amorrhites contre les envahisseurs hébreux. David, cependant s'empara de leur citadelle, Sion (4).

Depuis que David y établit le centre de son royaume (vers 1046) et que Salomon développa celui-ci, la ville est restée, à partir de Rehoboam (953-916), la capitale de Juda. Elle a passé par les vicissitudes les plus variées, subissant de nombreux sièges de ses voisins, des Egyptiens et des Assyriens, particulièremenr de Šešonq, de Sinaḫérib (sous Ezékias) et ses successeurs... jusqu'à ce que Nabuchodonosor II la rasa, en 586. Elle cessa dès lors d'être capitale politique, pour ne plus jouer que le rôle d'un centre du culte.

§ 141. — Historique des fouilles

Mais revenons aux fouilles. Nous ne pouvons pas nous attarder à suivre, en détail, les tentatives des premiers fouilleurs pour retrouver l'enceinte de la ville à chacun de ses développements, notamment celles de Warren, Conder, Williams, Fergusson, etc... On trouvera un schéma de leurs travaux et hypothèses dans Bliss (5), Macalister (6) etc...

(1) Gen. XXII, 2.

(2) Voir plan et coupe, R. Kittel, *Studien zur Hebräischen Archäologie und Religionsgeschichte*, 1908, p. 17, 18, fig. 4, 5.

(3) Josué X, 63; Juges, XIX, 11; 1 Chron. XI, 4, 5; 2 Sam. V, 8 etc...

(4) 2 Sam. V, 6 à 9; Jos. XV 63; Jud. I, 21.

(5) *P. E. F. Thirty years' work in the holy land*, 1895, p. 55.

(6) *A century of excavation in Palestine*, 1925, p. 95 sq.

Voir aussi sur la ville primitive : Weill R. (1).

Les dernières opérations furent exécutées par Bliss et Dickie pour le P. E. F., entre 1894 et 1897, et dès 1922-4, par Macalister et par G. Duncan pour la British School of Archaeology (2). En 1927 encore, J. W. Crowfoot fut chargé, par la même société, de poursuivre les recherches de l'enceinte antique.

Elles commencèrent par le creusement d'une galerie, près du cimetière protestant, le long des remparts Sud. On y découvrit d'abord, au S. O., un portail, un drain, une tour fortifiée, une chambre avec pavement en mosaïque, près d'une salle de bain, des citernes, puis une plate-forme et, enfin, les murs inférieur et supérieur de l'enceinte (3). Elles donnèrent déjà un aperçu sur l'extension de la ville à l'époque des rois.

Les recherches furent poursuivies au *tunnel de Siloam*, long de 533 m., où l'on avait déjà effectué une série de travaux (4), et dont on avait reconnu la destination, notamment de servir à l'alimentation de la ville, grâce à une inscription du roi Ezékias, qui l'avait fait construire (5). Des travaux semblables furent entamés ensuite, depuis le cimetière juif jusqu'au *mont Ophél*, sur celui-ci même, dans la vallée du Tyropéon et dans celle du Cédron, qui mirent au jour les murs de l'enceinte avec ses portes, ses tours, les canalisations des maisons et des rues (6).

Dans le dessein de retrouver l'" arche d'alliance ", perdue depuis Jérémie, Parker fouilla — en vain — entre 1909 et 1911, au Sud de l'em-

(1) *La cité de David*, 1920, p. 1-31, 71-87. Cf. sur " la pointe Sud " : *Rev. des Études juives*, 82, p. 103-117. Intéressant à lire : DALMAN, ZION, *Die Burg Jerusalems*, *Palästinajahrbuch*, 1915, p. 39-83.

(2) Bull. 6, 1924, p. 78. Cf. *Annual of the P. E. F.* n° 4, 1926. En réalité les travaux de 1923-4 furent défrayés par le *P. E. F.* et le Daily Telegraph.

(3) Cf. BLISS, *op. cit.*, pl. 64.

(4) WARREN en 1867, WILSON, CONDER; cf. *P. E. F. Quaterly Statement*, 1882, p. 122-131. GUTHE, en 1881 ; *Ztsch. Deut. Palästina Vereins* 4, 1981, p. 115, 250 ; 5, 1882, p. 7, 271.

(5) BLISS, pl. 16-17. Cf. *Palästinajahrbuch*, 1915, pl. 2 ; ib. 1919, pl. 5. Une vue du réservoir S. : Colonel WILSON, *Picturesque Palestine, Sinai et Egypt*, 1881, vol. I, p. 13. réservoir N. : p. 77. L'inscription d'Ézéchias, est conservée à Constantinople ; cf. BERGER, *Hist. de l'écriture dans l'antiquité*, 1891, p. 195 et plusieurs publications postérieures.

(6) Voir les plans dans BLISS, *Excavations at Jérusalem*, 1898.

placement du temple. Ces travaux provoquèrent la colère des Musulmans, émus par la profanation de leur " roche sacrée " et ils n'eurent d'ailleurs pas de résultats appréciables, sinon que H. Vincent (1) et ses collègues trouvèrent, à cette occasion, des tombes attribuées au troisième millénaire et des restes de fortifications.

En résumé, ces efforts plus ou moins isolés ont permis de dresser le plan de cette partie de la ville, avec l'indication des changements qu'elle a subis au cours de sept, huit périodes (2). Les voici.

§ 142. — Résultats : Les périodes

La *première période* remonte à l'époque des Jébusites, c'est-à-dire des Cananéens qui occupèrent la ville et la colline de Sion en premier lieu (3).

De l'époque jébusite, sous Adonisédek, on mit au jour une partie de muraille d'environ 50 m. de longueur × 3,60 m. d'épaisseur, située sur le mont Ophél, au S.-E., au-dessus de la vallée du Cédron, en face du village de Siloé. Ce mur était précédé d'un revêtement-glacis de l'époque du bronze et était défendu par une tour-bastion; cette dernière, toutefois, appartiendrait à l'époque de David-Salomon. La muraille même est partiellement composée de grosses pierres bien appareillées, tandis qu'une autre partie est formée de matériaux plutôt entassés que posés. A en juger d'après les matériaux et l'appareil, ces restes doivent être antérieurs à l'époque royale, car, ni David, ni Salomon, ni, a fortiori, leurs successeurs immédiats, ne se seraient contentés de constructions aussi modestes (fig. 420).

Malgré la résistance des Jébusites, à l'époque des Juges, la ville fut prise par les tribus de Juda et de Siméon (4). David dirigea la capture, de son camp, établi à Hébron. Vers 1046, donc, il s'empara de la colline de Sion (Ophél), dont il fit sa citadelle, et y installa son général Joab et la tente renfermant l'arche d'alliance. Joab la fortifia et l'entoura d'une enceinte à partir de Millo, au coin S. O. du Haram es-Šerif. On en a

(1) Cf. *Jérusalem sous terre*, 1911.

(2) Bliss, pl. 29, p. 284. Voir les croquis et vues photographiques des murs jébusites: Quaterly Statement, P. E. F., 1922, op. 8 sq. 1925, pl. 1, p. 8 sq. p. 136-7; 1926, p. 161, 171 (la tour).

(3) Voir la carte : *Palästinafahrbuch*, 1915, p. 38.

(4) Juges 1, 8.

retrouvé une partie des fondations ([1]). Lors de l'installation ([2]) de David, on réunit aussi la ville " haute " à la ville " basse " et on prépara la construction d'un temple que Salomon édifia sur le mont Moriah (N. de Sion : l'actuel Ḥaram eš-Šerif).

Récemment, un auteur a démontré que David avait délibérément choisi Jérusalem comme centre d'Israël, bien que l'emplacement ne fût pas favorable ([3]). Aussi, durant son règne, la ville ne s'étendait que sur la colline orientale ([4]).

La *seconde période* est celle de Salomon; le fils de Bethséba agrandit la cité de David, vers le Nord, et l'embellit. Son temple est resté célèbre; aujourd'hui encore, on recherche les restes de ses murailles, ou plutôt on croit les avoir retrouvés. Celles que la tradition attribue au grand Salomon et devant lesquelles les Juifs viennent se lamenter le vendredi soir, se trouvent dans le quartier juif actuel, à l'O. de l'enceinte du Ḥaram-eš-Šerif, entre un ancien tribunal turc (Mehkémeh) et une maison privée. On nomme cet emplacement : Kothel hamaarabi ; ses murs mesurent 48 m. de long. × 18 m. de haut ([5]). Toutefois, ce n'est que la partie inférieure que les Juifs honorent. Celle-ci est construite sur le rocher au moyen de gros blocs formant neuf assises d'env. 1 à 1,20 m. de hauteur chacune, au-dessus desquelles s'élèvent quinze couches de pierres plus petites ([6]).

On a décrit souvent le spectacle des Juifs pleurant devant les anciens murs, priant, gesticulant, ou, plus simplement, assis et couchés sur un tabouret ou une natte... Quoique la scène soit poignante, elle laisse l'impression d'une humanité, arrêtée obstinément et volontairement sur le chemin de la vie. Si le visiteur étranger s'approche des blocs vénérables, il constatera que les interstices sont démesurément élargis et, qu'à

([1]) Macalister, *Century of Excavations*, 1925, p. 104. Voir les croquis et vues photographiques de la muraille attribuée à David : Quaterly Statement P. E. F., 1924, p. 57 sq.

([2]) II Sam. V, 9 et 1 Rois VIII, 1.

([3]) Cf. *Zeitschrift Deut. Morgenl. Ges.*, 1925, N. F. IV, 1, p. 1-19.

([4]) Voir le plan de Weill, *La cité de David*, 1920, p. 7.

([5]) *Une vue dans : Solowaitschick, Die Welt der Bibel*, 1926, fig. 574.

([6]) Voir la carte dans Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, t. 5, 1903, p. 1344, où l'endroit est indiqué.

la place du ciment ou de la chaux qui servait de liaison, il y a une infinité de papiers, sales et petits, couverts d'inscriptions hébraïques : ce sont les prières, les supplications, les souhaits... que les fidèles déposent dans ces " urnes " séculaires, afin d'obtenir de la clémence divine, et les consolations dont leur cœur angoissé attend du réconfort, et... le rétablissement de leur royaume [1].

La *troisième période* se place sous les derniers rois juifs. Avant le règne de ceux-ci, Šešonq avait déjà (vers 926) pris la cité, mais en la laissant intacte. Sous Amazias, roi du Sud (vers 790 ?), Jehoas, roi d'Israël attaqua et prit la ville et alors elle eut à souffrir, ce qui nécessita une restauration de la part d'Uzziah, son fils (791-740). A son tour, Sinaḫérib abîma les remparts (vers 700). Manasseh (vers 650) créa, par après, une muraille extérieure à Sion. Esdras mentionne une douzaine de portes de cette époque [2].

Vint la captivité. Jéhoiakim avait été installé de force sur le trône par Nécho, en 608, en remplacement de son frère, Jehoahas. Quelque temps après, vers 589, Nabuchodonosor II pilla la ville sous Jehoiakim, et déporta 10.000 Juifs.

Zédecias, le roi mal inspiré, préféra, en 587, une alliance avec les Egyptiens, ce qui provoqua une nouvelle attaque de la part de Nabuchodonosor II. Celui-ci assiégea la ville pendant deux ans et demi et la rasa en 586, y compris les remparts. Elle fut reconstruite, d'abord le temple, par le prince Zorobabel, entre 536 et 516, ensuite l'enceinte par le gouverneur Néhémie, en 445, en 52 jours; ce court laps de temps ne suffit pas à rendre à la ville son ancienne splendeur.

En 168, Appolonius détruisit les murs, qui furent rebâtis par les Maccabées en 165.

La *quatrième période*, qui fut une ère plutôt tranquille, est celle d'Hérode.

La *cinquième période* est celle d'Hadrien; la *sixième* de l'époque chrétienne (Eudocie); la *septième*, du royaume latin et la *dernière* se place au XIVme siècle.

Quelques objets furent trouvés au cours de ces fouilles : des outils

(1) Voir le croquis : Bliss, Dickie, *Excavations at Jerusalem*, 1898, p. 29. Sur le temple antique, cf. : Benzinger, *I. Hebräische Archäologie*, 3e éd., 1927, p. 215 sq.

(2) Deuxième livre III, XII.

en fer, une centaine de sceaux et de monnaies, des vases juifs, des lampes, des verres, etc... Mais les tombes attribuées aux rois hiérosolymites sont certes parmi les antiquités les plus vénérables; on les a cherchées activement.

§ 145. — Les tombes royales juives a Jérusalem

L'Ancien Testament nous apprend, par plusieurs passages, que David et ses successeurs, jusqu'à Ezéchias exclusivement (727-698), en tout treize générations, furent enterrés dans la Cité de David, c'est-à-dire sur le mont Sion-Ophel, où le premier roi construisit sa citadelle, en face du village actuel de Siloé, au-dessus de la vallée du Cédron et de l'aqueduc de Siloam. Dans le dessein de retrouver cette nécropole royale, R. Weill, commandité par le baron de Rothschild, organisa avec l'Exploration Society de Jérusalem, des recherches méthodiques, de novembre 1913 à mars 1914, et, après six mois de travail, découvrit, en effet, dans un terrain de 300 m. de long. et 3 hectares de superficie, des caveaux creusés dans le roc. En même temps, il retrouva de vieux pans de mur d'époque cananéenne et, sur la plate-forme même du roc, des caveaux avec galeries-tunnels. La guerre interrompit ces travaux inachevés (1).

En 1923-4, on se remit au travail à la pointe Sud de l'acropole, attribuée à David, où celui-ci avait construit son château-citadelle, dont on a voulu reconnaître le donjon ou la tour carrée aux extrémités arrondies, établie sur un caveau-citerne. A l'E. de ce donjon, descendait un escalier presque naturel, permettant l'accès à la vallée du Cédron. Ces marches brutes sont mentionnées par Néhémie (vers 440), comme devant se trouver entre l'aqueduc de Siloam, au S., et les tombes de David, au N. En cherchant donc dans ces limites, on pouvait découvrir la nécropole royale. On la trouva, en effet. Plusieurs de ses caveaux se composent d'un puits vertical d'accès, où donne un couloir par lequel on pénètre dans la chambre funéraire. On dirait que ces tombes avaient été creusées à la manière égyptienne, tant en ce qui concerne le plan qu'au point de vue des procédés. Le plan comporte des chambres ouvertes au jour, creusées sur la plate-forme du roc, et qui ressemblent aux salles de culte ou

(1) Voir le rapport de ces fouilles, dans Weill, R., *La cité de David*, 1920, p. 91-107.

chapelles en Egypte, précédant les caveaux rupestres. Mais la chambre funéraire proprement dite fut creusée dans le roc, par le haut; une sorte de cheminée traversa d'abord la roche et, après quelque distance, on creusa la chambre. Celle-ci terminée, on construisit une voûte, pour fermer définitivement le caveau, et on combla le trou provisoire. Il existerait des exemples de travail semblable en Egypte.

Quant aux deux chambres qui précèdent le puits de descente, et qui sont taillées à jour dans le roc, elles ont des banquettes, une niche et, sur le sol, plusieurs cupules reliées par des rigoles, semblables aux canaux des rochers cananéens. Peut-être pouvons-nous y voir une preuve que l'usage cananéen des sacrifices (cupules et canaux) était encore en vigueur à l'époque royale jusqu'au VIIme siècle, malgré les objurgations des prophètes (1).

MISPAH — TELL EN NASBEH (2)

§ 144

Cette place semble remonter à l'époque cananéenne. D'après le Livre des Juges (XX) et le livre de Samuel (VII, 6), entre autres, c'est dans cette ville, attribuée à Benjamin, que Samuel rendit la justice aux Hébreux, et où il convoqua plusieurs réunions; des événements tragiques s'y passèrent. Elle devint un centre de ralliement juif, voire même la capitale (3) après la destruction de Jérusalem (586). A cause de ce rôle important, elle méritait d'être fouillée.

Ces opérations furent exécutées en 1925-7, par William Frederick Bade, de l'Université de Californie (Pacific School of Religion), Berkeley; elles ne sont guère terminées. Voici les résultats qu'on a obtenus jusqu'à présent.

On exhuma une partie de l'enceinte de 61 m. de long. × 7,50 m. de haut. × 5 à 7 m. d'épaisseur, fortifiée par des tours et par une citadelle;

(1) Voir l'image de ces tombes : *Revue Biblique*, *N. S.*, t. 30, 1921, pl. VII à XIV. *Times*, 4-3-24 et 9-4-24; *l'Illustration*, 1-1-1927, p. 20-1; Colonel Wilson, *Picturesque Palestine, Sinai et Egypt*, 1881, 1, p. 103.

(2) Près de Ramallah; cf. les Rapports de Bade : *Quaterly Statement P. E. F.*, 1927, p. 7 sq; 159, 161. *Times*, 20-5-26 et 25-6-26.

(3) 2 Reg. XXV, 23, Jérém. XL, 6 sq.

l'ensemble représente le type de l'âge du bronze (vers 1800), c'est-à-dire longtemps avant l'époque de l'installation des Hébreux en Palestine.

A l'intérieur de l'enceinte, on fit la trouvaille de sept silos ou citernes circulaires de 1,50 m. de diamètre, antérieurs à la construction de l'enceinte. Sous un de ces silos, on mit à jour des tombes avec mobilier funéraire, sans doute d'époque cananéenne. Une d'entre elles contenait un squelette de l'âge du cuivre, une tête d'Astarté. Près de la citadelle, il y avait des citernes creusées dans le roc, remplies de débris (par exemple, des vases israélites) et un pressoir d'huile qui montrent que la ville fut habitée depuis l'époque cananéenne jusqu'à celle des Maccabées. Quant aux habitations mêmes, une maison très bien conservée, datait du VIIme siècle et avait appartenu à des Israélites; on y distingue une porte d'entrée du côté de la rue, plusieurs chambres, un bassin en pierre, un bac pour la panification, et une citerne au fond (1).

Enfin, le rocher lui-même a servi d'autel aux premiers occupants et Samuel encore continua la tradition cananéenne (2).

ASCALON (3)

§ 145. — Histoire de la ville

La fondation de la ville, semble remonter à la fin de la première époque du bronze. La civilisation matérielle de cette époque est encore indigène. Vers le XVIe siècle, la céramique cypriote et mycénienne s'y introduisent et s'imposent. Vers 1190, elle est remplacée par celle des Philistins, qui témoignent, par cette importation, de leur influence. Depuis lors, la ville perd son caractère cananéen; son nom même révèle une origine étrangère.

(1) Cf. *Times*, 10-6-27.

(2) Voir le plan du rocher avec ses trois marches, un réservoir carré, trois autres circulaires, un banc de 1 m. de hauteur dans : R. Kittel, *Studien zur Hebräischen Archäologie und Religionsgeschichte*, 1908, p. 137. Garstang, Excavations at Askalon (Smithsonian Report for 1922; Washington, 1924, p. 509 à 516).

(3) Cf. *B. S. A. Jerus.*, 1923, Bull. 3, p. 20. Quaterly Statement P. E. F., 1921, p. 164 : diagramme stratigraphique, indiquant la correspondance des couches et des époques depuis la XIXe dynastie. *Ibid.*, 1922, p. 112 : Rapport de Phythian, 1923, p. 77 sq., pl. 1 à 4 : Résultats.

Le nom antique d'Asqruna qui correspond, consonne pour consonne au nom moderne, est déjà mentionné dans des listes de villes conquises par Mernephtah (stèle d'Israël) et par Ramsès II ([1]).

Comme de bien d'autres villes palestiniennes, il existe à Karnak, une image de sa citadelle, ou plutôt du siège que Ramsès II lui a fait subir. Située sur une butte, elle dresse ses deux étages, au-dessus des créneaux desquels, hommes, femmes et enfants lèvent les bras au ciel, dans un mouvement d'épouvante. Déjà les Egyptiens assaillent les murs au moyen de leurs échelles, tandis que d'autres détruisent les portes avec leur hache ([2]).

L'Ancien Testament aussi nous apprend que le " juge " Samson y tua trente hommes ([3]). Sinaḫérib la prit à son tour et lui imposa comme roi Sarludari, fils de Rukibti ([4]). Elle payait tribut à Sinaḫérib et à Asurbanipal. Des ruines, surtout d'époque basse, s'y trouvent encore aujourd'hui.

§ 146. — Historique des fouilles

La P. E. F. (Phythian-Adams) y exécuta des sondages en 1921, qui furent suivis des travaux de la B. S. A. Jerus. en 1923.

Le but principal des recherches avait été de retrouver les traces et les origines de la seule ville des Philistins, située sur la mer. On sait par d'autres documents que ceux-ci envahirent la contrée et occupèrent la ville entre l'époque du bronze et celle du fer.

En réalité, on est parvenu à distinguer sept à huit couches :

1re, néolithique; 2me, cananéenne : vers 2500; 3me, cananéenne, mais avec traces d'influence égéenne : vers le XVIme siècle; 4me, une couche correspondant à l'époque de Tell el Amarna; 5me, une couche philistine : vers 1200. On y fit la trouvaille d'un tombeau philistin avec des restes d'un squelette.

A 6 m. au-dessous de la surface du tell, une couche de cendres séparait deux époques. Dans la couche inférieure, on trouva des fragments de

(1) Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten u. Aethiopen*, t. 3, pl. 145.
(2) Cf. Ebert, M. *Reallexikon der Vorgeschichte*, I, 1924, pl. 44.
(3) Jud. XIV 19.
(4) Rawlinson, *Inscriptions of. W. Asia*, 1866, t. 1, pl. 37, col. II, lig. 58-65.

vases mycéniens et cypriotes, datant de 1400 à 1200 et même jusque 1100. Ce sont sans doute des produits importés par les Philistins.

Les 6me à 8me couches sont d'époques hellénistique, romaine et suivantes.

TELL NEBI RUBIN (1)

§ 147

Dans une caverne naturelle, composée d'un escalier, d'une entrée de deux chambres et d'une niche, on trouva en 1926 des objets funéraires (vases, bijoux...), parmi lesquels il y en avait d'origine égyptienne. L'ensemble daterait du XVIme siècle env. avant J.-C., ce qui suppose une agglomération, bien longtemps avant cette date. Ce résultat, d'apparence médiocre, souligne l'importance de ce site pendant l'antiquité et indique une occupation répétée par les armées égyptiennes se dirigeant vers le Nord.

HASOR

§ 148. — Histoire de la ville

La ville est mentionnée dans les Papyrus hiératiques de St-Pétersbourg, ce qui prouve qu'elle a été en rapport avec les Egyptiens, ou plutôt que ceux-ci l'ont occupée (2).

D'après le livre de Josué (X à XII), Hasor était la ville cananéenne la plus fortifiée et la plus importante de la Palestine du Nord. Le roi Jabin y régnait. Celui-ci avait formé une coalition avec les rois des pays environnants pour s'opposer à l'invasion des Hébreux. Ce fut en vain, car Josué prit la place; il l'attribua à la tribu de Naphtali. Sous Salomon, la ville fut encore fortifiée (3) et probablement occupée plus tard par Tiglatpiléser (4).

§ 149. — Historique des fouilles

Depuis le milieu du XIXme siècle, on a cherché à l'identifier. Il semble qu'on y est parvenu. Fin 1926 (5), J. Garstang fit des recherches,

(1) Près de Jaffa, S. E.
(2) Ed. Gardiner-Golénischef, 1913, lig. 75.
(3) 1 Reg. IX, 13.
(4) Cf. I, *Chroniques* V, 26. Sur le site : Orr-Ewing, *Quat. Stat. P. E. F.*, 1927, p. 14-7.
(5) *Illustrated London News*, 1927, p. 34-5, 82.

à Herbet Naqas, au S. de Kadeš, dans un site situé entre Hulé et Galilée, pour la B. S. A. J. Quoiqu'il n'y exécutât que des excavations superficielles, il eut la certitude d'avoir découvert l'ancienne forteresse cananéenne, détruite par Josué. Il mit au jour une partie de l'enceinte antique avec sa porte d'entrée, ses tombes, des objets... le tout de l'époque du bronze, c'est-à-dire cananéenne. Des fouilles prochaines promettent un butin archéologique et historique des plus riche.

GERAR-TELL JEMNEH (1)

§ 150. — Histoire de la ville

D'après la Genèse (2) Isaac, poussé par la famine, y fit un séjour. Les Philistins s'y étaient déjà établis (3); leur roi Abimélek, occasionna beaucoup de tort aux tribus hébraïques, lors de leur invasion. La date de leur établissement reste inconnue jusqu'à présent. Ne dit-on pas que c'est vers 1200 que les Philistins furent chassés de la Crète et qu'ils envahirent le Sud palestinien, donnant leur nom à cette contrée ?

§ 151. — Historique des fouilles

La British School of Archaeology in Egypt (4) entreprit, à partir de décembre 1926, des recherches à Gaza. Sur la couche supérieure, on retrouva des ruines arabes et romaines, puis une partie des remparts cananéens qui sont encore visibles à l'un des coins de la ville et qui atteignent même 9,75 m. de hauteur (5). Malgré ce résultat, les recherches furent si peu encourageantes que la direction décida de les continuer dans un centre situé à 9 milles (environ 3 Km.) au Sud, à *Tell-Jemneh*, espérant découvrir des influences égyptiennes dans cette partie de la

(1) Près de Gaza.

(2) XXVI, 1, 2, 6, 8, 17.

(3) *Ibid.* XXI, 32-4, XXVI, 14 sq.

(4) Petrie et Collaborateurs, voir : *Ancient Egypt*, 1927, p. 1 sq., *Catalogue of Palestinian Antiquities from Gerar*, *Univers. College London*, 1927. *Illustrated London News*, July 1927, p. 10-1. Vue du tell de Gerar : Antiquity, septembre 1927, (I, nº II), p. 350. *Quat. Stat. P. E. F.*, 1923, p. 140 sq. pl. : Vue des tells, plan schématique et stratification. Rapport de Petrie : ibid. 1927, p. 129-140, pl.

(5) Rapport de Phythian-Adams sur Gaza : *Quat. Stat. P. E. F.*, 1923, p. 11 sq 18 sq., avec plans des fouilles. La ville est mentionnée dans les annales de Thutmès III : gd-t : Sethe Urk. d. Aeg. Altert., IV, p. 648.

Syrie. Ces travaux se prolongèrent pendant cinq mois. Ce tell se trouve dans les environs de *Umm Jerrar* ou *Gerar*, mentionnée dans l'ancien Testament, mais dont les ruines superficielles datent d'époque romaine.

L'intention des fouilleurs était de pénétrer jusqu'à la couche contemporaine d'Abimélek; ils déblayèrent, en réalité, six à sept couches, datant de 2000 à 400 avant notre ère.

Le tell s'élève à une hauteur de 22,86 m. au-dessus de la plaine, dont 15 m. se composent de ruines et où ils ne découvrirent pas de tessons d'époque gréco-romaine. Cependant les déchets de vases de tous genres furent abondamment recueillis : plus de 120 formes diverses se présentèrent dans les couches de 0 à 3 m. et autant de formes dans les couches de 3 à 4,80 m. de hauteur. En outre, des objets en bronze et en fer (aiguilles, pointes de lances et de flèches), en os, des scarabées, environ soixante-dix poids...

Des ruines de nombreuses maisons datent de la XVIIIe à la XXIVe dynastie égyptienne.

Du fer fut trouvé dans les couches qui peuvent dater des environs de 1350. Même, des fourneaux furent découverts, ayant jadis servi à la fusion du métal et à la fabrication d'épées et d'outils; ils pourraient dater d'environ 1200. De la même date, ou postérieurs, sont plusieurs objets en or, et des bijoux d'importation égyptienne (scarabées, vases, bijoux) et mésopotamienne. Mentionnons encore quelques chars votifs, des statuettes de déesses (Aštoret, Hathor) et de femmes, des autels d'époque ou d'influence assyriennes, un cylindre babylonien...; enfin quelques fibules de bronze d'origine européenne.

Dans une *couche antérieure au* IXme *siècle*, on découvrit les restes d'un bâtiment de briques et probablement d'une construction égyptienne.

Dans les *couches du* IX-VIIIme *siècle*, les chercheurs mirent à jour des ruines contenant des tessons cypriotes et un cylindre en lazulite décoré de monstres babyloniens.

Enfin, *au-dessus*, ils rencontrèrent les ruines d'une forteresse avec de nombreuses chambres et des murs épais; elle ressemble à celles de Naucratis et de Dafneh, dans le Delta. Elle contenait des dépôts de fondation et des tessons du VIIme siècle. Des remparts antiques de la ville, ils

déblayèrent une grande partie, au-dessus de caves à grains du V-IVme siècle; celles-ci auraient pu servir aux Perses, lors de leur expédition contre l'Egypte (1).

Ces résultats ne suffisent guère à faire l'histoire définitive de la ville, mais ils confirment l'opinion que toute cette partie de la Palestine renferme les vestiges d'un lointain passé et que nous pourrions découvrir celui-ci, à peu de frais et d'efforts.

Ces explorations ont naturellement soulevé la " question " philistine; celle-ci date cependant de plus loin, du temps où Mackensie, en 1911, découvrit à 'Aïn-Šemeš (Bethšemeš) des tessons de céramique, réputée philistine. Depuis lors, on en déterra un peu partout dans le S. O. de la Palestine. On convint, toutefois, après examen, que cette céramique n'est guère " spécifiquement " philistine (2). Néanmoins la recherche de " centres philistins " continua. Garstang et J. Phythians-Adams, en 1920-3, poursuivirent sans succès les investigations dans ce dessein. Aujourd'hui, la question reste ouverte et l'origine des Philistins en Palestine est encore un problème.

SICHEM

§ 152. — Histoire de la ville

Dans les annales égyptiennes du Moyen Empire, on lit le nom d'une tribu syrienne *Skmm* (3); on y a reconnu, jusqu'à plus ample informé, celui des habitants de la ville qui va nous occuper. De nombreux souvenirs bibliques s'y rattachent. C'est là, qu'Abraham érigea son autel, lorsque la ville n'existait pas encore; c'est là, que Jacob cacha ses statuettes magiques et c'est là, enfin, que Joseph fut enterré.

Des souvenirs historiques soulignent son importance. Cananéenne d'origine, elle a été pendant peu de temps la résidence des Israélites sous Jéroboam I (933-912); elle devint capitale de Judée, après la

(1) Pendant l'impression de cet ouvrage, le rapport des fouilles a paru : Gerar, by Flinders Petrie (Brit. School Archeol. in Egypt 1928); on y trouvera les plans et les images des objets découverts.

(2) Voir à ce sujet : *Syria* 1924, p. 169-185; *B. S. A. Jerus.*, n° 5, 1913, p. 20-27, 1 pl. *Palästinajahrbuch*, an. 23, 1927, p. 57 sq.

(3) Garstang, J., *El Arabah*, 1900, pl. 4, 5. (Egypt Research Account).

chute de Jérusalem, sous Nabuchodonosor II (586). Sur le mont Garizim, près de son emplacement, les Samaritains élevèrent leur temple (± 420).

§ 153. — Historique des fouilles

Dans les ruines de l'antique *Sichem*, aujourd'hui Balata, Naplouse, les fouilleurs Sellin et Böhl ont continué l'exploration méthodique de l'enceinte, commencée en 1913-4. En 1926, il y fouillèrent pendant cinq mois [1]. Nous avons, alors déjà, pu voir sortir de terre une des plus puissantes portes d'entrée qu'on connaisse en Canaan. Elle était fortifiée par deux tours placées à cheval sur l'enceinte; celle-ci n'était pas double, comme on devait s'y attendre, d'après l'exemple des autres enceintes, mais elle était simple. L'enceinte avait trois portes.

Quoique ces fouilles ne fussent qu'un premier essai, on a déjà pu reconnaître, dès maintenant, quatre couches des époques cananéenne (2000-1400), israélite-juive (1400-900 et hellénistique. La couche la plus ancienne de la citadelle est antérieure ou contemporaine de la XVIII[me] dynastie, ce que confirme la trouvaille d'un scarabée égyptien. De la citadelle, on déterra plusieurs locaux, neuf bases de colonnes et une canalisation. Tout fait prévoir que Sichem était une des plus solides forteresses de Canaan.

En septembre de la même année [2], on avait mis au jour les fondations d'un *temple de Baal-Berith* du temps d'Abimelek, fils de Gédéon et dont le livre des Juges [3] fait mention. Il est à peu près carré (26 × 21 m.) et entouré d'un mur de 5,60 m. d'épaisseur. Le toit était supporté par six colonnes avec des volutes égyptisantes. D'autres restes indiquaient un autel ou un piédestal pour la statue divine.

Le temple était situé sur une terrasse élevée, artificielle; autour de lui se développaient des chapelles réservées à d'autres divinités. On s'est demandé si on avait affaire avec la maison de Millo, dont il est

(1) *Zeitschrift d. Deut. Palest. Vereins*, 49, 229-36, 1 plan et 2 pl. sur les travaux de Sellin, au printemps de 1926. Böhl, *De geschiedenis der Stad Sichem en de opgravingen aldaar, Kgl. Akad.-Wetensch.*, Amsterd., 1926.
(2) *Times*, 21-9-26.
(3) VIII, IX.

question dans le livre des Juges [1]. A l'E. du temple s'étendaient les ruines de maisons.

On a pu distinguer aussi une ville " haute " et une ville " basse ". Parmi les trouvailles citons quelques tablettes cunéiformes, probablement de l'époque de Tell el Amarna [2], les scarabées déjà mentionnés, des vases en terre et en albâtre, des armes de bronze.

Remarque. — Lorsqu'on parcourt la route qui mène de Tibériade à Jérusalem, on rencontre, à gauche, un vieux couvent dont on restaure, en ce moment, l'église en style roman-gothique; sous l'abside principale de celle-ci, se trouve " le puits de Jacob ", dont parle la légende biblique [3].

SHEICH-SAAD [4]

§ 154

L'histoire de ce centre est inconnue. On a, néanmoins, la certitude qu'il a subi l'influence égyptienne au XIIIe siècle, car des pierres sculptées découvertes dans ses ruines, en témoignent.

C'est le savant tchèque Hrozny, qui commença des recherches pour le compte de l'académie de Prague. Dès le 4 avril 1925, près d'un monolithe au nom de Ramsès II, appelé par les indigènes " pierre de Job ", il découvrit les restes d'un sanctuaire amorrhite. Le dieu de ce temple s'appelait, comme on l'a lu sur la pierre : Tarkan-Saphon; il était représenté, se tenant devant Ramsès II (1292-1225). Sur la même pièce, il y avait aussi une image de lion.

Dans le même centre, plusieurs objets furent exhumés dont l'origine confirme le caractère amorrhite-cananéen des édifices : des inscriptions cananéennes du VIIme siècle, des figurines plus anciennes, quelques tessons.

Quant aux édifices, il y avait un sanctuaire, construit en briques cuites et un palais-citadelle. L'emploi de la brique indiquerait une influence babylonienne, car le pays abonde en pierres de construction. Cependant

[1] IX, 6, 20.
[2] Un fragment de lettre et une liste de noms propres.
[3] Une vue des ruines de cette abside et de la crypte se trouve dans: VIGOUROUX, *Dictionnaire de la Bible*, III, 1903, p. 1078; V, 1912, p. 1426.
[4] Dans le Hauran, près de Damas, cf. *Times*, 29-4-25.

les objets, le sanctuaire et le nom de son dieu accusent plutôt une influence hittite.

Les Fouilles Françaises en Syrie

§ 155. — Préliminaires

En 1920, les autorités françaises créèrent, avec l'assistance du Haut Commissariat de la République en Syrie et dans le Haut Liban, un *Service des Antiquités et des Beaux-Arts*. Cette création n'envisageait qu'une des activités que la Société des Nations attendait d'une puissance, à laquelle elle avait confié le mandat de l'administration civile et militaire du pays. Ce Service fut en même temps placé sous le contrôle et la direction de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres et réuni à l'Ecole Française de Jérusalem, déjà fondée en 1890 par les Dominicains.

Ces deux organismes ont le même but : explorer la Syrie à tous les points de vue, mais surtout à celui de l'histoire et de l'archéologie. Le règlement de la double société fut rédigé en 1921; d'après celui-ci, l'activité des deux organismes doit être permanente, embrasser tout le territoire du mandat et s'entendre avec la Société (anglaise) Orientale de Palestine. En outre, ils devaient créer des musées pour recueillir les antiquités, à Alep, Beyrouth, Damas... Dans ce dernier centre, on créa même une Ecole française d'archéologie orientale, abritée dans le beau palais Hazem, où les indigènes reçoivent non seulement un enseignement relatif à l'histoire de leur pays, mais où on leur apprend les arts industriels locaux. L'organe de ce Service des Antiquités est la Revue " *Syria* " et la " Bibliothèque archéologique et historique du Service des Antiquités et des Beaux Arts de Syrie ".

Dès 1920, les premières fouilles commencèrent. Nous ne ferons mention que des plus importantes et par ordre de date.

SIDON (1)

§ 156. — Histoire de la ville

Bien qu'on n'ait pas encore retrouvé beaucoup de vestiges de l'époque biblique et, à fortiori, d'époque cananéenne, la ville de Sidon est men-

(1) Cf. *Syria* I, 1920 ; IV, 1923, 1924. Description et vûe générale du vieux port de Sidon : *Mitt. D. O. G.*, nº 25, 1904, p. 3-5.

tionnée plusieurs fois dans l'Ancien Testament; c'était en effet la frontière septentrionnale de Canaan [1]. Les Philistins lui firent une concurrence déprimante, la saccagèrent au début du XIIme siècle et Tyr la surpassa bientôt en puissance. C'était aussi la patrie de Jésabel, femme d'Aḫab (877-854) à qui l'on attribue le retour au paganisme de certaines tribus hébraïques. Rappelons, enfin, que David et son successeur en importèrent des bois pour la construction du temple [2].

Plus tard, Sidon paya tribut à Salmanasar II et IV, à Sinaḫérib, à Asarhaddon. Lorsque Sidon se fût alliée à Tyr, Nabuchodonosor II la punit. Les Perses exigèrent à leur tour le tribut du vainqueur. Alexandre-le-Grand la conquit.

§ 157. — HISTORIQUE DES FOUILLES

Vers 1901, Macridy-Bey, conservateur du Musée Ottoman, entreprit des fouilles près de l'ancien château de Sidon, et découvrit, entre autres, des stèles peintes d'époque séleucide, avec inscriptions. Elles ressemblent à celles, trouvées, par exemple, à Tell el Rachédieh, près de Tyr, dans des caveaux funéraires dont les corps étaient placés sur une banquette, faisant le tour du souterrain. En 1901, le même archéologue déblaya à Boštan-ech-Cheiḫ, avec von Landau, un temple, consacré au dieu Ešmun, l'Adonis phénicien, qui avait déjà été restauré par le roi Bodaštart, de la dynastie de Tabnit et d'Ešmunazar (Vme siècle).

Ces travaux, plusieurs fois interrompus, reprirent peu de temps avant et après la guerre.

Contenau avec Macridy Bey avaient déjà fouillé, de 1913 jusqu'en 1914 (mai), la nécropole de basse époque et le terrain du Château St-Louis [3]; dans ce dernier, les tranchées fournirent en 1922, entre autres antiquités, un protome bicéphale d'époque et de style achéménides, restes d'une construction importante; il est conservé aujourd'hui dans la maison de la Mission américaine protestante Ford.

On explora en 1920 les vestiges du *temple de Sidon* d'Ešmunazar [4]. Le résultat fut qu'on acquit l'assurance que le temple était entouré d'une

(1) *Gen.* X, 19.
(2) 1 Reg., V, 8 sq. : bois du Liban envoyé par Hyram de Tyr.
(3) G. CONTENAU, *La Civilisation phénicienne*, 1926, p. 22, sq.
(4) *Syria*, 1924, p. 9.

enceinte carrelée d'environ 57 × 57 m., se développant sur la rive gauche du fleuve Asclépios, à côté d'une esplanade de 12 m. de large. Plusieurs murs ont laissé leurs traces le long de l'enceinte. Ils étaient en partie construits de blocs, mesurant jusque 1,50 m. de long. × 0,60 à 0,70 m. de large × 1 m. de hauteur. La question de savoir si plusieurs terrasses étagées formaient un seul ensemble est restée sans réponse.

Les inscription gravées sur les pierres indiquent l'époque du roi Bodaštart (env. Vme siècle).

Au cours des fouilles, on découvrit un assez grand nombre d'antiquités, dont la plupart sont conservées à la Mission américaine protestante Ford; notamment, des scarabées égyptiens du Nouvel Empire et de basse époque, des amulettes, des figurines, des sarcophages de basse époque, etc...

BYBLOS (GEBEIL)

§ 158. — Histoire de la ville

Il est certain que cette localité-ci a donné le plus grand nombre d'antiquités et, en même temps, les plus intéressantes. Cela s'explique par le rôle historique de la ville. Des rapports constants ont existé avec l'Egypte, depuis les premières dynasties et, ainsi, l'on peut dire que ce port existe depuis plus de six mille ans; nous sommes à même, grâce aux documents égyptiens, de poursuivre ces relations de tout ordre, jusqu'à la XXIme dynastie. Le temple de Sahuré [1] nous a conservé une image significative de ces bateaux, faisant la navette entre le Nil et la côte syrienne, que les Egyptiens appelaient des " Kepenut " : " bateaux de Byblos " et qui portent à la fois des Syriens et des Egyptiens. On peut admettre que ce port fut une place importante dès cette époque, puisqu'à la XXIme dynastie, il existait toujours, sous le signe des relations commerciales avec le Nil [2]. Il n'y a donc rien d'étonnant qu'à côté des objets indigènes, on en ait trouvé d'origine égyptienne et même des restes d'édifices, d'influence égyptienne.

L'examen d'un plan de la ville [3] nous montre deux parties distinctes :

(1) Borchardt, *Das Grabdenkmal des Königs Sahure*, 1913, *D. O. G.*, n° 26, pl. 13.
(2) *Conte d'Unamun.*
(3) Par ex. celui de la *Revue de l'histoire des Religions*, avril 1925.

au N., l'ancien port et la cité médiévale protégée par une enceinte; au S., l'acropole primitive. C'est dans cette dernière qu'on découvrit un temple et une nécropole " royale " contenant des produits égyptiens, et d'autres, purement syriens.

§ 159. — Historique des fouilles

Depuis 1920, le S.A.B.A.S. commença une série de recherches, d'abord sous la direction du premier chef de Service, Chamonart, directeur du S. A. B. A. S., ensuite, sous celle de Montet; ce dernier y fit quatre campagnes, suivies par les travaux complémentaires de Maur. Dunand, non terminés. D'après ceux-ci, nous pouvons déjà nous faire une idée très concrète de l'édifice principal de l'acropole [1].

La dernière et *Cinquième campagne* de fouilles (Dunand) se poursuivit du 8 mars au 26 juin 1926. Déjà, lors des travaux de 1922, des bases de statues avaient indiqué les restes d'un temple égyptien. En 1926, on continua les recherches à cet emplacement. Les niveaux avaient d'ailleurs été déterminés par des objets des époques les plus reculées.

L'époque archaïque est représentée par quelques armes et outils en silex, des palettes, un cylindre, portant l'image de la déesse de Byblos, à l'égyptienne et des amulettes; l'Ancien Empire par quelques objets portant le nom des rois de la IIme à la VIme dynastie, entre autres, de Mycérinus, d'Unas, de Pepi I et II; le Moyen Empire par des bijoux. D'autres antiquités provenaient du monde égéen.

Le *plan* du temple se présentait, en juin dernier, de la manière suivante· On avait dégagé une surface d'environ 45 m. de long sur 10 à 15 m. de large et sur 3 à 4 m. de profondeur, au-dessous du sol moderne. La maçonnerie était grossièrement faite de blocs de calcaire indigène, à peine dégrossis. L'édifice se compose d'une rampe d'accès, donnant sur une grande cour dallée ou " parvis ". Au bout de la cour, se trouvaient, adossés contre l'édifice, quatre bases de statues colossales : trois, assises, représentaient probablement la triade giblite et une debout, figurait peut-être un pharaon. L'une d'entre elles semble reproduire l'effigie de

(1) Consultez *Syria*, t. 7, 1922; t. 8, 1927; t. 9, 1928. *C. R. Ac. Inscr. B. Bel. Lit.* 1921; p. 158, 1922, p. 7; 1923, p. 85, 1927, p. 34-6. Voir p. 200, une réfutation des critiques de Petrie. Monuments Piot, 1923-4.

la " Ba'alat Kepen : la Maîtresse de Byblos ", nom indigène de la déesse locale.

Entre les deux statues de droite s'ouvre une baie à deux colonnes, large d'env. 4 m., par laquelle on pénétrait dans le " vestibule " (autant de large env.). Au fond de celui-ci, une porte moins large nous introduit dans une chambre d'à peu près mêmes dimensions, qui est suivie d'un " vestibule ", semblable au premier, par ses dimensions et par ses deux colonnes. On se trouve, enfin, sur une seconde plate-forme qui se termine aussi par une rampe d'accès semblable. Autour de ces trois places, il y en a plusieurs moins grandes. D'un côté, se développe un réservoir de 7,50 sur 5,50 m.

Somme toute, nous nous trouvons devant cinq ou six salles, élevées sur une grande terrasse, à laquelle donnent accès deux rampes ou escaliers ; conception toute sémitique et non égyptienne.

Ce temple a dû être vu par Benjamin de Tudèle [1]. En complétant les données de ce voyageur médiéval par celles de la monnaie de l'empereur Macrin (164-218), entre autres, on doit se figurer une cour ouverte avec escalier, où se dressaient l'autel, le " béthyle ", le réservoir et les statues. L'édifice lui-même n'était qu'accessoire ; il était réservé au prêtre ou plutôt à la divinité, comme la cour était destinée aux fidèles.

Quant à la date, un vase archaïque à décor géométrique, placé dans les fondations, accuse une époque voisine de 2000 ; mais à ce moment le sanctuaire avait été déjà restauré ; or, les objets précédemment signalés indiquent que l'édifice doit remonter à environ 2500, ou même plus haut. Ceci est d'ailleurs confirmé par les antiquités découvertes dans les hypogées de la nécropole.

Le 16 février 1922, un accident fit découvrir, près de l'enceinte du château de Byblos, une galerie funéraire de 11 à 14 m. de longueur [2], au bout de laquelle s'ouvrait un caveau, contenant un sarcophage de pierre, mesurant 2,80 m. de long × 2,32 m. de hauteur. Ce sarcophage est daté par son inscription et par les objets qu'il contenait : des vases, des armes, des bijoux, une boite à bijoux en obsidienne et en or, avec

(1) Voir *Syria*, 1926, p. 247 sq.

(2) *Syria*, 1922, pl. 59 ; *Illustrated London News*, 1923, oct., p. 663. Cf. *Quat. Stat. P. E. F.*, 1926, pl. III.

le nom du pharaon Amenemhat IV [1]. Dans une autre chambre funéraire, un sarcophage portait le nom d'un prince syrien " Ibše-mu-abi " sujet et ami d'Amenemhat III, dont le miroir en cuivre était exécuté à la mode égyptienne. Enfin, une troisième galerie renfermait le sarcophage le plus important, celui d'*Aḥiram*, roi de Byblos à l'époque de Ramsès II (1301-1234). Autour de la pierre, portée par quatre lions couchés, s'étend une frise remarquable : une suite de pleureuses portant la robe syrienne " à volants "; puis, des hommes s'approchant du roi, assis sur son trône. Devant celui-ci, se dresse une table chargée de mets et de boissons. La scène est complétée par des danseuses et des sphinx, en tout dix-neuf personnages. Il s'agit plus que probablement d'un banquet funéraire. Le texte qui l'accompagne nous parle du mort; c'est le texte cananéen le plus ancien, connu jusqu'à présent, car il remonte aux env. de 1250. Cette constatation est de la plus haute importance, attendu que la plus vieille inscription, connue avant lui, appartient seulement au XIme siècle.

Le riche mobilier funéraire des sarcophages d'Ibše-mu-abi et d'Aḥiram est conservé aujourd'hui au musée de Beyrouth [2].

Ce qu'il faut remarquer spécialement, c'est que ce mobilier se compose de trois sortes de pièces, tenu compte de leur origine : les unes sont exécutées en Syrie et de mode indigène, les autres de modèle égyptien; la troisième série, enfin, est constituée par des objets égyptiens importés. Ceux-ci et les restes du temple d'époque pharaonique soulignent l'importance de la culture matérielle que l'Egypte avait introduite dès l'Ancien Empire en Syrie, quoique cette contrée fût soumise depuis tous temps à l'influence culturelle babylonienne. Néanmoins, elle n'est jamais parvenue à imposer d'une manière indélébile sa pensée ou plutôt l'empreinte de sa mentalité; car l'histoire, confirmant les résultats archéologiques, nous apprend que les populations syriennes et même palestiniennes ont évolué plutôt dans la sphère d'influence mésopotamienne.

[1] XIIme dynastie; vers 2800 selon la " chronologie longue "; vers 1800 selon la " chronologie courte ".

[2] Voir la suite des objets SPELEERS, L. dans *Chronique d'Egypte*, n° 3, Bruxelles, 1926, p. 21-31 et, plus amplement, dans les revues déjà citées. Sur la chronologie des pièces, lire BISSING, dans *Archiv f. Orientforschung*, IV, 1927, p. 57 sq.

TELL NEBI MEND [1]

§ 160. — Histoire de la ville

Ce nom indique l'antique localité que les annales de tous les pays limitrophes appelaient Kadeš ; c'est là, que les pharaons des XVIIIme et XIXme dynasties ont guerroyé, durant plusieurs années, pour briser la résistance de leurs plus grands adversaires, les Hittites. Ceux-ci pratiquaient, en effet, une concurrence pleine de succès contre l'influence que les potentats de la Mésopotamie et de l'Egypte exerçaient en Syrie, pour sa possession culturelle et matérielle. La ville antique est mentionnée, pour la première fois, dans les annales égyptiennes de Thutmès III, dans les lettres de Tell el Amarna et, pour la dernière fois, digne de remarque, dans les récits de la bataille que Ramsès II y livra contre le Hittite Muwatallis (vers 1320-1290) et qui fut suivie par un traité de paix entre le pharaon et Ḫattusil III (vers 1283-1260).

Il semble qu'elle florissait encore à l'époque néo-babylonienne, car un texte, récemment publié, originaire d'Uruk-Warka, et relatif à une transaction commerciale, mentionne Milki-idré, un gouverneur imposé par Nabuchodonosor II, vers 565 [2].

§ 161. — Historique des fouilles

De la première époque, les récentes fouilles ont mis au jour une couche de décombres, qui a permis de dater tout ce qui se rapporte à l'antiquité de la ville [3].

Elles furent exécutées par Maurice Pézard, pour le Service des Antiquités et des Beaux-Arts de Syrie, en 1921-2 [4].

Le tell se dresse entre les deux Libans à 32 m. de hauteur × 1 km. de largeur. Dans les couches inférieures, on trouva surtout les traces de la ville à l'époque cananéenne, notamment les poteries et les figurines en terre et en bronze. Une enceinte fortifiée la protégeait : elle se composait

(1) Une carte de Tell Nebi Mend, avant les fouilles : *Mitt. der orientalischen Sammlgn Kgl. Museen, Berlin*, XI-XIV, 1893, p. 179.

(2) Cf. *Forschungen u. Fortschritte*, 4, an. 1928, p. 3.

(3) Cf. *Syria*, 3, 1922, p. 96 et *C. R. Ac. Inscr. Bel. Let.*, 1921, p. 298, 305.

(4) Cf. *Biblioth. Arch. et hist.*, du Ht-Commissariat de la R. F. en Syrie Liban, t. XIII (non consulté).

d'une muraille extérieure et d'un mur intérieur; tous les deux étaient construits en pierres brutes, briques d'argile cuites et crues et, enfin, au moyen de cailloux. Leur épaisseur était médiocre; ils étaient percés de portes.

Un monument intéressant de l'époque égyptienne, parmi d'autres, est la stèle sur laquelle on voit Amon, Rešef, Hathor et Ḫonsu devant Ramsès II (¹).

TELL-EL-MIŠRIFE-QATNA

§ 162

A 18 km. au N.-E. de Homs, dans la direction de Salamiyé, s'étendent des ruines dont une petite partie est couverte par les maisons d'un village nommé El-Mišrifé. On n'avait pas encore identifié ce site antique avant les fouilles. Il fut pourtant déjà signalé plusieurs fois, entre autres par Drake (²) en 1871; par P. van Berchem (³) en 1894; par Sébastien Ronzevalle (⁴) en 1906 et en 1912, etc. A cette époque, on avait déjà découvert plusieurs têtes dont le style et l'exécution se rapprochent des œuvres de Šamal et de Karkémiš du IX-VIIme siècle et dont on retrouve des modèles sur les cylindres " syro-hittites ", notamment la tête hittite (⁵) conservée au Musée de Damas, de type hittitisant, sans barbe, ni moustache, coiffé d'un chapeau conique sans bord, au nez proéminent (⁶). D'après d'autres monuments, p. ex. les céramiques trouvées dans les tombes, nous avons affaire à un centre du début du " cananéen moyen " du deuxième millénaire, antérieur donc à l'invasion hittite et probabement amorrhite (⁷).

Des fouilles provisoires avaient déjà été tentées en 1924-5; mais ce n'est qu'en 1926 que le S.A.B.A.S. (du Mesnil du Buisson) entreprit

(¹) Au Musée de Jérusalem; cf. *Syria*, 3, 1922, p. 108, pl. 22.

(²) R. Burton et Ch. Drake, *Unexplored Syria*, 1872, t. 2, p. 162-5.

(³) *Journal Asiatique*, 1895, t. 2, p. 496, note 1. — *Voyage en Syrie*, 1914, t. 1, p. 166 sq. Cf. Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, t. 2, 1898, p. 26-7.

(⁴) *Mélanges de la Faculté orientale de l'Université de Beyrouth*, t. 7, 1914-21, p. 109-135, pl. 1 sq., voir le plan, p. 111.

(⁵) Ronzevalle, *op. cit.*, pl. 2.

(⁶) Cf. *Gazette des Beaux-Arts*, 1926, p. 312-5 et *Syria*, t. 7, 1926, pl. 70 sq.

(⁷) 2000 à 1500, Speleers, *Arts de l'Asie Antérieure Ancienne*, 1926, § 652.

les premiers travaux systématiques [1], continués en 1927. Quoique inachevées, ces fouilles ont déjà donné des résultats appréciables qui accusent l'importance et la haute antiquité de ce site. Aujourd'hui encore, le tell mesure en moyenne plus de 1 km. de côté sur 15 m. de hauteur et comporte une enceinte avec plusieurs portes fortifiées, des édifices civils et religieux d'époques antique et chrétienne.

Les remparts, construits avec des tuffs et des pierres rapportés de la plaine, ont un glacis uni et régulier; de chaque côté s'ouvrent une baie principale et d'autres, secondaires ayant servi d'entrées. A en juger par celle du Nord, ces portes avaient en général le même plan que celles de Šamal, de Saktchégeuzu (cf. fig. 427); elles se composent d'un couloir assez étroit, obstrué par trois vantaux mobiles et entouré de constructions servant de chambres. Par rapport au mur de l'enceinte, la porte était disposée en chicane et construite en pierres calcaires bien ajustées avec des bossages [2].

Le type de l'enceinte est le même que celui de Karkemiš, mais beaucoup plus considérable.

A l'intérieur du rempart, on dégagea un ouvrage à destination encore inconnue (appelé Viry), élevé sur une esplanade d'env. 50 m. de longueur, probablement un temple, et deux nécropoles dont les tombes, bâties en pierres de construction, avaient été pillées, en partie, par les indigènes [3]. Dans ces dernières, on découvrit des squelettes en poussière, de nombreux fragments d'armes métalliques, des vases de terre cuite et de pierre parfois peints et de formes variées, enfin des objets métalliques, d'ivoire, de lazulite, d'argile, des perles, des statuettes en bronze et en basalte, des intailles (cachets, cylindres, scarabées) égyptiennes et mésopotamiennes.

Le temple, consacré à la déesse Nin-Egal, mesure 10,45 m. × 6,60 m. et est complété par un " Saint des saints " de moindres dimensions. On y déterra une table d'albâtre, des coupes de basalte, une statue et un sphinx égyptiens, des objets de bronze et des bases de dalles en calcaire de 1 m. de hauteur à 4 m. de longueur. Comme à l'enceinte

(1) *Syria*, t. 7, 1926, p. 289-325 et pl.; t. 8, 1927, p. 13-33, 190, 277 sq. t. 9, 1928.
(2) Cf. *Syria*, 7, p. 295.
(3) *Syria*, t. 7, p. 307; t. 8, p. 13 sq.

même, des traces d'incendie indiquent la destruction méthodique du sanctuaire.

Autour de ce bâtiment s'étendent plusieurs salles dont le sol renfermait des jarres brisées de 1 m. — 0,80 m. de diamètre.

Les recherches poursuivies, dans les couches profondes, ont été entravées par la découverte de cavités, creusées dans le roc, à grand diamètre, destinées probablement à servir, en cas de guerre, de réservoirs d'eau potable ou de silos à grains.

Récemment on signala même la trouvaille de tablettes cunéiformes [1] notamment " quatre ou cinq exemplaires successifs de l'inventaire du trésor de la déesse sumérienne Nin-Egal, de Qatna, et deux inventaires du " trésor des dieux du Roi". De là, à identifier le site avec Qatna, il n'y avait qu'un pas. Ces documents complètent les lettres de Tell el Amarna [2], relatives à la destruction de la ville et du temple de Qatna, occasionnée par le refus de son roi Akizzi d'adhérer aux intérêts hittites; aussi Šubbiluliumaš (1380-1346) rasa la place. Ses ruines calcinées viennent d'être rendues à la science.

Quant à l'origine de la ville, elle doit remonter au moins à la troisième dynastie d'Ur dont la déesse s'était imposée jusqu'en Syrie du N. Remarquons que parmi les décombres, on a découvert un sphinx de 57 cm. de long. au nom d'Ita, une des filles d'Amenemhat II [3].

Ainsi, Qatna a connu non seulement l'influence sumérienne, mais même celle de l'Egypte, dès une époque très reculée !

HAMATH

§ 163

Ce nom correspond peut-être à une ville mentionnée dans la série des conquêtes de Thoutmès III [4] L'Ancien Testament la cite plusieurs

(1) *Syria*, t. 8, 1927, p. 190, 295. Cf. *C. R. Ac. Insc. Bel. Let.*, 20 mai, 7 juil., 23 sept. 1927.

(2) KNUDTZON, *op. cit. V. A. B.*, 1907, n° 52-7.

(3) MORET, *Ac. Insc. Bel. Let.*, 13 mai 1927. Syria, t. 9, 1928, pl. XII.

(4) SETHE, *Urkunden*, IV, op. cit., p. 786, n° 118 : h (w) m'.

fois; on y parle de ses dieux (¹) de son roi (²), de sa garnison assyrienne (³), de son " appartenance" à Canaan (⁴).

Les textes cunéiformes en font naturellement une conquête assyrienne, à partir d'Ašurnazirpal (⁵).

Ni sondages, ni fouilles sérieuses n'y furent exécutées, mais on signale plusieurs monuments trouvés dans les environs qui peuvent se répartir sur deux périodes : celle où la ville doit avoir fait partie du royaume hittite (entre le XVIᵉ et XIVᵉ siècle) et celle où elle était aux mains des Araméens et des Assyriens (vers 800); de cette époque date même un roi, du nom de Zakar.

ALEP (Ḫalab, Ḫalpaš, Ḫalman)

§ 164

Les Egyptiens du XVᵉ siècle désignaient cette ville sous le nom de ḥ'-r'-bw, équivalent aux noms hittite, assyrien et moderne. Les textes égyptiens la mentionnent, pour la première fois, dans une tombe thébaine d'Amenemhab, général de Thoutmès III (1501-1447). Aménophis II (1440-1420) la cite parmi ses villes conquises. Vers 1360, Šubbiluliumaš l'enleva aux pharaons. A son tour, Ramsès II (v. 1280) tenta de la reprendre; en vain, car dans le traité qui consacre la perte de Kadès, elle est citée parmi les villes alliées aux Hittites. Le nom apparaît une dernière fois dans les papyrus de l'époque de Séthi II (1215-1205) (⁶). L'influence égyptienne doit avoir été assez grande, car le dieu principal, porte le nom d'une divinité égyptienne : Seth, dans le traité de Kadès.

Après la chute du royaume hittite, Alep conquit son indépendance, mais pas longtemps, car la marée montante des Assyriens déferla maintes fois sur son territoire, à partir du IXᵉ siècle. Comment aurait-elle pu résister à ce " rouleau compresseur " qui ne s'est arrêté que dans la vallée du Nil sous les Perses ?

(¹) 2 Rég., XVIII, 34.
(²) *Ib.*, XIX, 13.
(³) *Ib.*, XVII, 24.
(⁴) Gen., X, 18.
(⁵) *Keilinschriftliche Bibliothek*, I, 65, lig. 75.
(⁶) Gardiner, *Hieratic Texts*, 1911, p. 21.

Si des recherches archéologiques proprement dites n'ont pas encore été faites sur grande échelle dans la ville même, près d'*Alep*, l'antique Ḫalman-Ḫalpaš, des bas-reliefs hittites ont été découverts; ils furent vus par Hogarth en 1908 [1]; ce sont un lion provenant de la citadelle, un aigle, une stèle arrondie au sommet. Aujourd'hui le S. A. B. A. S. a repris ces fouilles. Nous pouvons nous attendre à bien des trouvailles de ce genre.

NEIRAB

§ 165

(Fig. 417.)

Ce site est une très ancienne agglomération, que les Hittites, d'abord, et les Araméens, ensuite, ont contribué à agrandir.

Les annales cunéiformes la mentionnent sous le nom de Ni-ri-ib, qui correspond au nom actuel.

Il y a de longues années, qu'on en rapporta des stèles funéraires, entre autres celle du prêtre Agbar [2], conservée au Louvre.

Du 24 septembre au 5 novembre 1926, Carrière, B. et Barrois, A., fouillèrent le tell de Neirab, pour l'Ecole Française d'Archéologie de Jérusalem.

Ces recherches ne furent que préliminaires; elles ont néanmoins démontré que " la couche supérieure du tell est mieux connue que les autres. La nécropole est, dans l'ensemble, de l'époque néo-babylonienne", Dans les couches inférieures, on rencontre, surtout, des produits de la civilisation primitive.

Une ample moisson d'antiquités en fut rapportée; le catalogue en a déjà été publié [3]. Il mentionne :

1° des figurines en terre cuite très variée, exhumées dans les couches inférieures du sol. Certaines accusent le style hittite. Ce sont des femmes nues ou vêtues (les premières du VII-VIme siècle), des cavaliers et des écuyères;

2° de la menue poterie; 3° des objets en métal provenant des couches

(1) *Annals Anthrop. and Archaeol.*, t. 2, 1909, p. 183, pl. 42.
(2) Smleers, *Arts de l'Asie Antérieure Ancienne*, 1926.
(3) *Syria*, t. 8, 1927, p. 201-210, pl. 49-55.

moyennes et supérieures du tell : armes, outils, bijoux; 4° des cachets; 5° des objets en basalte.

La trouvaille la plus intéressante est, peut-être, celle de vingt-cinq tablettes cunéiformes, datant de Nabuchodonosor II à Cambyse. Elles furent recueillies dans la tranchée Pr, à 7,23 m. de profondeur, quelques-unes d'entre elles portent des épigraphes araméens. Ce sont donc des types intermédiaires entre les tablettes cunéiformes proprement dites, et celles qui annoncent, par la présence d'une langue comme l'araméen, la disparition de l'écriture et de la langue babylonienne (1).

On voit, par cet exposé, que les fouilles au S. et au N. de l'antique " Retenu " comme disaient les Egyptiens, ont donné, en très peu d'années, une moisson abondante et inespérée. Elle ne peut que s'accroître; les documents antiques, connus depuis longtemps, le font supposer et chaque nouvelle fouille le confirme.

---

(1) Sur ces tablettes, voir : Dhorme, *Syria*, t. 8, 1927, p. 215-5.

Chapitre V. — LE MONDE HITTITE

§ 166. — Coup d'œil général

Depuis la découverte d'une inscription hiéroglyphique hittite par Burckhardt en 1812, déjà vue par Laroque à Hamath, en 1722 [1], la question hittite fut posée; elle ne devint actuelle, cependant, qu'après la découverte des archives royales de Boghaskeuï, par Winckler en 1906-7. Entre ces deux dates, le pays hittite a été parcouru par nombre d'explorateurs et de fouilleurs; tels, Texier, qui cita pour la première fois les nom de la capitale Boghaskeuï (1833-7); Hamilton, qui découvrit les ruines d'Euyuk (1835-42) ; Harper, qui visita Karkémiš en 1852 ; Perrot et Chipiez, qui donnèrent le premier grand aperçu sur le passé des Hittites; Henderson, qui fouilla à Karkémiš en 1878-81 ; Oppenheim en 1899 à Tell Ḫallaf, etc.

Aujourd'hui que les résultats des recherches ont bouleversé nos idées, acquises depuis des siècles, sur les origines des Grecs, — et ces conclusions ne sont encore que provisoires — on s'étonne qu'il en ait fallu tant, pour provoquer l'activité des fouilleurs, car celle-ci ne débuta sérieusement qu'avec Luschan-Humann-Koldewey à Sendjirli, en 1888-91. Il est vrai que, depuis lors, les recherches pratiques n'ont guère ou à peine chômé, comme l'indique le tableau suivant :

1893-4 : Chantre fit des sondages à Euyuk, Boyükkalé (*Boghaskeuï*), et visita Yasili-kaïa fig. 456, 457, 459 sq.).

1905-7 : Winckler découvrit en 1906-7 les archives royales de *Boghaskeuï* (à Boyuk-kalé), ce qui enflamma le zèle des chercheurs;

1907 : Puchstein et Winckler exécutèrent des fouilles étendues à *Boghaskeuï*;

1908 : Garstang retrouva une partie de l'enceinte et un portail de *Saktchigeuzü*;

[1] Cf. De la Roque, *Voyage de Syrie et du Mont Liban*, contenant la description de tout le pays... 1722.

1911 : Macridi Bey exhuma les portes de la ville d'*Euyuk*;
1911 : v. Oppenheim fit une seconde expédition dans la région du Haut-Euphrate;
1912-4; 1920 sq. : Hogarth-Lawrence-Woolley fouillèrent *Karkémiš* et firent des recherches complémentaires dans les nécropoles et stations au S. de la vieille ville;
1925 : Hrozny découvrit à *Kül-tépé* une maison, avec des archives du XXIIme siècle, ainsi que les ruines d'un château du XIII-XIIme s.

Nous allons décrire brièvement chacune de ces entreprises, ainsi que d'autres qui démontrent, avec évidence, l'intérêt extraordinaire de ces ruines et en même temps notre grande ignorance du passé des Hittites.

§ 167. — Le pays hittite

Nous aurons maintes occasions de constater que l'Asie Mineure d'avant l'époque hellénistique eut une population très dense, dont on ne trouve plus aujourd'hui que des traces. Cette densité s'explique par les faits historiques, c'est-à-dire par l'amplitude et la puissance du royaume hittite durant les XV-XIIme siècles avant notre ère. Aujourd'hui, néanmoins, certaines parties sont absolument ou partiellement désertes, quoique des cours d'eaux les sillonnent. Comment expliquer cette décadence ? Il faut bien admettre que ces contrées étaient, jadis, bien irriguées, à l'instar de la Babylonie, que leur richesse ou plutôt leur " habitabilité " dépendait de l'irrigation et que celle-ci était dirigée par une volonté consciente et ferme; l'eau faisant défaut, villes et bourgades disparurent. Ces contrées, jadis si bien peuplées, aujourd'hui des steppes, renferment encore de nombreuses ruines plus ou moins importantes que les indigènes appellent " hujuk ", c'est-à-dire des " tells " ou collines de décombres provenant d'emplacements antiques. Forrer en visita quatre-vingt-trois (¹) et distingua plusieurs formes qu'on peut ramener à quelques types généraux. Les uns sont d'élévation pyramidale ou simplement conique; les autres ont un plan circulaire ou ovale; mais

(¹) *Mitt. D. O. G.*, n° 65, 1927, p. 28 sq. L'Institut Oriental de Chicago fit dernièrement deux expéditions en Asie Mineure, dirigées par H. van der Osten, au cours desquelles cinquante-cinq sites furent explorés. On n'en connait pas encore le résultat; signalons toutefois qu'à Alischar-huyuk, on trouva, en 1927, des cadavres attribués aux Hittites.

tous portent en leur point central le plateau, sur lequel s'élèvent les derniers vestiges d'une station antique. Leur diamètre va de 60 à 900 m. et leur hauteur de 6 à 34 m. Ils se composent des décombres de milliers d'années de vie humaine. Il y en a qui se dressent sur des pics très élevés, difficiles à atteindre et par conséquent défendus par leur position naturelle. Leur petitesse générale s'explique par la dureté des temps; les habitants devaient constamment se défendre contre les ennemis, qui étaient parfois leurs voisins. Leurs refuges devaient donc être fortifiés et la difficulté de construire des abris pouvant héberger en même temps de nombreuses familles avec leurs moyens d'existence, ainsi qu'au besoin les guerriers eux-mêmes, exigeait la plus grande réduction de l'espace disponible. En d'autres mots, la ville se présentait, ainsi qu'en Syrie, comme un enchevêtrement de ruelles très étroites, formées de petites maisonnettes de briques, peut-être à plusieurs étages. Dès qu'elles étaient tombées en ruines, les nouveau venus en bâtissaient d'autres sur l'ancien emplacement et, ainsi, les collines s'élevaient davantage à chaque nouvelle génération, dans les limites d'une vieille enceinte artificielle. Lorsque la ville était devenue trop petite, un nouveau quartier s'élevait en dehors des murs fortifiés. Mais, dès la menace d'une nouvelle attaque ennemie, ce quartier se désemplissait et la ville regorgeait de réfugiés. En Occident, le même phénomène s'est souvent reproduit; citons, à titre d'exemple, dans le Midi, Avignon, Aigues-Mortes, Carcassonne et tant d'autres...

Parmi les nombreuses ruines, trois centres, ou trois grandes villes, s'imposent particulièrement à notre examen : Boghaskeui, Sendjirli et Karkémiš; entre celles-ci, mais particulièrement au S., gisent les ruines de nombreuses localités anciennes où des antiquités revirent déjà le jour, quoiqu'on ne les ait pas encore fouillées; parmi les plus importantes sont Euyuk et Saktché-geuzü. Nous maintiendrons l'ordre chronologique des fouilles dans la description suivante, excepté pour les centres moins importants au S. de Karkémiš, que nous ferons suivre à la fin, parce qu'il s'agit ici plutôt d'essais ou de sondages préparatoires : Tell Ḫallaf, Tell Aḫmar, Arslan-Taš, etc...

Rappelons, dès maintenant, que les voyageurs du XIXe siècle, ne négligèrent pas cette contrée, mais qu'ils lui accordèrent aussi leur attention; tel, Layard, qui y découvrit des monuments de style assyrien [1].

[1] *Nineveh and Babylon*, 1853, p. 275-284.

SENDJIRLI

(Fig. 1 à 32)

§ 168. — Histoire de la ville

On ne connaît pas encore l'histoire ou plutôt l'origine de cette ville. Sa première mention est même assez tardive. Durant l'antiquité, elle a porté plusieurs noms; c'est Lutibu, à l'époque du royaume hittite XV-XIIme s., et Šamal, sous le règne des Araméens aux IX-VIIme siècles. Le nom de Sendjirli est moderne et indique le village turc, établi près des ruines de la ville antique. Celle-ci a joué un rôle de première importance à toutes ces époques. Comme Karkémiš, elle se trouvait sur les confins du monde hittite et du monde sémitique; c'est pourquoi nous y rencontrerons les produits de deux civilisations nettement différentes, mais qui se sont fortement imprégnées.

§ 169. — Historique des fouilles

Les fouilles y furent exécutées en cinq périodes [1]. Nous en retracerons d'abord brièvement la suite et, après, nous décrirons la ville dans son ensemble.

Première période. Du 9 avril 1888 au 22 juillet 1888, Humann-Luschan et Winter déblayèrent la grande porte de la citadelle intérieure et mirent au jour quarante bas-reliefs (côté Sud, pl. 9-E).

Ils exhumèrent partiellement le portail extérieur de l'enceinte, orné de bas-reliefs (D sur plan, pl. 9); ici, ils trouvèrent la statue d'Assarhaddon et, un peu plus loin, une statue avec un texte sémitique.

Deuxième période. Du 27 janvier 1889 au 14 juin 1890, ils découvrirent quatre statues, parmi lesquelles il convient de mentionner celle de Panammu, à cause de son importance historique. Quant aux travaux de fouilles, ils déblayent la double enceinte oviforme, mesurant plus de 200 m. de pourtour et protégée par cent tours extérieures avec trois portes (A-B-C). Ils font de même pour la muraille intérieure et ils explorent les trois palais intérieurs de la citadelle :

[1] Cf. *Mitt. or. Sam. Kgl. Mus. Berl.*, 11 à 14, 1893. Description des fouilles de 1888 par Humann, les autres par Luschan et l'architecte Koldewey.

a) celui du N.-E., du VIII-VII[me] s. : G ou " palais haut " avec une stèle (¹).

b) celui de l'O., du VIII[me] s. : H, partiellement;

c) celui d'époque plus ancienne avec ses deux tours épaisses, qui est le hilani ancien : G¹.

Ils explorent, en outre, une quinzaine de locaux situés à l'E., dans lesquels ils reconnaissent quatorze casemates avec leurs places complémentaires : F.

Troisième période. Du 9 octobre 1890 au 17 mars 1891, ils poursuivent les travaux antérieurs et, surtout, ils relèvent le plan des ruines exhumées.

Quatrième période. Du 20 mars 1894 au 28 Juin 1894, ils explorent le bâtiment et examinent les bas-reliefs du palais " inférieur " de Bar-Rekub ; hilanis 2, 3 : H, à l'O. de la ville.

Au cours des travaux, ils transportent les lourdes pièces exhumées pendant la campagne précédente.

Cinquième période. Du 5 janvier 1902 au 13 juin 1902, ils terminent le déblai du palais de Bar-Rekub, le hall P (devant le hilani 2, 3) et le quartier N.-O. (J à M, Q).

§ 170. — Les résultats : les cinq couches

Par ce qui précède, le lecteur aura entrevu l'intérêt et l'importance d'un centre qui n'était même pas une capitale, si ce n'est d'immigrés araméens et dont on peut dès maintenant faire l'histoire dans ses grandes lignes. En effet, par la coupe pratiquée dans le tell, on est parvenu à déterminer cinq couches successives, au sujet desquelles il est utile de donner quelques renseignements.

Le tell mesurait, au moment des fouilles, 335 m. de longueur × 240 m. de largeur × 18,40 m. de hauteur et une superficie de 167,7 ha. En commençant par la base, voici la suite des niveaux :

Première couche. Ici, on rencontra les restes des premières constructions antérieures au XIV-XIII[me] siècle; c'était un fondement avec grillage de charpente (patins) et sans fortifications. Postérieures étaient, dans la

Deuxième couche, les bâtisses élevées sur un grillage de charpente, comblé de pierres, datant du XIII[me] siècle environ.

(¹) *Ibid.* P. 27-8.

Troisième couche. Les bâtisses avec grillage de charpente en poutres, non comblée de pierres datent du IX-VIIIme siècle environ. (Nous sommes ici, à l'époque où Šamal vivait à l'ombre du royaume assyrien, ce qui peut avoir duré, env. 233 années) (859-626).

Quatrième couche. Les bâtisses qui n'ont pas de grillage de charpente ou qui n'ont qu'un grillage de lattes datent du VIIme siècle environ. Assarhaddon détruisit la ville en partie, après 670, et y plaça sa stèle.

Cinquième couche. Les couches supérieures avec les restes de petites maisons qui forment en partie la surface actuelle du tell dateraient des IV-IIIme siècles, jusqu'à l'époque romaine et byzantine.

Au-dessous de la première couche profonde, les fouilleurs ne retirèrent aucune trace d'habitation ni d'industrie, ce qui permettrait d'affirmer que le tell ne fut occupé qu'à une époque très tardive, — à moins que les fouilles futures ne démentent ces constatations.

§ 171. — Les édifices

Grâce à ces travaux, on peut facilement projeter une image très claire de la ville (fig. 421 à 424, 427, 428, 449). D'abord, elle avait une superficie de 36 ha. pour 720 m. de diamètre et était entourée d'une enceinte circulaire, composée de deux murs de 3 à 3,50 m. d'épaisseur, consolidés de tours ou tourelles de 6,50 à 7 m. de large, et dont en en a exhumé soixante dix-sept sur cent.

Il y avait un portail au S., un au N.-E., un à l'O. La porte du Sud était ornée d'orthostates ayant la forme de lions. Les trois portes ont le même plan. Après avoir traversé l'enceinte circulaire, on se trouvait devant la citadelle proprement dite : C.

La citadelle est elle-même entourée d'un mur oviforme, fortifié par des tours semi-circulaires. Le mur atteint parfois jusque 6,50 m. d'épaisseur et n'a qu'une porte d'entrée, située au Sud : D. Ce portail compte deux tours flanquant l'entrée; celle-ci est double, les deux baies étant séparées par une cour, dans laquelle Assarhaddon fit ériger sa stèle, après le siège de la ville en 670 (fig. 30, 31). Après avoir traversé ce portail, on se trouve devant un mur transversal avec tourelles semblables et un portail simple : E; ce dernier donne accès au cœur même de la place où s'élèvent les palais et attenances.

Les *palais* se distinguent en plusieurs " ẖilanis " et en palais " haut " et palais " bas " (fig. 425, 424, 449).

Le ẖilani est une construction de conception hittite, que les Assyriens et, après eux, les Perses, ont copiée à Khorsabad et à Persépolis. On distingue le ẖilani ancien (G I), situé à l'Est de l'enceinte, le ẖilani II, situé à peu près au centre, et le ẖilani III, qui s'élève à l'O. de l'enceinte. Ils diffèrent les uns des autres, selon que les deux tours flanquant l'entrée sont massives ou remplacées par une, ou même par deux chambres et selon que le nombre de places qui suivent le portail est plus ou moins grand (fig. 426).

Le palais " haut " (à l'E. du plan) comporte deux corps, chacun avec une cour entourée de bâtiments; c'est là qu'on a trouvé le ẖilani ancien G I. Le palais " bas " (à l'O. du plan) compte également plusieurs bâtiments. On y distingue les ẖilani II, III et divers autres corps disposés autour d'une cour (H). Dans le fond s'étendait le hall avec une colonnade, construite du temps de Bar-Rekub (vers 728). Derrière cet ensemble, vers le N., se développaient d'autres constructions (fig. 423) : des magasins, à côté de l'enceinte L, un édifice avec entrée à colonnes K (fig. 425) et un troisième bâtiment, devant lequel on a trouvé une statue érigée par le roi Kalammu, fils de Ḫaian (v. 850). C'est à ce dernier que l'on doit attribuer la troisième bâtisse. Au cours du règne de Bar-Rekub ou après lui, une catastrophe militaire ou un incendie a dû détruire une partie de ces palais. Remarquons que les entrées étaient, presque toutes, décorées d'orthostates qui avaient la forme d'un lion (fig. 433, 438, 453). Dans ces palais, on a découvert une salle de bains avec une baignoire, construite en briques et un foyer en briques retenues par un cercle de bronze.

§ 172. — Les sculptures

(Fig. 430 sq.)

Nous avons déjà constaté que de nombreuses *sculptures*, statues ou bas-reliefs décoraient les constructions; elles avaient une destination architecturale, tout en embellissant les édifices.

La plus ancienne *statue* est relativement récente; elle fut trouvée près du palais J et représente un personnage avançant les mains, debout sur

un socle. Celui-ci est un gros bloc, de la paroi antérieure duquel, le statuaire a tiré un motif original : deux lions dressés, gueule ouverte, vers le spectateur et tenus à la crinière par la main d'un personnage agenouillé, de petite taille (fig. 445). Par l'exécution, le motif, les détails du costume, nous avons à faire à deux pièces d'époques différentes : le dieu debout est du IXme siècle, tandis que le socle peut remonter au deuxième millénaire.

Une statue qui ornait le palais " bas " (fig. 446) représente le dieu Hadad, en l'honneur de qui elle fut vouée par Panammu II, roi araméen, régnant vers 730-1, vassal de Tiglatpiléser III (745-727). Elle fut érigée par son fils Bar-Rekub, en l'honneur des dieux Hadad, El, Rakab'el, Šamaš. Le dieu est debout, tenant probablement dans les mains un attribut. L'inscription, rédigée en vieil araméen, relate une partie de l'histoire de Šamal.

Il existe encore une statue du même genre, mais la partie supérieure en est perdue; c'est celle de Panamu I, roi de Ya'di et datant vers 790.

Quant aux *bas-reliefs*, distinguons les " orthostates " et les bas-reliefs proprement dits. Les orthostates en forme de lion se rencontrent aux ḫilanis D; ils sont d'une brutalité évidente qui rappelle, mais en mieux, le lion trouvé à Maraš (fig. 455), quoique des pièces semblables soient déjà plus douces de forme et d'exécution. Les lions de la porte D et du ḫilani III, ont des proportions plus justes, et, partant, plus d'allure.

On peut distinguer deux périodes d'exécution pour les bas-reliefs latéraux des portails : l'une va de 1500 à 1100 env., l'autre du IXme au VIIIme siècle.

Les plus anciennes constructions ont des pièces de la première période; dans le portail D, où se dressait la stèle d'Assarhaddon, il y avait quarante orthostates sur un espace de 200 m. carrés. Les dalles forment douze groupes, dont six se juxtaposent de chaque côté (fig. 452). Le sujet de ces sculptures représente des scènes de chasse et de guerre, des scènes de genre et des scènes religieuses. On chassait le lion, des bovidés, des cervidés, des lépidés, etc... au moyen de l'arc, de la lance et de l'épée. Parmi les scènes de genre, on reconnait musiciens, harpistes, chanteurs et danseurs; puis des personnages devisant... Les scènes religieuses

se bornent à représenter certaines divinités : le dieu Ramman-Tešub avec son marteau et son trident; la déesse Mâ avec son miroir; des génies ailés et des animaux fantastiques.

Ces sculptures ne sont pas irréprochables. Leurs qualités et défauts peuvent se résumer en peu de mots. L'exécution reste superficielle et le relief se détache à peine de la masse de pierre. Les proportions sont assez bien rendues, tant celles des personnages que celles des animaux. La brutalité des formes est souvent occasionnée par la matière employée : blocs des plus résistants, au grain épais et dur, et par l'insuffisance des outils. Les conventions sont nombreuses et la science du mouvement n'y est pas toujours appliquée; de là, la raideur et la gaucherie non seulement des personnages, mais encore des animaux. Néanmoins, leur ensemble laisse une impression de grandeur et de force.

Durant le IXme au VIIme siècle, on produit des œuvres beaucoup plus avancées, au point de vue de l'exécution, des proportions, de la composition (fig. 459 suivants). Il y a moins de gaucherie dans les attitudes; les détails des costumes sont poussés jusqu'au raffinement et les scènes sont mieux agencées. Ces œuvres-ci appartiennent aux Araméens; elles nous apprennent que le roi Bar-Rekub régnait sur un centre d'origine hittite, devenu araméen.

Elles comportent des éléments d'architecture sculptés (bases de colonnes en forme de lions et de sphinx accouplés, dont le pelage est excessivement soigné et l'allure très dégagée) et des scènes semblables aux précédentes. Un des sujets les plus intéressants, à cause de sa valeur historique, est l'image de la cour même de Bar-Rekub donnant audience, debout, entouré de dignitaires, de porteurs d'objets, de musiciens. Plus loin, le roi est assis sur son trône, écoutant le rapport d'un de ses ministres. Au-dessus de la scène, apparaît un bout d'inscription qui nous apprend le nom du roi et du disque symbolique qui plane au-dessus de la scène : " Baal de Ḫarran (lune) ". Ainsi donc, les sculpteurs ont introduit un genre qui n'existait pas dans les œuvres de la première période : le genre historique, c'est-à-dire, le sujet accompagné d'une légende explicative.

Il convient, en outre, de mentionner les *stèles* trouvées à Sendjirli;

l'une représente le roi Kalammu (v. 850), debout, suivi d'un serviteur, l'autre, la reine assise dans son fauteuil devant une table chargée de mets. A l'époque antérieure, la stèle n'était pas non plus connue.

EUYUK

(Fig. 457)

§ 173

L'histoire de la ville antique est encore inconnue; elle doit avoir été un centre important aux XIV-XIIme siècles. Ses ruines furent découvertes en 1842 par Hamilton (1) et visitées en 1881 par Wilson et Ramsay, mais elles furent l'objet d'une première exploration par Chantre (2). A ce moment, le tell était encore couronné d'un palais dont les portails arrêtaient le visiteur par la vue de deux sphinx-orthostates et de bas-reliefs. Macridy bey y a fait quelques recherches complémentaires en 1911.

Depuis lors, les fouilles ont été interrompues. Seules les sculptures donc nous intéressent ici. Les sphinx portent la toque en toile des sphinx d'Hatšepsut, reine d'Egypte; un diadème ceint le front, tandis qu'un collier entoure le cou. Le visage est du reste féminin. L'emprunt à l'art égyptien est indéniable et la date des pièces ne peut être que postérieure au XIVme siècle. Le côté latéral porte l'image d'un aigle à double tête, étendant les ailes et posant les serres sur la croupe de deux quadrupèdes accroupis — comme s'il s'agissait des armes de Lagaš (3). Quand aux bas-reliefs, ce sont des scènes religieuses, de chasse et de guerre (4). Ils appartiennent à la période ancienne, des XIV-XIIme siècles.

BOGHASKEUÏ-ḪATTUŠAŠ (5)

(Fig. 459 à 475)

§ 174. — Histoire du royaume Hittite et de sa capitale

Sur la période la plus ancienne, les certitudes manquent. En somme, l'histoire ne commence qu'avec le " royaume hittite "; celui-ci se

(1) *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia.*

(2) Cf. Chantre, *Mission en Cappadoce*, mai 1993-4; in 4°, 1898, p. 1-10.

(3) Perrot et Guillaume, *Exploration archéol. de la Galathie et de la Bithynie*, 1872, pl. 68.

(4) Reber, *Die Stellung der Hethiter in der Kunstgeschichte*, 1910, p. 72.

(5) Cf. Puchstein, *Wis. Ver. D. O. G.*, n° 17, 1912.

subdivise en trois périodes : le royaume ancien vers 2000, le second royaume jusqu'au XIVme siècle, le troisième royaume jusque vers 1190. Ce dernier fut détruit par les envahisseurs étrangers, venant du N.-O. Nous sommes renseignés sur ces royaumes par les archives ou tablettes cunéiformes découvertes à Boghaskeuï [1]. Ces archives étaient rédigées en divers dialectes : le " Kanisien " qu'on parlait dans la ville de Kaniš (Kultépé-Kaisarieh) semble avoir été le principal, car la majeure partie des archives royales sont écrites en ce langage. Le " Luvien " se parlait dans le pays d'Arzava (Cilicie); le " Baléen " au N.-O. de l'Asie-Mineure; le " Ḫarrien " ou " Mitannien ", originaire de l'Iran et du Caucase, était surtout répandu en Syrie du Nord et jusqu'en Arménie. Il faut y ajouter le proto-hittite, qui paraît avoir été en usage dans toute la Cappadoce et, enfin, le sumérien et l'accadien, dont un grand nombre de textes, surtout d'ordre commercial, furent trouvés un peu partout et particulièrement à Kultépé.

Une ardente controverse sévit encore parmi les " hittitologues " au sujet du caractère indo-européen ou non indo-européen des dialectes hittites. Le savant tchèque, Hrozny et, avec lui, nombre de philologues, tiennent pour le caractère indo-germanique. Il a relevé un certain nombre de mots hittites qui présentent des analogies avec ceux des langues indo-européennes. Mais c'est surtout leur flexion qui rappelle l'indo-européen. La déclinaison a cinq cas dont l'indice terminal est parfois semblable à ceux des langues européennes. La conjugaison aussi rappelle les verbes en " μι " du grec et du sanscrit. Il existe un participe présent pareil à " ferens, ferentis " avec génitif, datif, accusatif, locatif, et leur pluriel. Enfin, certains noms de nombre seraient semblables ou identiques à des noms de nombre védiques.

Signalons aussi qu'on a relevé, dans ces textes, des noms de divinités hindoues, tels Mitraš, Warunaš, Ḫašatiaš, Indraš, qui apportent la preuve que celles-ci furent vénérées par une population dont l'origine est peut-être à chercher à l'E. de l'Asie Antérieure.

Toutes ces inscriptions, surtout " kanisiennes ", nous ont permis de refaire l'histoire de plusieurs siècles de règne; et elles fournissent plu-

(1) Cf. *Mit. D. O. G.*, nº 61, p. 28 sq. et *Wis. Ver. D. O. G.*, nº 30, 1916 sq., par Winckler, en 1906-7.

sieurs noms de rois contemporains des XVIIIme et XIXme dynasties égyptiennes. La plus grande figure parait être pour le moment *Šubbiluliumaš* (1390-1346). C'est lui qui arrêta l'influence égyptienne dans la Syrie du N. Il vainquit Tušratta, roi de Mitanni, beau-père d'Aménophis IV et imposa à ses successeurs une paix, par laquelle le royaume de Mitanni perdit une partie de son territoire.

Un fragment postérieur nous apprend que la veuve de Tutanḫamon, (vers 1360), Anhs-pa-aton, écrivit au roi hittite (serait-ce le glorieux Šubbiluliumaš ?), pour lui demander en mariage l'un de ses fils : un prince hittite serait monté sur le trône ! C'est que l'Egypte était alors profondément troublée par les conséquences de sa fameuse révolution religieuse en faveur du culte d'Aton, suivie de la restauration du culte d'Amon. La reine, sans doute pour mater ses sujets et surtout ses prêtres, soupirait après un prince consort énergique. Le fils du prince hittite semble être parti sous bonne escorte, vers ces royales épousailles. A-t-il atteint le Nil ? Est-il tombé victime du poignard ou du poison des nationalistes d'alors ? On voit par ce simple morceau que les rapports de l'Egypte avec les Hittites ont été intimes, que ces derniers furent craints et estimés des pharaons, malgré l'épithète dédaigneuse (" la misérable Ḫéta ") que les annales de ces derniers ajoutent à leur nom et qu'ils traitèrent d'égal à égal, comme il sied à un peuple puissant et prospère. Mais cet unique fragment ne relate qu'un épisode.

Šubbiluliumaš repoussa aussi les Assyriens et les roitelets de la Syrie du N., ce qui le rendit maître de toute la contrée sise entre Homs et Karkémiš. A sa mort, ses fils (entre 1345-1320), Arnuandaš III et Muršiliš II se querellèrent. Arnuandaš succomba. Muršiliš fut un grand prince, restaurateur de l'état. Muwatalliš (1320-1290), son fils, entama la lutte contre Séthi Ier, vers 1300, pour la possession de la Syrie. Ce fut lui qui arrêta les quatre armées de Ramsès II à Kade . Son successeur, Ḫattušiliš III (vers 1283-1260), signa avec Ramsès II, dans la vingtième année du règne de celui-ci, le fameux traité qui est comme le traité de Verdun de l'Asie Antérieure. Nous le connaissons par deux exemplaires : le texte égyptien est sculpté sur un mur du temple de Karnak; l'exemplaire hittite, rédigé en langage accadien, fut retrouvé à Boghaskeuï par Winckler, en 1906. D'après ce dernier, le traité original avait

d'abord été gravé sur une tablette d'argent, portant des figures, en guise de sceaux, sur la face; c'était, entre autre, l'image du dieu égyptien, Sutekh, embrassant l'image du roi hittite. La teneur comportait une série de droits et de devoirs pour les signataires. Ce traité fut suivi par d'excellents rapports et même par des mariages.

Sous les rois suivants, l'empire hittite s'affaiblit, ce qui permit aux épigones de Ramsès II de conduire en Syrie de nouvelles expéditions, non seulement contre les Hittites, mais encore contre les fameux " peuples de la mer " (sous Ramsès III). Cependant, Mernephtah doit avoir vécu en bons termes avec les Hittites, car le septième pylône de Karnak mentionne des cargaisons de blé, envoyées par mer à leur destination par le pharaon (vers 1330).

§ 175. — Les rapports avec la Grèce primitive

Les tablettes de Boghaskeui nous apprennent des faits tout aussi intéressants à un autre point de vue; celui des rapports des Hittites avec les *premiers royaumes grecs.* Car, il y a eu, ce qu'aucun autre document antique ne nous avait enseigné avant les fouilles de Winckler, et la révélation de ces rapports est la grande nouveauté des découvertes, il y a eu un grand royaume grec, entre le XVe et le XIIIe siècle avant notre ère. Les Hittites avaient rencontré les Grecs à l'Ouest de l'Asie Mineure, où de nombreuses sculptures rupestres témoignent de leur passage ou de leur séjour; rien d'étonnant alors qu'ils y aient eu des relations avec les indigènes. Effectivement, on a déjà énuméré une série de faits, tirés des tablettes cunéiformes, qui établissent des relations avec des " Aḫḫaiava ", comme elles appellent les Achéens. La contrée est même citée plusieurs fois; elle comprenait la Grèce continentale, les îles de Lazpas (Lesbos), Alašia (Cypre) et la Pamphylie. Des identifications complémentaires ont été faites par les savants qualifiés, et les spécialistes d'Homère les ont acceptées. Les dialectes achéens de la Pamphylie sont du reste, comme les témoins de cette expansion des Grecs en Asie Mineure, dès le XIVme siècle. Nous connaissons même, par les textes hittites, le nom de plusieurs rois d'Achaïe de la Troie homérique no 6, fouillée par Schliemann et Dörpfeld. Ainsi, le roi Antaravas est l'Andreus de Pausanias, fondateur d'Orchomène, qui a gardé

longtemps son nom (1350-1325). Tavagalavas est aujourd'hui identifié avec Etéwoclèves, Etéocle, fils d'Andreus, suivant Pausanias; il est contemporain du roi hittite Muršiliš II (1345-1320). Il occupait la Phanphilie, qu'il reçut en fief du roi de Ḫattušaš (Boghaskeuï), et gouverna Lugga, la Lycie, qui joua un rôle si grand dans la légende homérique et qui a donné au panthéon grec Apollon-Lycien. Du reste, le nom même de Troie figure dans les documents de Boghaskeuï sous la forme Truisa (Troisa, Troiha). Récemment encore, on a identifié Alexandros Pâris, fils de Priam, avec le roi Alakšandu de la ville de Wiluša (peut-être Wilion-Ilion). Cet Alakšandu conclut un traité avec Muwatalliš (1320-1290). Peut-être devons-nous reconnaître dans ce dernier (Mutalliš) un roi Motylos, chez lequel Alexandre-Pâris, le ravisseur d'Hélène, se réfugia en Carie, à en croire une vieille épopée, rapportée par Stéphane de Byzance.

D'après les renseignements du même genre, Alašia (Cypre) doit avoir été conquise en 1370 par les Grecs; en tous cas, le roi Attarissias la pilla vers 1250. On identifie aujourd'hui Attarissias avec Atrée, père d'Agamemnon... C'est tout un monde nouveau qui vient de s'ouvrir. La Grèce continentale ne fut donc pas, dans la seconde moitié du second millénaire, la proie des Asiatiques, comme on le soutenait jadis; au contraire, les Achéens, descendus de la péninsule bakanique, héritiers de la thalassocratie égéenne, arrêtèrent la force d'expansion des Hittites et refoulèrent ceux-ci vers l'Est. C'est un moment de cette lutte qu'Homère a immortalisé en cristallisant, pour ainsi dire, quelques siècles d'histoire dans la plaine troyenne. Il faudra reprendre de ce point de vue la masse des faits historiques et géographiques que nous a conservés l'épopée. On constate déjà la frappante ressemblance existant entre les alliés de Priam, dénombrés au deuxième chant de l'Iliade et les alliés des Hittites, mentionnés dans la liste de Ramsès II, lors de la bataille de Kadeš, ainsi qu'avec certains " peuples de la mer " du règne de Ramsès III. Voici quelques-unes de ces coïncidences qui ne sauraient être fortuites : Iliuna, Dardaniens, Lyciens, Pédeš (pédésos), Kilikès, Musoi (Myses), Maiones (Mawunna). Notons encore cette observation archéologique : à Sendjirli, à Boghaskeuï, et à Troie, les éléments de construction sont presque identiques, quant à l'emploi de briques

séchées, posées sur un soubassement de pierre et surmontées d'un grillage en bois noyé dans la maçonnerie.

Rapports avec l'Egypte et les Grecs d'un côté, rapports avec la Syrie et la Mésopotamie de l'autre, tels sont les deux résultats les plus importants de la lecture provisoire des archives de Boghaskeuï, des XV-XIIImes siècles. Est-ce à dire que nous connaissons tout le passé de ce grand peuple ? Non, puisque les vestiges de nombreuses villes n'ont même pas encore été explorés et qui sait les surprises qu'ils nous réservent !

Mais revenons à la capitale, dont les archives nous ont arrêté un instant.

§ 176. — Historique des fouilles de Boghaskeuï

Ce site fut découvert par Texier en 1834 et décrit dans sa " Description de l'Asie Mineure " [1].

En 1882, Humann et Puchstein en visitèrent les ruines [2] et rapportèrent, de cette même exploration, des moulages des sculptures rupestres de Yasili-kaia, pour le musée de Berlin.

En 1893-4, Chantre fit des sondages, près de Yasili-kaia, à Boyük-kalé [3], exhuma quelques bas-reliefs, et trouva des tablettes cunéiformes, des tessons avec empreintes de sceaux, etc.

D'autres visiteurs à citer sont Schäffer en 1894, Belck et Garstang en 1907. La première fouille — et celle-ci encore superficielle — fut faite par Winckler et Macridy Bey. Ils constatèrent que le flanc O. de Boyük-kalé était une citadelle de la ville ancienne et qu'il s'y trouvait des tablettes en langues babylonienne et " arzawa ". Les recherches effectuées entre 1905 et 1907 leur rapportèrent environ dix mille [4] fragments de tablettes provenant de ces archives royales. Ils eurent ainsi la certitude que Boghaskeuï, ou Ḫattušaš en langue hittite, avait été la capitale du royaume à partir du XV-XIVme siècle.

Continuant leurs recherches, ils trouvèrent, en 1907, de nouvelles archives dans les " magasins " récemment fouillés, autour du grand

(1) 1, 1839, p. 209-225.
(2) *Reisen in Klein-Asien u. Nord-Syrien*, 1890.
(3) *Mission en Cappadoce*, 1898, p. 13 sq.
(4) Forrer, *Boghazkeui*, *Wiss. Ver. D. O. G.*, 41, 1922, p. 1.

bâtiment, temple ou palais. Ce dernier fut décrit par Krencker; tandis que les magasins eux-mêmes le furent par Kohl. Des tablettes furent retrouvées, depuis lors, un peu partout. Jusqu'au 11 septembre 1907, Kohl explora divers quartiers de la capitale : les fortifications, les quatre portails d'entrée, les poternes, les trois petits bâtiments (temples ou palais) et le palais, situé dans le haut de la ville. On peut donc dire que l'image que nous traçons plus loin, est due aux efforts de la D. O. G. Nous avons communiqué plus haut le résultat provisoire de l'examen des archives royales.

§ 177. — Les résultats

Le site s'élève sur la montagne et au-dessus de la plaine à env. 300 m. de hauteur; (fig. 459); certaines parties contribuant à la défense de la ville atteignent des hauteurs très considérables (fig. 460) : le bastion de Yer-kapü se trouve à 1.242 m. de hauteur; celui de Boyük-kalé à 1.128 m. En d'autres mots, les conditions naturelles ont fait de la ville une forteresse de premier ordre, ce qui explique, peut-être, pourquoi elle fut la capitale du grand royaume pendant trois siècles (XV au XIIme siècle) et qu'avec la prise de celle-ci, le royaume entier dut sombrer. Cette capitale avait une superficie de 167,7 Ha; elle était protégée au N. par des forts et du côté de la plaine par une enceinte double, qui relie les premiers; plusieurs de ses murailles ont 2 m. d'épaisseur (fig. 469). L'ensemble de l'enceinte a un pourtour d'env. 51/2 km.

Le *fort* de *Boyük-kalé* se trouve sur un plateau de 13 m. de large × 70 à 60 m. de long; il servait aussi de dépôt d'archives; il avait peut-être un étage. Un incendie doit l'avoir détruit; les fondations étaient de pierre calcaire, le reste de briques; des créneaux couronnaient les murs.

Comme type de muraille fortifiée, prenons celle de Yer-kapü (fig. 468-9); elle a des tours de 9 à 9,40 m. de large qui dépassent le mur vers l'intérieur de 4,50 m. Des courtines de 4,25 m. d'épaisseur contribuent à leur solidité. Certaines tours forment entrée; elles ont en moyenne 9 m. de large et sont séparées de 20 à 30 m. Le mur secondaire est précédé d'un premier mur, avec des tours plus petites. Des marches d'escalier mènent des tours du petit mur vers la plaine; elles ont 1,80 m. de large et sont taillées dans la pierre de carrière.

Sous les murs du S., des poternes assurent l'accès de la plaine et de la ville (fig. 469). Ces murs extérieurs étaient percés de plusieurs portails, situés à l'O., au S. et à l'E. Les deux principaux sont la " porte royale " (fig. 472) et la " porte des lions " (fig. 462-3).

La " porte royale " est ainsi nommée parce qu'un de ses deux montants est décoré de la figure d'un guerrier (fig. 465), probablement un roi, mais qui pourrait être aussi un dieu solaire; tandis que la "porte aux lions" a deux montants décorés de lions. Les deux portes offrent à peu près le même plan (fig. 461).

Quant à l'*architecture religieuse* hittite (fig. 466, 467, 470), elle est mal connue, parce qu'on n'est pas d'accord sur la destination de quatre bâtisses qui peuvent avoir été des temples ou des palais datant du XVme au XIIme siècle. Le plus grand de ces bâtiments, situé dans la ville " haute ", est entouré de magasins, tandis que les trois autres, situés au S., sont indépendants. Leur plan comporte une entrée monumentale et une cour rectangulaire, autour de laquelle sont groupées de nombreuses places : celle du fond semble avoir été la cella, parce que, entre deux fenêtres, se trouvait un socle qui aurait porté une statue de la divinité. Un cinquième bâtiment, au S.-E., fut certainement un palais (fig. 471). On ne connaît pas encore de véritables temples dans d'autres villes.

A Boghaskeuï, très peu de *sculptures* furent découvertes. Une tête coiffée d'un casque conique à cornes, aux yeux jadis incrustés, appartenait à une orthostate du XIV-XIIIme siècle, en forme de sphinx. L'expression de la figure est typique : de la décision, de l'assurance et de la force s'en dégagent (fig. 473). Comme nous l'avons déjà constaté, plusieurs pieds-droits avaient la forme d'un lion, à peine dégagé de la pierre; ils datent de la même époque que les pièces précédente et suivante. Celle-ci est la grande figure du guerrier déjà cité, qui atteint 2,25 m. de hauteur et dont l'exécution est admirable, au point de vue des proportions de l'attitude et de l'expression.

KULTEPE-GANIŠ (1)

§ 178. — Histoire de la ville

Bien que des fouilles sérieuses aient à peine été amorcées dans cet endroit, les " hittitologues " estiment généralement que ce centre est et restera un des plus attrayants de l'Asie Mineure; cette opinion est basée sur les renseignements que nous ont apportés les nombreuses tablettes, découvertes à Boghaskeui et dont nous avons dit un mot p. 231 sq.

Résumant toutes les données actuellement publiées, ont doit admettre que dans l'antiquité cette ville s'appelait Kaniš ou Ganiš, qu'elle était d'abord une colonie fondée par le roi de Kiš; que Sargon Ier, dans la troisième année de son règne, délivra ses habitants de la tyrannie d'un potentat hittite Burušḫanda (vers 2850); qu'elle s'est révoltée avec d'autres royaumes contre Naram-Sin (2594-2551); qu'elle avait surtout le caractère d'une ville marchande, en rapports intenses avec les négociants assyriens et babyloniens; qu'un culte assyrien y florissait; que les archives, datant surtout de la troisième dynastie d'Ur (2296-2186) (2), sont d'ordre commercial et que les noms des personnages sont surtout assyriens; qu'elles sont datées d'après un calendrier inconnu et d'après des éponymes assyriens, etc... En un mot, que c'est un coin mésopotamien transplanté au milieu du monde hittite, mais qui n'a pas toujours observé cette dépendance envers la Mésopotamie, au contraire. Rappelons-nous qu'un raid hittite anéantit, vers 1800, le premier royaume de Babylone, et la Mésopotamie n'a certainement pas échappé à ce cataclysme, infligé par les peuples de l'Ouest; or, au cours de la première dynastie babylonienne, il existait déjà un royaume indépendant de Ganiš, dont la création et la prospérité sont antérieures au premier royaume de la capitale hittite, Boghaskeuï. La concurrence avec ce dernier a relégué le premier dans l'ombre, du moins au point de vue politique, car l'influence de Ganiš est restée profonde jusqu'à la chute de Boghaskeuï, ce dont témoignent les nombreuses archives trouvées ici, composées en langue " kanišienne ".

(1) " Colline des Cendres ".
(2) *Rev. Ass.*, t. VIII, p. 142.

Cette ville a certainement été prospère encore pendant que les rois des XVI-XIIIme siècles régnaient à Boghaskeui. Dès la chute de cet empire, elle a, sans doute, suivi son sort.

§ 179. — Historique des fouilles

Voici maintenant, en quelques mots, l'activité que les chercheurs ont déployée à Kultépé. Remarquons d'abord qu'il ne faut pas confondre ce site placé à 19 km. au N.-E. de Césarée avec un autre, situé à l'O. de Césarée, bien que tous deux portent le même nom : Kara Euyuk " colline noire ". C'est là que, dès 1880, les voyageurs pouvaient acquérir ce qu'on appelle encore aujourd'hui des tablettes " cappadociennes " et qui proviennent toutes de la même contrée. Ramsay s'en procura en 1882. Golénicheff en publiait en 1891 (1).

En 1893-4, Chantre (2) et, en 1906, H. Winckler (3) fouillèrent pendant quelques jours, sur la périphérie du tertre, sans trouver de tablettes.

Enfin, Hrozny (Fédéric), y acquit, en 1924, la certitude que les fameuses tablettes " cappadociennes " provenaient seulement de cette région-ci. Du 21 juin jusqu'au 21 novembre 1925, avec une interruption de six semaines, il ouvrit une première campagne de fouilles systématiques, qui donna les résultats suivants (4) :

Il constata que diverses couches de décombres ont formé le site actuel dont un seul quartier mesure plus de 560 m. sur 850 m.

Il déterra d'abord des murs de 1,50 m. à 2,50 m. d'épaisseur, composés de gros blocs de pierre volcanique à peine dégrossis et de briques peu ou non cuites. On y relevait des traces d'incendie; le fouilleur pensait, par conséquent, que cette partie de la ville ou toute la ville avait été brûlée par les envahisseurs du N. qui mirent fin au royaume hittite, vers le XIIme siècle. Le centre du champ de fouilles était occupé par un édifice,

(1) Vingt-quatre tablettes cappadociennes de la coll. W. Golénischeff, St-Pétersbourg. La plus récente publication est celle de Lewy J., *Die Altassyrischen Texte vom Kültepe bei Kaisarîje*, Constantinople, Mus. des Antiques, 1926, f°.

(2) *Mission en Cappadoce*, 1898, pl. 21, 22.

(3) *Orientalistische Literaturzeitung*, IX, 1906, p. 411; 607-609; 621-634. *Beilage Allgemeine Zeitung*, III, 1906, p. 414-439.

(4) Cf. *Syria*, t. VIII, 1927, p. 1-12, fig. 4 pl., et *Illustrated London News*, 1925 october, n° 4563, p. 600-1.

composé de plusieurs chambres, situées autour d'une cour pavée, mais dont les décombres avaient été recouverts par des maisons d'époque gréco-romaine. Cet édifice était construit sur une terrasse de 6 m. de hauteur, composée de briques, de pierres et de terre. Il mesurait, au moment des fouilles, 62 m. au moins de large sur 85 m. de profondeur. Selon la nature des matériaux employés, Hrozny le data des environs des XV-XIII[me] siècles et crut y reconnaître un bâtiment officiel, ayant servi de siège de l'autorité.

Derrière la cour, une partie du bâtiment est faite de blocs de 1,50 m. à 2 m. d'épaisseur, sans briques, sur une terrasse en terre noire, maintenue par des murs de briques. La destination de celui-ci est restée douteuse.

L'examen de ces deux groupes de ruines n'est guère terminé; on y a retrouvé très peu d'objets : entre autres, une seule tablette cunéiforme. Il en est de même du second tertre, dans lequel des tranchées furent creusées de 3 à 8 m. de profondeur.

Ajoutons que parmi les blocs des murs, on en découvrit, couverts de sculptures : jambes et pieds avec des souliers à pointe relevée à la manière hittite, un fragment de statue de cheval... dont le style indique l'époque des royaumes hittites.

Abandonnant ses recherches sur le tépé même et, sur les renseignements fournis par les indigènes, Hrozny, se mit à fouiller, dès le 20 septembre, le champ situé à 175 m. au N.-E. de Kültépé; il acquit bientôt la certitude que c'était là l'endroit, d'où les indigènes de toute la région avaient extrait, depuis près de trente ans, la plupart des tablettes " cappadociennes ", vendues par les antiquaires de Constantinople (1). Là aussi, il découvrit des restes de murs en briques crues, mais spécialement de travail assyro-babylonien; dans une des chambres, était accumulée une abondance de tablettes, groupées par dix, vingt, quatre-vingt... au total, environ mille.

C'était une partie des fameuses archives commerciales, dont une autre partie avait déjà trouvé le chemin de l'Europe, au cours de fouilles clandestines, exécutées par les habitants et défendues à un moment donné par l'autorité, parce que la cupidité des fouilleurs improvisés entraînait

(1) O. L. Z. 9, 1906, p. 622-3.

des désordres et même de véritables batailles à main armée. Quelques-unes de ces tablettes trouvées par Hrozny, étaient conservées dans des vases, d'autres dans des casiers de terre; une minorité possédait encore l'enveloppe et même, deux lettres à la fois avaient été mises sous une seule enveloppe. La collection entière daterait de 2100 environ, et a trait aux affaires de Šu-Laban et de son fils Imtilum, de Inâ, de Šu-Anum et d'autres... ayant formé peut-être une société commerciale, comme celle de Murâšu de Nippur (cf. p. 91), à l'époque perse.

Outre les inscriptions, on découvrit de menus objets, comme des fusaïoles, des vases, parmi lequels il y en a de très élégants. Les recherches furent poussées également autour du même champ où l'on découvrit d'autres traces de la civilisation cappadocienne de la même époque.

On voit par ces résultats encore superficiels, combien importante était la ville royale du troisième millénaire, depuis la seconde moitié duquel cette colonie d'origine babylonienne était devenue un centre assyrien, avant de conquérir et... de perdre son indépendance.

SAKTCHEGEUZU [1]

(Fig. 474 à 476)

§ 180

Garstang explora ce site en 1907-8; il se composait de plusieurs collines dont une seule fut fouillée. Elle était couronnée par une enceinte fortifiée, rectangulaire, mesurant env. 100 pieds de long. × 12 pieds de large. Des tourelles consolidaient le corps et le coin des murs. On n'y a pas trouvé de porte monumentale. A l'intérieur de l'enceinte, on put déblayer une sorte de palais (fig. 474) avec son portique, sa cour, et ses sculptures. Ces dernières étaient particulièrement intéressantes, à cause de leur style indéniablement assyrien, datant de 775 env. et représentant une scène de chasse: un archer en char, sans doute le roi, poursuivant un lion; un guerrier enfonçant une lance dans la tête du carnassier, tandis qu'un autre personnage brandit un marteau.

L'origine du tell remonte à la fin du néolithique, ce que démontrèrent les silex et les vases noirs à incisions, trouvés dans les couches infé-

[1] Cf. *Annals Anthropology Archaeology University of Liverp.*, 1, 1908, p. 97 sq.

rieures (¹). Des cachets avec gravures assez rudimentaires rehaussent l'intérêt de ces trouvailles, car elles nous reportent aux origines hittites de la ville.

KARKEMIŠ (²)

(Fig. 477 à 493)

§ 181. — Histoire de la ville

L'origine de ce centre, situé sur le coude occidental de l'Euphrate remonte à l'époque néolithique, car on a mis au jour des villages, des dépôts funéraires sans mobilier, au-dessous de la couche attribuée aux Hittites.

La première mention de cette place remonte à la première dynastie babylonienne; une tablette de cette époque contient en effet un adjectif: Karkamišu, sans doute formé du nom de la ville. Dans les annales égyptiennes ce dernier apparaît dès Thutmès III (vers 1480). Le même nom est cité plus tard maintes fois, dans les listes de Ramsès II, de Šešonq, dans les annales assyro-babyloniennes et, enfin, dans l'Ancien Testament (³). Ces mentions attestent l'importance politique et stratégique de la ville. Son rôle dans le passé s'éclaire davantage par les ruines déjà exhumées. Rappelons que ses rois payèrent tribut à Ašurnazirpal vers 877, à Salmanasar III vers 857,853; que Tiglatpiléser III la conquit en 738: que Sargon, en lutte contre le roi Pisiris, la détruisit en 718, qu'elle s'en releva, pour quelque temps, que Nabuchodonosor II, y battit le pharaon Nécho II en 608, et la démolit en 605.

§ 182. — Historique des fouilles

En 1876, Georges Smith fit quelques sondages préparatoires.

Les premières fouilles dans cette localité aujourd'hui déserte, datent de 1878; le 17 décembre, P. Henderson les entreprit pour le compte du British Museum et les continua jusqu'en été 1881. Les tranchées qu'il creusa ont été enregistrées sur une carte de Chermside et, celle-ci

(¹) Voir la coupe, pl. 45 et les poteries, pl. 44 sq.

(²) Cf. Hogarth, 1914; Woolley, 1921. *Report on the excavations at Djerabis on behalf of the British Museum.*

(³) Isaïe, X, 9.

est reproduite dans la publication de Hogarth. A ce moment-là, on n'avait guère projeté de pratiquer des fouilles exhaustives; aussi donnèrent-elles bien moins de résultats que les suivantes; néanmoins, le fouilleur rapporta à Londres quelques lourdes pièces sculptées qui ont déjà été publiées. Ce premier essai de fouilles ne fut suivi par aucun autre, sinon trente ans plus tard. Cependant des visiteurs avaient signalé des sculptures encore sur place, ainsi que d'autres dispersées dans la région (1).

En 1910, le British Museum prit la décision de fouiller systématiquement et complètement le site; actuellement les opérations ne sont pas encore terminées; on peut les répartir sur cinq campagnes d'activité.

De mars 1911 à juillet 1913, Hogarth, Woolley et Lawrence, commencèrent les travaux sur grande échelle (2). Ils mirent au jour une série de bâtiments décorés de sculptures, et un escalier monumental; l'ensemble pouvait dater des IX-VIIme siècles.

La campagne de 1914 fut interrompue par la guerre et une nouvelle ère de travaux s'ouvrit après la tourmente, en 1920, au cours de laquelle un détachement du général français Gouraud prêta son assistance.

§ 183. — Les résultats : La première ville

Les résultats de tous ces efforts sont dignes d'être mentionnés dans leur ensemble. On peut en avoir une idée générale et nette, en examinant une vue du tell du N. (fleuve) et du N.-O. (3) et une seconde qui montre les ruines (4) imposantes.

Le tell lui-même s'élève à env. 15 m. au-dessus de la roche sur laquelle il repose; il mesure env. 1300 × 1000 m. (5).

Les couches de Karkémiš nous obligent à distinguer plusieurs états de civilisation (6).

La première civilisation semble avoir eu un caractère culturel essentielle-

(1) *Annals Anthrop. & Archaeol.*, II, 1909, p. 174 sq., pl. 35 sq.
(2) Voir plan et carte p. 30-31.
(3) Vol. 1, 1914, frontispice.
(4) Vol. 2, 1921, frontispice.
(5) Carte, p. 42.
(6) Consulter : Hogarth, *The Kings of the Hittites*, 1926, p. 25 à 50. *Schweich Lectures*, 1924.

ment mésopotamien, bien qu'on n'ait découvert ni sculptures ni inscriptions. Elle appartient à l'époque antérieure à celle du fer en Syrie; le fer y était inconnu, de même que la crémation des morts. On y distingue trois couches :

a) Dans la couche inférieure, on a découvert des fondations de " huttes " rectangulaires en pierre, avec plancher de terre, sous lesquelles il y avait des cistes contenant des squelettes contractés, parmi des objets en pierre, en os et en cuivre, accusant l'époque énéolithique. Il y avait en outre, des vases faits à la main, polis, à décor géométrique, à teinte rouge et noire... semblables à ceux de Sumer-Elam.

b) Au-dessus de cette couche, on n'a trouvé que des cistes avec squelettes étendus sur le côté droit, les os parfois rougis; comme mobilier des outils en cuivre, des vases décorés, parfois polis, à décor géométrique, des " coupes à champagne " (cf. ceux de Kiš et d'Ur) et des cylindres de style sumérien.

c) Encore au-dessus de la couche (b), on découvrit des vases faits au tour, sans peinture, forme de " coupes à champagne " et servant de cistes; des outils en cuivre et des cylindres de type suméro-babylonien Un cataclysme doit avoir détruit cette ville.

Ces trois cultures, nettement mésopotamiennes, ne montrent rien de spécifiquement hittite.

§ 184. — La seconde ville

La seconde civilisation accuse l'arrivée d'une nouvelle race, et de nouveaux usages, tels la crémation des mors, l'emploi du fer, les sculptures monumentales; mais d'anciens usages se perpétuèrent toutefois. Les anciennes bâtisses furent rasées et sur leurs ruines se dressèrent désormais des monuments vraiment hittites, avec des orthostates, des patins consolidant la maçonnerie des murs, des ḫilanis. La céramique comporte des vases faits au tour, à décor géométrique, de teinte noire sur fond jaune.

Comme toutes les villes orientales, elle se composait, en somme, d'une forteresse, dernier refuge de la population citadine et des alentours, où cette dernière vivait en temps de paix (fig. 477). L'enceinte avait une double muraille, intérieure et extérieure, comme à Boghaskeuï et à

Sendjirli. Des rochers et le cours de l'Euphrate contribuaient à sa défense. Un second mur double reliait les murs d'enceinte à la citadelle.

La ville avait trois entrées : au S. vers l'Euphrate et la plaine; à l'E. sur l'Euphrate même; à l'Ouest, qui était la plus solidement construite. Ce plan indique une époque voisine de 1200, vers laquelle la ville a dû subir une catastrophe. Elle fut rétablie après cette date.

C'est peut-être de cette époque que date la stèle (fig. 478) trouvée à la fin du XIXme siècle et qui représente une déesse (ou une reine ?) chapeautée, tenant un miroir, sous le disque ailé. Son style ancien doit remonter en tout cas aux XV-XIIme siècles.

§ 185. — La troisième ville

La seconde ville a été rebâtie par les Hittites; ses tombes contiennent des armes et des outils en fer, des corps brûlés et des cendres déposées dans des urnes. Les murailles de cette dernière période ont 5,20 m. et moins d'épaisseur; elles étaient fortifiées par des tours, comme à Sendjirli, parfois avec un glacis. Plusieurs des portes mentionnées étaient abondamment décorées de sculptures et probablement polychromées. Une avenue montait vers la citadelle; elle était construite au moyen de grandes dalles carrées.

Quant à la *sculpture*, la statuaire a donné peu de fragments; une base de statue, semblable à celle qui porte le dieu de Sendjirli déjà mentionné : une autre est décorée de deux taureaux au lieu de lions (fig. 483).

Cette seconde période de la 2me civilisation est datée par des éléments de construction sculptés, par ex. la porte de la Citadelle, vers 1050, qui rappellent le premier style de Sendjirli. Ces deux arts ne représentent plus un commencement (une " enfance de l'art "). L'écriture hiéroglyphique apparait déjà sur des monuments non pourvus d'images; on s'en servira en général jusque vers 700.

Les bas-reliefs décorant les pieds-droits sont beaucoup plus nombreux: ils représentent un second style et datent de la même période, XI-Xe s. Ils figurent des thèmes religieux ou mythologiques, comme, par exemple, le dompteur de fauves (Gilgameš), le dieu Tešub dépeçant des animaux, des quadrupèdes fantastiques, enfin, des personnages divers, dans diverses attitudes (des femmes portant des épis, des moschophores, etc.).

La tête, publiée par Hogarth (1) est peut-être le portrait d'un araméen du IXe siècle (fig. 479 à 482).

Enfin, un troisième style, non hittite, celui de la Porte Royale, date de 750 env. et montre le roi, sa suite et des guerriers (fig. 484 à 491).

Quoiqu'une certaine influence assyrienne soit indéniable dans ces dernières créations, il y a un progrès immense entre elles et celles de la période précédente. Mais on reconnaît aussi une influence sumérienne dans les corps trapus et courts. En outre, bien que cette population soit apparentée à celle des Hittites du deuxième millénaire, elle reste infiniment supérieure par la culture esthétique que trahissent certains personnages à stature élancée et élégante. Tenant compte du caractère particulier de cet art, il y a des œuvres qui touchent à la perfection. Enfin, elles ont de commun avec celles de Sendjirli de présenter des sujets historiques accompagnés de légendes explicatives.

Des maisons ont été mises au jour, mais elles datent de basse époque et — détail intéressant — elles avaient de " fausses portes " dont la destination n'est pas établie avec certitude.

On recueillit de nombreux vases, intéressants par leur forme ou par leur décor; telles, les " coupes à campagnes " (fig. 492-3) dont nous avons déjà rencontré le type à Ur (p. 70) et à Kiš (p. 103).

Les travaux ne sont guère terminés.

TOMBES DE DIVERSES ÉPOQUES (2)

§ 186

Mais toute la région située entre l'Euphrate et le N. d'Alep est parsemée de stations néolithiques et de tombes postérieures; citons : Yunus, Kara Kuzak, Amarna, Daoud Oghlu, Chenagje, Srisat, Tunip, Serrin, Merj-Kamis, Dene Huyuk, Gaiour-illa, Karadashi, Shebib...

Leur chronologie a été établie, grâce aux nombreux objets qui garnissaient les fosses. Après les dépôts néolithiques, on trouva des " coupes à champagne " de l'âge du bronze, puis des vases d'une

(1) *Kings of Hittites*, fig. 36, p. 32.
(2) Cf. *Annals Anthrop. and Archaeol.*, t. 6, 1914, p. 87, pl. 19 sq.

époque intermédiaire, vers 1750; puis ceux du hittite moyen, de 1750 à 1100; puis ceux de l'âge du fer, entre 1100 et l'époque des Araméens du IX[me] s.; enfin les vestiges de l'époque perse.

Au point de vue de l'industrie, on peut distinguer deux sortes de tombes :

1° les tombes composées d'un vase, renfermant le corps en posture embryonnaire, autour duquel se trouvent pêle-mêle des silex, et des tessons parfois peints;

2° des cistes en pierre placées dans des tombes de 2,50 × 1 m., orientées N.-S.; le corps était contracté et couché sur le côté avec des armes et des outils en bronze, des objets d'usage personnel, des tessons, des " coupes à champagne ", faites au tour, des objets de toilette.

Remarquons que toute la contrée et, particulièrement le Sud et l'Est de Karkémiš sont jalonnés de tells, où des orthostates et des bas-reliefs, semblables par leur style et leurs sujets aux précédents, furent déterrés à la suite de simples sondages, parfois même fortuitement. Trois centres viennent surtout en ligne de compte : Tell Ḫallaf, Tell Aḥmar, Arslan-Taš. On n'y fit guère de fouilles profondes et, néanmoins, les résultats obtenus accusent la haute antiquité des sites, aussi bien ils font entrevoir le grand intérêt de recherches exhaustives. Un mot sur chacun d'eux, par ordre géographique.

LE SAYUR

§ 187

Dans la *vallée du Sayur*, entre Aintab et Biredjik, Hogarth explora un tell (¹) dès 1908. Il estimait sa hauteur à env. un tiers de plus que celui de Karkémiš. Il y reconnut les restes d'une enceinte avec les portails habituels aux cités hittites, situés à l'O. et au S., ainsi que les ruines d'une citadelle et d'autres constructions.

L'auteur croyait qu'il s'agissait de la ville que Salmanasar III (853-825) a nommée dans ses annales : Pitru, sise sur la rivière Sagura.

(¹) Cf. *Annals Anthrop. and Archaeol.*, t. 2, 1909, p. 174 sq., pl. 33 sq.

ARSLAN-TAŠ (1)

§ 188

Il y a quarante quatre ans, en 1883, Hamdy Bey fit quelques sondages superficiels dans cette localité, située entre Karkémiš et Ḫarran, qui eurent pour résultat immédiat que plus d'une vingtaine de bas-reliefs revirent le jour; on peut en déduire que des fouilles sérieuses donneraient des fruits bien plus nombreux. Ces sculptures sont conservées aujourd'hui à Constantinople. Quelques-unes d'entre elles ont déjà fait l'objet d'une publication provisoire qui a permis à l'auteur de les dater et de les comparer aux sculptures bien connues de Tiglatpiléser III de Calaḫ et successeurs (2).

Récemment, le Servicedes Antiquités et des Beaux-Arts de Syrie y a fait exécuter quelques sondages également superficiels, au cours desquels on exhuma un portail, décoré de deux orthostates en forme de lions, du même type que ceux d'El Aḫmar, et plusieurs bas-reliefs, tous en basalte; ces derniers complètent les scènes jadis découvertes par Hamdy Bey. Comme les deux opérations ont été faites à quarante-quatre ans de distance, près d'un puits, et comme ce puits indique une ancienne habitation, on croit, par la nature même des pierres sculptées, avoir à faire à un palais ou du moins à une demeure princière (3).

Mentionnons, enfin, que Fr. Thureau-Dangin s'arrêta pendant quelques jours sur le champ de ruines, au printemps de 1927, et que ses recherches lui rapportèrent des fragments d'inscriptions assyriennes et araméennes du VIIIe siècle (4).

Ayant repris ses travaux en 1928, le même fouilleur découvrit les restes d'une ville fondée par Tiglatpiléser III 745-727). L'enceinte, le palais et l'entrée du temple étaient ornés de sculptures dont le style est, à la fois, assyrien et hittitisant. Dès maintenant, ces sondages ont

(1) La " pierre au lion ".

(2) E. Unger, *Die Reliefs Tiglatpilesers aus Arslan-Tasch*, 1925, cf. *C. R. Ac. Ins. Bel. Let.*, 1899, p. 618 sq.

(3) Cf. *C. R. Ac. Ins. Bel. Let.*, 1925, p. 269.

(4) *Ibid.* : 1927, p. 198 : inscription du VIIIe s. sur lion orthostate, trouvée par Thureau-Dangin.

confirmé l'importance du site au point de vue des rapports de l'Assyrie, avec l'ancien royaume hittite déchu.

TELL ḪALLAF

§ 189

On s'accorde aujourd'hui à identifier ce site avec l'antique Gu-za-na, mentionnée dans des lettres cunéiformes. Le destinataire de celles-ci était Mannu-kima-matu-Aššur, gouverneur de la ville et " éponyme " en 793. La ville aussi bien que la contrée était, en outre, désignée par les Araméens, sous le nom de Baḫiani.

Déjà, vers 900, ses habitants payaient tribut à Adadnirari II (911-891). Conquise par Adadnirari III (807-783), celui-ci l'annexa. A partir de ce moment, elle a suivi le sort de toutes les villes de la Mésopotamie occidentale, soumises au pouvoir des Assyriens.

Tell Ḫallaf fut exploré surtout par Max von Oppenheim [1], dès le 15 novembre 1899. Il y découvrit, entre autres, un édifice avec des sculptures assyro-hittites, dans le genre de celles de Saktchégeuzu. De ce bâtiment, il mit au jour un portail, enfoui à 2 m. au-dessous du sol. Des orthostates et des bas-reliefs ornent ses parois : un griffon, un lion, un dieu tenant massue et bâton, une scène de chasse, un quadrupède ailé à tête humaine, une déesse voilée aux yeux incrustés. Quelques-unes pourraient dater du IXme siècle, mais d'autres sont plus anciennes.

Selon le fouilleur, cette construction doit avoir été un palais, bâti par un personnage, dont le nom, Kapara, fils de Ḫanpan, s'est retrouvé sur un des bas-reliefs.

Somme toute, les monuments exhumés peuvent être classés en deux périodes; les plus anciens remontent à environ 1050. Ils sont en basalte, de relief très mince, et montrent déjà le type araméen barbu, aux lèvres rasées. La " déesse voilée " appartiendrait à cette période.

Les monuments postérieurs datent du X-IXe siècle; l'emploi du calcaire devient alors prépondérant. Le style, encore rude, reproduit l'ancienne manière, mais les motifs sont peints en rouge. Une statue virile et une féminine appartiennent à cette seconde série.

(1) *A. O.*, 10, 1909, p. 12 sq. *Vom Mittelmeer zum Persischen Golf*, 1899.

Jusqu'en 1912, environ cent cinquante pièces (orthostates, bas-reliefs, vases et objets divers en bronze...) étaient sorties des ruines, en grande partie destinées au Musée de Berlin.

Les antiquités découvertes par von Oppenheim furent capturées en pleine mer, au cours de la guerre 1914-8; après le jugement rendu par le " Naval Prize Court ", elles furent, en partie, acquises par le Musée Britannique (1).

En 1927, l'explorateur a retrouvé au même endroit des antiquités semblables qui furent partagées entre les musées d'Allemagne et de Beyrouth.

RÂS-EL-'AÏN

§ 190

Non loin de là, à *Râs-el-Aïn* (*Resaina*), sur le Habur, on découvrit en 1925-4, quatre bas-reliefs, où se mêlent hommes et bêtes... sujets semblables à ceux qu'on rencontre dans tous les sites hittites de basse époque (2).

TELL AHMAR

§ 191

En 1908, Hogarth (3) visita ce site; il estimait alors que l'enceinte de l'ancienne ville, encore reconnaissable dans ses ruines, était plus grande que celle de Karkémiš et qu'elle pouvait avoir env. 1.500 m. de diamètre × 1.000 m. du N. au S., le long de l'Euphrate. L'acropole elle-même se trouvait sur la partie supérieure du tell, à une cinquantaine de pieds de hauteur et formait un rectangle d'env. 30 × 15 m.

Cette enceinte doit avoir eu des portails, comme ceux que nous sommes habitués à trouver aux cités hittites, car des orthostates de basalte apparurent, en forme de lions ailés, ainsi que des fragments de bas-reliefs, couverts non seulement de textes hiéroglyphiques, mais encore, d'inscriptions cunéiformes. Ce sont précisément ces dernières qui permirent

(1) Hogarth, *Kings of the Hittites*, 1926, *Schweich Lectures*, 1924, p. 53 note.
(2) Syria, 5, 1924, pl. 29.
(3) Cf. *Annals Anthrop. and Archaeol. Univ. Liverp.*, t. 2, 1909, p. 177, pl. 36 sq.

de dater les sculptures. En effet, le texte d'un lion de la porte principale ([1]), mentionne plusieurs divinités assyriennes et parle de la restauration de l'enceinte par un roi assyrien. Il est vraisemblable que celui-ci n'est autre que Salmanasar III (859-825). Le style et l'exécution des pierres indiquent une époque voisine et l'histoire nous enseigne que ce monarque a joué un rôle de conquérant dans cette contrée.

Ces pièces, au nombre d'une douzaine, accusent, en réalité, deux phases d'exécution : un exemple de la première est une stèle représentant un dieu, debout sur un taureau qui date du Xme siècle environ ([2]).

A la seconde phase appartiennent des lions ailés qui datent de l'époque assyrienne ([3]).

Ce ne furent là que les résultats d'une exploration superficielle du site : ils se complétèrent en septembre 1925 ([4]) par quelques sondages exécutés par le S.A.B.A.S., dont les membres purent aisément distinguer l'enceinte ou plutôt les restes de celle-ci ; elle était demi-circulaire et bâtie d'un côté de la rive euphratéenne. Distantes d'env. 1.500 m., il y avait une porte au N. et une au S., toutes deux ornées d'orthostates en forme de lions; elles étaient complétées par des bas-reliefs tapissant les parois latérales. Ces renseignements confirment ceux de Hogarth.

Vers la fin de mai 1927, Thureau-Dangin pratiqua quelques sondages et exhuma, entre autres, les fragments d'une stèle d'Assarhaddon, mesurant 3,70 m. × 1,50 m. Elle est décorée de sculptures pareilles à la stèle que le même roi avait érigée à Šamal en 676 (fig. 448), mais d'exécution différente. Le texte mentionne des expéditions en Arabie, en Cilicie, en Médie, puis contre les Cimmériens, les Scythes et les Sidoniens.

On a signalé en outre, la découverte d'une inscription de Salmanasar III en basalte ([5]).

Quel que soit le résultat des fouilles prochaines, on admet jusqu'à présent que nous avons à faire aux ruines de la ville de Barsip,

([1]) Voir p. 186.
([2]) *Annals Arch. Anthrop. Univ. Liverpool*, II, 1909, pl. 38, 39.
([3]) IXe s., *ibid.*, pl. 37.
([4]) *Syria*, t. 6, 1925, p. 298-9, t. 8, 1927, p. 166. *C. R. Ac. Ins. Bel. Let.*, 1925, p. 268-270, 1927, p. 198.
([5]) *Archiv. f. Orientforschung*, IV, 1927, p. 114.

nommée " Kar-Šulman-ašared " par Salmanasar III, qui s'en empara en 857. C'était la capitale du royaume araméen de Bit-Adini dont le dernier roi, Ahuni payait tribut à Ašurnazirpal II. La statue B de Gudéa mentionne une montagne du nom de Baršip dont le patési rapporta du basalte ; c'est peut-être la même localité.

TELL ZEIDAN

§ 192

Il n'est pas inutile de signaler encore le Tell Zeidân, situé sur le Ḫabur, ne fût-ce que pour apporter une preuve de plus du grand nombre de collines de ruines qui attendent les fouilleurs. Celle-ci fut légèrement explorée par Albright et Dougherty, en automne 1925 ; ils y découvrirent des tessons de poteries peintes, à décor surtout géométrique, monochrome (noir ou brun rouge), comme ceux découverts en Elam (Suse, Bender Bushir, Mussian) et à Abu Šahrein, El'Obeid, Kerkuk (1).

Mais il y avait aussi des silex, qui, avec les poteries, accusaient la date " énéolithique " de cette station. Ceci et les faits mentionnés dans les pages précédentes prouvent que la région de l'Euphrate occidental est remplie de vestiges du passé hittite et que quelques " grattages " bien conduits suffiraient à les rendre à la science.

Que ne nous réservent alors des fouilles systématiques !

SALIHIYEH-DOURA-EUROPOS

§ 193. — Les fouilleurs

Quoique nous n'ayons pas l'intention de nous occuper des fouilles classiques, parce que nos recherches s'achèvent avec l'époque où les civilisations originales de l'Asie Antérieure disparaissent sous l'influence hellénistique, nous ne pouvons néanmoins pas passer sous silence le résultat de certaines fouilles particulièrement heureuses; telles, celles exécutées en 1920-3 par le capitaine français Renard, le professeur J. Breasted et Fr. Cumont. Nous les relaterons le plus brièvement possible (2).

(1) Cf. *Man.*, n° 23, 1926, p. 41-2, pl. .

(2) Consultez *Syria*, 1922, p. 177; 1923, p. 201; 1924, p. 22. Fr. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, 1922-3; Haut-Commissariat de la R. F., t. 9, 1926, 2 vol.

Les premières constatations dans cette localité datent de mars 1921, et furent faites par le capitaine Murphay. Pourtant, plusieurs voyageurs avaient déjà passé par cet endroit, notamment le Hongrois Czernik en 1872, les Allemands Herzfeld-Sarre en 1898, 1912, qui avaient simplement constaté la présence de ruines imposantes, mais sans y attirer, d'une manière particulière, l'attention du monde savant.

J. Breasted visita les ruines isolées en mai 1921 et commença un essai de fouilles, après avoir reçu d'utiles renseignements du capitaine Renard; le résultat en fut si brillant que le monde savant s'en émut et que l'Académie des Sciences et Belles-Lettres chargea Fr. Cumont en 1922-3, d'y pratiquer des recherches méthodiques sur une plus grande échelle, ce que celui-ci put entreprendre, grâce à l'assistance des troupes françaises de l'Euphrate.

§ 194. — Les résultats. 1° La ville

Cette ville se développait dans la région du Moyen Euphrate, au Sud de la rivière du Ḫabur, donc en une contrée qui est toute parsemée de vestiges de l'histoire mésopotamienne; nous verrons plus loin qu'elle est d'origine très récente et que les souvenirs de cette antique civilisation ne peuvent, par conséquent, pas être très nombreux. Elle était protégée par une vaste enceinte fortifiée et par une citadelle. A l'intérieur, elle présente un tracé géométrique de rues, composées de maisons rectangulaires. On y trouvait aussi un théâtre, une nécropole, un temple de dieux palmyréniens, un temple d'Artémis... en un mot, tous monuments qui donnent une image de la culture gréco-romaine, avec quelques apports de la population sémitique. En somme, c'était une colonie macédonienne, fondée par les Séleucides entre 312 et 280.

A la fin du IIme siècle, vers 116, le pays entier passa aux Parthes, mais la ville resta en tout, de culture grecque et, plus tard, romaine.

Le rempart n'avait qu'une porte; elle était cintrée. L'ensemble des murs extérieurs forme un polygone régulier à angle concave, mesurant env. 3 km. un tiers, tandis que les murs eux-mêmes ont une épaisseur de 1,80 m. à 6 m.

D'un côté, la ville était suffisamment protégée par l'Euphate. Douze tours contribuaient à la protection de l'enceinte. La vue de l'appareil

nous convainc aisément que ces pierres rectangulaires et bien taillées ne peuvent avoir été posées qu'à l'époque hellénistique ou plutôt au Ier siècle avant notre ère. On y remarque aussi des meurtrières. Quant à la citadelle, elle n'a pas encore été explorée.

Les fouilles ont été exécutées aux endroits suivants :

1° dans le temple de dieux palmyréniens au N. de l'enceinte, en dehors de la ville; c'est ici que se trouvaient de fameuses peintures qui, à elles seules, ont amplement dédommagé les fouilleurs de leurs peines;

2° le temple d'Artémis-Nanaïa, au S.-E. de la ville;

3° quelques maisons, dont une grande, située dans la grande rue. En général, elles se composent d'une cour centrale, autour de laquelle se développent les chambres et dans laquelle donne une entrée avec péristyle;

4° quelques tombes de la nécropole.

On voit par ce court résumé que les fouilles ont à peine commencé.

§ 195. — 2° Les peintures

Fixons maintenant toute notre attention sur les peintures. Celles-ci décorent les murs du temple des dieux palmyréniens. Elles furent découvertes en mai 1920 et plus tard, au fur et à mesure que les travaux progressaient. Le temple, de plan sémitique, se compose d'une grande cour rectangulaire entourée de bâtiments, où l'on peut reconnaître un pronaos, un naos et divers autres, dans l'un desquels devait se trouver la statue divine. Il est orienté vers l'Est.

Les *peintures* sont d'époque romaine, ou, pour préciser davantage, d'env. 75 avant notre ère, ce que les sujets représentés indiquent suffisamment; elles sont reproduites dans Syria, 1922, pl. 38 à 48, mais, avec plus de détails dans le vol. de planches de l'édition de Fr. Cumont.

Avant de recevoir les couleurs, les murs avaient été couverts d'un crépi de plâtre blanc, de 2 à 2,5 centimètres. Les couleurs étaient appliquées en détrempe avec de la colle; ce sont : du blanc, du noir, du marron, du rouge, du brun, de l'orange, du pourpre, du cramoisi, du vert, du jaune, du bleu. Toutes avaient été appliquées en teintes plates. Quelques figures seulement sont renforcées par un trait noir qui les entoure.

On y distingue plusieurs sujets ou tableaux, par lesquels nous poursuivrons la description.

1° *Mur de Bithnanaïa.* — Ce mur est ainsi nommé, parce qu'au centre du tableau figure une dame de ce nom. Le tableau mesure 4,25 m. de longueur et 3,80 m. de hauteur. Nous assistons à une scène de sacrifice qui se passa entre les membres de la famille d'un certain Conon et "où l'ancêtre sert d'acolyte aux célébrants". Le nom de ceux-ci est indiqué par les graffiti qui les accompagnent. Les figures se détachent sur un fond architectural : portes, colonnes, architraves... où l'on distingue onze grandes figures sur le second plan et trois sur le premier. Plus bas encore, il y a deux garçons et une fille. Quelques personnages sont assis dans des chaires, les autres se tiennent debout... Trois officiants ont en mains les deux couteaux du sacrifice, l'assiette, le vase; de l'autre main, ils plongent un rameau dans l'eau du second vase, placé sur un pied. Les autres figurants lèvent la main en signe d'adoration ou tiennent des fleurs... Tous portent de longues robes ou tuniques avec ceintures; quelques-uns, des chapeaux pointus ou des calottes basses; aux pieds, des souliers bas ou rien du tout. Dame Bithnanaïa est richement parée de voiles et de bijoux.

2° *Mur du tribun Julius Terentius.* — A droite, on voit plusieurs soldats romains et un porte-bannière, celle-ci toute rouge. Un des soldats met la main sur un autel d'encens. Derrière le drapeau, se trouvent les statues de plusieurs empereurs divinisés, de déesses, entre autres la "Fortune" de Doura et de dieux palmyréniens : Aglibol, Jahribol, Malakbel, Baalšamin... tous en costume romain. A gauche, divers personnages se tiennent dans un encadrement, à côté d'une scène avec un autel.

3° D'autres parties de mur ont reçu une décoration dont il ne reste plus que des morceaux : un *paysage rocheux* avec végétation et un autel avec deux divinités; un cavalier et des soldats... Plus loin, il y a des *figures* variées; telle, celle de *l'Euphrate*, accompagné de personnages, tel, un *sacrifice* de deux personnages aux (cinq) dieux palmyréniens en costume romain; enfin des *portraits*...

Ces œuvres ont été exécutées par plusieurs artistes, et en deux fois.

§ 196. — 3° Le temple d'Artémis et divers

Il importe de compléter cette description sommaire par quelques renseignements relatifs à d'autres trouvailles. Et d'abord, le temple d'Artémis. Il est tout-à-fait classique. Il contenait des sculptures; on découvrit d'ailleurs des pierres sculptées autre part; ensuite, les tombes rupestres. Le plateau de Salihiyeh en possède plusieurs, creusées dans le gypse et dont les loculi contenaient un ou plusieurs corps.

De nombreuses *inscriptions* furent découvertes, sémitiques, grecques et latines; jusqu'à présent on en a recueilli cent trente-quatre; elles datent depuis l'an VI avant notre ère, jusqu'à l'époque des Sévères (environ deux siècles). Ajoutons-y des parchemins, constituant des pièces d'archives et des graffiti.

Ces inscriptions nous apprennent, entre autres, que l'araméen était resté la langue du peuple et que le grec était surtout employé pour les écrits importants et officiels. Ceux-ci contenaient plusieurs dédicaces.

Mentionnons enfin divers objets trouvés dans les ruines, comme de la céramique, des fragments d'étoffe, des souliers de cuir et de fibre de palmier, des peaux de bouclier coloriées, avec des listes d'étapes...

Somme toute, une ville gréco-romaine, mais à fonds de population araméenne, ayant adopté des usages romains (costume) comme à Palmyre, mais ayant conservé ses cultes, sa langue... ce qui leur permit de rester eux-mêmes, malgré l'influence étrangère.

Quand on pense qu'une toute petite partie seulement de cette colonie a été exhumée, et qu'aussi bien l'architecture que les peintures ont révélé des résultats inattendus, on peut espérer davantage des fouilles futures que le monde savant ne manquera pas d'encourager. Aussi, à l'heure actuelle, une nouvelle expédition est déjà arrivée au champ de fouilles.

L'académie des Inscriptions et Belles Lettres et l'Université de Yale ont récemment conclu un accord pour la reprise des travaux et leur continuation pendant trois années. Ils seront dirigés par Rostovtzeff, avec l'assistance éprouvée de F. Cumont (1).

(1) *Times*, 18-1-28.

Chapitre VI. — CONCLUSIONS

En parcourant les pages précédentes, le lecteur estimera sans doute, que l'histoire des fouilles se compose d'une infinité de faits dont la suite est bien établie et dont on peut dégager, dès maintenant, quelques conclusions dignes de remarque. Nous tâcherons de résumer celles-ci en peu de mots. On peut les subdiviser en deux catégories : les résultats ou faits purement matériels et ceux d'ordre intellectuel.

§ 197. — Résultats matériels

Nous avons constaté que les premières fouilles eurent lieu en 1843, qu'elles furent interrompues en 1914, qu'elles reprirent en 1919 et qu'elles continuent jusqu'aujourd'hui ; c'est-à-dire qu'elles s'espacent sur environ quatre-vingts ans.

Or, l'examen des tableaux ci-joints (p. 268) nous apprend que 77 endroits furent fouillés, qu'il y eut 127 fouilles importantes, 66 de moindre importance et 80 sondages, soit un total d'environ 274 opérations, c'est-à-dire : 3 par an. Elles se multiplient à partir de 1920.

Quatre *grandes puissances* ont collaboré aux opérations; ce sont, par ordre alphabétique : l'Allemagne, l'Amérique, l'Angleterre, la France. On doit y ajouter la Perse et la Turquie. Celle-ci s'est associée aux fouilles en Cappadoce, celle-là a intelligemment abandonné toute activité à la Délégation Française pour tous travaux exécutés sur son territoire.

Examine-t-on le tableau des fouilles, aussitôt on constate que Français (1843) et Anglais (1845) commencèrent les *premières opérations* en Mésopotamie. En Palestine, ils ne se mirent au travail que plus tard (1860-1868); plus tard encore, les Allemands en Mésopotamie occidentale (1881), les Français à Suse (1884), les Américains en Babylonie (1888)....

Les travaux ne fûrent pas exécutés, au début, pour le compte de particuliers, mais *pour des gouvernements* et par des hommes attachés à une légation ou à un service extérieur de l'état. Il y a des exceptions : Place,

Fresnel, Oppert, Renan..., commandités par l'état, étaient des savants de cabinet, tandis que les consuls n'étaient que des amateurs, cultivés, il est vrai, autant qu'enthousiastes.

Avec la P. E. F. on entra dans l'ère des recherches organisées par une *société privée* (Warren 1868); les Allemands et les Américains suivirent bientôt, les uns en 1898 et les autres en 1887.

Les fouilleurs restèrent toujours isolés, c'est-à-dire que leur travail ne présentait jamais une *action concertée*, excepté toutefois, à l'époque de Layard et de Place, où ils s'entendirent pour la répartition des tells à fouiller et se remirent même des antiquités, en dédommagement de sacrifices consentis avant ce partage. Toutefois, en ces dernières années, une heureuse solidarité a fait place à l'arbitraire en Syrie-Palestine, grâce à la création de deux organismes dépendant d'un mandat conféré par la Société des Nations, ayant chacun une activité nettement délimitée et évaluée, d'avance, à un nombre d'années suffisant pour éviter l'interruption fâcheuse des travaux. On en comprend la nécessité impérieuse, quand on constate que le S. A. B. A. S. seul a sous sa surveillance environ 2700 sites !

Quantitativement, on fouilla le plus grand nombre de tells en Babylonie et en Palestine-Syrie, moins en Perse, moins dans le monde des Hittites, moins encore en Assyrie — bien entendu avant 1915. Toutefois, il est indispensable de distinguer la découverte des antiquités proprement dites et l'exploration scientifique des sites. Ainsi Calaḫ, Kuyundjik, Khorsabad ont fourni relativement beaucoup d'antiquités. Babylone rendit moins d'objets — à en juger d'après les publications actuelles; mais les résultats scientifiques de cette dernière place furent plus importants que ceux des premiers tells. On ne sait pas encore la nature et le nombre des antiquités trouvés à Aššur, par suite de leur long séjour à Lisbonne; mais la publication des enceintes fortifiées et de quelques plans des temples (comme ceux d'Ištar et d'Anu-Adad) nous permet d'entrevoir des résultats tout à fait inattendus.

En général, c'est l'Assyrie qui a donné le maximum de sculptures de grandes dimensions, de menus objets et même de bâtiments. La Syrie a fourni beaucoup moins d'objets, de même que les centres hittites. Par contre, de l'Elam, nous ne connaissons presque pas de bâtiments

(excepté les ruines excessivement précaires des temples de Ninḫursag et d'Inšušinak), mais nous n'en sommes que plus riches en renseignements sur l'époque énéolithique.

En regard des grands résultats obtenus en Assyrie, on se demande pourquoi les fouilleurs du XIXme siècle avaient jeté leur dévolu sur cette partie-là du monde oriental, comme s'ils avaient pressenti la richesse des ruines ? Nous avons déjà suggéré plus haut (p. 144) que les études bibliques ont eu leur grande part dans ce choix et aussi l'espoir de retrouver le cœur de ce grand empire qui joua un rôle si important dans l'histoire du "peuple élu". A moins d'admettre que le hasard et l'inspiration d'un "consul qui avait du temps à perdre" n'en aient été les causes premières !

Dans un autre ordre d'idées, le lecteur aura sans doute constaté qu'aucun centre n'a été "*complètement fouillé*" et ceci est de la plus haute importance pour l'avenir des fouilles. En effet, même dans les sites si bien connus apparemment, il y a encore bien des coins où la pelle du fouilleur n'a pas pénétré, car la "fouille" ne fut vraiment exhaustive dans aucun grand centre comme Khorsabad, Kuyundjik, Babylone, Jéricho et d'autres sites palestiniens... sans parler d'Ur, de Kiš, des villes hittites. On s'en aperçoit, non seulement en lisant le compte rendu des travaux et en examinant les cartes et les plans des opérations, mais surtout en étudiant les nombreux documents antiques eux-mêmes. Ceux-ci font supposer par leur abondance, par les renseignements de tous ordres dont ils sont une source inépuisable, que nous ne connaissons qu'une partie des villes déjà fouillées. Khorsabad n'est même pas une exception, bien que le palais ait été remué en tous sens, car des restes de l'enceinte et du terrain que celle-ci délimite à l'extérieur et au dedans, il n'a pas encore été fait une exploration suffisante. Les résultats magnifiques déjà obtenus par Place sont certes de nature à encourager d'avance toute initiative; on peut en dire autant de plusieurs autres sites.

Nous pouvons donc admettre, sans crainte de nous tromper, que nous nous trouvons encore au début des opérations et que ce qui reste à faire est considérable; c'est de reprendre à l'occasion et de terminer l'exploration des sites déjà fouillés; c'est ensuite d'entamer l'exploration de

nouveaux centres, surtout dans la Mésopotamie moyenne et occidentale et dans le royaume des Hittites. Les documents cunéiformes citent, d'ailleurs, nombre d'endroits que nous ne pouvons pas encore situer avec certitude, et d'autres, connus, où aucune opération n'a encore été effectuée. Ainsi, en Arménie (Urartu, Van) que lesAssyriens ont parcourue maintes fois, où se démenèrent avant et après eux tant de populations... le sol est encore vierge. L'Asie Mineure, la Mésopotamie Occidentale et la Syrie du Nord... sont remplis de vestiges encore intacts où quelques " grattages " parfois accidentels suffisent pour retrouver la trace de cités antiques; on en fit couramment et même récemment l'expérience.

Ce monde asiatique étant donc d'une telle richesse, et la connaissance de son passé si ardemment désirée par tous les fervents de l'histoire, on souhaite que les états auxquels incombe la gestion ou même le gouvernement de ces pays, s'entendent, se solidarisent, comme ils l'ont fait en Syrie-Palestine et organisent des travaux sur grande échelle permettant d'achever l'exploration d'un site, voire d'une contrée en quelques saisons. Les premiers résultats efficaces seraient d'empêcher la destruction incessante des ruines par les indigènes et l'abandon par le fouilleur des tells, sans que ceux-ci aient pu donner tous les renseignements possibles, afin de ne pas en tirer des conclusions provisoires ou partielles et de diriger les historiens sur de fausses pistes. Le département de collaboration intellectuelle de la Société des Nations devrait prendre une initiative, dans ce domaine, qui ne pourrait que donner des fruits bienfaisants; en d'autres mots, il faudrait créer une " *Société Internationale des Fouilles* ". La plupart des nations civilisées devraient avoir à cœur de lui apporter leur obole pécuniaire et leur assistance morale et intellectuelle; cette réalisation constituerait d'ailleurs un lien de plus entre les peuples et une assurance morale contre les dangers de guerre.

§ 198. — Résultats intellectuels

Les résultats d'ordre scientifique s'imposent davantage à notre attention. Il convient tout d'abord de reconnaître qu'au cours du XIX[me] siècle, on ignorait l'histoire de l'Asie Antérieure et l'importance de sa civili-

sation. On ne connaissait pas encore, en effet, les éléments essentiels de celle-ci, qui sont : l'écriture cunéiforme, les langues, le droit, les usages commerciaux et autres, en grande partie l'art, sans parler de la mythologie sumérienne (création, déluge...) que les Hébreux nous ont, en partie, transmise, modifiée selon leur tempérament particulier et qu'on comprend encore de nos jours, à la lettre.

On n'avait qu'une notion très vague de ce passé, puisée dans l'Ancien Testament et dans les auteurs classiques. Aussi, les " histoires " publiées jadis, n'ont-elles pu résister à l'examen des documents exhumés depuis lors. Citons quelques exemples, qu'il serait si facile de multiplier.

Ethnographie. — Avant l'ère des fouilles, on acceptait généralement la *classification des peuples orientaux* selon la " Genèse ". On a reconnu depuis lors que cette table généalogique est le fruit d'une rédaction d'assez basse époque; qu'elle est basée sur l'habitat et non pas sur la nature et le rôle historique des peuples; qu'elle confond des Sémites et des Chamites; qu'elle ignore des peuples très importants, comme les Sumériens... Aussi, la table moderne a-t-elle modifié le tableau traditionnel et est-elle basée sur les données ethnographiques, linguistiques et historiques... sans avoir la prétention d'être définitive.

Préhistoire. — De même en *préhistoire*. Les fouilles de 1925 viennent de nous apprendre que l'homme moustérien occupait les cavernes palestiniennes. Avant cette date, nous connaissions seulement son outillage paléolithique et néolithique. Nous savions en outre, mais par des fouilles antérieures, que dans tout le reste de l'Asie S.-O., on ne rencontre que du néolithique et de l'énéolithique. Grâce à l'ensemble de ces découvertes, nous admettons, jusqu'à meilleur informé, que la Palestine est le pays le plus anciennement habité, puis l'Asie Mineure et la Mésopotamie; enfin, que l'Elam et Sumer, c'est-à-dire le berceau de la civilisation principale, ne peuvent dater que du début de l'époque du cuivre !

Histoire. — Quant à l'*histoire proprement dite*, nous sommes dès maintenant à même d'en projeter les lignes générales pour chaque peuple; nous avons déjà dressé les listes de rois et d'événements et établi une chronologie provisoire. Au fur et à mesure que les milliers de documents cunéiformes et autres, rapportés des fouilles ou encore sur place, sont

publiés et commentés, ces listes se complètent et les erreurs inévitables du début cèdent la place à des certitudes contrôlées. L'ère est définitivement close, où l'on pensait que l'Assyrie était le pays le plus important de l'Asie Antérieure, comme le firent supposer les nombreux monuments exhumés vers 1845 ; que la civilisation répandue dans cette partie de l'Orient, d'origine sémitique, devait lui être attribuée au premier chef, et que les Hébreux occupaient une place prépondérante dans l'histoire ancienne, comme on l'a cru pendant des siècles sur la foi de l'Ancien Testament lui-même.

Passé le temps, où l'on ignorait la civilisation d'origine *sumérienne* qui a imprimé son sceau indélébile sur les productions de tous les peuples orientaux, sans exception.

Dissipée aussi l'illusion que les Hittites n'étaient qu'un peuple " misérable " comme l'affirment souvent les annales égyptiennes de la XVIIIme à la XXme dynastie ; car les monuments de l'Asie Mineure et de Mésopotamie occidentale sont les témoins de leur puissance, contre laquelle Egyptiens, Mésopotamiens et les Grecs du XIV-XIIme siècle se sont brisés.

Il résulte de ce qui précède, que nous connaissons, depuis les fouilles, le rôle par lequel chaque peuple s'est distingué particulièrement et ceci constitue un des plus brillants résultats ; le lecteur nous permettra d'y insister brièvement.

§ 199. — Assyrie

Ce pays n'avait au début qu'une superficie médiocre et se composait seulement de trois, quatre grandes villes. Il doit son existence aux colons, venus de l'Est et de l'Ouest de la Mésopotamie ; les Mitanniens et surtout les Suméro-Babyloniens jouèrent un rôle prépondérant dans la fondation et le développement de la première cité, à laquelle le pays doit son nom (Aššur). Mais les documents trouvés ici et confirmés par d'autres, nous apprennent que le meilleur de sa pensée et une partie de son art sont d'origine sumérienne et que la Babylonie fut la mère initiatrice de sa vie intellectuelle. L'Assyrie lui emprunta, en effet, les éléments fondamentaux de sa civilisation et, après les avoir absorbés, elle contribua même à les répandre au dehors. Si, dès le premier millénaire, elle put étendre

presque indéfiniment son territoire, elle le doit, moins à sa nature de nation guerrière, qu'à la décadence dans laquelle avaient sombré les peuples concourant pour l'hégémonie. Aussi, après la débacle de 612-606, il n'est rien resté de ce puissant empire, tandis que la Babylonie survécut à ses malheurs politiques, non seulement jusqu'au premier siècle de notre ère, mais encore dans notre civilisation, qui en est indirectement l'héritière.

§ 200. — Babylonie

Par l'étude des milliers de documents recueillis dans les ruines, nous sommes parvenus à savoir que cette contrée fut colonisée à l'époque énéolithique, par les Sumériens, dont l'origine est restée inconnue; que les Accadiens (vers 2800), puis les Amorrhéens (vers 2200) et, enfin, les Chaldéens (vers 730) ont supplanté les premiers, tout en empruntant leurs éléments de civilisation et en les répandant au delà des frontières; que sa culture hautement intellectuelle — ce terme étant employé dans un sens moins exigeant que ce qu'on entend, aujourd'hui, sous ce mot — fleurit encore au premier siècle avant notre ère, quand de nombreux autres royaumes avaient déjà disparu; que les éléments de cette civilisation se retrouvent partout en Asie Antérieure, même chez des peuples non apparentés; qu'elle persiste aujourd'hui dans la nôtre, grâce à la tradition hébraïque qui nous a transmis, par l'Ancien Testament, une partie de la mythologie, des us et coutumes, du droit sumériens...

On ne pouvait guère soupçonner, avant les fouilles du XIXme siècle, l'importance et l'intérêt de cette civilisation, connue davantage par ses milliers de documents scripturaires que par ses monuments artistiques, si bien que le travail de l'historien est devenu plutôt un labeur de philologue-archiviste que d'archéologue.

Quoi qu'il en soit, la civilisation prépondérante et la plus originale de l'Asie Antérieure est celle de Sumer. Mais d'où vient celle-ci ? Car elle ne semble pas être originaire du pays, puisqu'elle date de l'époque du cuivre, que c'est seulement vers le cinquième millénaire que le sol a pu se former et qu'entre cette époque et les plus vieux monuments connus, il s'est passé beaucoup trop peu de siècles pour suffire à une

évolution aussi considérable, comme le suppose celle de l'écriture, de la langue et des arts.

Si les fouilles en Asie Antérieure même ne permettent pas encore de répondre à cette troublante question, elle pourrait bien être résolue, par déduction, grâce aux résultats de fouilles exécutées autre part. En effet, on vient de découvrir (1926-7) dans la vallée de l'Indus, de Mohenjo-Daro à Harappa, une série de villages antiques, dont les maisons sont construites avec des briques, non liées, il est vrai — tandis que les Sumériens employaient entre autres des mortiers et le bitume — et dans lesquelles se trouvaient des objets, offrant de nombreux points de comparaison avec l'art sumérien. Ainsi, les pierres gravées présentent une ressemblance frappante avec celles de l'Elam et de Sumer de l'époque archaïque, tant au point de vue de l'exécution et des sujets que des signes qui les accompagnent (1). Mais un sérieux examen écarte toute correspondance intime entre les signes gravés sur les pierres des deux pays. D'autre part, il y a eu certainement des rapports entre eux, puisqu'on a découvert une plaque d'argent recouverte de signes cunéiformes. Néanmoins, l'identité des deux races est à priori impossible, après l'examen d'un torse indien, dont les caractères n'offrent rien de commun avec les nombreuses pièces sumériennes si bien connues aujourd'hui. Il en résulte que l'origine commune des deux races est très douteuse et ainsi la question sumérienne reste ouverte, avec la même acuité qu'au temps où Halévy s'acharnait vainement à démontrer l'origine sémitique des premiers habitants de la Basse Chaldée !

§ 201. — Perse-Elam

C'est à Suse qu'on a retrouvé une civilisation énéolithique, brillant surtout par sa céramique peinte; tandis que l'art de l'époque suivante indique sa dépendance de sa voisine, Sumer. Nous connaissons plusieurs rois et une partie de son histoire.

Lorsque Aŝurbanipal eut détruit l'Elam, qu'à son tour l'Assyrie eut été anéantie (612-606) et que les Perses se fussent installés dans ce territoire, les conquêtes lointaines des Achéménides, permirent de

(1) Cf. Waddell, *Indo-sumerian seals deciphered*, 1925.

rattacher l'Orient à l'Occident, ce dont on admire un effet dans les monuments de Suse et de la vallée du Polvar.

§ 202. — Syrie-Palestine

De l'histoire et des villes cananéennes, nous ne savions que les pauvres affirmations de l'Ancien Testament, dans lesquelles on ne peut pas, en matière historique, avoir une confiance absolue, puisque ce recueil de traditions séculaires a été rédigé en dernière version, à la basse époque, à la gloire exclusive et, naturellement, tendancieuse du peuple " élu ".

Aujourd'hui nous commençons à connaître leur art en général, l'histoire de plusieurs d'entre elles et surtout leurs rapports avec l'Egypte, les Méditerranéens, les Mésopotamiens et les Hittites. Les lettres de Tell el Amarna, les annales égyptiennes et assyro-babyloniennes ont contribué à développer et à confirmer ces connaissances. Nous avons appris ainsi que l'Egypte étendait surtout son influence sur la côte et sur les routes qui mènent vers la Mésopotamie, jusqu'au premier millénaire environ; que du Nord (Amurru) sortirent les envahisseurs sémitiques qui accaparèrent toute la Mésopotamie pendant des règnes séculaires; que les Hittites s'infiltrèrent du N. au S. surtout dans les villes du centre, entre le XVme et le Xme siècle, mais que malgré toutes les influences, même méditerranéennes, cette contrée resta profondément imprégnée de la culture babylonienne. En d'autres mots, que ce fut une contrée-tampon subissant continuellement le choc des peuples voisins, qu'il ne put donc pas y fleurir de civilisation originale et que tout ce qu'elle produisit porte nécessairement l'empreinte d'une complète dépendance morale de la Mésopotamie.

L'Ancien Testament ou plutôt le " peuple élu " a, enfin, pris sa place naturelle parmi les peuples dont nous venons de ressusciter le passé; nous savons aujourd'hui tracer la courbe logique de son histoire depuis ses origines encore nomades, lorsque les villes cananéennes étaient en plein épanouissement. Nous savons ce que l'Ancien Testament doit aux Cananéens et aux Mésopotamiens; aussi, tout en réduisant fortement l'importance de leur rôle politique, c'est rendre justice aux Hébreux en comptant parmi leurs actes les plus glorieux, celui d'avoir donné, lors

de la dernière rédaction de l'Ancien Testament, une forme monothéiste à une tradition primitivement et exclusivement païenne.

§ 203. — Hittites

Sauf les tombes néolithiques de la Cappadoce orientale, nous ne connaissons encore rien de l'origine des peuples proto-hittites. Grâce toutefois aux fouilles exécutées dans la capitale (Hattušaš-Boghaskeuï), nous entrevoyons la possibilité d'écrire l'histoire du royaume du XV-XIIme siècle, d'établir la liste des rois et de déterminer leurs rapports avec la " Grèce achéenne ". Nous savons que les Hittites ont étendu leur territoire en Mésopotamie et en Syrie, où ils tinrent en échec les plus puissants monarques d'Egypte et de l'Est et qu'ils arrêtèrent momentanément l'essor des premiers royaumes grecs.

Leur originalité apparaît dans leur écriture hiéroglyphique, dans leurs dialectes apparentés aux idiomes indo-européens, dans leur religion comprenant des divinités indiennes, dans leur art sauvage mais impressionnant...

Néanmoins, leur dépendance de la civilisation suméro-babylonienne est grande et surtout sensible dans l'emploi de l'écriture cunéiforme, dans le droit, les usages commerciaux de Babylonie et d'Assyrie répandus jusqu'au cœur de leur empire, dans quelques fragments de mythologie empruntés aux Sumériens (Gilgameš...), dans l'iconographie...

Quoique nous n'ayons pas à traiter des peuples étrangers à la tradition asiatique, le tableau précédent doit être complété par un trait relatif à l'Egypte et aux habitants des îles grecques.

§ 204. — Divers

L'*Egypte* a laissé, dans les ruines syriennes, mésopotamiennes et hittites, le témoignage irrécusable de ses rapports avec les peuples asiatiques. Malgré son influence profonde exercée en Syrie — rappelons qu'elle y a construit des temples, des palais, des fortifications (1) — cette influence est restée surtout matérielle et elle ne fut pas capable de modifier la mentalité syrienne, à laquelle s'adaptait, au contraire, très bien la culture babylonienne.

(1) Sethe, *Urkunden des Aegyptischen Altertums*, IV, 1906 sq.

Si la *Méditerranée* a marqué son influence en Syrie-Palestine, en Asie Mineure (royaume grec du XV-XIIme siècle), elle fut d'ordre purement artistique ou industriel, jusqu'au jour où la conquête d'Alexandre-le-Grand imposa la culture hellénistique aux dépens de celle du pays.

En résumé, les résultats d'environ quatre-vingts années de fouilles prouvent que celles-ci sont infiniment rémunératrices. Aussi, les sciences historiques qui s'appuient sur elles, ont fait des progrès excessivement rapides, si bien qu'on ne pourrait pas encore maintenant faire la somme des connaissances acquises, qu'elles ont entièrement changé les notions admises avant 1850 et que ces dernières se modifient dans le détail, au fur et à mesure des dernières découvertes et des nouveaux déchiffrements. Est-il moisson plus précieuse, plus grandiose, plus édifiante, que celle qui augmente la richesse intellectuelle de l'humanité, qui accroît les collections publiques des témoignages de nos ancêtres et qui oppose une digue infranchissable aux forces destructives, toujours latentes dans la vie des masses ? Car ces résultats constituent le lien par lequel nous nous rattachons indéfectiblement au passé et ils permettent de remonter à la source de notre civilisation. Ils imposent, en outre, la reconnaissance et la modestie qui conviennent aux héritiers de biens matériels et moraux innombrables. En serions-nous indignes au point de renoncer à la conservation et à l'étude de ce patrimoine ?

---

§ 205.

TABLE CHRONOLOGIQUE DES FOUILLES ET SONDAGES [1]

Dates	Localités	Directeurs des travaux
1837	Perse (Béhistun, Persépolis) ...	Rawlinson.
1842	Euyuk	Hamilton.
1843-1845	*Kuyundjik*, Khorsabad.........	Botta.
1845	Bavian-Maltaï	Rouet.
1845-1850	Calaḫ, *Kuyundjik*, Aššur, Bavian, Maltaï	Layard.
1849-1852	Babylone, Warka, Senkéreh, Tell Laḫm, Tell Sifr., Ur et Suse	Loftus.
1849-1855	Ur, Abu šahrein, Tell Laḫm, Nippur, Suse.............	Taylor.
1849-1854	Kuyundjik, Calaḫ, Sippar, Aššur Balawat	Rassam (sous Layard).
1850-1854	Warka, Larsam..............	Loftus.
1850-1	Nippur	Layard.
1851-1855	*Khorsabad*	Place.
1852-1855	Babylone, Kiš, Assyrie.......	Fresnel, Oppert, Thomas.
1852	Eridu, Tell Laḫm............	Loftus.
1853-1854	Hamman, Ioha...............	Loftus.
1853-1854	Aššur, Borsippa	Rawlinson.
1854	Eridu, Tell Laḫm............	Loftus.
1854-1855	Warka	Loftus.
1854-5	Ur	Taylor.
1860-1861	*Phénicie* (Arad, Byblos, Sidon, Tyr)......................	Renan.
1865-sq.	Palestine	P. E. F.
1868	Palestine (Jéricho)	Warren (P. E. F.).
1872	Kuyundjik, Calaḫ, Aššur......	Rassam.
1873-4	Kuyundjik, Calaḫ............	Smith, G.
1874	Babylone	Beauchamp.
1874	Gézer	Clermont-Ganneau
1876	Karkemiš	G. Smith.
1877-1878	Kuyundjik	Smith, G.
1877-1879	Kuyundjik, Balawat, Borsippa	Rassam.
1877-1901	*Tello*........................	de Sarzec.
1877-sq.	Palestine	Deutscher Palästina Verein.
1878-1882	Sippar, Babylone, Borsippa ...	Rassam.

[1] *Remarque.*— Quelques postes de ce tableau n'indiquent pas de véritables fouilles ni sondages, mais seulement des explorations, tels 1837, 1845, 1874, 1877, 1878, 1908 (Hogarth). Leur insertion nous a paru utile, pour comprendre la suite des faits.

Les opérations principales sont en italiques; nous les considérons telles, surtout à cause de leur rendement scientifique.

Dates	Localités	Directeurs des travaux
1878-1881	Karkémiš	Henderson.
1879, 1881	Tell Ibrahim	Rassam.
1880	Babylone	Rassam.
1880	Dhuspa (Van)	Rassam
1881	Gézer	Clermont-Ganneau.
1883	Arslan-Taš	Hamdy Bey.
1884-1886	Suse, Persépolis	Dieulafoy.
1887	Šurghul, El Hibba	Koldewey, Moritz, Meyer.
1887	Sidon	Hamdy Bey.
1888-1894	*Sendjirli*	Humann, Luschan, Koldewey.
1888-1900	*Nippur*	Haynes, Harper, Hilprecht, Peters.
1889	Sippar	Ville de Bagdad.
1890	*Tell Hésy* (Lakiš)	Petrie (P. E. F.).
1890-1893	Lakiš (Tell Hésy)	Bliss,
1892-1893	Tell es Safi, Judeideh Sandahannah, Zakariia	Bliss, Macalister.
1892-1893	*Sippar*	Scheil-Bedry-bey.
1893-1894	Boghaskeui, Euyuk, Kultépé	Chantre.
1893-1898	Lakiš	Macalister.
1894-1897	*Jérusalem*	Bliss-Dickie.
1897-1914	*Perse*	Délégation française en Perse (de Morgan).
1898-9	Gézer	Clermont Ganneau, Lagrange.
1898-9	Van	Belck-Lehmann-Haupt.
1898-1900	Nippur	Haynes, Harper, Hilprecht, Peters
1899-1912	*Babylone*, Borsippa	Koldewey et collaborateurs (D. O. G.).
1899	Gézer	Clermont-Ganneau, Lagrange.
1899	Tell Hallaf	Oppenheim.
1900	Fara	Hilprecht, Harper, Peters.
1901	Sidon	Macridy-bey.
1901-1904	*Ta'annek*	Sellin.
1901-1902	Elbrouz, *Talyche*	Délégation française en Perse (de Morgan).
1902	*Sendjirli*	Humann-Puchstein.
1902	Abu-Hatab	Koldewey et collaborateurs.
1902-1914	*Aššur*	Andrae et collaborateurs (D. O. G.).
1902-1903	Tell *Mussian*	Délégation française en Perse (de Morgan).
1902-1903	Sippar	Delitzsch, Koldewey (D. O. G.).
1902-3	Fara	Andrae et collaborateurs (D. O. G.).
1902-1905	Gézer	Macalister (P. E. F.).
1903-1904	*Bismya*, Sippar	Banks.
1903-4	Tello	G. Cros.
1903-5	Kuyundjik	King, Campbell Thompson.
1903-1905	*Mutésellim*	Schumacher, Benzinger.
1903-1906	Nippur	Haynes, Harper, Hilprecht, Peters.

Dates	Localités	Directeurs des travaux
1904	Azerbeidjan	Délégation française en Perse (de Morgan).
1904	King, Campbell	Béhistun.
1905-7	Boghaskeuï	Winckler.
1905-1908	*Boghaskeuï*	Puchstein, Winckler, Macridy-bey.
1906	Kultépé	Winckler.
1907	Tello	G. Gros.
1907-8	Saktchégeuzu	Garstang.
1908	Tell Ahmar, Tell Bashar, Karkémiš, N. d'Alep...........	Hogarth.
1908-1909	*Jéricho*	Sellin-Watzinger.
1908	Persépolis	Morgan (Délégation en Perse).
1908	*Gézer*	(P. E. F.) Macalister (?).
1908-1910	*Samarie*	Fisher, Lyon, Reisner.
1909	Tello	G. Cros.
1911	Euyuk	Macridy bey.
1911-1912	Kiš, Bender..................	de Genouillac.
1911-1914	*Karkémiš* et environs.........	Hogarth, Woolley.
1912-1913	Warka	D.O.G. Jordan et collaborateurs
1913-1914	Sichem	Sellin.
1913-1914	Jérusalem	Weill (Exploration Society).
1913-1914	Kafr Djarra (Sidon)	Contenau-Macridy bey.
1918	Kuyundjik	L. King.
1918-9	Eridu, Tell Lahm.............	Campbell-Thompson et Hall.
1919-28	*Ur, Tell el Obéid*	Anglo-Américains (Hall, Woolley et collaborateurs).
1919-1927	Perse, Suse	Délégation française en Perse.
1920-1927	Karkémiš	Woolley et collaborateurs.
1920-1927	Syrie (*Byblos*, Nébi Mend, Sidon Tyr	S. A. B. A. S.
1921-27	*Beisan*	University of Philadelphia (Pennsylvania).
1920-1927	Jérusalem	Weill, etc. (Exploration Society).
1921	Ascalon	Pythian-Adams (P. E. F.).
1921-1923	*Salihiyeh-Doura-Europos*	Renard, Breasted, Cumont (S. A. B. A. S.).
1922-sq.	Jérusalem	Macalister-Duncan (B. S. A. Jerus., etc...
1922-1923	Carmel	B. S. A. Jerus.
1922	Tell el Fûl (Gibea)...........	Institut or. américain (Albright).
1922	Tell Nebi Mend.............	S. A. B. A. S. (Pézard).
1923	Harbaj	B. S. A. Jerus.
1923	Ascalon	S. A. B. A. S.
1923-4	Râs-el-Aïn	B. S. A. Jerus.
1923-1924	Tantural (Dor)	B. S. A. Jerus.
1922-8	*Kiš, Jemdet Nasr*	Langdon, Mackay, Wattelin, etc.
1923-sq.	Jérusalem	Weill (Exploration Society).
1924-5	Kultépé	Hrozny.
1925-8	Mutésellim	Institut oriental de Chicago (Cl. Fisher, A. Rowe).

Dates	Localités	Directeurs des travaux
1925	Scheich Saad	Hrozny.
1925-7	Tell Aḫmar	S. A. B. A. S.
1925	Tell Zeidan	Institut or. américain (Albright-Dougherty).
1925	*Tabgha*	B. S. A. Jerus.
1926-8	Arslan-Taš	S. A. B. A. S. Thureau-Dangin.
1926	Tell Beith Mirsim............	Institut or. américain (Albright).
1925-7	Mispah	Bade W. F.
1926-7	Sichem	Sellin-Böhl.
1926-7	Tell El-Mišrifé..............	du Mesnil du Buisson (S. A. B. A. S.).
1926	Tell Nebi Rubin (Jaffa).......	B. S. A. Jerus.
1926-1927	Hasor (Palestine)............	J. Garstang (B. S. A. Jerus.).
1926	Gerar-Tell Jemneh	B. S. A. Egypt.
1926-7	Neirab	Ecole Fr. d'Archéol. Jérus. (Barrois et Carrière).
1927	Tell Ḫallaf	Oppenheim.
1927	Alep	S. A. B. A. S.
1927-8	Kuyundjik	Campbell Thompson
1928	Salihiye (Doura)	Rostovtzev, Cumont.

§ 206.

TABLE GÉOGRAPHIQUE DES FOUILLES (¹)

ASSYRIE :

Kuyundjik : Botta 1843-5 ;
Layard 1845-1850 ;
Rassam 1872, 1877-1879 ;
G. Smith 1874, 1877-8.
L. King 1903-5, 1918, Campbell-Thompson 1927-8.

Khorsabad : Botta 1843-1844 ;
Place 1851-1855.

Bavian et Maltai : Rouet 1845, Layard 1846.

Calaḫ : *Layard* 1845, 1849 ;
Rassam 1850, 1872 ;
G. Smith 1873.

(¹) Les noms en italiques indiquent les fouilles importantes.

Aššur : Layard 1845-1847;
Rassam 1850, 1872;
Rawlinson 1853;
Andrae et collaborateurs 1902-1914.

Balawat : Rassam 1850, 1878.

Dhuspa : Rassam 1880, Belck-Lehmann-Haupt 1898-9.

BABYLONIE :

Ur : Loftus, Taylor 1849-50, 1854-1855;
Anglo-Américains 1919-1928;

El 'Obeid, Hall 1919, Anglo-Américains 1923-6.

Eridu, Tell Laḫm J. Taylor : 1849-1855;
Loftus 1852-4;
Campbell Thompson, Hall 1918-9;

Larsam, Kiš, Sifr, Warka : Loftus 1849;

Warka : Loftus 1850-1854;
D.O.G. Jordan, 1912-1913.

Larsam : Loftus 1850;

Nippur : Taylor, Layard 1850-1;
Harper, *Haynes*, *Hilprecht*, *Peters* 1888-1890, 1898-1900, 1903-1906;

Babylone : Rich vers 1800; Beauchamp 1874, Loftus 1850, Fresnel, Oppert, Thomas 1852-1855;
Rassam 1880; *Koldewey* et collaborateurs 1899-1912.

Borsippa : Rawlinson 1854, Rassam, 1878-9, *Koldewey* et collaborateurs 1899-1912.

Kiš : Fresnel, Oppert, Thomas 1852;
de Genouillac 1911-1912;
Langdon et collaborateurs 1922-1926;
Watelin 1926-1928.

Tell Sifr : Loftus 1852, de Genouillac 1910-1;

Ḫamman : Loftus 1853-1854.

Ioḫa : Loftus 1854.

Tello : *de Sarzec*, onze campagnes entre 1877 et 1901.
G. Cros 1903, 4, 1907, 1909.

Sippar : Rassam 1850, 1878-1882;
Ville de Bagdad 1889.
Scheil, Bedry-Bey 1892-1893;
D. O. G. 1902-1903.
(Banks, 1903-4).
Tell Ibrahim : Rassam 1879, 1881.
Šurghul, El Hibba : Koldewey et collaborateurs 1887; D. O. G. 1902-3.
Fara : Hilprecht, Harper, Peters 1900;
D. O. G. 1902-3.
Abu Hatab : Delitzsch-Koldewey 1902.
Bismya : *Banks* 1903-1904.

ELAM-PERSE :

Suse : Loftus 1851-1852;
Dieulafoy 1884-1886;
de Morgan 1897-1914;
Successeurs de de Morgan 1919-1927.
Persépolis : Rawlinson 1837;
Dieulafoy 1885;
de Morgan 1908.
Mussian : *de Morgan* 1902-1903.
Talyche, Elbruz : *de Morgan* 1901-1902.
Azerbeidjan : de Morgan 1904;
(Béhistun : Rawlinson 1837; King, Campbell 1904).

SYRIE-PALESTINE :

Arvad : Renan 1860-1861.
Sidon : Renan 1860-1861, Hamdy bey 1887; Macridy-bey 1901; Contenau, Macridy-bey 1913-4, *S. A. B. A. S.* 1920 sq.
Tyr : Renan 1860-1861, S. A. B. A. S. 1920 sq.
Byblos : Renan 1860-1; *S. A. B. A. S.* 1919 sq.
Palestine : P. E. F. 1865;
Deütscher Paläština Verein 1877 sq.

Jéricho : Warren 1868, *Sellin-Watzinger* 1908-1909.
Lakiš : Petrie 1890;
Bliss 1890-1893;
Macalister 1893-1898.
Ta'annek : *Sellin* 1901-1904.
Gézer : (Clermont-Ganneau 1874, 1881, 1898-9);
(Lagrange 1898-9);
Macalister 1902-1905.
Telles Safi, Zakariia, Judeideh, Sandahannah : Bliss-Macalister 1892-1895.
Jérusalem : *Bliss*, Dickie 1894-1897, Duncan, Macalister 1922 sq.;
Exploration Society 1913-1914, 1920-1927.
Mutésellim : *Schumacher-Benzinger* 1903-1905;
Institut oriental de Chicago (Fisher, Rowe) 1925 sq.
Samarie : *Fisher*, *Lyon*, *Reisner* 1908-1910.
Sichem : Sellin-Böhl 1913, 1914 et 1926-7.
Beisan : *Philadelphie* 1921 sq.
Nébi Mend : S. A. B. A. S. 1921-2.
Tell el Fûl-Gibea : Albright 1922.
Carmél : B. S. A. Jerus. 1922-1923.
Harbaï : B. S. A. Jerus. 1923.
Ascalon : Pythian-Adams 1921. B. S. A. Jerus. 1925.
Tanturah : B. S. A. Jer. 1923-1924.
Scheich Saad : Hrozny 1925.
Tell Beith Mirsim : 1926 (Albright).
Mispah : Bade 1925-7.
Nébi Rubin : B. S. A. Jerus. 1926.
Tabgah : *B. S. A. Jerus.* 1925.
El Mišrifé 1926-7 : S. A. B. A. S.
Hasor 1926-7 : J. Garstang (B. S. A. Jerus).
Gerar-Tell Jemneh : B. S. A. Egypt 1926.
Neirab : Ecole Fr. Arch. Jérus. 1926-7.
Alep (etc...) : Hogarth 1908; S. A. B. A. S. 1927.

ASIE MINEURE, SYRIE-NORD, MÉSOPOTAMIE OCCIDENTALE.

Euyuk : Hamilton 1842;
Chantre 1893-1894;
Macridy bey 1911.
Arslan-taš : Hamdy bey 1883;
S. A. B. A. S. 1926-8.
Karkemiš : G. Smith 1876;
Henderson 1878-81;
Hogarth et Collab. 1908, 1911-1914, 1920 sq.
Sendjirli : *Humann, Luschan, Koldewey* 1888-1894; Humann-Puchstein 1902.
Boghazkeuï : Chantre 1893-1894;
Winckler 1905-1907;
Winckler-Puchstein, Macridybegy, 1907-8.
Saktchégeuzu : Garstang 1908.
Tell Ḫallaf : Oppenheim 1899, Oppenheim 1927.
Ras el Aïn : B. S. A. J. 1923-4.
Tell Aḫmar : Hogarth 1908; S. A. B. A. S. 1925.
Kül tépé (Ganiš) : Chantre 1893-4; Winckler, 1906; Hrozny 1923-1925.
Tell Zeidan : Institut or. de Chicago 1925.
Salihiyeh : Renard, Breasted, Cumont 1921-3, Rostovtzev 1928.

§ 207

TABLEAU COMPARATIF DES FOUILLES

Le terme " comparatif " qualifiant ce tableau est quelque peu arbitraire; il n'a pas le sens d'opposer la valeur du travail fourni par les fouilleurs, mais seulement celui de mettre en évidence trois catégories d'opérations : les premières — les plus importantes — donnèrent des résultats brillants, tant au point de vue scientifique, qu'à celui des antiquités exhumées. La seconde catégorie comprend ces travaux-là qui furent plus que de simples sondages, mais dont les résultats ne peuvent néanmoins pas être comparés aux premiers. Enfin, il reste les sondages proprement

dits qui ne purent donner que des résultats médiocres en comparaison des autres. Ce terme " médiocre " n'a pourtant rien de péjoratif.

Ainsi, Rassam fit plus que des sondages dans le vrai sens du mot, puisqu'ils amenèrent un grand nombre d'antiquités dans les collections. Mais ces travaux entraînèrent la destruction des ruines, parce qu'ils étaient conduits, dans le dessein d'arracher à la terre, coûte que coûte, les trésors qu'elle cachait et, par conséquent, les résultats scientifiques furent presque nuls. Pour cette raison, nous les classons parmi les fouilles de moyenne importance. De même pour les fouilles de Kiš par de Genouillac; nous les rangeons dans la seconde catégorie, parce que, en comparaison des fouilles postérieures de Langdon, elles donnèrent moins de résultats scientifiques et d'antiquités. Nous n'avons pas pour cela l'intention de rabaisser le mérite du fouilleur; nous ne jugeons que le résultat global, quels qu'aient été les efforts dépensés et les intentions directrices.

Nous avons été amené à faire le *total des opérations* effectuées à partir de 1843. Ce compte impose une distinction assez délicate. Ainsi, nous savons que de Sarzec a fait onze campagnes à Tello. Mais nous ne connaissons pas le nombre des campagnes de Botta, de Layard, et d'autres, soit qu'ils aient été occupés en deux endroits, parfois éloignés, à la fois, soit qu'ils interrompirent brièvement leurs travaux en un site pour se dépenser ailleurs. D'autre part, plusieurs de ces travaux ne durèrent que peu de temps. Ce dernier nous est souvent même inconnu.

Quant aux campagnes elles-mêmes, nous avons conventionnellement adopté l'unité par année de recherches, en supposant que les fouilles furent pratiquées pendant la bonne saison (fin d'hiver et printemps), et non pas au cours de la saison chaude et humide (été et hiver); d'où il résulte qu'il faut admettre une interruption de quelques mois par an. Il y a eu néanmoins des exceptions. Ainsi, Banks travailla pendant la saison chaude, presque sans discontinuer; en comparaison de bien d'autres fouilles, celles-ci pourraient compter pour deux et peut-être même pour trois campagnes.

Si le nombre est tout à fait impossible à déterminer, nous nous sommes contenté d'un chiffre approximatif; par exemple, les fouilles d'Ur, commencées en 1919, continuées jusqu'en 1927-8, représentent

théoriquement huit campagnes, quoique, selon les rapports et communiqués de la presse, il n'y en ait eu que cinq ! De même pour les fouilles de Kiš, celles de Karkémiš. Faute de rapport officiel et définitif, nos chiffres ne peuvent pas viser à l'exactitude absolue et notre table sera légèrement modifiée plus tard.

Une difficulté semblable se présente au sujet des sites mêmes. Lorsqu'il s'agit de l'exploration d'une province entière (Talyche, Azerbeidjan...), nous n'avons compté qu'une seule campagne, quoique pareil effort ait pu valoir la tâche de plusieurs fouilles, exécutées par d'autres chercheurs.

Au fait, ce dénombrement n'a pas plus de valeur que les statistiques en général; il sert seulement à fixer les idées, à permettre la comparaison et à tirer certaines conclusions générales.

Sites	Fouilles importantes	Fouilles de moyenne importance	Sondages
		ASSYRIE	
Kuyundjik	...	...	Botta 1843 ... 1
Kuyundjik	Layard 1845-7, 1849-50 ... 3	Rassam 1872, 1877-9 ... 2	G. Smith 1873-4; 1877-8 ... 2 King 1903-5, 1918, 1927-8 avec Campbell, Th. ... 3
Khorsabad	Place 1851-5 ... 4	Botta 1843-4 ... 2	
Calah	Layard 1845-6, 1849 ... 2	Rassam 1850, 1872 ... 1	G. Smith 1873 ... 1
Aššur	D. O. G. 1902-14, Andrae et collaborateurs ... 12	...	Rawlinson 1853 ... 1 Layard 1845-7 ... 2 Rassam 1850, 1872 ... 1
Balawat	...	Rassam 1850, 1877-8 ... 1	Rassam 1880 ... 1
Dhuspa (Van)	...	...	Belck-Lehmann Haupt 1898-9 1
Villes : 6	Opérations ... 21	... 6	... 13
		BABYLONIE	
Ur	Anglo-Américains 1919-28 ... 5	...	Loftus, Taylor 1849, 1854-5 .. 2
El'Obeid	Anglo-Américains 1923-6 ... 2	...	Hall 1919 1
Eridu, Laḫm	...	...	Taylor 1849-5 et Loftus 1852-4 3
Larsam, Sifr, Warka	...	...	Campbell Thompson, Hall 1918-1919 1 Loftus 1849-0 ... 1
Warka	...	...	Loftus 1850-4 1 D. O. G. 1912-3 1
Nippur	Améric. 1888-1906 ... 5	...	Layard 1851 ... 1
Babylone	Koldewey 1899-12 ... 8	...	Loftus 1850, Beauchamp 1874, Fresnel 1852-5, Rassam 1880 4
Borsippa	Koldewey 1902 ... 1	Rassam 1878-9 ... 1	Rawlinson 1854 ... 1
Kiš	Langdon 1922-6 et collab. ... 4	Genouillac 1911-2 ... 1 Wattelin 1926-8 ... 2	Fresnel 1852 1
Tell Sifr	...	...	Loftus 1852 1 Genouillac 1910 1
Hamman	...	...	Loftus 1853-4 ... 1
Iokha	...	...	Loftus 1854 ... 1
Tello	de Sarzec 1877-1901 ... 11	G. Cros, 1903, 4, 7, 9 ... 4	
Sippar	...	Rassam 1850, 1878-82 et Scheil 1892-3 ... 5	D. O. G. 1902-3, Bagdad 1889 2
Tell Ibrahim	...	...	Rassam 1879, 1881 ... 2
Surghul-El-Hibba	...	...	Koldewey et collab. 1887, D. O. G. 1902-3 ... 2
Fara	...	...	Américains 1900 ... 1 D. O. G. 1903 1
Abu Hatab	...	...	Delitzsch, Koldewey, 1902 .. 1
Bismya	Banks 1903-4 ... 1		
Villes : 20	Opérations ... 37	... 11	... 30

Sites	Fouilles importantes	Fouilles de moyenne importance	Sondages
		ELAM-PERSE	
Suse	de Morgan et Collabor. 12 1897-1914, 1919-27. 7	Dieulafoy 1884-6 2	Loftus 1851-2 1
Persépolis		Dieulafoy 1885 .... 1 de Morgan 1908. 1	Rawlinson 1857 1
Mussian	de Morgan 1902-3. 1		
Talyche, Elbruz	de Morgan 1901-2. 1		
Azerbéidjan	de Morgan 1904. 1		
Villes : 5 Districts 3 = 6	Opérations. 22	 4	 2
		SYRIE-PALESTINE	
Tyr, Sidon Arvad		Renan 1860-1 .... 3 Hamdy bey 1887 .... 3 Macridy bey 1901 .... 1 Contenau-Macridy bey 1913-4 1 S. A. B. A. S. 1920 sq. 4	
Byblos	S. A. B. A. S. 1919sq. 6	Renan 1860-1 1	
Jéricho	Sellin-Watzinger 1908-9 1	....	Warren 1868. 1
Lakiš	Petrie 1890 .... 1 Bliss 1890-3. .... 2 Macalister 1893-8 4		
Ta'annek	Sellin 1901-4 3		
Gézer	Macalister 1902-5 3	....	Clermont-Ganneau 1874, 1881 : Lagrange 1898-9 .... /4
Sañ Zakaria, Judei-deh, Sandahannah	....	Bliss-Macalister 1892-5 3	
Jérusalem	....	Bliss Dickie 1894-7 .... 4 Duncan-Macalister 1922 sq. ... 5 Exploration Soc. 1913-4 ..... 1 Exploration Soc. 1920-7. 7	
Mutésellim	Schumacher et Benzinger 1903-5 2 Américains 1925-8. 2		
Samarie	Américains 1908-10. 2		
Sichem	....	Sellin-Böhl 1913-4, 1926-7. .. 2	Sellin 1913 1
Beisan	Américains 1921-7 3		
Tell Nebi Mend	....	S. A. B. A. S. 1921-2. 1	
Tell el Fûl	....	....	Albright 1922 1
Carmel	....	B. S. A. Jerus. 1922-5 1	
Harbaj	....	B. S. A. Jerus. 1923. 1	
Ascalon	....	Phythian 1921 B.S.A. Jerus. 1923 2	
Tanturah	....	B. S. A. Jerus. 1923-4 1	
Mišrifé	....	....	S. A. B. A. S. 1926-7. 1
Scheich Saad	....	....	Hrozny 1925 1
Mispah	....	....	B. S. A. Jerus 1925-7. 2
Nebi Rubin	....	....	B. S. A. Jerus 1926. 1
Tell Beith Mirsim	....	....	Albright 1926. 1
Tabghah	B. S. A. Jerus 1925. 1		
Hasor	....	....	B. S. A. Jer Garstang 1926-7 1
Gerar-Jemmeh	....	....	B. S. A. Egypt 1926. 1
Neirab	....		École Fr. d'arch. de Jérusalem 1926-7. 1
Alep	....	....	Hogarth 1908, S. A. B. A. S. 1926-7 3
Villes : 33	Opérations. 30	 41	 19

Sites	Fouilles importantes	Fouilles de moyenne importance	Sondages
ASIE MINEURE, EUPHRATE O.			
Euyuk	....		Hamilton 1842; Chantre 1893-4 Macridy Bey 1911 3
Arslan-taš	....	S. A. B. A. 1928 1	Hamdy B. 1883; S. A. B. A. S. 1926 2
Karkemi,	Hogarth et coll. 1911-4, 1920 sq. 6	Hogarth 1908 1	G. Smith 1876 Henderson 1878-81 2
Kultépé (Ganiš)	....	Hrozny 1925 1	Hrozny 1924, Chantre 1893-4 1
Sendjirli	Hum. Lus. Kold. 1888-91 1902 3	....	....
Boghaskeui	Winckler Püchstein 1905-8 .. 3	....	Chantre 1893-4 1
Saktchégeuzu	....	Garstang 1908 1	....
T. Ḥallaf	....	....	Oppenheim 1899, 1927 2
Râs el'Aïn	....	....	B. S. A. J. 1923-4 1
T. Aḥmar	....	....	B. S. A. J. 1925 Hogarth 1908 2
Zeidân	....	....	Albright-Dougherty 1925 2
Salihiyeh	S. A. B. A. S. 1921-5	....	....
	Renard-Breasted, Cumont ... 5	Rostovtzev 1928 1	
Villes : 12	Opérations 17	5	 16

SOMME DES TOTAUX PRÉCÉDENTS

Pays	Places fouillées	Nombre de fouilles		Sondages	Totaux des opérations
		importantes	d'importance moyenne		
Assyrie	6	21	6	13	40
Babylonie	20	37	11	30	78
Elam-Perse	6	22	4	2	28
Syrie	33	50	41	19	91
Monde Hittite	12	17	5	16	37
5 Pays d'Asie Antérieure	77	127	67	80	274

APPENDICE I

NOTE SUR LES ANTIQUITÉS TROUVÉES A UR EN 1927-8

Au cours de l'été 1928, c'est-à-dire, pendant que les pages précédentes étaient sous presse, les *antiquités* trouvées à Ur en 1927-8 ont été exposées au British Museum avant le partage avec le Musée de Pensylvanie. La réunion de ces pièces nous a permis de compléter les § 51, 52 et d'indiquer leur importance historique et archéologique. Elles avaient été découvertes dans trois sortes de tombeaux : 1) une tombe de la reine Šub-ad; 2) une tombe contiguë, violée, attribuée au prince Meš-kalam-dug; 3) diverses autres tombes entourant les premières et appartenant peut-être aux gens de cour des premiers. Celles de la reine et du prince, étaient construites en briques et sur plan rectangulaire; la tombe violée avait, en outre, une coupole rectangulaire. Il y a de longues années, les premiers fouilleurs avaient déjà rencontré les tombes à coupoles, mais jamais elles n'étaient aussi bien conservées et la forme rectangulaire apparait pour la première fois.

Remarquable, avant tout, est *l'ancienneté des antiquités*. Dans la couche supérieure au tombeau de la reine, on avait déterré, la saison précédente, un mobilier funéraire, comprenant entre autres, un cylindre et une inscription de Meš-an-ni-padda, premier roi de la première dynastie d'Ur. Or, celui-ci date de 4148-4069 selon Weidner (Mitt. V. A. G. 1921, p. 61). Quoique cette date n'ait pas été acceptée par les historiens, on peut admettre, sur la foi d'autres documents, que ce roi régnait entre 4000 et 3000. La tombe de la reine est antérieure, puisqu'elle se trouve à un niveau inférieur. On a objecté toutefois, que la stratification des ruines sumériennes n'est pas un argument péremptoire, parce que le sol a été trop souvent remué. Mais l'archaïsme des usages funéraires et de certaines pièces indique une date extrêmement élevée, rapprochée de celle (3500) qu'a suggérée le fouilleur Woolley. On a prétendu, en outre, qu'entre l'art de l'époque du patési Ur-Nina et celui des objets exposés il y a trop peu de différence accusant une évolution aussi lente. Mais l'art archaïque ne se reproduit-il pas longtemps après son plus haut point de développement ? Et ne place-t-on pas Ur-Nina vers 3000, généralement ? Quoiqu'on dise, l'ancienneté ne remontera pas à beaucoup moins que l'époque critiquée; il n'y a d'ailleurs aucun inconvénient, dans l'état incertain de la chronologie sumérienne, à admettre provisoirement une date moyenne de 3000.

Ce qui frappait ensuite le visiteur, c'est la *profusion des matières précieuses* et semi-précieuses : or, argent, cuivre, lazulite, cornaline, coquille, nacre... qu'on ne rencontre évidemment que dans des tombes riches, appartenant à une race dont les arts étaient très développés. La présence de tant de métal contraste grandement avec le fait que les

Sumériens ont dû importer ces matières premières, car le pays n'en possède pas. Elle confirme la thèse, généralement admise, que le peuple sumérien est immigré dans la vallée après qu'elle fût devenue habitable, c'est-à-dire après 5000 avant notre ère et qu'il peut avoir apporté ses arts et industries d'ailleurs. La profusion de nacre et de coquille travaillés indique qu'il devait séjourner depuis assez longtemps à l'Ouest du Golfe Persique, où il a établi ses premières stations.

Une troisième observation fondamentale concerne la nouveauté vraiment inattendue des *usages funéraires*, de la forme, de la destination et de la décoration des objets. Il importe d'y insister.

Si la tombe de la reine fut trouvée intacte, d'autres ont été pillées pendant l'antiquité. Les objets funéraires furent donc découverts pêle-mêle dans toutes les tombes, à l'exception de la première. Bien plus, nombre d'entre eux ont été trouvés inextricablement noyés dans la masse ou la poussière avec les ossements humains et animaux. En effet, nous n'avons pas seulement affaire avec des tombes mais encore, à une sorte d'antichambre qui les précède; et c'est là qu'on a déterré les restes de cinquante-neuf personnes et de six taureaux, le tout immolé, au cours d'un horrible rite, lors des funérailles princières ! Femmes, pages, serviteurs, guerriers, de même que les taureaux traînant deux chars de parade, ont été trouvés à la place qu'ils occupaient au moment de leur immolation. Ils portaient leurs vêtements et leurs bijoux de cérémonie, voire leurs armes. Plusieurs de ces objets, les harnais de cuir et d'argent des animaux n'ont pas pu être détachés de leur gangue d'argile et d'os; aussi les a-t-on exposés tels quels.

Les fouilleurs ont tâché de restituer la scène de carnage; près des tombes se trouvaient douze femmes sur une rangée; devant elles les statues de deux vaches, qu'elles destinaient probablement au sacrifice. Sur le premier plan, à droite, étaient les chars avec six taureaux et leurs conducteurs et, à gauche, les guerriers, couverts de leurs longs manteaux et tenant leurs armes. Devant l'entrée se tenaient deux femmes et trente-cinq serviteurs et pages.

Enfin, quels objets rencontre-t-on dans cette masse informe ? Des récipients, des objets de toilette et de parure, des armes et des outils, des cylindres, etc... Les plus importants vont arrêter notre attention. D'abord, les *vases en albâtre, et en pierre dure*, au nombre d'une douzaine. Leurs formes cylindriques, globulaires, coniques, triangulaires... les font tellement ressembler aux vases de l'Ancien Empire égyptien, qu'on se croirait en présence d'imitations. Il y en a d'autres dont le pied, le goulot ou la panse rappellent des vases de la XVIII[e] dynastie. Certains *vases en or et en argent* ont également quelque chose d'égyptien; il y en a même un qui supporte la comparaison avec un vase mycénien !

Une *forme tout-à-fait neuve* est la suivante : la panse peut avoir 0.15 à 0.20 m. de largeur au bord supérieur, tandis que l'extrémité correspondante n'a que 0.05 ou 0.07 m. de largeur. Ce vase est comme aplati; en effet, entre les bords supérieurs, il y a seulement 0.05 à 0.07 m. de distance. Une tige courbe part de l'extrémité inférieure, très mince qui ne peut avoir servi qu'à aspirer la boisson. C'est donc le précurseur des récipients dont on absorbe le liquide au moyen d'un jonc, si souvent représentés sur les cylindres. Enfin, il est posé sur un pied évasé très élégant.

Non moins intéressant est un *œuf d'autruche* en or, enchâssé en haut et en bas par des lamelles de coquille et de cornaline, formant un coloris des plus chaud. Il rappelle qu'au cours des fouilles à Kiš, on découvrit de véritables œufs d'autruches, consolidés intérieurement par des tessons de poterie et par du bitume (§ 77).

Une *lampe en or* indique qu'à cette époque déjà, cet ustensile n'était pas seulement devenu courant, mais qu'on en aimait la forme délicate.

Il faudrait encore mentionner une série de *vases en argent* de grandes dimensions; malheureusement, la plupart ne sont pas intacts. L'éboulement qui doit s'être produit dans les tombes les a écrasés en partie; d'ailleurs, ils étaient inextricablement soudés à divers autres objets. Remarquons un *tamis* en argent avec manche.

Pour la première fois durant cette saison, on déterra des *bateaux* pouvant atteindre 0.50 à 0.60 m. de longueur. Celui conservé à l'Iraq Museum est entièrement d'argent, ainsi que les rames. Celui de la collection présente n'est qu'en terre cuite et néanmoins il offre encore plus d'intérêt à certains points de vue. Il est vrai que le premier dépasse l'autre par la matière et la facture. Mais le second a une valeur documentaire qu'on ne peut attribuer au premier. Posés dans la coque, se trouvaient deux vases. Or, un texte de la série de Labartu — la déesse qui vogue sur les eaux de l'enfer sumérien — fait une allusion qui pourrait se rapporter à notre bateau et à ses vases. On enjoint à Namtarru, le commensal de Labartu, l'ordre d'arriver avec deux vases, de les déposer et de partir. Ne serait-ce pas en application d'un rite, exécuté au cours de l'enterrement, qu'un aurait placé ce bateau avec ses deux vases dans ce tombeau? Remarquons encore, qu'à Diqdiqeh, à quelques kilomètres d'Ur, on découvrit des bateaux semblables, au cours de sondages exécutés la même année.

Aux récipients se rattachent les *cuillers en cuivre* avec bec, dont plusieurs atteignent près d'un mètre de longueur. Quoique leur destination reste sujette aux hypothèses, il n'est pas moins vrai que ces objets indiquent des usages d'une civilisation très avancée.

Examinons maintenant les *bijoux et objets de toilette*. Ils sont tellement nombreux et variés, que leur exposition dépasse toute imagination, et n'aura pas manqué d'intéresser les visiteurs les plus ignorants et les plus insensibles. Remarquons d'abord les *diadèmes*. L'un d'eux se compose de feuilles et de fleurs en or, agrémentés de cornaline et de lazulite; ces trois couleurs forment un ensemble que les Sumériens ont dû estimer beaucoup, puisqu'on les retrouve dans la plupart de leurs bijoux, avec parfois un peu de nacre et de coquille. Les feuilles ont à peu près 0.08 à 0.10 m. de longueur; c'est dire l'énormité de la pièce. Il a été retrouvé sur le crâne écrasé de la reine.

Le second est plus délicat; il se compose de petites feuilles et fleurettes en or rehaussé de cornaline; entre elles se suivent de nombreuses figurines de taureaux et de cervidés accroupis. L'ensemble devait être fixé sur un fond de cuir, aujourd'hui perdu.

Passons les *boucles d'oreilles et les colliers* en nous contentant de remarquer leur richesse, leur variété et leur profusion.

Plusieurs *bagues* en or offrent une technique que nous retrouverons ailleurs et où le grainetis ou le semis et l'incrustation de lazulite et de cornaline arrêtent l'attention.

Divers objets pour les *soins de la main* étaient réunis dans des étuis appropriés. Durant la saison de fouilles précédente, on a découvert des instruments identiques.

Des *coquilles en nature et en métal précieux* étaient destinées à contenir le fard pour les yeux.

Une *boîte de toilette* de petites dimensions (env. 6 × 6 cm.) mérite d'attirer l'attention; entièrement confectionnée en ivoire (ou en coquille ?) et de forme semi-circulaire, son couvercle est gravé d'une jolie représentation : lion bondissant sur un quadrupède à longs poils qu'il est occupé à dépecer. La gravure est incrustée de lazulite. On connaît de nombreux morceaux gravés ayant servi de pièces décoratives à des objets semblables; mais jamais, à notre souvenir, on ne découvrit l'objet complet. On n'a naturellement pas trouvé de restes de *vêtements*; néanmoins, un de ceux-ci, appartenant à la reine, mérite une mention spéciale, parce qu'il doit avoir été couvert d'un véritable réseau de perles enfilées d'or, de lazulite, de cornaline... enveloppant le torse. A la hauteur de l'épaule, se trouvait une *épingle* d'environ 0,15 m. de longueur en or, terminée par une très grosse perle de lazulite, fixée entre deux feuilles d'or. Au moyen d'un lien et d'un cylindre en lazulite, le vêtement avait été attaché à la hauteur voulue. Plus loin, on a trouvé une seconde épingle en or et même une troisième en cuivre, de mêmes destination et formes.

Mentionnons pour terminer, un *bouquet* tout en argent, dont les feuilles et les fleurs étaient superposées ou plutôt placées les unes dans les autres, comme on le voit si bien dans les fresques du Nouvel Empire égyptien. Spirales, filigranes, semis, incrustations, gravures, etc... composent la technique de cette bijouterie. Si un jour, quelque orfèvre l'analyse, il la comparera sans doute aux plus beaux bijoux égyptiens trouvés dans le Fayum datant du Moyen Empire. Auxquels accordera-t-il la supériorité, tant au point de vue technique qu'au point de vue décoratif ?

Moins nombreux peut-être, mais non moins intéressants, sont les *armes et les outils*. Tout d'abord mentionnons la merveille inespérée : le *casque en or de Mès-kalam-dug* ! Il est de grandeur naturelle et couvre le front, les oreilles, la nuque. Les cheveux y sont reproduits par des séries de courbes parallèles, terminées par des enroulements figurant les boucles. Un bandeau les retient. Le bord inférieur est muni de trous destinés, sans doute, à recevoir une garniture protégeant les épaules. Pièce tout-à-fait unique dans son genre. Un merveilleux *poignard* est resté à l'Iraq-Museum; on n'avait exposé qu'un simili. Il ressemble aux autres poignards trouvés pendant les fouilles précédentes : lames d'or, manches d'or rehaussés de lazulite et de cornaline. Plusieurs *haches* en or et en bronze sont à signaler, mais leurs formes rappellent les produits de fouilles antérieures. Exceptionnelle est une hache en or. Sa forme est à peu près identique à celle en cuivre, ou en bronze, trouvée en Syrie, et conservée à l'Ashmolean d'Oxford (Cf. B. S. A. E. 1922). On a daté cette dernière du Moyen Empire Egyptien. Un rapprochement entre les deux au point de vue chronologique et technique ne peut manquer d'être fait, tôt ou tard.

Les *lances* des guerriers se composaient du manche en bois et de pièces en argent; c'est-à-dire la pointe, l'attache et l'extrémité.

Citons encore : des *lames* d'or et de cuivre à destination douteuse; un *aiguisoir* de 0,10 à 0,12 m. de longueur en lazulite terminé par un anneau en or; des *ciseaux* en or de 0,10 m. de longueur ayant peut-être servi à l'exécution des gravures sur pierres, etc...

Nous avons déjà mentionné plus haut la présence de deux *chars traînés par six*

taureaux; la boiserie étant tombée en poussière, on n'en a retrouvé que les appliques métalliques. On doit y rattacher le *trône-char de la reine* dont le bois, également pourri, était incrusté d'une mosaïque de cornaline, de lazulite et de bitume très décorative. Les quatre côtés portaient des *têtes de lions* en or. Ce trône était placé sur deux patins de bois, recourbés à l'avant, de sorte que le meuble pouvait faire fonction de traîneau comme ceux d'Egypte ! Encore une fois, y a-t-il ici simple coïncidence ou emprunt ? Devant le traîneau on a recueilli les restes d'une grande *statue de taureau* qui était sensé le traîner; sa face est d'or; sa chevelure et sa longue barbe de lazulite; jamais pareille statue ne fut remise au jour, quoique les représentations de taureaux soient innombrables. Son poitrail est décoré d'une gravure à laquelle on n'aurait jamais osé s'attendre, exécutée en coquille, sur fond de bitume. Si le premier registre nous montre Gilgameš domptant deux bisons (Eabani ?), sujet fréquent, les second et troisième registres présentent plusieurs sujets satiriques. Et quelle satire ! Deux ours, l'un dansant sur les pattes postérieures et, l'autre, accroupi jouant de la harpe. Cet instrument est semblable à celui, trouvé en nature, dans la même tombe. Cette harpe-ci compte onze cordes et repose sur un taureau couché; par ce dernier détail, elle rappelle une sculpture de l'époque de Gudéa. Entre les deux animaux est assis une sorte de renard, tenant dans la patte droite un sorte de cistre à quatre tiges et portant un poignard dans la ceinture.

Dans le dernier registre, nous voyons un lion s'avançant vers la gauche et tenant un vase de forme quasi mycénienne ainsi qu'une coupe. Devant lui, se dresse un " homme-scorpion " et derrière lui un cervidé tenant deux vases. Sauf Gilgameš, tous ces sujets sont absolument uniques. L'homme-scorpion n'apparaît que sur les " kudurrus ", c'est-à-dire de longs siècles après !

Une *table à jeux* en bois recouvert de gravures incrustées dans le bitume se compose de trois parties. La première compte six cases, la seconde deux cases, la dernière douze cases. Chaque carré renferme un sujet mythologique ou autre, correspondant peut-être à quelques jetons semblables trouvés non loin de la table.

Une *figurine de singe* en or, de quelques cm. de hauteur attire l'attention par le sujet même. Dans une vitrine voisine, se trouvait un petit bas-relief en terre cuite, avec la représentation d'un homme tenant un singe à la main, tandis qu'un autre quadrumane se tient sur ses épaules : sujets neufs et inattendus !

Les fouilleurs, ont donné le nom et la destination d'*étendard* à une pièce d'environ 0,40 × 0,20 × 0,15 m. à la base, entièrement couverte de sujets en coquille, incrustés dans le fond de bitume. L'un des côtés représente le roi recevant un train de prisonniers; il est suivi de son char (que traînent des ânes), de ses fantassins et de quatre chars. A remarquer que les harnais portent des cercles par où passent les rênes; or, on a trouvé parmi la vaisselle d'argent et les ossements cités plus haut, des cercles semblables, mais surmontés de figurines de taureaux en argent.

Le revers de l'étendard représente un festin. Le roi est assis au milieu de ses invités; ils boivent dans un vase triangulaire. Un harpiste fait entendre sa chanson de circonstance. De nombreux serviteurs amènent les animaux pour le sacrifice et les tributs des peuples vaincus. L'intérêt de cette pièce dépasse de beaucoup, la fameuse " Stèle des Vautours " du Louvre, au point de vue iconographique.

Dans la vitrine où étaient entassés des vases et des outils, se trouvait une *plaque*

de cuivre entièrement abîmée et ayant appartenu à un objet de grande dimension. Le fragment est décoré de deux lions et d'une rosace. La forme et le style de ces trois motifs sont presque identiques à ceux de l'art assyrien du VIII[e] siècle. Encore une preuve que les Assyriens ont emprunté une partie essentielle de leur art à leurs colonisateurs sumériens.

On ne peut pas s'imaginer de tombes sans cylindres de pierres gravées ; aussi en a-t-on trouvé plusieurs dont nous ne mentionnons que les plus importants. Ils sont de lazulite et de coquille, et mesurent 0,03 à 0,05 m. Quelques-uns d'entre eux portent encore leur monture en or. Ceux de lazulite, en dimension de 4 à 5 cm. sont assez rares pour l'époque. Ils confirment la richesse de leurs propriétaires.

Deux d'entre eux, gravés au nom de la reine Šub-ad, déterminent heureusement et sans discussion, l'état civil de la morte. Par leur facture et leur style, tous accusent l'époque archaïque. Un autre est au nom de Lugal-šag-padda (serait-ce le roi ?), un autre encore, appartient à A-bargi. Trois de ces cylindres ont été trouvés, attachés au moyen d'un lien, à des épingles d'environ 0,15 m. de longueur en or, argent et lazulite et ont dû servir à maintenir la robe, l'écharpe ou le châle sur l'épaule droite. De là, il apparaît que le cylindre avait une destination inconnue jusqu'à présent; ce n'était pas seulement une amulette, un sceau... mais pouvait devenir un objet de toilette. A propos des intailles, n'oublions pas de mentionner, que parmi le butin de la fouille, se trouve une feuille d'or, d'environ 0,08 ou 0,10 m. × 0, 03 à 0, 04 m. Elle porte des empreintes pareilles aux gravures sur pierres. C'est le premier exemple de cette technique. Comment ces empreintes y furent-elles apportées ? Serait-ce par battage au moyen d'un maillet de bois sur quelque matrice recouverte de la feuille ?

Par ce qui précède, nous croyons avoir attiré l'attention sur les objets les plus intéressants, tant au point de vue esthétique, qu'au point de vue documentaire. Nous pouvons donc nous permettre quelques considérations rapides, en complément des précédentes et qui sont relatives à la civilisation de ce temps.

Signalons d'abord l'étrange contraste entre les usages funéraires et l'art; celui-ci accuse une haute culture matérielle, ceux-là dénoncent des mœurs tellement barbares que les sumérologues ont été stupéfaits de retrouver pareille horreur.

L'époque et la qualité du mobilier funéraire accusent un art archaïque; toutefois, cet art n'est plus primitif. Tenu compte de ses conventions, c'est au contraire un art consommé, dont les formes et le décor se perpétueront durant de longs siècles, non seulement en Sumer, mais encore en Mésopotamie. Dès lors on peut admettre provisoirement, pour la civilisation de Sumer, ce qui est presque définitivement admis pour l'Egypte. C'est que, dès les premières dynasties, on se trouve en présence des éléments d'une civilisation toute faite et qui ne seront que légèrement développés plus tard; en d'autres mots, que dans les siècles à venir, on vivra sur un ancien fonds de formes et de motifs décoratifs.

Les vases " égyptisants ", la tête d'un des lions, le traîneau, les bateaux... soulèvent la question des influences de la vallée du Nil sur la Basse-Chaldée ou vice-versa. Mais ni les usages, ni les objets n'apportent que des hypothèses et aucun argument en faveur de l'une ou de l'autre thèse. Constatons seulement que certains éléments semblent être antérieurs à leurs équivalents en Egypte; tels, la technique des bijoux, les sujets satiriques gravés sur le poitrail d'un taureau, les pierres gravées...

Non moins importante est la constatation que nous ne connaissions pas du tout les arts mineurs archaïques de Sumer, ni l'iconographie. Dans ce domaine, comme dans celui de l'histoire proprement dite, les appréciations antérieures sont à modifier dans un sens bien plus favorable.

Si la nécropole d'Ur renferme de tels trésors, d'autres villes doivent en contenir de pareils; car, après tout, il y a eu des centres aussi importants, surtout au point de vue religieux, et on peut retrouver l'ultime demeure des princes et des riches. Il est vrai que dans l'antiquité, on pillait et rasait la ville voisine, après chaque lutte fratricide; mais tout ne peut être perdu et si un siècle de fouilles a donné relativement peu de résultats, c'est que les travaux ont été dirigés avec trop peu de méthode et de persévérance. L'effort anglo-américain, a clos, enfin, l'ère des tâtonnements et ouvert celle des recherches systématiques et définitives.

APPENDICE II : Beth-Palet

Sous la direction de Flinders Petrie, la B. S. A. E. fit en 1927-8 des sondages à Beth-Palet, appelé aussi, Tell Fara et situé à 18 milles au Sud de Gaza. S'élevant à environ 45 m. au-dessus de la rivière, ce tell n'est accessible que d'un seul côté; les trois autres furent fortifiés de murs de 4 à 5 m. d'épaisseur. L'ensemble forme, avec des pans de murs déblayés, les restes d'une forteresse que le fouilleur attribue à Ramsès III. Plusieurs tombes avec mobilier furent découvertes. Tous les objets trouvés ont été exposés au British Museum, au cours de cet été. On y reconnut non seulement des objets indigènes, mais encore d'origine étrangère, notamment égyptienne.

La découverte de la construction ramesside, rend souhaitable, la prompte reprise des travaux, car elle accuse l'importance stratégique que présentait ce centre pour la légion étrangère pharaonique.

I. — Index des noms d'auteurs, de fouilleurs, de voyageurs, etc.

N. B. — Les chiffres indiquent les pages.

II. — Index des noms de lieux et de peuples

Index des Noms historiques, des Divinités et des Rois

TABLE DES MATIÈRES

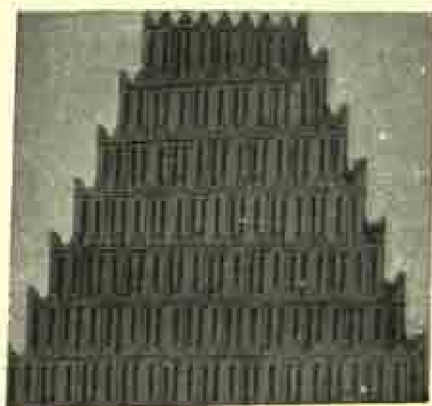
Imprimerie VAILLANT-CARMANNE
4, Place St-Michel, LIÈGE

PLANCHES

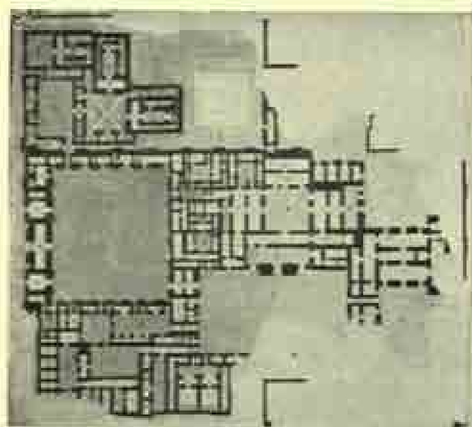
PLANCHE I

Khorsabad (Palais de Sargon)

1. Restitution de la tour à étages, Place, pl. 37.
2. Plan du palais de Sargon, Place, pl. 3 cf. pl. 7.
3. Coupe d'une porte " ornée " de la ville (restauration), Place, pl. 13.
4. Idem, Place, pl. 24.
5. Idem, Place, pl. 22.
6. Plan de l'enceinte avec le palais de Sargon (cf. Place, pl. 2).
7. Vue générale du palais reconstitué, Place, pl. 18 bis.
8. Plan d'une grande porte, Place, pl. 12-18.
9. Coupe d'un canal souterrain, Place, pl. 38.



1



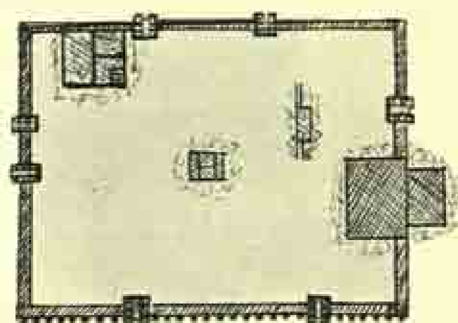
2



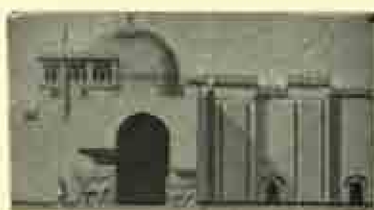
3



4



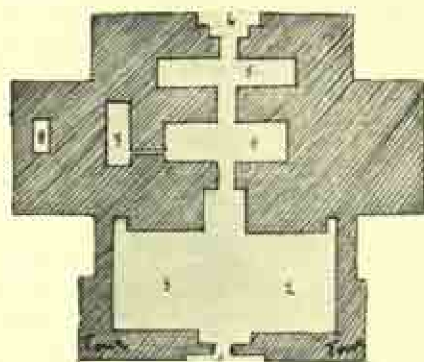
6



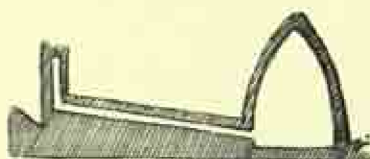
5



7



8



9

PLANCHE II

Khorsabad (Palais de Sargon)

10. Colonne et chapiteau, Place, pl. 35.
11. Orthostate d'une " porte ornée ", génie ailé déposant le fruit sacré et tenant la situle (Louvre).
12. Sargon accompagné d'un dignitaire (Louvre).
13. Base de Colonne : Place, pl. 35.
14. Chevaux de l'époque de Sargon, Coll. Declercq, t. 2, pl. 25.
15. Perspective d'un canal souterrain ; Place, pl. 15.
16-17. Caryatides : le dieu Ea, portant l'aryballe avec l'eau sacrée, Place, pl. 31 bis (perdu dans le Tigre).
18. Pilier avec cannelures et couronnement de palmettes, Place, pl. 34.
19. Archivolte en faïence de Khorsabad (Place, pl. 16), génie ailé avec le fruit du palmier et la situle.



10



11



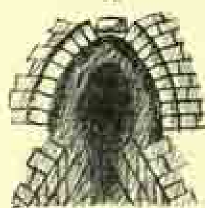
12



13



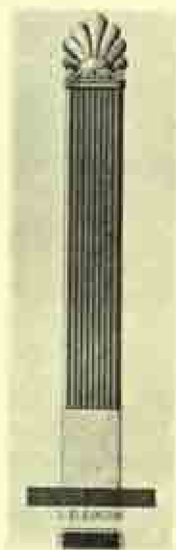
14



15



16 17



18



19

PLANCHE III

Khorsabad et Kuyundjik (Palais de Sinahérib-Ašurbanipal)

20. Plan; en bas, à droite, carte du tell; P. P. S. frontispice.
21. Plan du hilani d'Ašurbanipal selon Kold., Mitt. a. d. or. Samlg. Kgl. Mus. 1895, p. 190.
22. Id. de Sinahérib, p. 190.

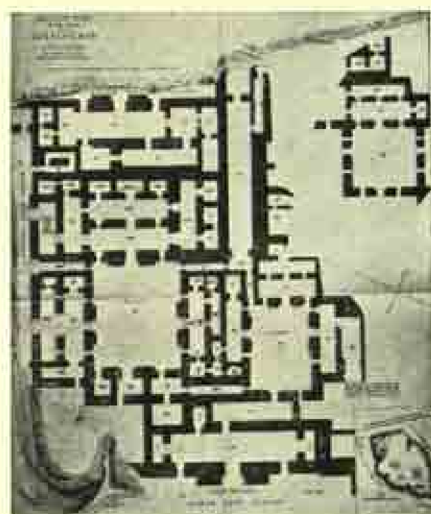
Bas-reliefs ayant orné le palais de Khorsabad ou celui de Kuyundjik.

1. — *Scènes religieuses*

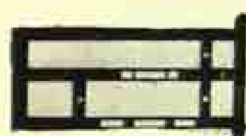
23. Génie ailé présentant le fruit du palmier et tenant la situle (Louvre).

2. — *Scènes guerrières*

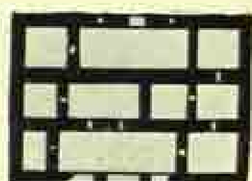
24. Ašurbanipal, accompagné de dignitaires et suivi de prisonniers élamites, (Louvre), Place, pl. 66.
25. Episodes de la campagne d'Ašurbanipal contre les Arabes; la fuite et le massacre des vaincus (Brit. Mus.), P. A. S. pl. 73.
26. Pillage d'une ville par les troupes assyriennes (Brit. Mus.), Layard, 2d, pl. 40
27. Camp fortifié d'une enceinte crénelée; dans les tentes se déroulent diverses scènes : présentation de boisson, préparation d'un lit, dépècement d'un animal (Berlin), P. P. S., pl. 101.
28. Temple de Musasir figuré sur un bas-relief (Perrot-Chipiez, Hist. de l'art dans l'antiquité, t. 2, p. 410.
29. Assaut et prise d'une forteresse égyptienne, sous Taharqu, par Ašurbanipal (Brit. Mus.), P. A. S., pl. 72.



20



21



22



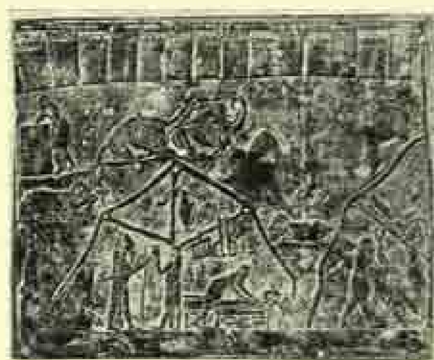
23



24



25



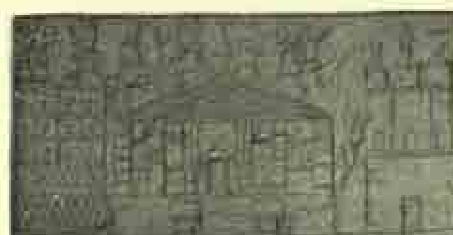
27



26



29

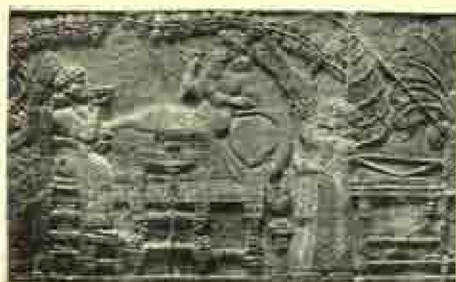


28

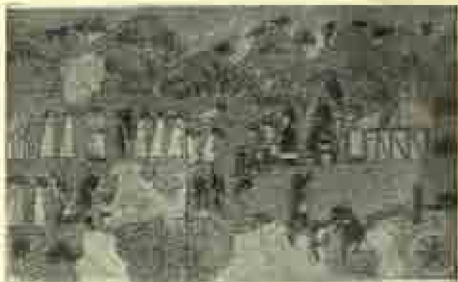
PLANCHE IV

Bas-reliefs ayant orné les Palais de Khorsabad et de Kuyundjik

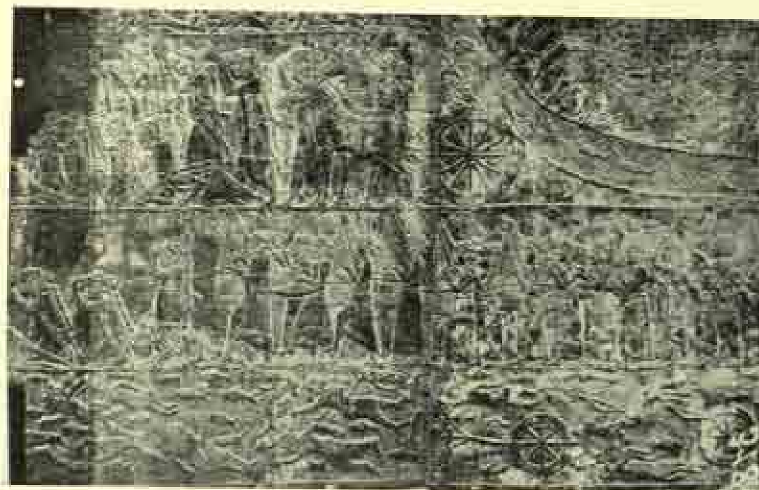
30. Ašurbanipal banquetant après la victoire (Brit. Mus.), Place, pl. 57, P. A. S., pl. 61.
31, 37. Scènes de la reddition de Lakiš (Syrie S.) sous Sinaẖérib. Le roi, trônant devant sa tente, reçoit la soumission des Juifs; le roi sortant du camp. (Brit. Mus.), Layard, Mon. Nin., 2d, pl. 25.
32. Scènes de la campagne de l'Elam par Ašurbanipal : les notables et le peuple sortent de la ville de Suse au son de la musique pour acclamer le nouveau gouverneur, imposé par le vainqueur (Brit. Mus.), P. P. S., pl. 66.
33. Bas-relief d'une " porte ornée " (Louvre), P. A. S. pl. 4; hauteur : 5, 45 M. avec le socle; 4, 85 M. sans le socle; 2, 08 M. de large. Gilgameš étouffant un lionceau.
34. Infanterie et cavalerie de Sinaẖérib (Brit. Mus.) Place pl. 61.
35. Chevaux de Sinaẖérib, conduits par des guerriers (Brit. Mus.,) P. A. S., pl. 52.
36. Torture des captifs élamites en présence des messagers du roi d'Arménie (Brit. Mus.). P. A. S., pl. 106.



30



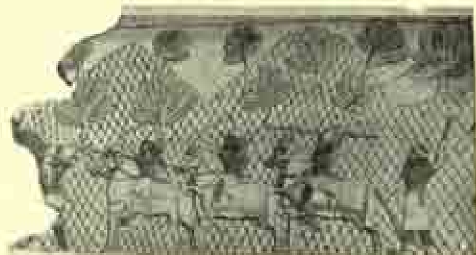
31



32



33



34



35



36



37

PLANCHE V

Bas-reliefs de Khorsabad et Kuyundjik

38. Infanterie assyrienne; prisonniers élamites au repos (Louvre), Place, pl. 60.
39-40. Bateaux occupés par des fuyards (Brit. Mus.), P. P. S., pl. 10, 11.
41. Transport de matériaux de construction. Layard, Mon., Nin., 2d, pl. 12.

3. — Scènes de chasse aux lions

Brit. Mus., époque de Sargon et d'Aŝurbanipal.

42. Cadavres et bêtes blessées, P. A. S., pl. 36.
43. Sargon ou Sinaḫérib transperçant la bête de son glaive.
44. Le lâcher l'excitation, l'attaque, la libation sur les cadavres.
45. Aŝurbanipal plantant sa lance dans la gueule du carnassier, P. A. S., pl. 57.



38



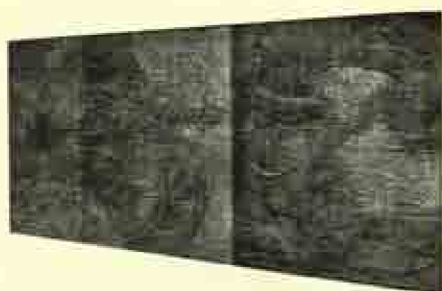
39



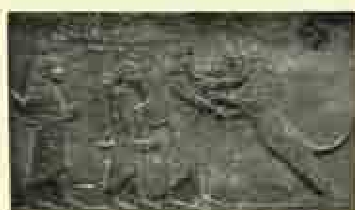
40



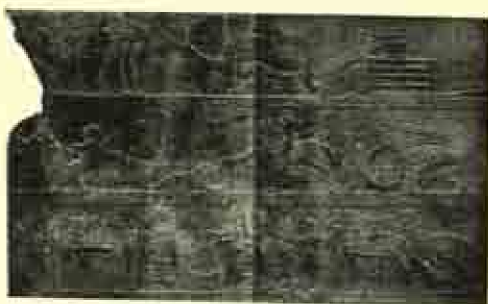
41



42



43



44



45

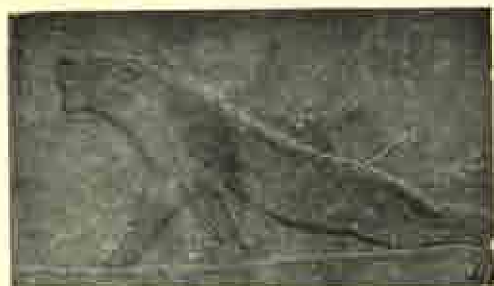
PLANCHE VI

Bas-reliefs de Khorsabad et Kuyundjik

46. La lionne hurlant sa douleur.
47. Assurbanipal et sa suite poursuivant les fauves, Place, pl. 55.
48. Détail de la figure 44, Place, pl. 57.
49. Assurbanipal versant une libation sur les lions, Place, pl. 58.
50. Le parc aux lions, Place, pl. 52 bis.
51. Le lion expirant.
52. Piqueurs et meute de chiens, au milieu d'un bois de palmiers (Brit. Mus.).
53. Soldats ou piqueurs royaux.

4. — *Scènes de chasse d'animaux divers* (Brit. Mus.).

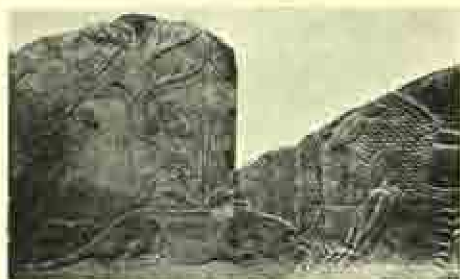
54. Fuite des chèvres sauvages, Place, pl. 56.
55. Les cerfs arrêtés devant les filets, Place, pl. 56.



46



48



50



52



54



47



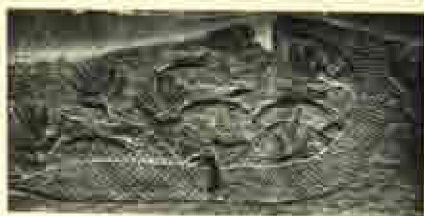
49



51



53



55

PLANCHE VII

Bas-reliefs et Divers de Khorsabad-Kuyundjik

56. Fuite des onagres.
57. Capture des onagres au lasso.
58. Piqueurs se préparant à poser les filets, Place, 52 bis.
59. Détail de 44.
60. Chasse au buffle par Assurnazirpal, P. A. S., pl. 30.

Divers

61. Coupe de bronze gravée, Ball, Light from the East, pl., p. 2.
62. Poids de bronze (Louvre).
63-64. Modèles de sculpture, tête royale et dignitaire (Louvre).
65. Tête-modèle de guerrier (Coll. Declercq, pl. 13 à 15).



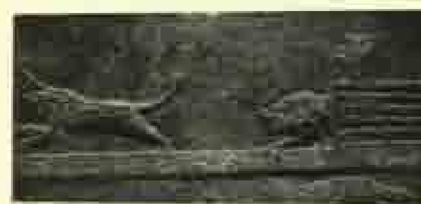
56



57



58



59



60



61



62



63



64



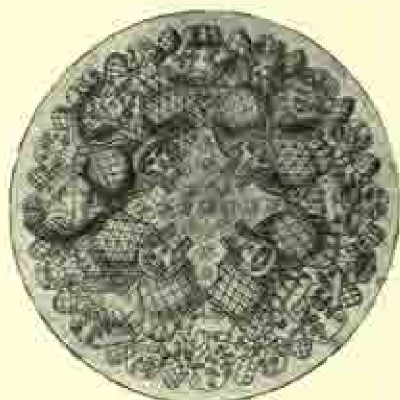
65

PLANCHE VIII

Ninive, Bavian et Maltaï

66. Coupe gravée en bronze de Ninive (Ball, Light from the East, p. 10).
67. Modèle de base de colonne en ivoire, du VIIIme siècle (Brit. Mus. Kuyundjik).
68. 1er registre : bon génie (lamassu), torse humain et corps de lion (Brit. Mus.)
69. Sculpture rupestre de Bavian : deux rois en présence de deux divinités, *P. P. S.*, pl. 104.

70-71. Bas-reliefs rupestres de Maltaï : hommage d'un roi à une théorie de divinités, *P. P. S.* 106.



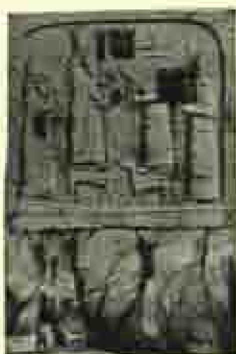
66



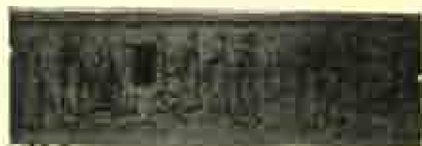
67



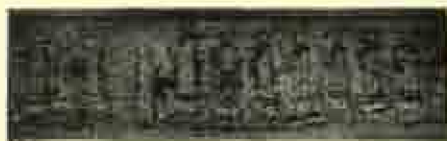
68



69



70

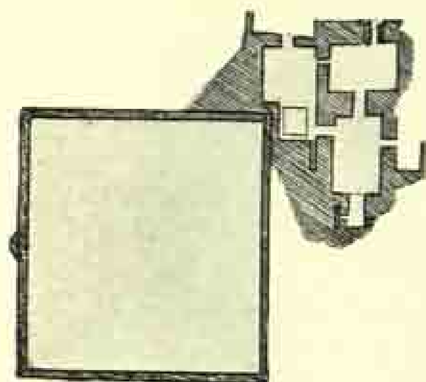


71

PLANCHE IX

Calaḫ-Nimrud

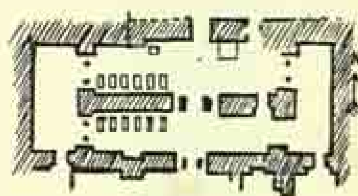
72. Plan d'un des temples avec la zikkurat (Layard, *Nin. and Bab.* p. 123, pl. 2).
73. Tête d'une orthostate (Brit. Mus.).
74. Plan du palais S.-O. de Nimrud (Layard, *Niniveh and its Remains*, p. 22).
75. Orthostate (Brit. Mus.), P. A. S., pl. 26, 27.
76. Plan du palais N.-O. de Nimrud (Layard, *Niniveh and its Remains*, p. 42).
77. Plan des chambres de l'étage (?) à l'Ouest de la colline (Layard, *Niniveh and its Remains*, p. 272).
78. Statue du dieu Nébo, vouée par Adadnirari III, P. A. S., pl. 20-21 (découverte au temple de Nin-urta par Rassam).
79. Statue d'Ašurnaṣirpal (découverte dans le temple de Nin-urta par Layard) (Brit. Mus.).



72



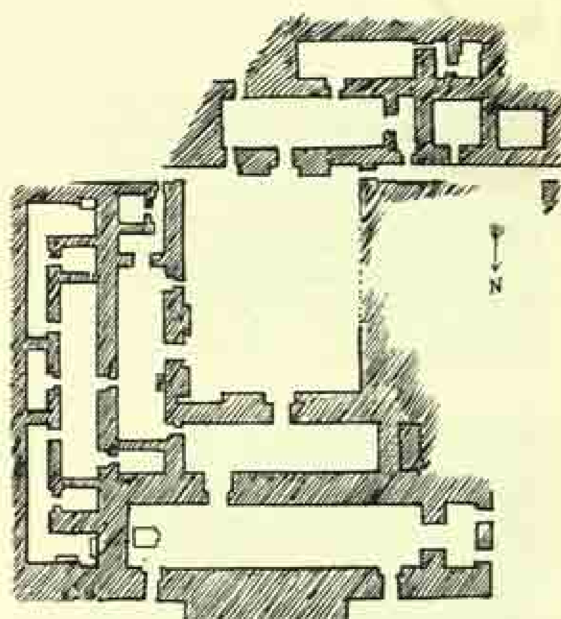
73



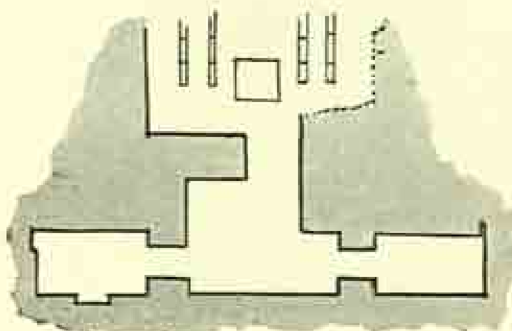
74



75



76



77



78



79

PLANCHE X

Calah-Nimrud

80. Stèle d'Ašurnazirpal trouvée dans le temple de Nin-urta par Layard et autel, (*P. A. S.*, pl. 64).
81. Stèle de Šamšiadad V, (Brit. Mus.).
82. Statue d'Ištar, vouée par Ašurbêlkala, vers 1080, (Brit. Mus.), Dieulafoy, *L'art antique de la Perse*, t. 5, pl. 12.

1. — *Bas-reliefs religieux ou mythologiques*

83. Marduk luttant contre Tiâmat (Br. Mus.) (Maspéro, *Hist. peuples or. class.* I, p. 541.
84. Génies ailés, corps humains à têtes d'aigles déposant sur l'arbre de vie la pomme de pin et tenant la situle (Br. Mus.). découv. par Layard. P. A.
85. Génies ailés agenouillés devant l'arbre de vie (Br. Mus.), déc. Layard.
86. Génies debout devant l'arbre de vie (Br. Mus.), découv. par Layard.
87. Ašurnazirpal assis tenant une coupe à libation suivi d'un dignitaire (Br. Mus.).

2. — *Bas-reliefs militaires*

88. Ašurnazirpal, tenant ses armes, suivi d'un génie ailé (Br. Mus).



80



81



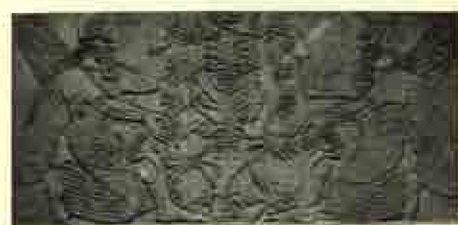
82



83



84



85



86



87



88

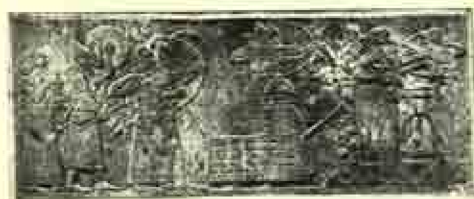
PLANCHE XI

Bas-reliefs de Calaḫ-Nimrud

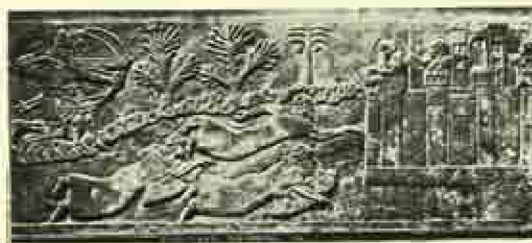
89. Aššurnazirpal dirigeant le siège d'une ville; " tank " forçant une muraille (Brit. Mus.), déc. par LAYARD. *P. A. S.*, pl. 66-67.
90. Siège d'une forteresse ennemie, passage de la rivière au moyen d'outres, *P. A. S.* 46.
91. Siège d'une forteresse, conduit par Aššurnazirpal; découvert par Layard; à restaurer selon LAYARD, *Mon. Nin.*, pl. 19 (Brit. Mus.), *P. A. S.*, pl. 66.
92. Scène de carnage de l'époque de Tiglatpiléser III, découv. par LAYARD; *P. A. S.*, pl. 87 (Brit. Mus.).
93. Tiglatpiléser, III, protégé par un porte-bouclier dirige le siège d'une ville et tire de l'arc ; un " tank " démantèle une tour ; cadavres ennemis empalés. Découvert par LAYARD. (HANDCOCK, *Mesopotamian Archaeology*, pl. 17).
94. Butin de guerre pour Aššurnazirpal, découvert par LAYARD (Brit. Mus.).

3. — *Bas-reliefs cynégétiques*

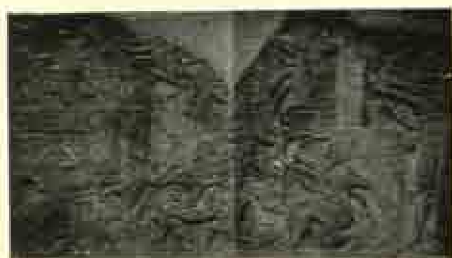
95. Chasse aux lions sous Aššurnazirpal, (Brit. Mus.), *P. A. S.*, pl. 82.
96. Aššurnazirpal faisant une libation sur les taureaux sauvages, après la chasse, au son de la musique; déc. par Layard (Brit. Mus.).



89



90



91



92



93



95



94



96

PLANCHE XII

Calaḫ-Nimrud et Balawat

97. Ašurnazirpal en char chassant le lion; fouilles de LAYARD, *P. A. S.*, 82, (Brit. Mus.).

4. — *Divers*

98. Aspect général de l'obélisque de Salmanasar III, découvert par LAYARD-RASSAM (Brit. Mus.), en 1845.

99. Détail de l'obélisque: le roi de Musri et Jéhu, roi d'Israel, baisant le sol devant le vainqueur, découv. par LAYARD-RASSAM, *P. A. S.*, pl. 18-9 (Brit. Mus.).

100-101-102. Emaux du palais d'Ašurnazirpal (Brit. Mus.).

Balawat (Les portes de bronze)

103. Sacrifice et sculpture d'une stèle aux sources du Tigre (?), Brit. Mus., Birch-Pinches, Bronze Ornaments of the Palace Gates of Balawat, pl. 28.

104. Campagne d'Urartu: butin, dévastation du pays, attaque de la cavalerie, (*Ibid.*, pl. 84).

105. Attaque d'une forteresse ennemie; retour d'expédition avec le butin; ennemis empalés (*Ibid.*, pl. 17).



97



98



99



100



102



103



101



104

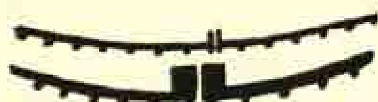


105

PLANCHE XIII

Aššur

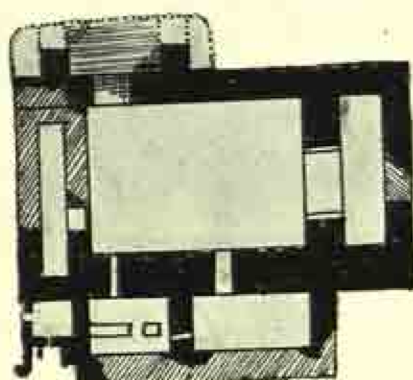
106. Schéma de l'enceinte extérieure, ANDRAE, *Festungswerke* II, pl. 5.
107. Partie N. O. des fortifications de Salmanasar (ANDRAE, *Festungswerke*, p. 99, *Wiss. Ver. D. O. G.*, 23).
108. Plan du temple d'Ištar de la 2me moitié du 3me millénaire, couche E. Andrae, *Die archaischen Ištartempel in Aššur* (*Wiss. Ver. D. O. G.*, 1922, pl. 7). La cour centrale est entourée de quatre salles, dont celle de droite est la salle de culte.
109. Vue de la Porte Gurgurri, (*Mitt. D. O. G.*, 32, p. 28).
110. Emplacement des stèles d'Aššur (ANDRAE, *Die Stelenreihen in Assur*, *Wiss. Ver. D. O. G.*, 24, pl. 8.
111. Plan du temple de Nébo de l'époque de Sin-šar-iškun (611-606), *Mitt. D. O. G.*, 1908, p. 44.
112 Plan du temple du dieu Aššur, ANDRAE, *Festungswerke*, pl. 2.
113-114. Vues du temple et du palais de Kar Tukulti-Ninurta, *Mitt. D.O.G.*, 53, fig. 12, 13.
115. Ruines du parc artificiel du "Bit Akiti". Remarquer les puits creusés pour y planter des arbres (*Mitt. D. O. G.*, 1907, p. 31).
116. Plan d'une maison comprenant deux cours dont la première était pavée de briques cuites (*Mitt. D. O. G.* 51, p. 55).



106



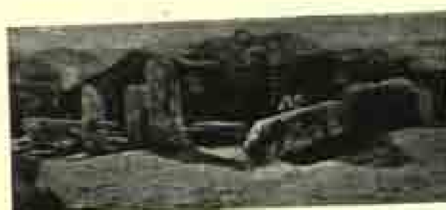
107



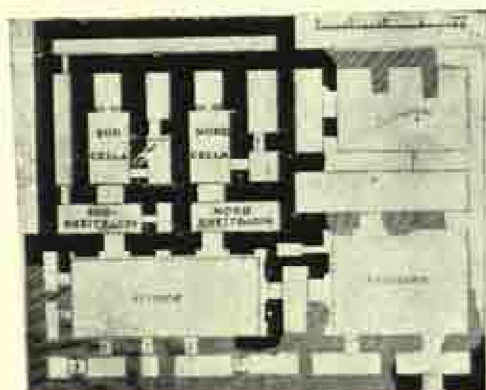
108



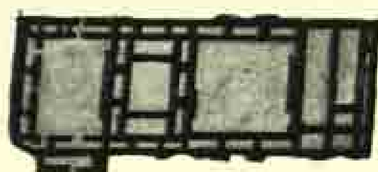
109



110



111



112



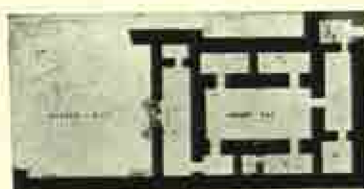
113



114



115

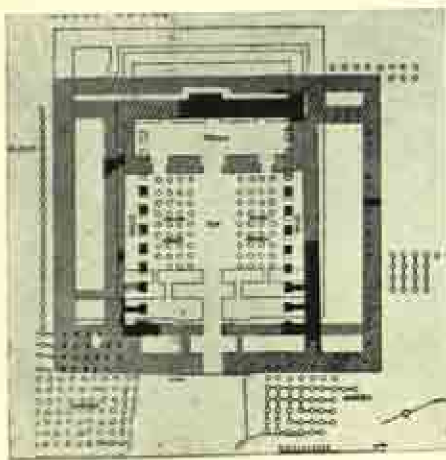


116

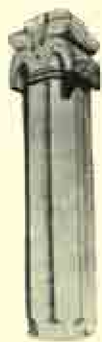
PLANCHE XIV

Aššur

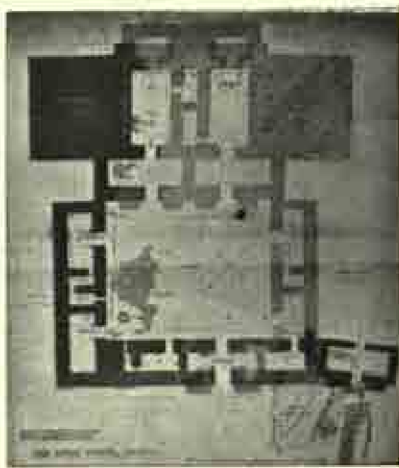
117. Plan du " nouveau palais " des fêtes de Sinaḫérib, construit pour le dieu Aššur, entouré d'un parc artificiel (" Bit Akiti "), *Mitt. D. O. G.*, 33, p. 24, fig. 9.
118. Stèle restaurée de Šamšiadad IV (ANDRAE, *Stelenreihe*, p. 27).
119. Plan du temple d'Anu-Adad à diverses époques. (Andrae, Der Anu-Adadtempel in Assur, pl. 5 (*Wis. Ver. D. O. G.*, 1909).
120. Restitution du temple d'Anu-Adad, Ibid., pl. 9.
121. Revêtement de la porte de la cella du temple d'Anu-Adad (ANDRAE, *Anu-Adad tempel*, pl. 33).
122 à 125. Cercueils royaux dans un caveau funéraire (*Mitt. D. O. G.*, 40, 1909, p. 34-35).



117



118



119



120



121



122



123



124



125

PLANCHE XV

Aššur

126. Statuette virile du temple archaïque d'Ištar (*Mitt. D.O.G.*, 1921, p. 12, Berlin, env. 0,50 m. de hauteur, gypse).
127. Tête de la statuette fig. 126; 0,09 m. de hauteur (Berlin, *Mitt. D. O. G.* 54, p. 12).
128. Statuette féminine trouvée dans le temple d'Ištar, env. 0,65 m. de hauteur (*Mitt. D. O. G.*, 1921, p. 13, Berlin).
129. Statuette archaïque trouvée dans le temple d'Ištar (*Mitt. D.O. G.* 54, p. 18). Personnage assis, vêtu de kaunakès (Berlin).
130. Statuette archaïque trouvée dans le temple d'Ištar (*Mitt. D. O. G.*, 1912, p. 25, 40, hauteur 0,87 m., Berlin).
131-32. Statue archaïque en basalte (Hauteur 1,37 m., *Mitt. D. O. G.* 1905, p. 42, Berlin).
133. Statue de Salmanasar III, découverte à Aššur, conservée à Constantinople (ANDRAE, *Festungswerke*, feuille 15, basalte, 1913).
134. Statue de Salmanasar III, assis sur son trône, découverte dans la porte Gurgurri (1,35 m. de hauteur, Brit. Mus.).
135. Pommeau en faïence, trouvé dans la porte Gurgurri (ANDRAE, *Festungswerke*, pl. 82).
136. Autel en albâtre, décoré d'une scène, composée d'un roi et de deux Gilgameš (Constantinople, 0,91 sur 0,93 m., *Mitt. D. O. G.*, 1912, p. 36).


126


127


128


129


130


131


132


133


134


135


136

PLANCHE XVI

Larsa-Senkéreh

137-38. Plaquettes en terre cuite, découvertes par LOFTUS; scène de lutte, homme et femme au travail devant un grand vase, lion passant de profil. Cf. LOFTUS, *Travels in Chaldaea and Susiana*, 1862, p. 257.

139. Idem, Cf. LOFTUS, *ibid.*; homme conduisant un bull-dogue.

Fara (Šuruppak)

140. Plan de maison d'époque sumérienne (KOLD., p. 286).

141. Tête d'antilope en cuivre aux yeux incrustés, de l'époque d'Ur-Nina (HILPRECHT. *Explorations...*, p. 540).

Uruk-Warka

142. Plan du temple d'Anu-Antum, époque des Séleucides (*Wis. Wer. D. O. G.* n° 51, 1928, pl. 18, 22.

143. Façade décorée de cônes teintés (MASPÉRO, *Histoire des peuples de l'Orient classique*, t. 1, p. 712).

144-45. Kudurru de Marduk-zakir-šumi (LOUVRE, R. *A.*, t. 16, pl. 1).

146. Fiche à l'effigie de Lugal-kisalsi, vouée par celui-ci au dieu Nammu, calcaire 0,24 m. (*A. O.*, t. 19, p. 1).

Ur-Muqqaiar et Tell 'Obeid

147. Etage inférieur de la zikkurat (*Museum Journal*, University of Pennsylvania, Philadelphia, 1924, p. 109).

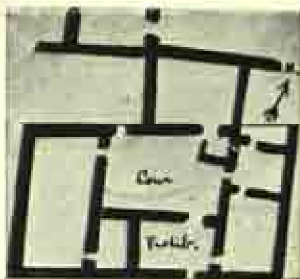
148. Escalier latéral de la zikkurat (*Museum Journal*, 1924, p. 111).

149. Edifice près de la zikkurat (*Museum Journal*, 1924, pl. 21).


137

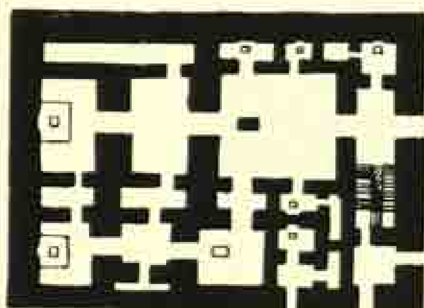

138

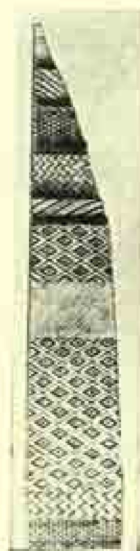

139



140


141


142


143


144


145


147


146


148

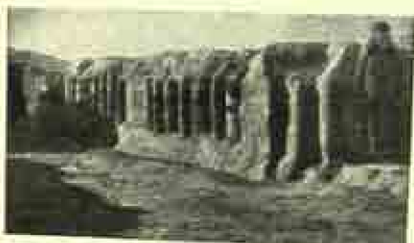
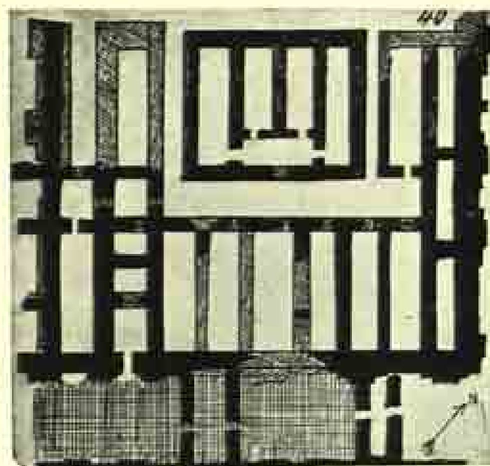

149

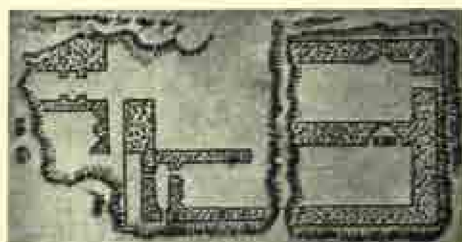
PLANCHE XVII

Ur-Muqqaiar et Tell 'Obeid

150. Plan du temple E-nun-maḫ, depuis les origines jusqu'à Kurigalzu (*The antiquaries Journal*, vol. 5, 1925, p. 320).
151. Plan de maisons sumériennes (Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. 1, p. 746).
152. Bas-relief d'Ur-Nammu : le patési faisant libation et portant les matériaux de construction d'un nouveau temple (*Mus. Journal*, 1925, pl., p. 48).
153. Cylindre du roi Šulgi: scène de libation (Coll. Declercq, t. 1, pl. 10, n° 86).
154. Restitution d'une partie du temple (*Woolley, Ur Excavations* I 1927 pl. II).
155. Fleurs en mosaïque de pierres de 18 à 37 cm. de hauteur, fixées dans le sol, parmi lesquelles se promenaient les taureaux sacrés de bronze (Legrain, dans *Mus. Journal*, 1924, p. 244-5 et p. 25).
156. Fresques incrustées dans les murs du temple de Nin-ḫur-šag à Tell-'Obeid, près d'Ur : prêtres déversant le lait sacré, les vaches sacrées (*The World's Work*, 1924, december).
157. Idem (*Museum Journal*, 1924, p. 26).



150



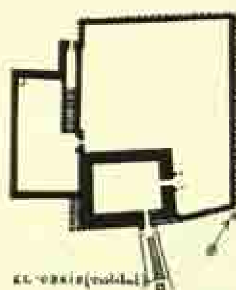
151



153



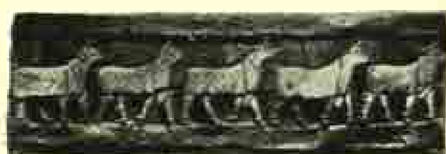
152



154



155



157



156

PLANCHE XVIII

Ur-Muqqaiar-El' Obeid

158. Bas-relief en cuivre, représentant le dieu Imgig, dressé sur deux cerfs (vers 3000, fouilles à Ur de 1926-7, *Brit. Quaterly Mus.*, n° 4, 1927, pl. 46).
159. Stèle d'Ur-Nammu : un ange remettant au patési l'eau céleste (*Mus. Journ. Univers. Pennsylv.*, 1927, p. 76).
160. Statuette antérieure à Naram-Sin, fouilles d'Ur de 1925-6 (*Brit. Quat. Mus.*, 1926, pl. 19).



158



159



160

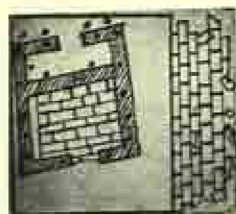
PLANCHE XIX

Lagaš-Tello

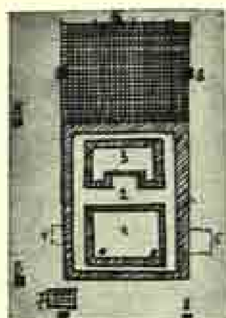
161. Plan d'un édifice antérieur à Ur-Nina, fouilles de de Sarzec (KING, *History of Sumer and Akkad*, 1910, p. 93).
162. Magasin d'Ur-Nina (*King*, *op. cit.*, p. 92).
163. Mur de fondation d'Ur-Bau (*King*, *op. cit.*, p. 26).
164. Puits d'Eannadu; briques posées en arêtes de poissons (DE SARZEC-HEUZEY, *Découvertes en Chaldée*, 1887, pl. 57, n° 2).
165. Voûte ogivale en briques dans une construction d'Ur-Nina (SARZEC-HEUZEY, *op. cit.*, pl. 57, bis, n° 1).
166. Massif de la zikkurat de Gudéa avec niches en retrait (SARZEC-HEUZEY, *op. cit.*, pl. 50, n° 1).
167. Pilier à 4 colonnes en briques cuites d'une construction de Gudéa (SARZEC-HEUZEY, *op. cit.*, pl. 52, n° 2).
168. Restitution d'un pied circulaire (Louvre) (SARZEC-HEUZEY, *op. cit.*, pl. 1 ter, n° 1 A).

Stèle des Vautours d'Eannadu (Louvre) (HEUZEY-THUREAU-DANGIN, *Restitution matérielle de la stèle des Vautours*, 1909, pl. 1-2).

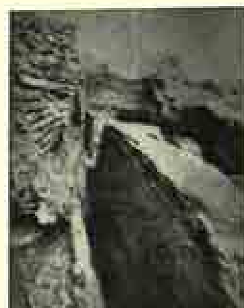
169. Eannadu à la tête de son armée.
170. Le dieu Enlil et son filet chargé des ennemis, tenant la massue et les armes de Lagaš, détail de la stèle précédente.



161



162



163



166



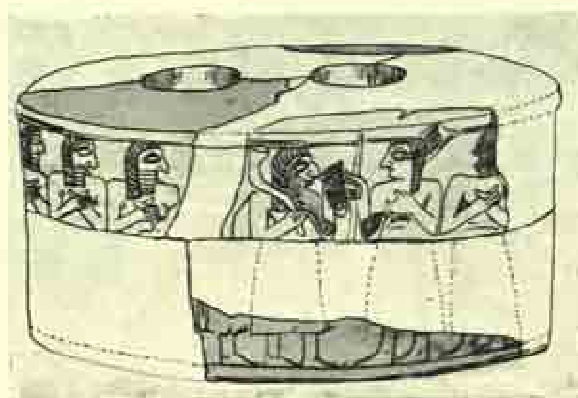
164



165



167



168



169

170

PLANCHE XX

Lagaš-Tello

171. Masse d'armes de Mésilim (Louvre) (Sarzec-Heuzey, *op. cit.*, pl. 1ter, n° 2).
172. Plaquette du grand-prêtre Dudu, époque d'Entéména (Louvre) (Sarzec-Heuzey, *op. cit.*, pl. 5 bis, n° 2).
173. Vase en argent et pied en bronze, au nom d'Entéména, décoré des armes de Lagaš (Sarzec-Heuzey, *op. cit.*, pl. 43 bis, haut. 0,35 m., larg. 0,28 m., diam. 0,18 m., Louvre).
174. Tablette représentant Ur-Nina et sa famille: le patési porte les matériaux de construction et prend une boisson symbolique (Louvre) (Sarzec-Heuzey, *op. cit.*, pl. 2 bis, n° 1).
175. Statuette de fidèle (Constantinople) (Sarzec-Heuzey, *op. cit.*, pl. 6 bis, n° 1).
176. Support circulaire entouré de sept figurines accroupies et barbues (Louvre, stéatite) (9, 15 cm., Sarzec-Heuzey *op. cit.*, pl. 21, n° 5).
177. Le patési Ur-Bau (Louvre, diorite) (Sarzec, *op. cit.*, pl. 7).
178. Le patési Gudéa assis (Louvre, diorite) (0,77 × 0,44 m.), *R. A.*, t. 6, 1904, pl. 1).
179. Le même " au plan ", vue de profil (Louvre, diorite) 0,93 × 0,41 m., (Sarzec, pl. 19).


171


172


173


174


175


176


177


178


179

PLANCHE XXI

Lagaš-Tello

180. Le même vu de face (Louvre), SARZEC, pl. 18.
181. Le même debout (Louvre, diorite), 1,40 m. × 0,55 m., SARZEC, pl. 11.
182. Gudéa, statue trouvée au cours des fouilles de 1924 R. A., t. 22, 1925, pl. 1.
183. Ur-Ningirsu; en bas : les ambassadeurs remettant leurs tributs (Louvre). (*Mon. Piot*, 1924, t. 27, pl. 9).
184. Stèle de Gudéa, introduit devant le dieu Ea (Berlin), MEYER, *Sumerier u. Semiten*, 1906, pl. 7.
185. Développement de la gravure du vase à libations de Gudéa (Louvre), haut. 0,23 m., diam. 0,08 m., larg. avec bec 0,12, *in.* R. A., t. 5, 1903, p. 157, fig. K.
186. Statuette féminine (Louvre), SARZEC-HEUZEY, *op. cit.*, pl. 22 bis.
187. Vase sculpté en stéatite représentant des musiciens de l'époque de Gudéa (Louvre), R. A., t. 9, 1912, pl. 3, p. 86.
188. Statuette féminine, vue de dos (Louvre), SARZEC-HEUZEY, *op. cit.*, pl. 1ter, nº 3 h.
189. Statuette féminine (Louvre), SARZEC, p. 10.



180



183



184



181



182



185



186



186



187



188



189

PLANCHE XXII

Lagaš-Tello

190. Tableau de famille d'Ur-Nina (Louvre), Sarzec, *op. cit.*, pl. 2 bis, n° 2.
191. Briques des colonnes et clou de Gudéa (Sarzec, *op. cit.*, pl. 38).
192. Statue de Gudéa (Mus. de Copenhague).
193. Fidèle (statuette de), Brit. Mus., *Budge, Guide to the Bab. et Ass. Antiq.*, 1900, pl. 20.
194. Scène liturgique de l'époque de Gudéa (Louvre), calcaire, 1,25 × 0,63 × 0,21 m., Sarzec, *op. cit.*, pl. 25.
195. Taureau en stéatite, jadis incrusté d'argent, de l'époque de Gudéa (Louvre), haut. 0,12 m., long. 0,19 m., épais. 0,02 m., *Mon. Piot*, t. 7, pl. 1, n° 2.
196. Tête sumérienne de Berlin de l'époque de Gudéa, Meyer, *Sumerier*, pl. 6, (ne provient pas des fouilles de Tello).
197. Statuette féminine (Louvre), Sarzec, *op. cit.*, pl. 24 bis, n° 2.
198-99. Stèle en calcaire avec fragments de scènes guerrières (Louvre), 0,34 × 0,28 m., découverte près de la construction d'Ur-Nina (Meyer, *Sumerier u. Semiten*, pl. 9, p. 70, 115).
200. Cylindre sumérien: scènes agricoles et enlèvement d'Etana sur l'aigle (Louvre), Sarzec, pl. 30 bis, n° 13.
201. Taureau de bronze incrusté d'argent, fixé sur une hampe, époque sumérienne (Louvre), 0,15 m. x 0,12 m., *Mon. Piot*, t. 7, pl. 1, n° 1.



190



191



192



193



194



195



196 (non acquis à Tello)



197



198



199



200



201

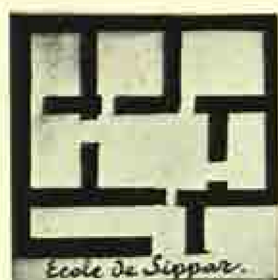
PLANCHE XXIII

Sippar-Abu-Habba

202. Plan de l'école (SCHEIL, *Saison de fouilles à Sippar* 1902, p. 33).
203. Tablette de Nabupaliddin (±850), Brit. Mus., *Guide to the Babyl. and Assyr. Antiquities*, 1900, pl. 22, p. 132.
204. Stèle de Bel-ḫarran-Bel-utsur, vue en 1894 à Tell Abta près de Mossul. Albâtre, 1,83 m. × 1,15 m. × 0,14 m. (SCHEIL, *Saison de fouilles*, pl. 1).

Nippur

205. Vue dans la cour du temple, pendant les fouilles (HILPRECHT, *Explorations in Bible-Lands*, frontispice).
206. Idem (HANDCOCK, *Mesopotamian Archaeology*, pl. 11).
207. Restitution de l'aire du temple avec cour, zikkurat, et attenances. (KING, *History of Sumer and Akkad*, p. 88).
208. Séminaire au N. E. du temple (HILPRECHT, *Explorations*, p. 523).
209. Plan du temple d'Enlil : A, cour intérieure, zikkurat, maison d'Enlil, chambres de culte, etc. B, cour extérieure, petit temple d'Enlil. (HILPRECHT, *Explorations*, p. 470).
210. Reconstitution du temple d'Enlil (HILPRECHT, *Explorations*, p. 552).



202



203



204

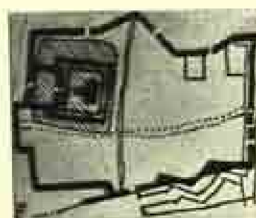
NIPPUR



205



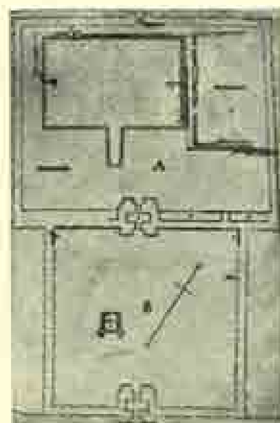
206



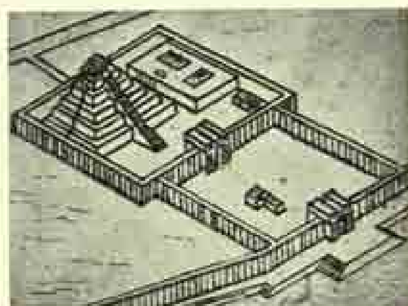
207



208



209



210

PLANCHE XXIV

Nippur

211. Conduite d'eau construite par Ur-Nammu dans la façade S. O. de la zikkurat (HILPRECHT, *Explorations*, p. 372).
212. Chambre présargonique située près du temple, probablement de destination funéraire (HILPRECHT, *Explorations*, p. 406).
213. Voûte présargonique, clavée en T (HILPRECHT, *Explorations*, p. 399).
214. Chambres des archives de Sargon (HILPRECHT, *Explorations*, p. 390).
215. Cour à colonnes dans l'aire du temple (HILPRECHT, *Explorations*, p. 9).
216. Collecteur d'eau, présargonique, construit en briques cuites (HILPRECHT, *Explorations*, p. 401).
217. Tablette votive d'Ur-Enlil (HILPRECHT, *Explorations*, p. 417).
218. Plaquette avec scène à libation (MEYER, *Sumerier u. Semiten*, p. 100).


211


212


213


214


215


216


217


218

PLANCHE XXV

Nippur-Bismya-Adab

219. Torse viril en dolérite (HILPRECHT, *Explorations*, p. 385).
220. Voûte à encorbellement (HILPRECHT, *Explorations*, p. 420).
221. Fragment mythologique (HILPRECHT, *Explorations*, p. 417).
222. Tablette votive du Louvre. (Spearing, Childhood of art, 1912, p. 300).

Adab-Bismya

223. Statue de Lugaldaudu, roi d'Adab, gypse, 0,78 m. (Constantinople), (cf. BANKS, *Bismya*, 1912, p. 191).
224. Tête de Sémite, les yeux incrustés d'ivoire, au moyen de bitume (BANKS, *Bismaya*, 1912, pl., p. 256).
225. Portrait de Hammurabi, plaque de calcaire, vouée par Itur-Ašdum à une déesse (Brit. Mus.), MEYER, (*Sumerier u. Semiten*, pl. 5).

Nippur



219



220



221



222

Bismya-Adab



223



224

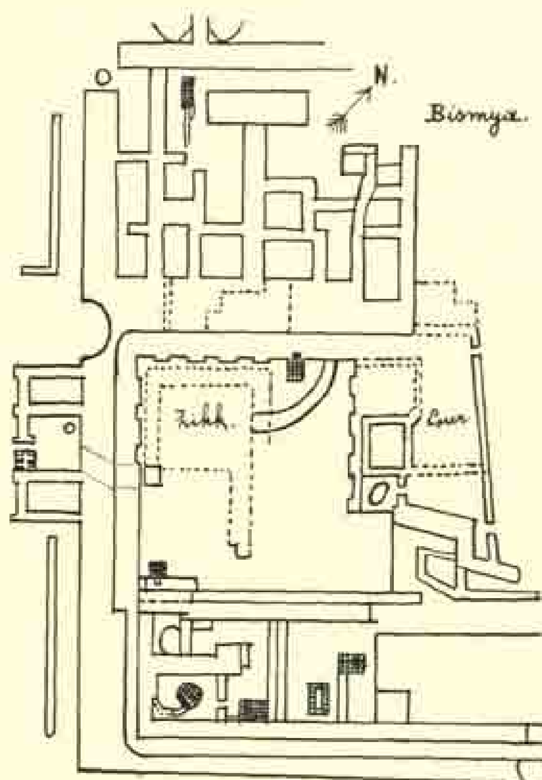


225

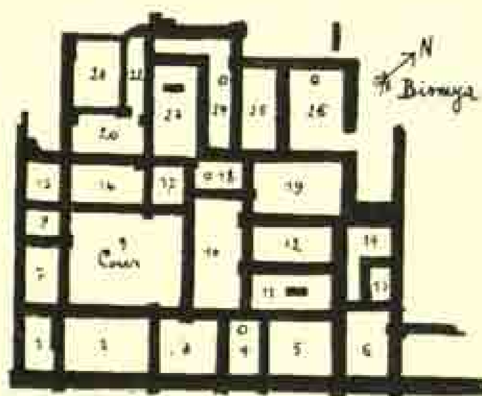
PLANCHE XXVI

Bismya-Adab

226. Plan du temple de Bismya, à l'époque de Ur-Nammu et de Šulgi (BANKS, *Bismya*, pl. 235-6).
227. Plan du palais de Bismya, antérieur à la 1re dynastie de Babylone (BANKS, *Bismya*, pl. 160).



226



227

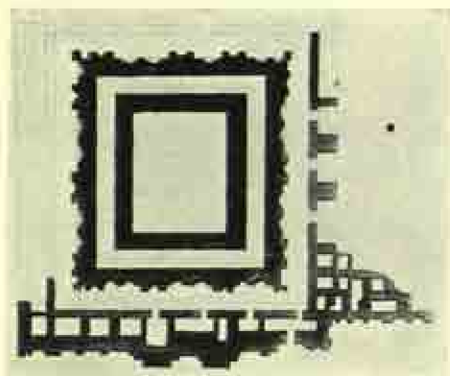
PLANCHE XXVII

Kiš

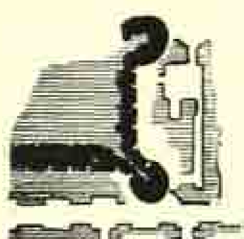
228. Plan de la zikkurat, époque de Unirkidurmah (LANGDON, *Excavations at Kish*, t. 1, 1924, pl. 44).
229. Plan partiel de la forteresse (?) à étages (H. de GENOUILLAC, *Premières Recherches archéologiques de Kish*, t. 1, pl. 45, p. 27).
230. Plan du palais sumérien (IBID., pl. 44).
231. Vue d'une cour d'entrée du palais (LANGDON, *Excavations at Kish*, 1, pl. 11).
232. Choix de poteries à décor géométrique, floral et animal (GENOUILLAC, *op. cit. passim*).

Babylone (époque néo-babylonienne)

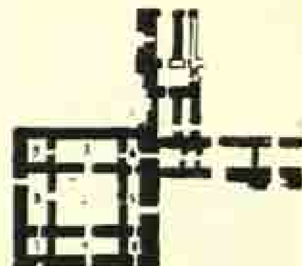
233. Carte schématique de la ville aux VI-IVme siècles B := Babil, K = Kasr, NM = temple de Ninmah, T = Etémenanki, S = Esagil, I = Temple d'Ištar d'Agadé, M = Quartier Merkès, N = Temple de Ninurta.
234. Coupe schématique du quartier Merkès ; ruines de maisons avec puits (KOLD., p. 252).
235. Plan des ruines du château Kasr-Sud (KOLD., p. 67).
236. Lion de briques émaillées d'une muraille du Kasr (DELITZSCH, 2ter *Vortrag über Babel und Bibel*, 1903, p. 10.



228



229



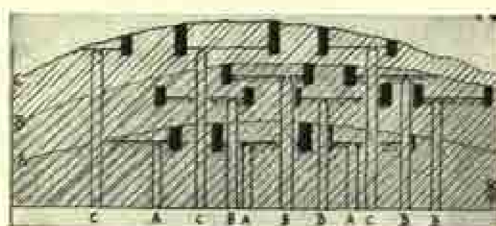
230

232

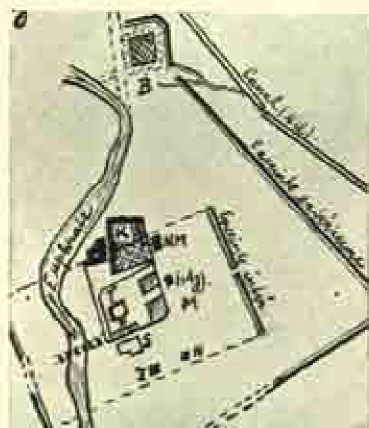


231

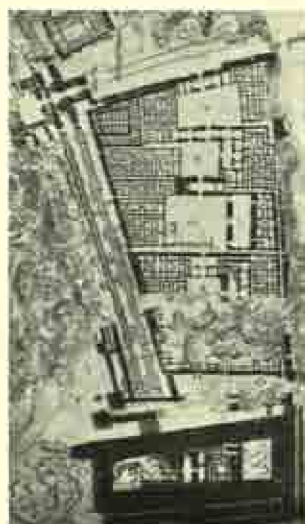
BABYLONE



234



233



235

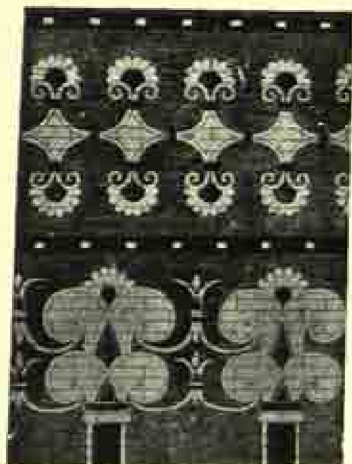


236

PLANCHE XXVIII

Babylone

237. Décoration murale en briques émaillées de la salle du trône du Kasr-Sud (cour H. Kold., 104.)
238. Vue intérieure d'un canal au N. du Kasr (Kold., p. 177).
239. Lion en basalte inachevé, décorant jadis une des cours du Kasr (Cf. Dieulafoy, *L'art antique de la Perse*, t. 3, pl. 13 : le même gisant dans les ruines).
240. Plan chronologique de la Porte d'Ištar (Kold., *Das Ischtartor in Babylon*, *Wis. Ver.*, D. O. G. 1918, pl. 3).
241. Deux avant-corps, de la Porte d'Ištar, côté oriental (Kold., p. 38).
242. Vue générale de la Porte d'Ištar (Kold., p. 33).
243. Restitution de la Porte d'Ištar, vue de la façade Kold., *Das Ischtartor*, pl. 9, *Wis. Ver. D. O. G.*, 1918).



237



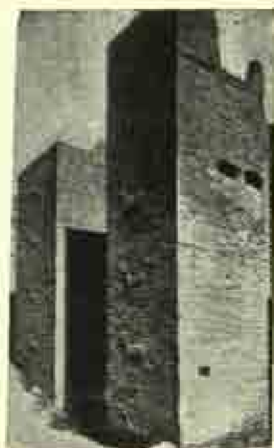
238



239



240



241



242

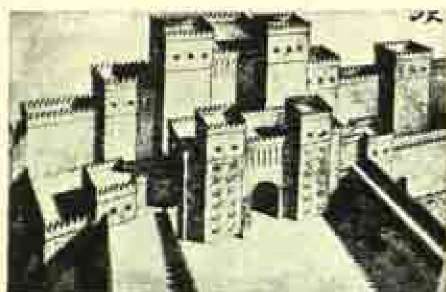


243

PLANCHE XXIX

Babylone

244. Reconstitution générale de la Porte d'Ištar (KOLD., *Ischtartor*, pl., 20).
245. Mur de la Porte d'Ištar, décoré du taureau, symbole d'Adad, de motifs géométriques et de rosaces (KOLD., p. 46, fig. 30).
246. Taureau en briques de faïence de la Porte d'Ištar (DELITZSCH, 2ter *Vortrag*, p. 11).
247. Idem, le dragon à tête et queue de serpent, serres d'aigle, corps de quadrupède (*Delitzsch*, 2ter *Vortrag*, p. 13).
248. Plan du temple E-sag-il et E-temen-an-ki (KOLD., 181).
249. Reconstitution du même; vue du péribole, du quai de Nabonide et du pont sur l'Euphrate (KOLD., p. 186).



244



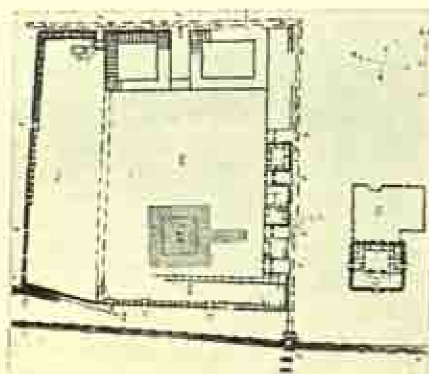
245



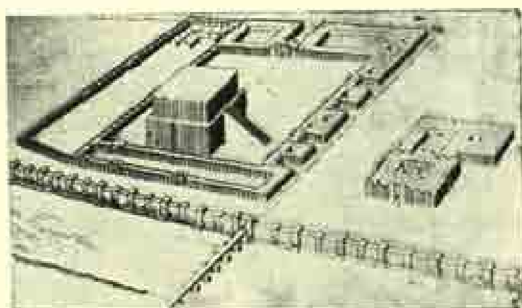
246



247



248



249

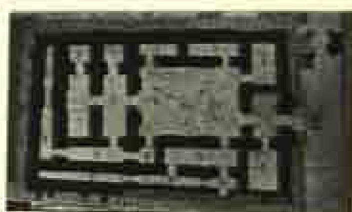
PLANCHE XXX

Babylone

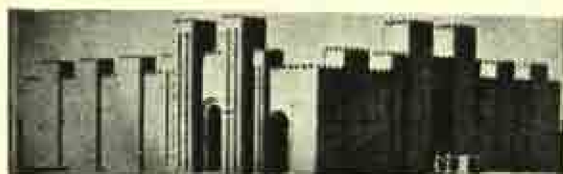
250. Façade de la cella du temple d'Ištar d'Agadé (KOLD., p. 292).
251. Plan du temple de Nin-maḫ (KOLD., p. 56).
252. Reconstitution du temple Z (KOLD., p. 221).
253. Vue générale du temple de Nin-urta = E-patutila (restauré cf. KOLD., *Die Tempel von Babylon à Borsippa, Wis. Ver. D. O. G.*, 1911, pl. 6).
254 Coupe des magasins voûtés du Kasr (cf. Kold., cf. Fig. 255)



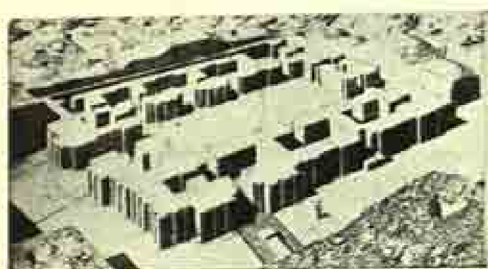
250



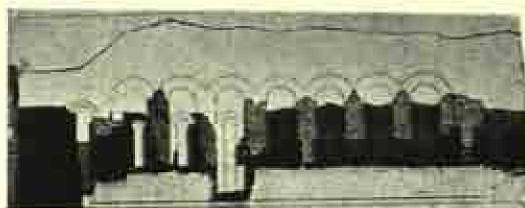
251



252



253

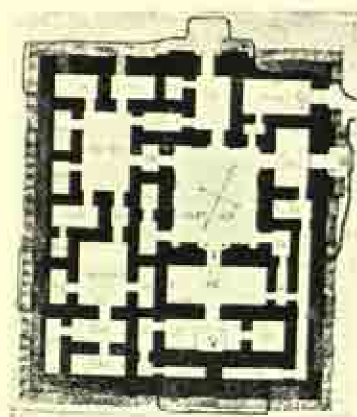


254

PLANCHE XXXI

Babylone

255. Plan du temple Z (Gula ?), KOLD., p. 220.
256. La " Grande maison " et rues adjacentes du Merkès (KOLD., p. 280).
257. Base et colonne en briques du Kasr (KOLD., *Ischtartor*, p. 10).
258. Outils et armes en silex et en bronze, trouvés dans le Merkès (KOLD., p. 256).
259. Outils énéolithiques trouvés dans le Merkès (KOLD., p. 255).
260. Stèle de Šamaš-reš-utsur, trouvée au Kasr (KOLD., p. 161).
261. Stèle de Marduk-nadin-akhê (Brit. Mus.).
262. Stèle d'Asurbanipal, représentant le roi comme restaurateur du temple d'E-sag-il (Brit. Mus., trouvée à Babylone, *Assyrische Bibliothek* 8, 1892, p. 23).



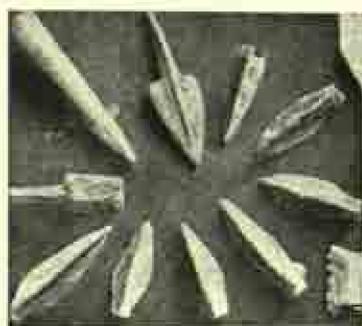
255



256



257



258



259



260



261



262

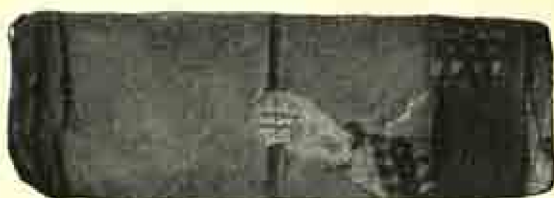
PLANCHE XXXII

Babylone

263. Kudurru du roi araméen Marduk-balladan (Berlin), MEYER, *Sumerier u. Semiten*, 1906, pl. 1.
264. Stèle du palais de Nabuchodonosor II, trouvée à Babylone, représentant le dieu Tešub (dolérite, 1,29 m., HILPRECHT, *Explorations in Bible-Lands*, p. 758).
265. Fragment d'émail perse, représentant un guerrier achéménide (KOLD., p. 128).
266-67. Vaisselle trouvée au Merkès, terre cuite (KOLD., p. 243).
268. Vase émaillé trouvé dans le temple de Nin-urta (KOLD., p. 250).
269. Sarcophage rectangulaire aux coins arrondis, trouvé au Merkès (KOLD., p. 267).
270. Plaquette représentant Ištar conduisant un client, terre cuite, Ier empire (HILPRECHT, *Explorations*, p. 528).
271. Armes de bronze, trouvées au Merkès, Ier empire (KOLD., p. 256).


263


264


265


266


268


267


269


270


271

PLANCHE XXXIII

Babylone-Borsippa

272. Bijoux trouvés dans des tombes néo-babyloniennes du Merkès : bagues, colliers, pendentifs, boucles d'oreilles d'émail et diverses pierres semi-précieuses (Kold., p. 270).

273. Tête vouée par Puzur-Ištar, gouverneur de Mari, fils de Tura-Dagan, sous Ibi-Sin (2210-2186), Berlin; à compléter par le corps qui est à Constantinople et qui fut trouvé dans le Kasr de Nabuchodonosor II; en tout 1,75 m. de hauteur.

274. Kudurru de l'époque de Nabu-mukin-aplu (Brit. Mus., King, *Boundary Stones*, pl. 67).

275. Plan du temple de Borsippa avec les ruines de la zikkurat, consacré au dieu Nébo (E-tur-imin-an-ki) Kold., p. 291).



272

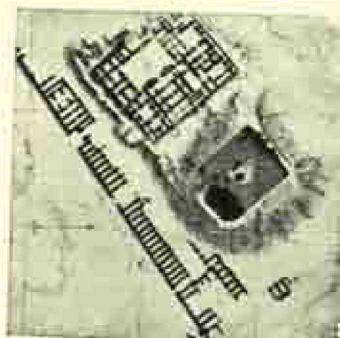


273

BORSIPPA



274



275

PLANCHE XXXIV

PERSE ACHÉMÉNIDE

1. — Persépolis

276. Plan général du Takté-Djemschid (Persépolis) : 1-2, Escalier et portique de Xerxès ; 3, Palais de Darius ; 4-5, Palais de Xerxès ; 6, Bâtiment du S. E. ; 7, Bâtiment d'Artaxerxès ; 8, Appadana aux cent colonnes ; 9, Edifice central. (Cf. DIEULAFOY, *L'art antique de la Perse*, t. 2, pl. 2).

277. Reconstitution des palais achéménides (PERROT, CHIPIEZ, *Hist. de l'Art dans l'antiquité*, t. 5, pl. 10).

278. Reliefs de la salle de Xerxès : la garde du corps (SARRE-BUDRY, *L'Art de la Perse ancienne*, pl. 22).

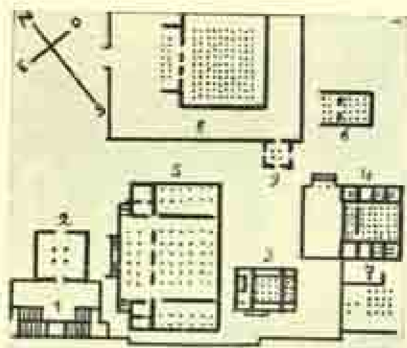
279. Colonnes de l'appadana de Xerxès (DIEULAFOY, *L'Art ant. de Perse*, 2, pl. 20).

280. Portes et fenêtres sculptées de Darius (DIEULAFOY, *op. cit.*, t. 2, pl. 16).

281. Propylées de Xerxès (DIEULAFOY, *op. cit.*, 2, pl. 12).

282. Reconstitution de la salle hypostyle de Xerxès (PERROT-CHIPIEZ, *op. cit.* 5, pl. 5).

283. Escalier du palais de Xerxès, orné de sculptures : serviteurs mèdes et perses ; lutte du lion et de la licorne ; le roi suivi de dignitaires... (SARRE-HERZFELD, *Iranische Felsreliefs*, pl. 22).



276



277



278



279



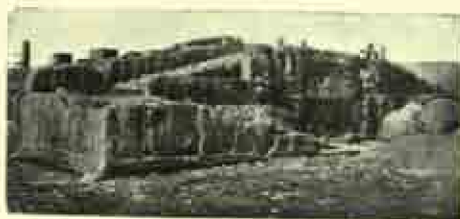
280



281



282



283

PLANCHE XXXV

Persépolis

284. Restitution des Propylées de Xerxès (PERROT-CHIPIEZ, *op. cit.* 5, pl. 5).

285. Restitution de l'appadana aux cent colonnes (DIEULAFOY, *op. cit.* 3, pl. 8).

286. Restitution du palais de Darius (PERROT-CHIPIEZ, *op. cit.*, 5, pl. 9).

287. Orthostate de la porte de Xerxès : quadrupède ailé à tête humaine (SARRE-HERZFELD, *Iranische Felsreliefs*, fig. 48).

288. Bas-relief du palais de Darius, le roi tuant la licorne (DIEULAFOY, *op. cit.* 3, pl. 17).

289. Bas-relief de l'appadana de Xerxès : le lion maîtrisant un taureau (DIEULAFOY, *op. cit.* 3, pl. 8).

290-91. Bas-reliefs du grand escalier aux cent colonnes de Xerxès (Brit. Mus.) (SARRE-BUDRY, *op. cit.*, pl. 26).

292. Guerriers d'époque achéménide en uniforme sace (Berlin, SARRE-BUDRY, *op. cit.*, p. 51).

293. Sculptures sur les murs de la salle aux cent colonnes (SARRE-HERZFELD, *op. cit.*, pl. 25).

294. Façade d'une des tombes de la nécropole royale de Nakš-i-Rustem (DIEULAFOY, *op. cit.* 3, pl. 2 à 3).



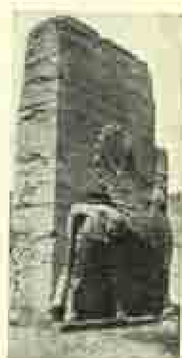
284



285



286



287



288



289



290



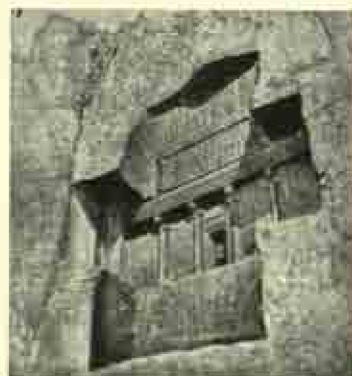
291



292



293



294

PLANCHE XXXVI

2. — Suse achéménide

295. Restitution d'un palais de Darius (DIEULAFOY, *op. cit.* 5, pl. 7).
296. Archers de la frise de Suse (PERROT-CHIPIEZ, *op. cit.* 5, pl. 12).
297. Griffon de faïence (DIEULAFOY, *L'acropole de Suse*, pl. 11, p. 310).
298. Lion de faïence décorant un palais (DIEULAFOY, *op. cit.* 5, p. 276).
299. Chapiteau en protomes de taureaux (PERROT-CHIPIEZ, *op. cit.* 5, fig. 465).
300. Bijoux trouvés dans une tombe (*Mém.* 8, pl. 5).
301. Patères d'argent trouvées dans une tombe (Louvre, *Mém.* 8, pl. 5).
302-03. Poids en bronze, 46 × 24 mm., (Louvre), (*Mém.* 8, pl. 9).



295



296



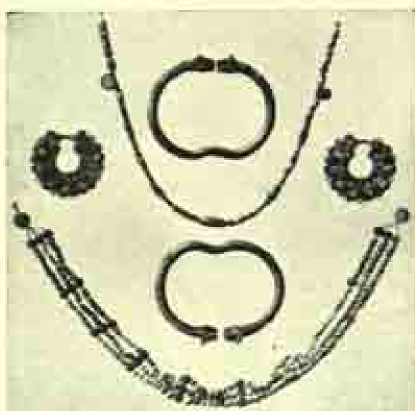
297



298



299



300





301



302



303

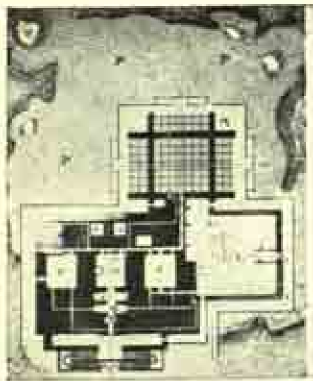
PLANCHE XXXVII

Suse, Behistun, Erghili

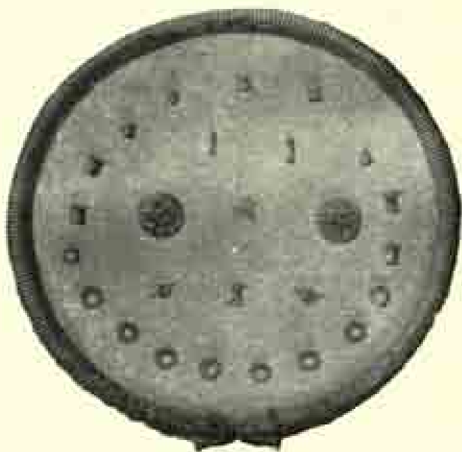
304. Plan du palais de Darius : B, C, Vestibules; D, E, F, Parvis " des Emaux " aux " Colonnes ", et des " Trésors "; G, H, Parvis du Nord; K, Entrée de l'Est; M, Appadana (Pillet, *Le palais de Darius*, fig. 21).
305. Bijoux trouvés dans une tombe (Louvre, *Mém.* 8, pl. 4).
306. Rampe d'escalier en briques émaillées (Dieulafoy, *L'acropole de Suse*, pl. 8).

Divers

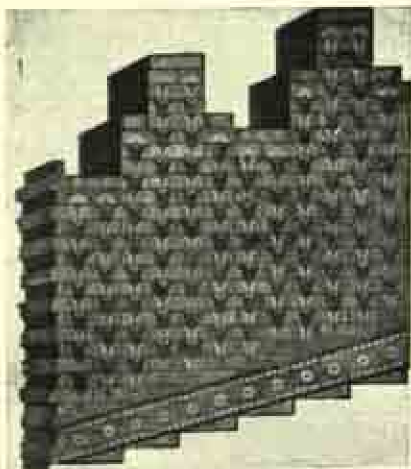
307. Relief rupestre à *Behistun* : Darius devant les peuples vaincus; au-dessus plane le disque solaire ailé (Sarre-Herzfeld, *Iranische Felsreliefs*, pl. 35).
308. Bas-reliefs d'Erghili près de Daskyleion, femmes à cheval (Constantinople, Sarre-Budry, pl. 50).



304



305



306

Behistun



307

Erghili



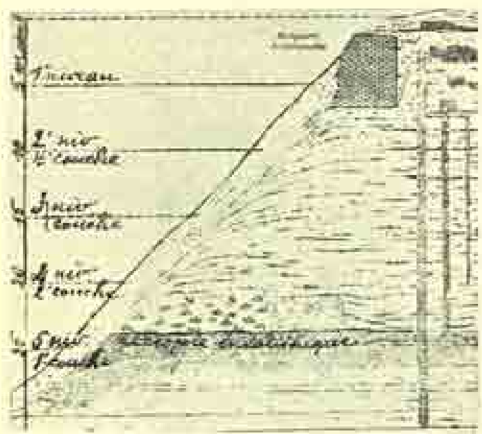
308

PLANCHE XXXVIII

ELAM

Suse

309. Coupe du tell de Suse, montrant les cinq couches de ruines (*Mém.* 13, pl. 23;
310. Gobelets, coupes, cratère de la nécropole énéolithique; céramique de la 1[re] période (*Mém.* 13, passim). (Louvre).
311. Choix de vases de la 2[me] période en terre cuite et en albâtre (Louvre, *Mém.* 13, *passim*).
312-3. Vase de la 2[me] période avec un autre vase comme couvercle (Louvre, *Mém.* 13, pl. 24).
314. Relief en asphalte de la 2[me] période : deux personnages affrontés, la torsade (Louvre; *Mém.* 13, pl. 37).
315. Tablette votive en pierre de 2[me] période : scènes de libation ou d'hommage et de lutte (Louvre, *Mém.* 13, pl. 40).
316-17. Supports en asphalte décorés des "armoiries", 2[me] période (Louvre, *Mém.* 13, pl. 34).
318. Plan du temple d'In-Šušinak (*Mém.* 12, p. 68).
319. Plan du 3[me] niveau avec l'indication des deux temples, et d'autres bâtiments, de l'escalier de 100 marches, des drainages et de l'endroit où plusieurs monuments babyloniens furent exhumés (*Mém.* 12, p. 72).



309



310



311



312-3



314



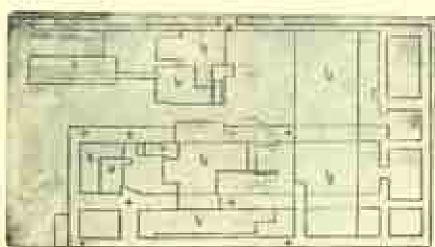
315



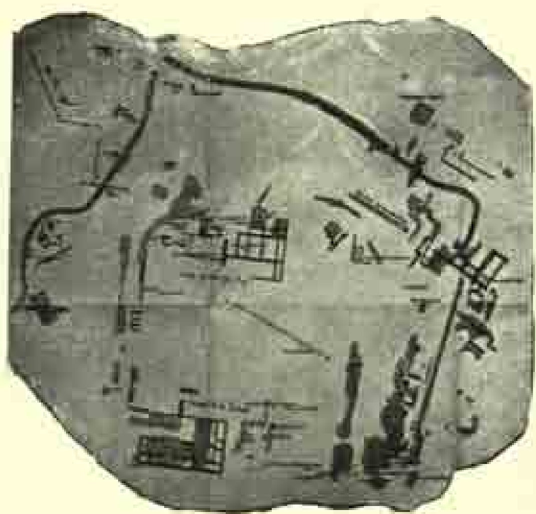
316



317



318

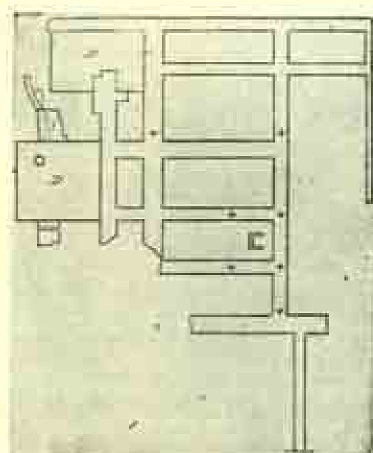


319

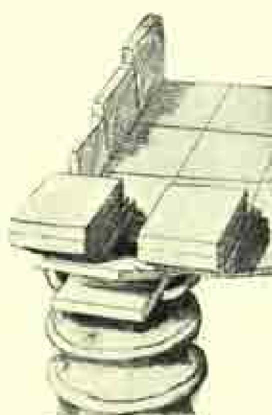
PLANCHE XXXIX

Suse

520. Plan du temple de Nin-ḫur-šag (*Mém.* 12, p. 70).
521. Dallage et collecteur en terre cuite (*Mém.* 12, p. 75).
522. Statuette de Maništusu (Louvre, 2me niveau, *Mém.* 10, pl. 1).
523. Stèle de Naram-Sin, trouvée le 6 avril 1898 (Louvre, *Mém.* 1, pl. 10, cf. t. 2, pl. 2).
524. Partie supérieure du Code de Ḫammurabi (Louvre, *Mém.* 7, pl. 5).
525. Scène de libation sumérienne (Louvre, *Mém.* 1, pl. 3).
526. Statue d'un prince d'Ešnunak (Louvre, *Mém.* 6, pl. 5 *a*).
527. Profil du même (*ibid.*).
528. Trois faces d'une stèle à sujets et exécution sumériens (Louvre, *Mém.*, 7, pl. 3).
529. Statue vouée par Karibu-ša-šušinak (*Mém.* 14, pl. 4, Louvre).



320



321



322



323



324



325



326



327



328



329

PLANCHE XI

Suse

330. Fragment de stèle : hommage d'un fidèle (invisible) au dieu assis (Louvre, *Mém.* 7, pl. 1).

31. Fragment d'une scène guerrière (Louvre, *Mém.* 7, pl. 1).

332. Fragment de pierre de Karibu-ša-šušinak ; placement du pieu (Louvre, *Mém.* 6, pl. 2).

333. Bas-relief de la " Fileuse " (Louvre, *Mém.* 1, pl. 11).

334-35-36. Pierres décorées de scènes de guerre (Louvre, *Mém.* 7, pl. 2).

337-38. Statuette éburnéenne (Louvre, *Mém.* 7, pl. 4).

339. Kudurru inachevé (Louvre, *Mém.* 7, pl. 28).

340-41. Kudurrus de Nazimaruttaš (Louvre, *Mém.* 2, pl. 18-9).

342. Bas-relief en bronze représentant six personnages brandissant un poignard ; la poitrine porte un carquois de flèches (Louvre, *Mém.* 1, pl. 13).

343. Kudurru de Mélišipak (Louvre, *Mém.* 10, pl. 13).

344. Statuettes de " fidèles ", 2ᵐᵉ période (Louvre, *Mém.* 13, pl. 40).



330







331

332

333



334



335



336



337

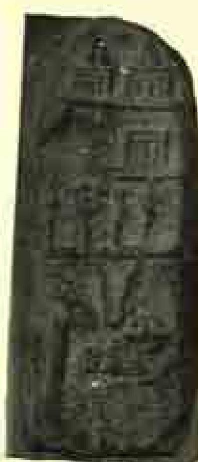


338





339



340



341



342



343



344

PLANCHE XLI

Suse

345-46. Stèle de Mélišipak (Louvre, *Mém.* 4, pl. 16-7).

347. Le " Sit-Šamši " en bronze (Louvre, *Mém.* 12, p. 145).

348. Statue en bronze de la reine Napirasu, épouse du roi Untaš-gal, vers 1500 (Louvre Spearing, *Childhood of art*, p. 321).

349. Masque d'argent aux yeux incrustés d'ivoire et de pierre noire (Louvre, *Mém.* 7, pl. 7, p. 44).

350. Statuettes en or et en argent représentant le porteur du chevreau, provenant du dépôt de fondation du temple d'In-Šušinak (Louvre, *Mém.* 7, p. 24).

351. Statuettes en bronze de fidèles du temple d'In-Šušinak, rendant hommage ou offrant une colombe (Louvre, *Mém.* 7, pl. 15).

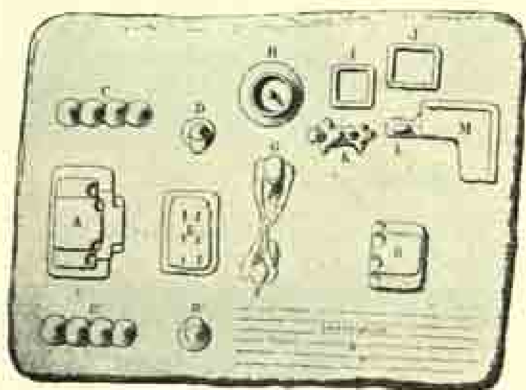
352. Bagues en or du dépôt de fondation du temple d'In-Šušinak, accusant divers procédés de fabrication (Louvre, *Mém.* 7, pl. 14).



345



346



347



348



349



350



351



352

PLANCHE XLII

2. — Tépé Mussian

353. Choix de tessons de vases de Mussian et de Tépé Khazineh, de la 1re période (Louvre, *Mém.* 8, *passim*).

354-55. Coupe de tombes voûtées, l'une en ogive, l'autre en cintre surbaissé à Mussian (*Mém.* 8, pl. 75).

3. — Le Talyche

356. Plan de l'acropole de Namin (*Mém.* 8, pl. 17).

357. Mobilier funéraire d'un dolmen du Talyche (*Mém.* 8, p. 271).

358. Outils et armes de l'âge du bronze (*Mém.* 8, p. 318).

4. — Bent

359. Plan et coupes de tumuli (*Mém.* 8, p. 153).

Syrie N.

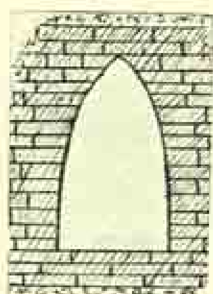
360. Le " Méghazil ", tombe d'Amrith (Renan, *Mission de Phénicie*, pl. 13).

361. Tombe rupestre d'Amrith (Renan, *Mission de Phénicie*, pl. 15).

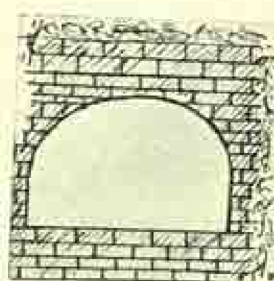
362-63. Vue intérieure de tombes rupestres à Saïda (Renan, *op. cit.*, pl. 46).



353



354



355



357



356



358



359



360



361



362



363

PLANCHE XLIII

Syrie-Palestine

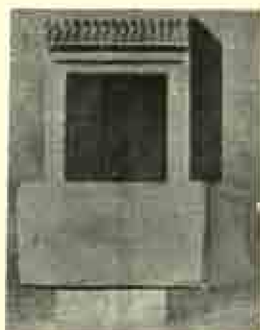
364. Sarcophages dans un tombeau rupestre de Gébeil (Byblos) (Renan, pl. 29).
365. Tabernacle d'Aïn el Hayat (Renan, pl. 9).
366. " Le Burdj el Bézak", tombe d'Amrith (Renan, *Mission en Phénicie*, pl. 16).
367. Sarcophage d'Ešmunazar (Louvre).
368. Stèle d'Oum el Awamid (Schmidt, *Monuments égyptiens*, pl. 220. Sans date).
369. Bas-relief représentant un guerrier de *Moab* (Longpérier A., *Musée Napoléon*, t. 3, pl. 28).
370. Stèle d'Arad (Coll. Declercq, t. 2, pl. 36) : Tešub, vêtu à l'égyptienne, debout sur un lion, dans les montagnes.
371. Relief du roi Assarhaddon au Nahr el Kelb (*Mitt. D. O. G.* 11, p. 20).

Palestine. Divers

372. Céramique peinte cananéenne, à décor géométrique et animal (Canaan, pl. 9).
373. Haut-lieu de *Tell es-Safi*, d'époque cananéenne; reconstitution (Canaan, p. 104).
374. Plan de l'acropole fortifiée de *Tell Zachariia* (Bliss-Macalister, *Excavations in Palestine*, pl. 3).
375. Plan de l'enceinte de Tell *Sandahanna* (*Marissa*, Canaan, pl. 1).
376. Plan de l'acropole de Tell *Sandahanna* (Bliss-Macalister, *op. cit.*, pl. 15).



364



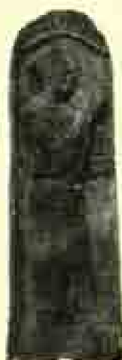
365



366



367



368



369



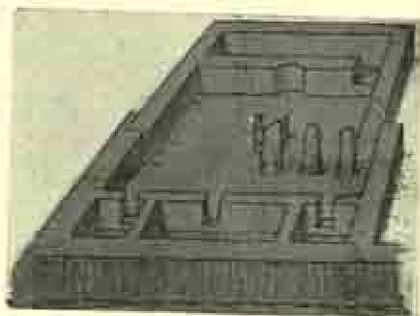
370



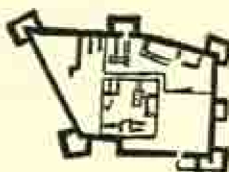
371



372



373



374



375

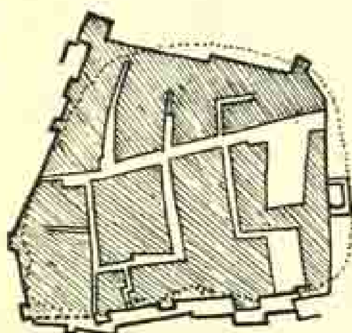
PLANCHE XLIV

Palestine

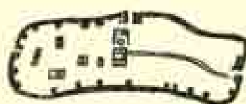
377. Plan de l'acropole de Tell *Djedeideh* (Bliss-Macalister, *op. cit.*, pl. 10).

Lakiš-El-Hesy

378. Plan du bastion du rempart de *Lakiš*, (Bliss, *A mound of many cities*, 1894, p.26).
379. Plan de l'acropole de *Lakiš* (Tell el Hesy) *Canaan*, pl. 1).
380. Plan et reconstitution d'un palais cananéen du XIVme siècle à Lakiš, situé à côté du rempart extérieur (*Canaan*, p. 64).



376



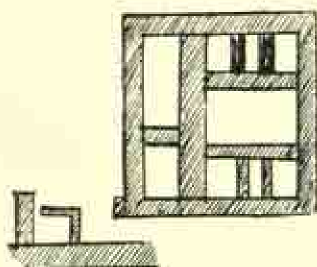
377

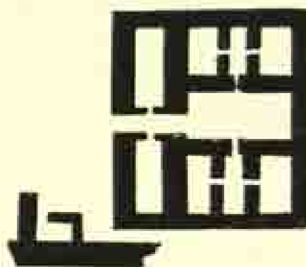


378



379





380

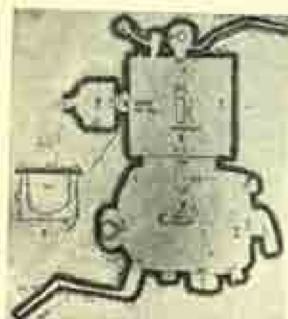
PLANCHE XLV

Ta'annek

581. Plan de la caverne de Tell Ta'annek (Ta'annek, t. 4, p. 87).
582. Entrée de caverne (Ta'annek, t. 3, p. 10).
583. Coupe de la caverne (Ta'annek, 4, p. 86).
584. Avenue bordée de piliers à la citadelle Nord (Ta'annek, p. 18).
585. Autel rupestre cananéen (Ta'annek, 4, p. 36).
586. Plan du fort occidental (Ta'annek, 4, p. 43).
587. Plans des sous-sols du Château d'Ištar-Waššur (Ta'annek, p. 38).
588. Bijoux de Ta'annek, 3, pl. 4.

Jéricho

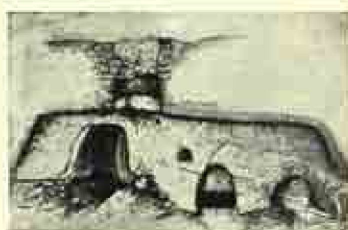
589. Mur principal (A), tour (C), mur antérieur (B), (Jericho, pl. 6)
590. Mur et tour au N. O. (Jericho, pl. 5).
591. Murs antérieur et principal (Jericho, pl. 7).



381



382



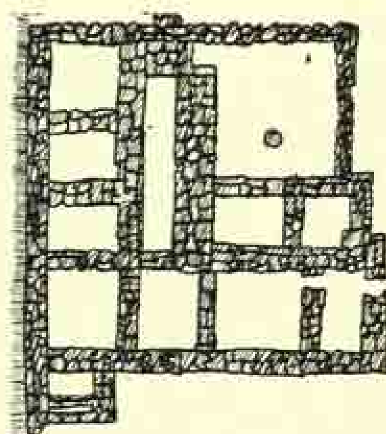
383



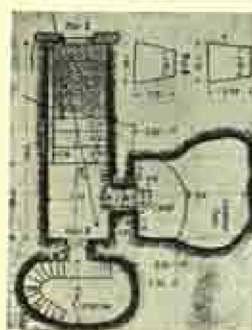
384



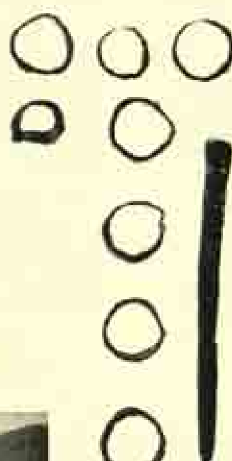
385



386



387



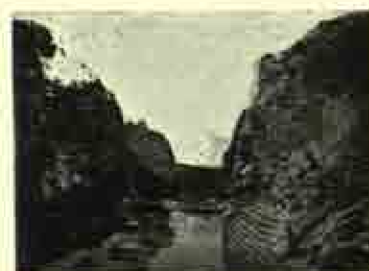
388



389



390



391

PLANCHE XL VI

Palestine

392. Vue des ruines (fondations) des maisons cananéennes (Jericho, pl. 8).
393. Vue des ruines de maisons juives (Jericho, pl. 18).
394. Outils et armes préhistoriques en silex (Jericho, pl. 24, 27).
395-96. Choix de vases cananéens et postérieurs (Jericho, pl. 20, sq., *Syria* II, pl. 18).

Gézer

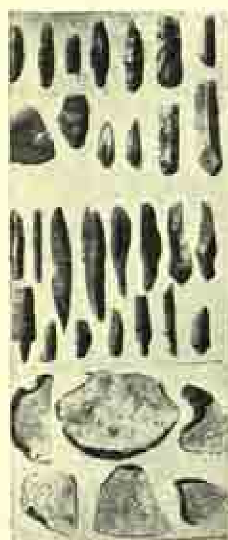
397. Plan de l'enceinte de Tell Djezer (cf. *Canaan*, pl. 1).
398. Plan du haut-lieu néolithique de Gézer (*Canaan*, p. 93).
399. Vue du haut-lieu néolithique de Gézer (Stewart-Macalister, *Bible Side-Lights from the mound of Gezer*, 1907, p. 46).
400. Crématoire de troglodytes avec cheminée, à Gézer (Stewart-Macalister, *op. cit.*, p. 50).
401. Plan de la caverne funéraire de Gézer (*Canaan*, p. 208).
402. Squelette de fille coupé (Sacrifice de fondation) à Gézer, Stewart).



392



393



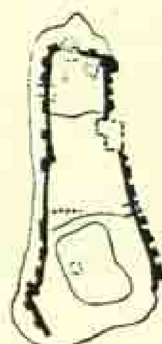
394



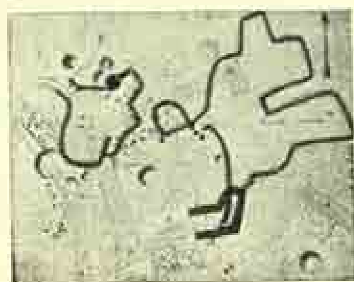
395



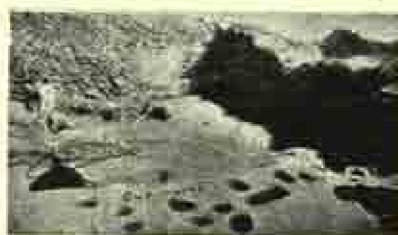
396



397



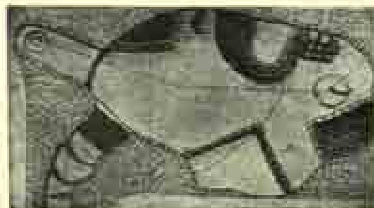
398



399



400



401



402

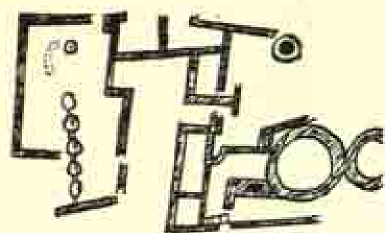
PLANCHE XLVII

Palestine

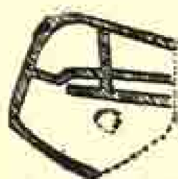
403. Relevé des ruines d'un temple cananéen du XIVme siècle à Gézer. On distingue à gauche une cour dallée avec des socles de pierre et, à droite, des fosses à offrandes comblées d'ossements d'animaux (*P. E. F. Quat. Stat.*, 1905, p. 197).
404. Lavabo pour ablutions de Gézer, d'époque cananéenne (STEWART-MACALISTER, *op. cit.*, p. 64).
405. Plan du téménos archaïque de Gézer (*P. E. F. Quat. Stat.*, 1902, pl. 2).
406. Porte fortifiée, au Sud de Gézer (*P. E. F. Quat. Stat.*, 1904, pl. 2, p. 204).
407. Pierres levées du haut-lieu de Gézer, d'époque cananéenne (STEWART-MACALISTER, *op. cit.*, p. 50).
408. Tombe d'une vieille femme ensevelie sous les fondations d'une maison de Gézer (STEWARD-MACALISTER, *op. cit.*, p. 168).

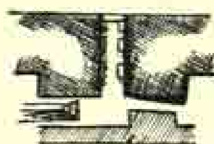
Mutésellim — Mégiddo

409. Autel rupestre de la terrasse Nord (*Mutésellim*, 1, pl. 49).
410. Autel-rocher néolithique (*Mutésellim*, p. 156).
411. Portails de la citadelle (*Mutésellim*, 1, pl. 24).
412. Château central (*Mutésellim*, 1, pl. 16).


403

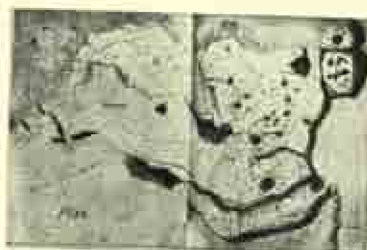

404


405

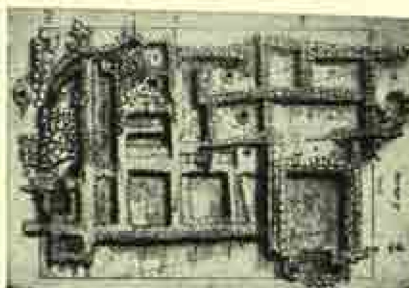

406


407


408


409


410


412

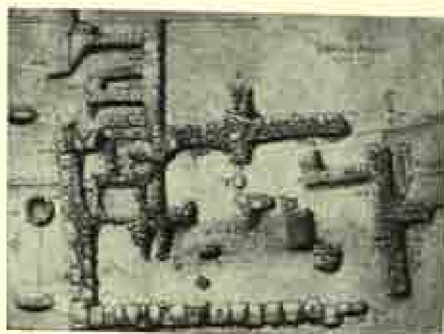

411

PLANCHE XLVIII

Palestine

413. Guéridon de bronze; le pied central représente une flûtiste (*Mutesellim*, 1, pl. 50).

Samarie

414. Plan général des palais d'Omri-Aḫab-Jéroboam II (HARVARD, *Excavations at Samaria*, t. 2, 1924, pl. 5).
415. Vue des ruines du château d'Omri-Aḫab, vers 850 (JEREMIAS, *Das alte Testament u. der alte Orient*, 3me éd., p. 234).

Divers

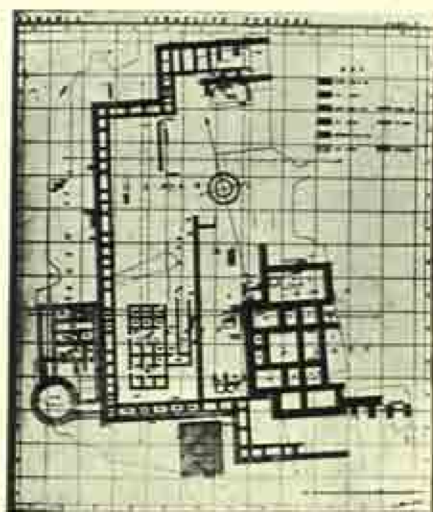
416. Dolmen troué de *Mayaba*, vu de l'Est (Canaan, p. 420).
417. Stèle de Nérab (Syrie N., BALL, *Light from the East*, p. 236).
418-19 Grotte de *Tabgha* (Tibériade, Galilée) et crâne humain d'époque moustérienne (*Times*, 14 août 1925).
420. Vue des murailles d'époque cananéenne à *Jérusalem*, après les fouilles anglaises de 1925 (photographie prise par l'auteur en avril 1926).



413



417



414



415



416





418-19



420

PLANCHE XLIX

Sendjirli-Lutibu-Šamal

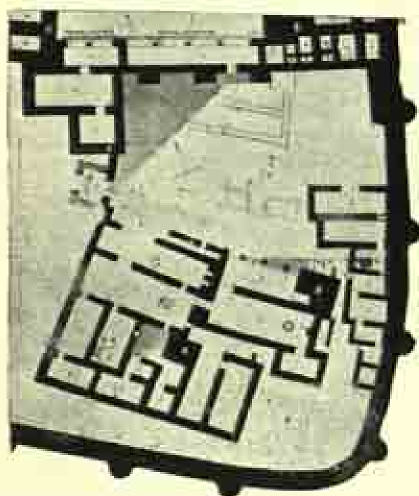
421. Plan de l'enceinte et de la citadelle (SEND, pl. 19).
422. Vue perspective de la citadelle, reconstitution (*Send*, pl. 30).
423. Plan du district N. O. et le hall du N. (*Send.*, pl. 50).
424. Plan du " palais bas " avec les hilanis II et III et le hall O. (Remarquer le portique aux trois colonnes, *Send.*, pl. 26).
425. Escalier monumental K avec trois bases de colonnes (*Send.*, pl. 53).
426. Plan du hilani ancien reconstitué selon Koldewey (*Mitt. aus d. or. Samml. d. Kgl. Mus.*, 1893, p. 184).
427. Porte, murs, enceinte extérieure de Sendji[r]l[i].
428. Vue du décor sculptural d'une porte (*Send.*, p. 209).
429. Ensemble des orthostates d'une porte (*Send.*, pl. 37. 44).



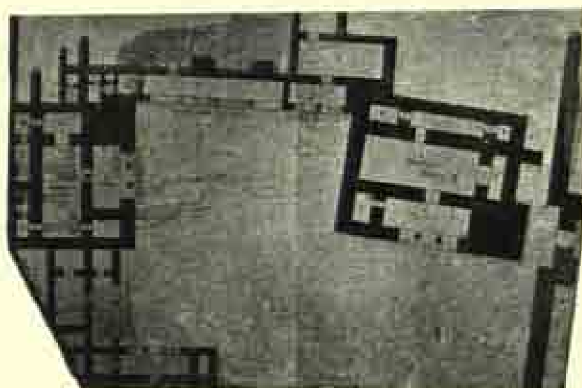
421



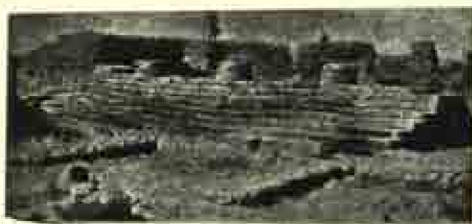
422



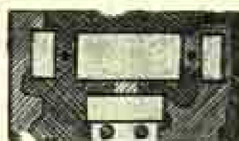
423



424



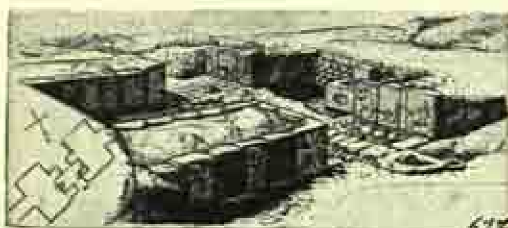
425



426



427



428



429

PLANCHE L.

Sendjirli

430-31. Le dieu Tešub et une divinité (Berlin, dolérite, *Send.*, p. 38).

432. Sphinx ailé d'une porte (*Send.* p. 223).

433. Lion d'une des portes (*Send.*, pl. 46).

434. Base de colonne ornée de deux sphinx ailés (*Send.*, pl. 33, Constantinople).

435. Stèle funéraire : la reine assise devant une table chargée, époque de Bar-Rekub (*Send.*, pl. 54, Berlin).

436. Coupe d'une chambre funéraire construite en grosses dalles de pierre, (*Send.*, p. 139 à 140).

437. Orthostate du hall N., porteur de tribut (*Send.*, pl. 63, Berlin).

438. Orthostate d'une des portes (*Send.*, pl. 47, 57).

439. Base d'une colonne d'un hilani (*Send.*, pl. 55, 56, Constantinople).



430



431



432



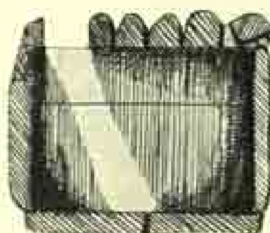
433



434



435



436



437



438



439

PLANCHE LI

Sendjirli

440. Stèle de Šamal : le roi et un dignitaire (*Send.*, pl. 66, vers 850, Berlin).
441. Bar-Rekub, roi de Šamal, écoutant le rapport d'un dignitaire (vers 750, Pied droit du hall N., *Send.*, pl. 60).
442. Bar-Rekub suivi d'un dignitaire, inscription araméenne (*Send.*, p. 67).
443. Dignitaires de la cour de Bar-Rekub (*Send.*, pl. 58, p. 243).
444. Musiciens de la cour de Bar-Rekub (Constantinople, *Send.*, pl. 52).
445. Statue royale du VIII-IXme siècle, placée sur un socle en style du 2me millénaire (Constantinople, *Send.*, pl. 365).
446. Statue de Panammu II, vouée au dieu Hadad, par Bar-Rekub (Berlin, *Send.*, pl. 6).
447. Stèle d'Assarhaddon qui ornait une des portes intérieures, et qui y fut érigée en 670 (Berlin, *P. A. S.*, pl. 103).
448. Sculptures latérales de la stèle précédente : Ašurbanipal et Šamaššumukin (*Mitt. or. Samml.* 1893, pl. 5).



440



441



442



443



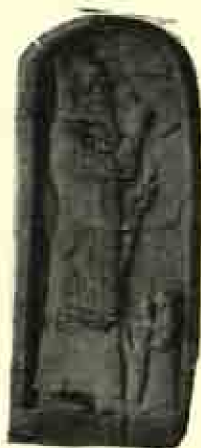
444



445



446



447





448

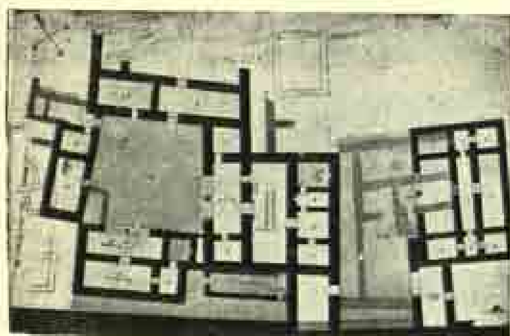
PLANCHE LII

Sendjirli

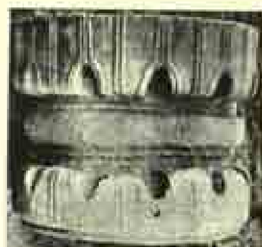
449. Plans de bâtiments divers formant le " haut palais " avec la cour pavée (*Send*, pl. 22).
450. Base de colonne ornée de feuilles (*Send.*, pl. 33).
451. Restitution d'une porte avec colonne (*Mitt. or. Samml.*, p. 135).
452. Plan de la porte de la citadelle S. avec, à l'intérieur, l'emplacement de la stèle d'Assarhaddon (*Send.*, pl. 13, p. 124).
453. Plan de porte décorée de 6 lions (orthostates, *Send*, pl. 14, p. 127).
454. Coupe du portique et la colonne centrale d'un hall (*Send.*, p. 291).

Divers

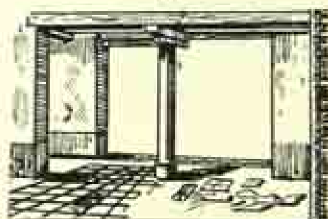
455. Pied-droit d'une porte de Maraš; lion couvert d'hiéroglyphes (Constantinople, HILPRECHT, *Explorations*, fig. 777).
456. Rochers sculptés de *Yazili-kaia*: cortège de divinités (XIIIme siècle, PERROT et GUILLAUME, *Exploration de la Galatie et de la Bithynie*, pl. 38).
457. Orthostate sculptée en forme de sphinx féminin à Euyuk (PERROT et GUILLAUME, *Exploration de la Galatie et de la Bithynie*, pl. 67).



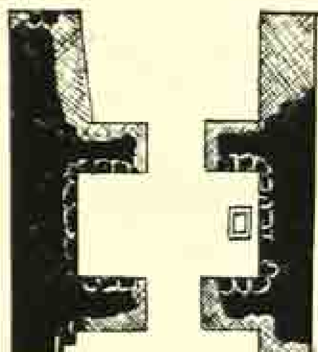
449



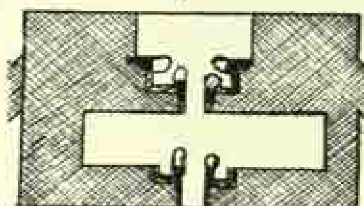
450



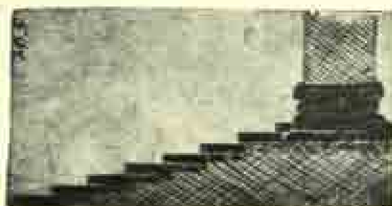
451



452



453



454



455



456



457

PLANCHE LIII

Malatia-Boghaskeuï

458. Chasse au cerf, bas-relief de Malatia (HEUZEY, *Origines orientales*, pl. 10, LOUVRE).

Boghaskeuï

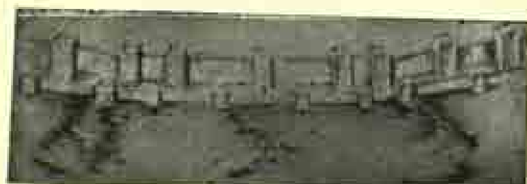
459. Plan schématique, montrant l'enceinte, le temple du Nord, la forteresse de Boyük-kalé, les trois temples ou palais et celui du Sud. (*Bog.*, pl. 1).
460. Vue de l'enceinte reconstituée de Yer-Kapü (*Bog.*, pl. 10).
461. Reconstitution d'une des portes (*Bog.*, p. 80).
462-63. Vues intérieure et extérieure de la porte des lions (*Bog.*, 25).
464. Vue intérieure de la porte des sphinx (*Bog.*, pl. 12).
465. Le dieu Teŝub sculpté sur la " Porte royale " (*Bog.* 17 à 19, p. 70).
466. Plan des quatre temples ou palais (*Bog.* 34, p. 176).
467. Magasins du grand temple ou palais (*Bog.* 34).



458



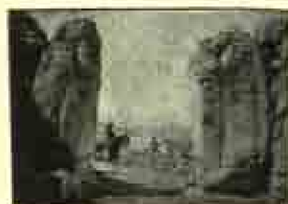
459



460



461



462



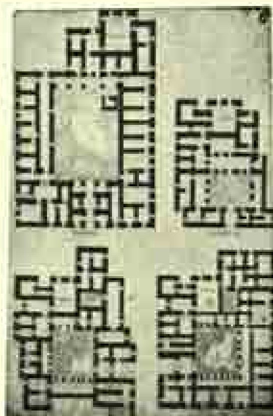
463



464



465



466

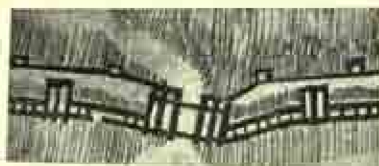


467

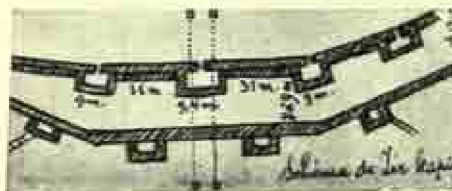
PLANCHE LIV

Boghaskeuï

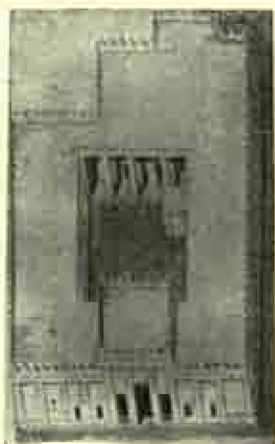
468. Plan schématique de l'enceinte entre la porte du lion et Yer-Kapû (*Bog.*, p. 51).
469. Plan schématique de l'enceinte à Yer-Kapû avec poterne (*Bog.*, p. 26).
470. Reconstitution du grand temple ou palais (*Bog.*, p. 95). Cour pavée entourée de piliers.
471. Plan du palais (*Bog.*, p. 177, pl. 47).
472. Vue schématique de la " Porte royale " (*Bog.*, p. 66, pl. 15).
473. Tete d'un sphinx (13[me] siècle, MEYER, *Reich u. Kultur der Chetiter*, pl. 10).



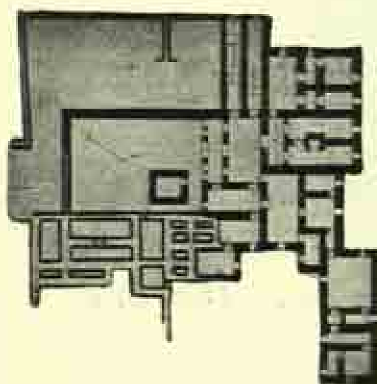
468



469



470



471



473



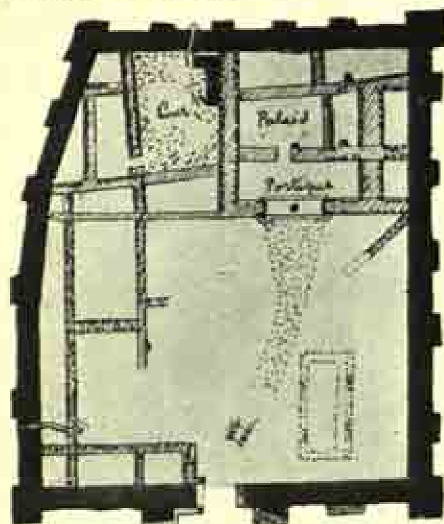
PLANCHE LV

Saktché-Geuzu (VIIIe s.)

474. Plan du palais avec l'enceinte (*Annals of Archaeology and Anthropology*, Univ. Liverpool, t. 5, 1923, pl. 3).
475. Portique d'entrée: les pieds-droits sont ornés de lions et de bas-reliefs, l'entablement était porté par une colonne dont on reconnait la base en forme de deux sphinx (GARSTANG, *Land of the Hittites*, pl. 78).
476. Pied-droit, lion et démon ailé, deux personnages arrêtant sur l'arbre de vie le disque solaire ailé (GARSTANG, *ibid.*, pl. 80).

Karkemiš (Cf. Woolley and Hogarth, t. I et II)

477. Plan général avec l'enceinte (t. 2, pl. 3).
478. Stèle représentant une déesse avec le disque ailé (Brit. Mus.).
479. Gilgameš domptant les animaux (t. 1, pl. 10, Brit. Mus.).
480. Engidu et animaux fantastiques (t. 1, pl. B, 14, Brit. Mus.).
481. Deux quadrupèdes flanquant l'arbre de vie (t. 1, pl. B. 15, Brit. Mus.).
482. Démons ailés (t. 1, pl. B. 12, Brit. Mus.).



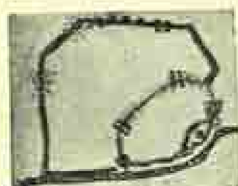
474



475



476



477



478



479



480



481



482

PLANCHE LVI

Karkemiš

483. Statue de roi ou de divinité sur un socle de style antérieur (Brit. Mus, t. 2, pl. B 25).
484. Princes (t. 1, pl. B 5).
485. Vue d'une des portes sculptées; la famille royale (t. 1, pl. B 18, Brit. Mus.).
486. Prince ou roi (t. 2, pl. A 13, Brit. Mus.).
487. Prince et dignitaire (t. 1, pl. B 4, Brit. Mus.).
488. Porteurs de tributs (t. 2, pl. B 23, Brit. Mus.).



483



484



485



486



487

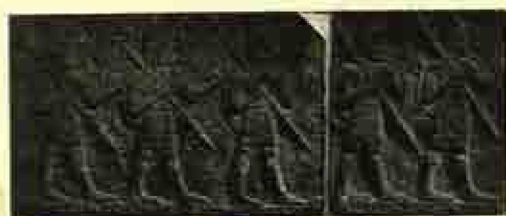


488

PLANCHE LVII

Karkemiš

489. Guerriers (t. 1, pl. B 2, Brit. Mus.).
490. Idem (t. 2, pl. B 5, Brit. Mus.).
491. Cortège de porteuses d'offrandes (t. 2, pl. B 19, 20, Brit. Mus.).
492-93. Choix de poteries de toutes époques (Cf. *Annals Arch. Anthrop. Univ. Liverp.*, 1914, 6, pl. 19 à 26).



489



490



491



492



493

Imprimerie VAILLANT-CARMANNE
4, Place St-Michel, LIÈGE

